9.30.11.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Purchased by the
Mrs. Robert Lenox Kennedy Church History Fund.

BR 45 .B552v.13
Foucher, A. 1865-1952.
aEtude sur l'iconographie
bouddhique de l'Inde

741

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

SCIENCES RELIGIEUSES

TREIZIÈME VOLUME

ÉTUDE SUR L'ICONOGRAPHIE BOUDDHIQUE DE L'INDE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

LIBRARY OF PRINCETON
MAY 24 1911
THEOLOGICAL SEMINARY

ÉTUDE

SUR

L'ICONOGRAPHIE BOUDDHIQUE DE L'INDE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

PAR

A. FOUCHER

Maître de conférences à l'École des Hautes Études.
(Section des Sciences Religieuses.)

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE DIX PLANCHES ET DE TRENTE ILLUSTRATIONS
D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1900

AVANT-PROPOS

Le Ms. sanskrit *Add. 1643* de la Bibliothèque de l'Université à Cambridge, daté au plus tard des premières années du XIe siècle, a été déjà signalé dans le savant catalogue de M. C. Bendall (p. 151) comme contenant de nombreuses miniatures. Lors d'un séjour que nous fîmes, M. S. d'Oldenbourg et moi, à Cambridge, pendant le printemps de 1894, cette note attira notre attention. L'œil de paléographe exercé de M. S. d'Oldenbourg eut tôt fait de reconnaître que, sur les quatre-vingt-cinq représentations de monuments ou de divinités bouddhiques que contient le manuscrit en question, soixante-seize sont accompagnées d'une inscription explicative, contemporaine de la miniature. Dans la pénurie où nous sommes de documents indiens relatifs à l'iconographie du Bouddhisme, ces renseignements, dont l'authenticité est incontestable, nous parurent valoir la peine d'être recueillis. Ils firent l'objet d'une communication au *Journal asiatique* (n° de mai-juin 1895, p. 523).

Malheureusement nous avions à peine achevé l'examen critique du manuscrit et la photographie des miniatures, lorsque M. S. d'Oldenbourg quitta Cambridge. Je restai donc seul pour faire le catalogue des peintures et des inscriptions, et chercher aux épithètes des explications, aux noms de lieux des identifications, aux monuments des traces de leur existence dans les mémoires des pèlerins chinois ou les rapports des archéologues. Sur ces entrefaites, je fus chargé

par le Ministère de l'Instruction publique, grâce à la libéralité de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'une mission scientifique dans l'Inde. Mon premier soin en arrivant à Calcutta, au mois de janvier 1896, fut de demander à la Bibliothèque de la Société asiatique du Bengale le Ms. népâlais *A. 15*, qui, à travers la description donnée par l'excellent paṇḍit Haraprasâda Çâstrî dans le Catalogue publié sous le nom de Râjendralâla Mitra (*The Sanskrit Buddhist Literature of Nepâl*, p. 188) nous avait paru devoir être fort semblable à celui de Cambridge, auquel il est à peine postérieur. Je constatai en effet que trente et une des trente-sept miniatures qu'il renferme — pour la plupart analogues ou même identiques à celles du *Ms. Add. 1643* — sont également pourvues d'une légende en écriture du temps (Cf. *Journal asiatique*, n° de mars-avril 1896, p. 346).

La rencontre opportune de ce second manuscrit en mettant à notre disposition plusieurs répliques d'un même sujet, fournissait un moyen de contrôler le degré de confiance que méritent ces représentations. Au cours d'un voyage de deux ans à travers les musées et les ruines de l'Inde, l'occasion s'est à maintes reprises présentée de vérifier encore plus directement leur exactitude en les confrontant avec les monuments actuellement conservés (Cf. *Rapport sur une mission d'études archéologiques et religieuses dans l'Inde*, dans les *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. IX, Paris, 1899). J'ai pu constater chaque fois de quel secours sont à leur tour ces documents pour l'identification, à peine commencée, des innombrables statues bouddhiques. C'est de cette longue et minutieuse enquête qu'est sorti, avec toutes ses imperfections, le présent essai.

Ainsi que l'indique le titre, je me suis particulièrement proposé d'user — et de faciliter aux archéologues l'usage — de ces nouveaux matériaux pour l'étude de l'iconographie bouddhique de l'Inde. La première tâche était de les décrire

et de les classer : de nombreuses reproductions, choisies parmi les plus caractéristiques, aideront à comprendre ces descriptions, auxquelles il a peut-être été apporté assez de soin pour qu'elles ne soient plus à refaire. Quant aux nombreux problèmes historiques, géographiques et archéologiques que soulève leur interprétation, il va de soi que je n'ai pas la prétention de les avoir tous résolus. Comment d'ailleurs se flatter d'y jamais parvenir seul? Le plus sage est de soumettre, sans plus tarder, aux personnes qui s'intéressent à ces recherches, après les identifications qui sont sûres, puis celles qui ne sont qu'hypothétiques, les points sur lesquels on n'a encore aucune solution à proposer. Nos conclusions ne sont qu'une tentative pour grouper et résumer les premiers résultats obtenus : les questions demeurées pendantes seront signalées chemin faisant et on les retrouvera, marquées d'un signe d'interrogation, dans les catalogues et l'index qui forment le complément obligé de cette monographie.

Personne assurément ne regrette plus que moi que les circonstances m'aient si vite privé, dans la préparation de ce travail, de la généreuse collaboration de M. S. d'Oldenbourg, à qui je dois de l'avoir entrepris : qu'il me permette de lui en exprimer encore toute ma reconnaissance. Je tiens également à remercier MM. les Bibliothécaires de l'Université de Cambridge et de la Société asiatique du Bengale pour l'obligeance avec laquelle ils ont mis à ma disposition leurs précieux manuscrits.

A. F.

INTRODUCTION

LES DOCUMENTS NOUVEAUX

I

LES DONNÉES DU PROBLÈME

L'objet du présent travail est d'étudier l'iconographie du Bouddhisme à l'aide de documents purement indiens. Les images à identifier abondent dans l'Inde : mais les éléments de leur identification faisaient jusqu'à présent défaut dans leur pays d'origine, si bien qu'on était réduit à prendre comme guides, dans cet ordre de recherches, des reproductions récentes de modèles japonais, chinois, ou tibétains. Nous voudrions essayer d'utiliser dans le même but, au lieu de documents modernes et étrangers à l'Inde, les renseignements relativement anciens que nous fournissent les miniatures inscrites de deux manuscrits indiens.

La question étant ainsi posée, il ne sera peut-être pas inutile de préciser plus explicitement les données générales du problème et de spécifier tour à tour les monuments figurés qu'il s'agit d'identifier, les moyens précédemment employés pour arriver à leur identification et les nouvelles sources d'information qui peuvent nous aider au cours de cette entreprise.

§ 1. — *Les monuments à identifier.*

Dans notre souci de ne nous servir que de documents incontestablement indiens, nous commencerons par écarter les productions de l'art dit « gréco-bouddhique », qui florissait aux premiers siècles de notre ère sur les confins nord-ouest du Penjâb. Encore qu'il faille, selon toute vraisemblance, attribuer à cette école les premiers essais conscients de l'iconographie bouddhique et jusqu'à l'initiative de sa création, les influences étrangères y prédominent à ce point qu'il est préférable, pour couper court à toute discussion, de la laisser complètement en dehors de cette étude[1]. Si nous négligeons de propos délibéré les prototypes des images proprement indiennes, à plus forte raison en ferons-nous autant de leurs copies singhalaises, indo-chinoises ou tibétaines, si voisines qu'elles soient. C'est dire que nous ne sortirons pas du bassin du Gange et du Dekhan. Dans le champ ainsi délimité nous nous attacherons enfin à une époque déterminée de l'art bouddhique. Il va de soi que nous n'avons rien à faire avec la vieille sculpture religieuse, si riche en symboles mais si pauvre en idoles, que nous ont révélée les ruines des stûpas de Bharhut, de Sânchi et d'Amarâvatî. Nous ne prétendons pas d'ailleurs remonter aussi haut : nous bornerons notre examen à ce qu'on pourrait appeler l'art bouddhique indien du moyen âge. Les monuments figurés qui nous intéressent tout spécialement sont ceux dont l'Inde s'est couverte pendant la période médiévale de son histoire, entre les invasions scythiques et la conquête musulmane, du IVe au XIe siècle. En d'autres termes ce sont ceux dont les pèlerins chinois, de Fa-hien à Ou-k'ong, nous entretiennent dans leurs mémoires,

1. On trouvera la question de l'origine occidentale du Panthéon bouddhique discutée à propos du livre de M. A. Grünwedel, *Buddhistische Kunst in Indien* dans la *Revue de l'histoire des Religions* (nov.-déc. 1894).

nous dirons même plus précisément ceux que Hiuen-tsang et I-tsing purent déjà vénérer lors de leur passage ou qui furent consacrés tôt après. Nous assignerions ainsi provisoirement comme date moyenne à l'ensemble des pieuses et médiocres œuvres d'art que nous nous proposons d'étudier, le VIIe siècle de notre ère. Si l'on veut bien se souvenir que cette époque semble en effet avoir marqué dans les « cinq Indes », à l'exception de celle du Nord, le plein épanouissement de l'iconographie bouddhique, on s'apercevra que toutes ces restrictions successives, aussi bien dans le temps que dans l'espace, n'ont d'autre but que de concentrer notre attention et nos recherches sur ce qui constitue le fond même de notre sujet[1].

Notre tâche ne perd donc rien, pour être ainsi limitée, de sa portée et de son intérêt ; malheureusement elle garde encore beaucoup de sa complication et des difficultés qui lui sont inhérentes. Le temps même et les iconoclastes musulmans ne l'ont pas autant simplifiée qu'on pourrait penser. Tels sont encore aujourd'hui le nombre et la variété des images bouddhiques qui peuplent les musées, les ruines et jusqu'aux sanctuaires de l'Inde qu'il serait vain de prétendre les passer toutes en revue. Nous voudrions seulement rappeler les plus importantes et les plus accessibles d'entre elles et indiquer aussi exactement que possible la région où elles ont été découvertes, les collections où elles sont pour la plupart conservées, enfin les publications où quelques-unes se trouvent soit reproduites, soit cataloguées.

On peut répartir le gros des statues bouddhiques de style nettement indien entre cinq grands centres de trouvailles. Le plus important à l'heure actuelle est assurément le pays de

1. C'est ainsi qu'un traité d'iconographie chrétienne de l'Europe occidentale pourrait, sans rien omettre d'essentiel, négliger aussi bien les symboles des Catacombes que l'imagerie contemporaine pour étudier spécialement l'art du moyen âge, et, dans cet art même, s'attacher plus particulièrement aux monuments du XIIIe siècle (Cf. E. Mâle, l'*Art religieux du XIIIe siècle en France Étude sur l'iconographie du moyen âge*, Paris, 1898).

Magadha (Bihar), véritable berceau du Bouddhisme ; nous y rattacherons les découvertes isolées faites dans divers coins du Bengale, le pays de l'Inde où la secte devait le plus tarder à mourir, si même elle y est tout à fait morte[1]. Les fouilles exécutées à Bodh-Gayâ, au lieu même où le Buddha atteignit l'illumination, ont mis au jour le plus grand nombre de ces sculptures : elles sont pour la plupart de schiste. Une autre collection presque aussi considérable a été déblayée à Sârnâth, au lieu où le Buddha prêcha son premier sermon, dans la banlieue nord de Bénarès : la pierre constamment employée ici était une sorte de grès grisâtre. Comme les tertres de Kapilavastu et de Kuçinârâ, lieux de la nativité et du nirvâṇa du Maître, gardent encore leurs secrets, nous passons directement aux découvertes faites à Mathurâ (aujourd'hui Matra, orth. angl. : Muttra), sur les confins occidentaux du bassin du Gange : elles sont tout de suite reconnaissables à la belle couleur rouge tachetée de jaune du grès des Vindhyas. Les nombreuses images qui tapissent les murs des temples souterrains du Konkan et du Khândesh forment un quatrième groupe distinct. Mentionnons enfin pour mémoire les statues, relativement peu nombreuses, qui ont été jusqu'à présent signalées dans le Dekhan méridional.

C'est tout naturellement au Musée de Madras que nous irons chercher quelques spécimens de ces dernières[2]. Parmi les sculptures de Mathurâ, une trentaine ont trouvé un abri

1. Sur la longue agonie et peut-être même l'obscure survivance du Bouddhisme au Bengale, voyez Haraprasâd Çâstrî, *Discovery of living Buddhism in Bengal*, Calcutta, 1897. — Nous avons pu constater que les assertions de M. L. A. Waddell (*The Indian Buddhist cult of Avalokita and his consort Tārā « the Saviouress » illustrated from the remains in Magadha*, J. R. A. S., 1894), sur le grand nombre des images bouddhiques qui attendent d'être identifiées le long des routes du Magadha, n'ont absolument rien d'exagéré.

2. Lors de notre visite en déc. 1895, une partie des admirables débris d'Amarâvatî (le reste, sauf deux fragments qui sont restés à Calcutta, est au *British Museum*) formait, avec quelques statues bouddhiques, brahmaniques et jainas, toute la collection archéologique du Musée de Madras.

dans l'élégant petit musée de la ville ; d'autres sont restées à la bibliothèque publique d'Allahabâd, où elles avaient d'abord été transportées ; dix-neuf sont descendues jusqu'à Calcutta : mais la plupart ont été réunies au musée de Lakhnau (orth. angl. : Lucknow) dont elles ont fait le plus important de l'Inde avec ceux de Calcutta et de Lahore[1]. Le produit des fouilles de Sârnâth a en grande partie disparu : les jardins du Queen's College, à Benarès, en ont seulement recueilli quelques fragments ; heureusement les meilleurs morceaux avaient été de bonne heure expédiés à la Société asiatique du Bengale, dont la collection archéologique a formé le noyau du Musée indien de Calcutta[2]. C'est encore à la capitale qu'ont été récemment transportées les sculptures du Magadha d'abord rassemblées au petit musée de Bihar : elles y venaient rejoindre un grand nombre de celles qui furent exhumées au cours de la restauration du fameux sanctuaire de Mahâbodhi. De ces dernières, une vingtaine est demeurée en route et décore la bibliothèque de Gayâ ; à Bodh-Gayâ même, un hangar construit tout exprès en abrite près d'une centaine ; mais surtout les cours du temple et du couvent çaiva voisin sont un véritable musée en plein air. Quant aux sculptures

1. C'est aussi le seul musée dont nous ayons trouvé (en février 1896) toutes les pièces scientifiquement classées, grâce aux soins du Dr A. Führer, qui d'ailleurs les avait pour la plupart découvertes lui-même au cours des heureuses fouilles qu'il a dirigées de 1889 à 1896 sur le Kankali Tila, dans le voisinage de Mathurâ. La section jaina n'est pas moins importante que la section bouddhique. La collection est malheureusement logée dans le rez-de-chaussée bas et obscur d'un ancien palais des rois d'Aoudh.

2. Ces dons de statues provenant de Sârnâth ont été faits par le colonel Mackenzie en 1815 et par le capitaine (depuis général) Cunningham en 1835-6 : ils forment 60 numéros. Le reste, nous dit Cunningham (*Arch. Surv. of India*, vol. I, p. 123), fut jeté sous le pont de la rivière Barna pour remblayer les rives. La fondation du Musée indien est de 1866. C'est surtout de 1879 à 1881 qu'il s'est enrichi d'environ 250 sculptures originaires de Bodh-Gayâ. L'annexion du musée de Bihar est postérieure à 1883, date du dernier catalogue. Elle constituait en 1896-97, avec les récentes acquisitions de sculptures gréco-bouddhiques provenant du Svât, le dernier accroissement des galeries archéologiques.

sur roc qui ornent les grottes artificielles d'Ajaṇṭâ, Elurâ, Nâsik, Karli, Kanheri, etc., il va de soi qu'elles sont restées en place, et aussi, dans les premières, les riches débris de peintures murales qui, par une exception presque unique, ont survécu jusqu'à nos jours.

Dans toute cette énumération il n'est question que de l'Inde : c'est en effet une des difficultés de notre sujet que l'extrême pauvreté des musées européens en images bouddhiques de provenance indienne[1]. Nous en dirons autant de la rareté des reproductions publiées jusqu'ici. A la vérité un bon nombre des peintures et des sculptures de la présidence de Bombay ont été mises sous nos yeux, grâce aux excellents travaux de M. J. Burgess, dans les illustrations de l'*Archæological Survey of Western India*[2]. Pour les statues du Magadha nous pouvons également avoir recours aux dessins de Râjendralâl Mitra et aux photographies du général Cunningham[3]. Nous aurons encore l'occasion de citer quelques reproductions isolées : mais au total une infime minorité des images actuellement connues a seule été publiée. Nous ne possédons même

1. Nous pouvons pourtant signaler à Londres quelques spécimens intéressants provenant du Magadha, de Sârnâth, et d'Amarâvatî, dans l'*Indian Museum* et le *Britihs Museum* (grand escalier, et 2e galerie du nord, salle III).

2 Voyez surtout le volume III (*Report on the antiquities in the Bidar and Aurangabad districts*), le volume IV (*Report on the Buddhist Cave-temples*), le volume V (*Report on the Elurâ Cave-temples*), Londres, 1878-83, et le nº 9, *Notes on the Bauddha Rock-temples of Ajaṇṭâ, their paintings and sculptures*, Bombay, 1879. Voyez également *The Cave-temples of India* (en collaboration avec J. Fergusson, Londres, 1880). — Quelques statues du sud sont également reproduites par M. J. Burgess dans *The Buddhist stûpas of Amarâvatî and Jâggayapeṭa* (Londres, 1887).

3. Le *Buddha-Gayâ* (il faut dire : Bodh-Gayâ) de Râjendralâl Mitra a été publié à Calcutta (1878). Voyez également quelques statues mediévales dans les *Antiquities of Orissa* du même (Calcutta, 1875). — Le *Mahâbodhi* du général Cunningham est de 1892 (Londres). L'*Archæological Survey of India* n'a publié dans ses *Reports* qu'un petit nombre des nombreuses photographies prises par le service dans toute l'étendue de l'Inde : les clichés en sont conservés en partie au Musée de Calcutta et une *List of Photographic Negatives of Ancient Buildings and Antiquities in the Imperial Museum* a été publiée en 1890, par les soins du *superintendent*.

pas, qui pis est, la liste complète de celles qui sont conservées dans les musées. Pour ne parler que des deux collections les plus considérables, le catalogue du musée de Lakhnau, préparé par le Dr A. Führer, n'a pas été, à notre connaissance, publié, et les nombreuses acquisitions du musée de Calcutta postérieures à 1883 ne figurent pas dans le catalogue d'Anderson [1]. Il serait impossible non seulement d'entreprendre, mais presque de contrôler, une étude d'iconographie bouddhique à l'aide des seuls documents accessibles en Europe : aussi serons-nous heureux de pouvoir apporter, à l'appui de nos assertions, un choix des photographies que nous avons prises dans l'Inde [2].

§ II. — *Les précédents moyens d'identification.*

Nous venons d'indiquer les principaux monuments qu'il s'agit d'identifier : voyons à présent de quels documents l'on disposait pour leur identification.

L'opération eût été des plus simples si les sculpteurs indiens du moyen âge avaient pris soin, comme les vieux tailleurs de pierre de Bharhut, d'écrire sur leurs œuvres ce qu'ils avaient prétendu représenter. Ils n'ont malheureusement pas eu cette prévoyance. Sans doute le seul aspect et les divers attributs de chaque statue suffisaient alors à la désigner assez clairement aux fidèles : toujours est-il qu'aucune ne porte son nom. Les inscriptions même, dont s'accompagnent quelques-unes d'entre elles, restent muettes sur ce point [3] et se bornent pour

1. *Catalogue and Hand-book of the Archæological Collections in the Indian Museum*, par John Anderson, en deux parties, Calcutta, 1883.

2. On trouvera dans nos 30 reproductions des spécimens du Magadha (v. fig. 6, 11, 12 à 17, 19 à 23, 25 à 28), de Sarnâth (v. fig. 8, 10, 29, 30), de Mathurâ (v. fig. 2, 3, 7), d'Ajaṇṭâ (v. fig. 5, 9 et pl. II, 1) et du Dekhan (v. fig. 18 et 24).

3. Après la règle, l'exception : v. les sept statues inscrites (dont cinq du Buddha et deux de Bodhisattvas et toutes antérieures au ve siècle) qui portent

la plupart à répéter l'éternelle formule dn *credo* bouddhique sur l'instabilité de ce monde : *Ye dharmà hetuprabhavà*, etc.

Cette absence — ou ce silence — des inscriptions est d'autant plus regrettable que, les fidèles ayant à présent disparu, personne n'est plus là pour nous donner le titre exact de toutes ces divinités. A la vérité nombre d'images bouddhiques sont encore actuellement vénérées dans l'Inde : mais elles le sont sous des travestissements hindous. Le Buddha du sanctuaire de Mahâbodhi ne doit d'avoir conservé son nom qu'à la théorie qui en fait un avatâr de Viṣṇu : c'est ainsi qu'il porte au front, chaque matin renouvelée par un officiant brahmanique, la marque sectaire des Vaiṣṇavas[1]. Le plus souvent la statue change non seulement de nom, mais encore de sexe au gré de ses nouveaux adorateurs. A Bodh-Gayâ encore, dans l'une des petites chapelles voisines du temple, un Buddha, affublé d'une robe, est devenu une représentation d'Annapûrṇâ, la déesse hindoue de l'abondance. A côté, sept Buddhas, un Vajrapâṇi et une Târâ ont reçu les noms des cinq fils de Pâṇḍu, de leurs deux mères Kuntî et Mâdrî, de leur épouse Draupadî et de leur cousin Kṛṣṇa. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que ce curieux procédé d'adaptation à des cultes nouveaux d'anciennes images soit par-

l'indication de leur *pratimâ* et que M. Th. Bloch a relevées dans son article sur *An ancient inscribed statue from Çrâvastî*, J. B. A. S. 1898. Nous devons ajouter que nos documents contredisent, au moins pour l'époque à laquelle ils se rapportent, la théorie de M. Th. Bloch, d'après laquelle les Buddhas parfaits ne seraient jamais représentés avec l'épaule droite découverte.

1. V. fig. 10. Cf. encore la marque çaiva sur le front de l'idole de la fig. 16 qu'un jeune moine était justement occupé à vénérer. On sait qu'à la suite des restaurations exécutées à grands frais pour le compte du gouvernement du Bengale, le temple de Bodh-Gayâ vient de faire l'objet d'un procès retentissant entre la « Mahâbodhi Society » et le supérieur du couvent çaiva voisin : le Mahant est resté propriétaire du temple, et y fait célébrer, par un brahmane à ses gages, un semblant de culte hindou, tout en continuant à percevoir les offrandes des pèlerins bouddhistes. — Pour la question de l'introduction du Buddha dans le panthéon brahmanique, nous pouvons renvoyer à un article sur le *Buddhâvatâra* de Kṣemendra, dans le *Journal asiatique*, 1892.

ticulier au Bengale. A quatre cents lieues de là, vous retrouverez une des grottes bouddhiques voisines de Nâsik transformée de même en un sanctuaire des Pâṇḍavas. Les brahmanes du lieu se sont, là aussi, appliqués à varier les dénominations des uniformes statues de Buddhas : barbouillées de bleu ou de rouge, elles s'appellent tour à tour Indra, Sûrya, Candra, Râma, etc., pour répondre aux diverses prédilections des dévots qui y viennent toujours en pélerinage [1]. Dans un autre coin de l'Inde, nous avons encore vu les rares habitants hindous de Râjar, l'une des huit villes du pays de Hashtnagar, dans le district de Peshavar, empressés à vénérer sous le nom de Dévî une statue du Buddha recouverte de quelques oripeaux rouges. Mais le fait est déjà trop connu pour qu'il soit besoin de multiplier ces exemples : devant les images bouddhiques nous n'avons aucun renseignement digne de confiance à attendre des Hindous actuels [2].

La tradition s'étant ainsi irrémédiablement perdue dans l'Inde, force fut de se tourner vers les pays où le Bouddhisme était demeuré vivant. On s'adressa tout naturellement aux peuples chez qui la mythologie bouddhique avait continué de fleurir, c'est-à-dire, selon l'expression consacrée, aux bouddhistes du Nord, de préférence à ceux du Sud. C'est ainsi qu'on fut amené à chercher des informations sur l'iconographie indienne dans des recueils de l'aspect le plus inattendu, tels que — pour citer seulement les publications

1. Nous parlons des « Lena caves », à environ six kilomètres de Nâsik, au-dessus de la route de Bombay. Entre tous les noms de statues que nous avons recueillis de la bouche des *purohitas* de l'endroit, seuls ceux de Karuṇadeva et de Gotama-ṛṣi (Cave II) gardent comme un dernier parfum de Bouddhisme. Il n'est pas jusqu'aux *stûpas* qui ne deviennent tantôt la massue de Bhîma (Cave XVIII), tantôt une image de Dévî (Cave III).

2. Cela est vrai non seulement des gens du peuple et des ignorants *purohitas*, mais encore des paṇḍits ou lettrés. La meilleure preuve en est la façon dont Râj. Mitra, dans son *Buddha-Gayâ*, pataugе désespérément dès qu'il essaye d'identifier une statue, alors qu'on eût pu croire que sa qualité d'hindou lui donnerait des lumières spéciales sur ce sujet.

principales — le *Panthéon japonais* de la collection Von Siebold, le *Panthéon chinois* du Changcha Hutuktu ou l'atlas du *Buddhism in Tibet* d'E. von Schlagintweit[1]. Si les premiers modèles de toutes ces figures de divinités furent, comme il semble, originaires de l'Inde, il faut avouer qu'ils ont beaucoup changé en chemin. Même les images recueillies de nos jours au Népâl par le paṇḍit Bhagvânlâl Indrâjî sont en réalité des productions de l'art tibétain, simples feuillets détachés de l'étrange album religieux du Lâmaïsme : il n'y a aucune illusion à se faire sur ce point[2]. Or, s'agissait-il de trouver un nom à une statue du Magadha ou du Konkan, c'est au hasard de quelque similitude avec ces représentations, aussi lointaines dans le temps et l'espace que divergentes par le style, qu'il fallait jusqu'à présent avoir recours. On juge aisément combien de pareils témoignages, après tant d'années écoulées et de pérégrinations accomplies, sont sujets à caution.

Assurément rien n'est plus loin de nous que la pensée de contester la légitimité de leur emploi, ni les excellents résultats qu'en ont su tirer MM. J. Burgess, A. Grünwedel et L. Waddell. Grâce à leurs remarquables travaux[3], non seulement

1. Von Siebold, *Nippon, Beschreibung von Japan*, vol. V, édité par J. Hoffmann. — E. Pander, *Das Pantheon des Tschangtscha Hutuktu*, édité par A. Grünwedel, Berlin, 1890. — Pour E. von Schlagintweit, voyez également la traduction française par M. de Milloué, *Annales du musée Guimet*, t. III, Paris, 1881.

2. Paṇḍit Bhagvânlâl Indrâjî, *The Bauddha mythology of Nepâl*, édité par M. J. Burgess dans le n° 9 de l'*Archæological Survey of Western India* (*Notes on the Bauddha Rock-temples of Ajaṇṭâ*), appendice A. — Toutes tibétaines de style sont également les quelques reproductions données par le Dr D. Wright (*History of Nepâl*) et les peintures népâlaises de la collection B. H. Hodgson, à la Bibliothèque de l'Institut de France, dont nous avons donné le catalogue dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, (1re série, t. XI, Paris, 1897).

3. Nous avons déjà eu l'occasion de citer l'*Archæological Survey of Western India* de M. J. Burgess, le *Buddhistische Kunst in Indien* de M. A. Grünwedel, et *The Indian Buddhist cult of Avalokita and his consort Târâ*, etc. (J. R. A. S., 1894), de M. L. Waddell.

la distinction générale entre les images des Buddhas et celles des Bodhisattvas est chose depuis longtemps faite, mais encore ils ont pu désigner nommément quelques-uns de ces derniers. Les images d'Avalokiteçvara par exemple, et celles de Târâ sont couramment identifiées par eux. Entre tous les documents extra-indiens dont ils se sont servi il y a d'ailleurs des distinctions à faire : si l'on se défie à juste titre de la libre fantaisie des artistes japonais, on peut, avec M. L. Waddell, témoigner plus de confiance dans la tradition stéréotypée des Lâmas tibétains [1]. Il n'en reste pas moins que les indianistes doivent user avec la plus grande circonspection de ces sources étrangères. Chez des peuples d'un génie aussi différent, plus d'une erreur a pu se glisser et plus d'une lacune se produire dans l'interprétation des monuments jadis importés de l'Inde et transformés depuis à plaisir. Une analogie tibétaine est certainement une très utile amorce pour nos recherches : encore aurait-elle besoin d'être corroborée par des données plus anciennes, plus indiennes surtout. C'est une série, non encore exploitée, de ces documents strictement indigènes que nous voudrions justement introduire dans le débat. Nous y trouverons, hâtons-nous de le dire, non point le renversement, mais bien la justification nécessaire des brillantes hypothèses déjà proposées sur la foi de rapprochements moins sûrs. Ils nous fourniront également les moyens d'établir quelques identifications nouvelles. Avant tout nous désirons qu'il soit bien entendu que nos prétentions ne vont pas le moins du monde à renouveler, mais seulement à confirmer et, dans la mesure du possible, à compléter ce que les auteurs cités plus

1. C'est encore le témoignage d'un lâma contemporain qui a servi à identifier assez correctement la stèle du Magadha publiée par M. G. Grierson (J. B. A. S., 1894), sauf deux erreurs de détail déjà relevées par M. Th. Bloch dans l'article cité plus haut, p. 7, n° 3. — Nous aurons nous-mêmes plus d'une fois l'occasion de faire des rapprochements entre les images indiennes et celles de la Haute-Asie, mais seulement à titre d'argument accessoire.

haut nous ont déjà appris au sujet de l'iconographie bouddhique[1] : encore n'aurions-nous pas tenté l'entreprise sans l'heureuse circonstance qui a mis entre nos mains des documents ignorés d'eux.

§ III. — *Les nouveaux éléments d'identification.*

Dans notre rapide revue des monuments figurés de l'Inde médiévale nous n'avons pas mentionné les miniatures des manuscrits. Depuis la glorieuse initiative prise par B.-H. Hodgson au début de ce siècle, on sait combien le Népâl a fourni non seulement de copies, mais encore d'originaux d'anciens manuscrits bouddhiques aux bibliothèques de Londres, de Cambridge et de Calcutta. Plusieurs de ces originaux, écrits sur feuilles de palmier et de provenance soit népâlaise, soit bengalie, remontent au moins, en vertu de colophons datés, au XIe siècle de notre ère. Les miniatures que renferment quelques-uns d'entre eux prennent donc rang parmi les dernières productions authentiques de l'art bouddhique indien du moyen âge à son déclin. Il n'apparaît pas toutefois à première vue que leur récente découverte doive avancer en rien nos recherches, mais seulement augmenter le nombre déjà si considérable des monuments que nous avons pris à tâche d'étudier. Pour qu'elles pussent nous être de quelque secours, il faudrait qu'elles nous fussent données elles-mêmes tout identifiées : or le cas s'est justement produit.

Deux des plus anciens parmi ces manuscrits, l'*Add.*

1. Notons toutefois qu'à propos d'une des identifications déjà proposées, nos documents sont en désaccord avec les témoignages dont se sont servis M. L. Waddell et Paṇḍit Bhagvânlâl Indrâjî : l'*Avalokiteçvara* « *siṃhanâda* » du premier (*loc. laud.*, pl. I) ou « *siṃhanâtha* » du second (*loc. laud.*, pl. XXV, fig. 15), serait une image mal interprétée de *Mañjuçrî*. V. plus bas l'étude consacrée à ce Bodhisattva.

1643 de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge et l'*A. 15* de la Bibliothèque de la Société asiatique du Bengale, présentent cette particularité que leurs miniatures sont accompagnées d'une légende explicative en écriture du temps. Est-ce une représentation de monument, l'inscription nous donne son nom et sa situation géographique ; est-ce une image de divinité, l'inscription nous apprend également son nom et d'ordinaire celui du pays ou même de la ville où elle était adorée sous cette forme, avec l'épithète particulière qu'elle y portait. On ne saurait exiger de notice plus détaillée, ni plus sûre. Également contemporaines des manuscrits, illustrations et inscriptions remontent à une époque où la continuité de la tradition bouddhique n'avait pas encore été rompue dans l'Inde orientale par les vicissitudes des invasions musulmanes. Exécutées au Népâl, non seulement avant que ce pays eût subi à son tour par réaction l'influence du Tibet, mais avant même qu'il eût commencé à s'isoler, comme il a fait depuis, du reste de l'Inde, elles ne sont pas moins véritablement indiennes pour être l'œuvre de scribes et d'enlumineurs népâlais. Si nous n'avions d'autres raisons de croire à l'existence de relations constantes jusqu'à ce temps entre le Népâl et la basse vallée du Gange, la paléographie suffirait seule à le prouver. Au XIe siècle, manuscrits bengalis et népâlais sont encore d'une écriture presque identique [1] et c'est à peine si nous trouverons à relever entre les miniatures des uns et des autres certaines nuances de style. On sent dès lors l'intérêt que peuvent présenter pour l'histoire de l'iconographie bouddhique et de l'art indien — sans parler de la riche moisson de renseignements géographiques qu'ils nous promettent — des documents indigènes, fidèles représentants de la tradition, identifiés à l'avance et plus proches des

1. L'écriture ne commence à différer qu'au siècle suivant. Voyez l'introduction paléographique de M. C. Bendall à son *Catalogue of the Buddhist sanskrit Mss. in the University library, Cambridge*, p. XXII.

anciens monuments qu'aucun de ceux que nous possédons déjà.

Il nous reste seulement, avant d'en faire usage, à justifier, par l'examen critique des manuscrits et des miniatures, ce que nous venons d'avancer au sujet de leur date et de leur autenthicité.

II

LES MANUSCRITS

§ 1. — *Le Ms. Add. 1643, Cambridge.*

Le manuscrit *Additional 1643* de la Bibliothèque de l'Université à Cambridge[1] est écrit sur feuilles de palmier et mesure environ cinquante-cinq centimètres de long sur cinquante-cinq millimètres de large. Il compte 223 feuillets à six lignes, percés de deux trous pour laisser passer les cordons et enfermés entre deux tablettes dépareillées. Le numérotage est double, en lettres à gauche, — en haut, à droite, en chiffres modernes ; on distingue en bas, à droite, les restes d'un troisième numérotage en chiffres plus anciens. Le feuillet 1 manque et est remplacé par une feuille moderne en papier népâlais. Le feuillet 109 manque également et est remplacé par un second feuillet 120 numéroté à droite 109. Les miniatures sont au nombre de quatre-vingt cinq, sans compter celles qui forment la décoration intérieure des tablettes. Nous reviendrons sur ces deux derniers points.

Le manuscrit contient l'*Aṣṭasâhasrikâ*, c'est-à-dire la version en 8,000 çlokas ou lignes de trente-deux syllabes de la *Prajñâpâramitâ*, et sur le dernier feuillet (fol. 223, r° et v°)

1. Cf. le catalogue de M. C. Bendall, p. 151. On trouvera le fac-similé d'une des feuilles de ce manuscrit dans la série orientale de la *Palæographical Society*, pl. XXXII.

a trouvé place un court texte en douze stances nommé la *Vajradhvajapariṇâmanâ*[1]. Entre les deux textes sont insérés deux colophons dont voici le premier :

Pañcatriṃçâdhike 'bde catatamapragate caittramâse himâbhe
Vikhyâte 'smin daçamyâṃ Ditijaripuguror vâsare saṃpraçaste,
Râjñi ÇrîBhojadeve 'py amitaguṇagaṇâ ‿ ◡ ÇrîRudradeve
ÇrîLakṣmîkâmadevair arijaga(t)kuliçair arddharâjyopabhukte,
Yaḥ pûrvabhûpatikulaiḥ samudâ prasṛṣṭaḥ
Nepâlamaṇḍalasvalaṃkaraṇâya samyak
ÇrîHlaṃvihâra iti sarvajanânurâgo
Yasmin vibhâti vacanaṃ Sugatasya çaçvat,
Tasmin vihâre nayaçâstrasâgare
Sujâtabhadraḥ samalikhat sudhîḥ,
Tanoti yâṃ prâpya niruttaraṃ sukhaṃ
Sanâtu, tâ[ṃ]m Aṣṭasahasrikâkhyâm.

Comme il ressort de ce colophon[2] dont les prétentions poétiques n'arrivent pas à obscurcir tout à fait le sens, notre manuscrit fut achevé d'écrire le jour du guru des ennemis des fils de Diti — donc, un jeudi — le dixième de la quinzaine claire du mois de Caitra (février-mars), en l'an 135e d'une ère non autrement spécifiée. Si nous prenons, avec M. C. Bendall, comme base de notre calcul la date initiale de l'ère népâlaise encore actuellement en usage (879-80 après J.-C.),

1. Sur le sens du mot *pariṇâmanâ*, sorte de prière ou plutôt d'acte de charité destiné à faire bénéficier toute l'humanité des mérites particuliers du fidèle, voyez L. de la Vallée-Poussin, *Bouddhisme, Études et matériaux*, p. 108.

2. Au premier vers °*pragate* est une correction de M. C. Bendall pour °*praçate*. Au 4e vers, le *ms.* porte °*gaṇâ* | *labdha*°(?). — Il eût été inutile de signaler quelques différences entre notre lecture et celles de M. C. Bendall si nous n'avions retrouvé la plupart de nos leçons déjà proposées par M. Windisch dans un article du *Litterarisches Centralblatt* du 21 mars 1885, mentionné par M. C. Bendall (*A journey in Nepâl*, Cambridge, 1886, p. 95). Pas plus que M. C. Bendall nous n'acceptons la correction *sanâttanâṃm*°. — Les deux premières stances sont en mètres *sragdharâ* et *vasantatilaka*.

nous arrivons à la date de 1015, qui est en tout cas la plus basse qu'on puisse assigner au manuscrit[1].

La mention des rois est plus difficile à comprendre. On voit bien que Bhojadeva partageait la royauté avec Lakṣmîkâmadeva et nous savons d'autre part, grâce au colophon du *Ms. Add. 1683* de la même Bibliothèque, que celui-ci régnait encore vingt-quatre ans plus tard. Mais leurs relations à tous deux avec Rudradeva sont infiniment plus obscures. Huit ans auparavant ce dernier était le co-régent d'un certain Nirbhaya d'après le colophon du *Ms. Add. 866*. Vivait-il encore et faut-il croire avec M. C. Bendall qu'il partageait avec Lakṣmîkâmadeva la moitié de royaume que leur laissait Bhojadeva ? Faut-il admettre au contraire, ainsi que nous inclinons à le penser, que, de façon ou d'autre, Bhojadeva lui avait succédé ? Le texte étant corrompu, toute discussion serait oiseuse à ce sujet[2].

En revanche la suite, d'un mètre plus facile, est aussi

1. Nous prenons bien entendu *himâbhe* comme un équivalent poétique de la mention ordinaire de *çuklapakṣe*. La date exacte serait le 3 mars 1015, selon M. Kielhorn (*Ind. Antiq.*, 1888, p. 248) : mais la correction qu'il propose n'est guère acceptable. — Si nous prenions l'ère précédemment employée au Népâl et dont M. S. Lévi a fixé le début à l'an 595-6 de notre ère (*Note sur la chronologie du Népâl, Journ. Asiat.*, 1894), nous obtiendrions 596 + 135 = 731, qui est justement la date où la *Vamçâvalî* de Bhagvânlâl Indrâjî place les règnes de Bhojadeva et de Lakṣmîkâmadeva (V. Paṇḍit Bhagvânlâl Indrâjî, *Twenty-three inscriptions from Nepâl*, p. 38). La coïncidence est assurément curieuse à noter. V. d'ailleurs, p. 28, n° 1.

2. Le troisième vers de la première strophe est en effet incompréhensible, tel que le manuscrit nous le donne. On voit bien qu'il devait contenir en même temps qu'un compliment sur le nombre des qualités de Bhojadeva un jeu de mots sur les *Gaṇas* du cortège de Çiva, dont Rudradeva est un autre nom : tant d'ingéniosité semble avoir égaré le scribe lui-même qui coupe le vers d'un signe de ponctuation au moins inattendu. Peut-être d'ailleurs le texte est il obscur à dessein et fait-il une allusion enveloppée à quelqu'une de ces tragédies de palais si fréquentes dans l'histoire du Népâl. S'il faut lire, comme il paraît le plus vraisemblable : « *Râjñi ÇrîBhojadeve 'py amitaguṇagaṇâlabdhaÇrîRudradeve*, etc. », il est peu douteux qu'on doive entendre que le roi Bhojadeva partageait la royauté avec Lakṣmîkâmadeva « encore qu'il eut, à l'aide de ses innombrables mérites (1er sens) : fait un cortège au dieu Çiva — (2e sens) : mis à mort le roi Rudradeva. »

moins alambiquée : « Il y a, fondé dans la joie par les vieilles familles royales pour le plus grand ornement du Népâl, un couvent, nommé Çrî Hlam, délices de toute créature, où brille la parole du Buddha, éternellement : c'est dans ce couvent, océan des traités de la discipline. que le docte Sujâtabhadra écrivit... cette *Aṣṭasâhasrikâ.* » Suit un souhait de bonheur sans égal à l'adresse du lecteur de ce livre. Le nom du couvent de Hlam nous est encore connu par le colophon du *Ms. Add. 866*, dont nous avons déjà parlé et qui y fut également écrit, huit ans avant le nôtre. Nous y retrouvons les mêmes éloges emphatiques ; c'est « le royal couvent de Çrî Hlam... dont on célèbre la vaste gloire et qui brille comme l'œil du Népâl... » La part de l'exagération faite, il se peut que ce couvent fut effectivement, comme le prétendaient ses moines, l'un des plus anciens et des plus importants du Népâl. Quant au scribe nous n'en connaissons pas d'autre mention. L'*Add. 866* lui-même est l'œuvre, non de Sujâtabhadra, mais d'un certain Maticandra[1].

Cependant notre manuscrit ne demeura pas dans ce saint asile de Hlam et il semble avoir eu bien des aventures, si nous en croyons le second colophon. Celui-ci nous transporte cent vingt-quatre ans plus tard « en l'année courante 259ᵉ, le cinquième jour de la quinzaine claire du mois de Kârtika (octobre-novembre), sous le règne de Mânadeva[2] ». Et voici

1. Voici ce que nous avons pu déchiffrer de ce passage très effacé du colophon de l'*Add. 866* que M. C. Bendall ne s'est pas avec raison attardé à lire en entier :

Râjye prati ◡◡ ◡–◡ ◡*vairisaṃghe*
ÇrîHlaṃvihâra iti kîrtitakîrttipuṃje
Nepâlanetraka iva pratibhâti yas tu,
Tasminn ◡ –◡◡ ◡–◡ ◡–◡ –– ,
Mokṣâçayo yaḥ sumati(r) Maticandranâmâ
Yo 'lalikhid Bhagavatyaṣṭasahasrikâkhyâm,
Âryâṃ Jinasya jananî(ṃ) ◡ ◡–◡ ––
Sallekhakena susamâhitakauçalena,
Sambodhisaukhyapadavîprati –◡ *hetoḥ.*

Pralekhya, etc. M. C. Bendall donne la fin du colophon.

2. Une inscription découverte au Népâl par M. C. Bendall lui a fourni exac-

ce qui nous est raconté : « Alors qu'elle était tombée entre les mains de gens sans foi, — elle, la mère sans pareille de l'Omniscient, elle qui, un jour viendra, jour de joie, dissipera l'amas des ténèbres de toute ignorance, la *Prajñâpâramitâ*, — moi, Karuṇâvajra, ayant prosterné par piété ma tête que la foi incline, je l'ai sauvée ! ». Et toujours avec le même pathos Karuṇâvajra, puisque tel était son nom, ajoute le souhait généreux, mais banal à force d'être répété dans les formules bouddhiques, qu'en vertu du mérite ainsi acquis, toutes les créatures puissent, son père et sa mère en tête, parvenir à la condition de Buddha :

Samvatsare gatavati dvitaye çatasya
Pañcâçatâ parigate navamâñcitena,
ÇrîKarttike Çaçikarârcitapañcame 'hni
ÇrîMânadevanṛpater vijaye ca râjye,
Çraddhâhînajanasya hastapatitâ Sarvajñamâtâparâ
Sarvâjñânamahândhakâravisaracchetrî bhavitrî mude
Prajñâpâramitâ mayâtra Karuṇâpûrveṇa Vajreṇa sâ
Çraddhâbandhurakandhareṇa çirasâ bhaktyâ praṇamyoddhṛtâ.
Yat prâptam atra kuçalaṃ çaradindukânti-
Saubhâgyahâribhavadustarasâgarânta...
Magnâs Tathâgatapadaṃ paramapraçântaṃ
Mâtâpitṛpramukhasarvajanâḥ prayântu[1].

Quels étaient ces infidèles ? M. C. Bendall suggère que c'étaient des musulmans : mais des incursions musulmanes au Népâl — et cela dès avant 1139 — semblent bien difficiles à admettre : le texte ne parle pas d'ailleurs de Mlecchas. Peut-être vaut-il mieux supposer que le manuscrit était sim-

tement la même date 259 et le nom du même roi Mânadeva (*A journey in Nepâl*, p. 81).

1. Au dernier vers °*janâḥ* est une correction de M. C. Bendall pour °*jânâḥ*. La première et la troisième stances sont en mètre *vasantatilaka* et la seconde en *çârdûlavikrîḍita*.

plement tombé entre les mains indifférentes ou même hostiles de quelque népâlais brahmanisant. En tout cas il était, semble-t-il, en danger de périr, et quelques moyens que Karuṇâvajra ait employés pour le sauver, nous lui en avons des obligations. Peut-être cependant eût-il pu s'imposer plus discrètement à notre reconnaissance. Qu'il n'ait pas voulu perdre le mérite de sa bonne œuvre et qu'il ait tenu à la consigner par écrit, et même en vers, nous l'en excusons d'autant plus volontiers qu'il nous aide du même coup, comme nous allons voir, à établir l'âge des miniatures. Malheureusement il s'est avisé de gratter la moitié de la dernière ligne du fol. 222 v° immédiatement après le premier colophon[1] et tout le reste du feuillet suivant, où, à vrai dire, l'espace est fort ménagé par la présence de cinq miniatures. Son élucubration remplit ainsi la fin de la page 222 v° et les six premières lignes du fol. 223 r° : évidemment il tenait à ce qu'elle suivit la *Prajñâpâramitâ* d'aussi près que possible. Dans les trois dernières lignes du recto du feuillet 223 et dernier (qui se trouve ainsi en contenir exceptionnellement neuf, sauf dans le premier compartiment de gauche qui n'en compte que huit), il a recopié le commencement, soit deux stances, de la *Vajradhvajapariṇâmanâ* qui reprend au verso dans l'écriture du manuscrit. Quelque place que ces deux stances aient pu primitivement occuper sur le recto dans cette écriture beaucoup plus large que la cursive de Karuṇâvajra, il n'en reste pas moins qu'entre leur début et la fin du premier colophon se trouvait un minimum de deux lignes et demie à trois lignes que nous avons ainsi perdues. Dans l'état actuel du palimpseste, il nous est impossible de savoir à quoi elles se rapportaient.

Nous avons dit que le manuscrit comptait quatre-vingt-

1. La preuve que Karuṇâvajra a respecté la fin du premier colophon se trouve dans le fait qu'au commencement de son grattage on distingue encore le signe particulier qui annonce le début d'un nouveau texte.

cinq miniatures : sur le nombre, les soixante-seize premières sont accompagnées d'une inscription et représentent des divinités ou des monuments bouddhiques ; une est un simple motif d'ornementation ; les huit dernières nous montrent des triades sacrées où des scènes légendaires. Elles sont assez inégalement réparties : six pages n'en ont qu'une, trente-deux en ont deux, quatre en ont trois, une en a jusqu'à cinq. En règle générale on peut dire qu'elles correspondent à la fin des chapitres ou *parivartas*. Il n'y a que deux exceptions, au début et vers la fin du manuscrit. Dans le premier chapitre qui est d'ailleurs fort long (il couvre quatorze feuillets), sont distribuées, outre la miniature finale, cinq autres miniatures isolées. Sur les dernières pages elles vont en se pressant. Le chapitre XXXI en contient quatre, outre les deux qui signalent la fin du *parivarta*, et les seuls feuillets 222-223 en comptent onze : trois (dont l'ornement) marquent la fin de la *Prajñâpâramitâ* et les huit dernières sont insérées au milieu des colophons.

Quand ont été peintes ces miniatures ? Nous pourrions répondre au nom de l'expérience générale que le fait seul d'avoir été exécutées prouve qu'elles l'ont été tôt après l'achèvement du manuscrit. On sait en effet que toute miniature différée est une miniature perdue. Plus d'une fois sur nos feuilles de palmier, comme sur les parchemins du moyen âge, nous trouvons ainsi la place qu'on leur avait ménagée d'avance condamnée à rester perpétuellement en blanc [1]. Dans le cas même où l'usure d'une feuille enluminée oblige à la remplacer (comme il est arrivé par exemple pour le premier feuillet du *Ms. Add. 1464* de Cambridge [2]), le nouveau copiste laisse

1. Citons par exemple l'*Or. 3346* du *British Museum*. C'est un manuscrit du XIe siècle (daté du règne de Vigrahapâla, vers 1080), contenant la *Pañcarakṣâ*. Il ne renferme aucune miniature : on trouve seulement sur le dernier et l'avant dernier feuillet, d'ailleurs anciens, trois places de miniature restées en blanc.

2. Ce manuscrit est également daté du XIe siècle et nous aurons à y revenir plus bas à cause des miniatures dont sont ornés les vieux feuillets conservés.

bien autant de vides que la feuille originale portait de miniatures, mais personne à ce moment ne s'avise de les remplir. Nous serions donc en droit d'avancer que, selon toute probabilité, il ne s'est pas écoulé entre la fin du premier colophon et l'exécution de nos miniatures un temps capable d'en infirmer l'authenticité. Certains détails matériels transforment cette demi-hypothèse en certitude. Plus d'une fois la maladresse de l'enlumineur a laissé la peinture déborder sur le texte[1] ; au contraire le grattage du recto du fol. 223 et le deuxième colophon sont postérieurs aux miniatures et, ici, ce sont les lettres qui empiètent à leur tour sur les couleurs. Nous avons là une preuve indiscutable que si, d'une part, les miniatures ont été exécutées, comme il arrive d'ordinaire, sur le manuscrit achevé, elles étaient en tout cas terminées jusqu'à la dernière moins de cent vingt-cinq ans après l'achèvement du manuscrit. C'est là un premier point acquis et on en sent toute l'importance pour la suite de cette étude.

Il n'est pas moins important de savoir à quand remontent les inscriptions qui accompagnent soixante-seize de ces miniatures et qui toutes sont parfaitement lisibles — sauf la cinquième, qui est effacée. Au premier coup d'œil, l'écriture semble bien contemporaine de celle du manuscrit : on ne relève entre elles d'autres différences que celles d'une écriture serrée et cursive à une écriture large et posée. Ces raisons purement paléographiques sont confirmées par la teneur même des inscriptions. Il se trouve en effet que les vingt-six premières sont suivies de la mention *ârisasthâna*, écrite de la même main, avec adjonction, à la fin des chapitres, de *prathama, dvitiya*, etc., et ainsi de suite jusqu'à la fin du ch. XII : parfois même le mot *parivarta* est exprimé[2]. Or, dans

1. V. par ex. fol. 74 v°, n° 2 ; fol. 218 v°, n° 2, etc.

2. On lit par exemple : *pañcama parivartta ârisa, ṣaṣṭa parivartta ârisâ, ârisa saptama parivarttaḥ*, etc. — *Prathama ârisasthâna* ne veut donc pas

ce mot *àriṣasthâna*, nous avons simplement une corruption vulgaire de sanskrit *àlekhya-sthâna*, « place de miniature »[1]. Il va de soi qu'une pareille mention ne s'explique que comme une indication laissée par le scribe à l'enlumineur. Dès lors nous sommes autorisés à conclure que celles au moins des inscriptions qui sont accompagnées de cette mention étaient antérieures aux miniatures dont elles indiquaient à l'avance la place et le sujet. Il est probable qu'il en était de même des autres. Il y avait quelque naïveté à noter ainsi à chaque fois « miniature » ou « place de miniature » : si borné que l'on pût supposer l'enlumineur, le fait de lui laisser un espace blanc et un titre lui indiquait assez ce qu'il avait à faire. La mention d'*àriṣasthâna* finit-elle par paraître au moins superflue ? En tout cas les cinquante dernières inscriptions ne la donnent plus.

Si donc, comme il est sûr au moins pour les premières inscriptions et très vraisemblable pour les autres, celles-ci précédaient l'exécution des miniatures, où le copiste les prenait-il ? Pourquoi laissait-il ici une place, là deux ou trois places blanches ? Pourquoi indiquait-il tel sujet à traiter plutôt que tel autre ? Leur choix était-il laissé à sa fantaisie comme leur traitement à l'improvisation de l'enlumineur ? Il est plus naturel de penser que la tâche de ces deux bons Népâlais consistait simplement à reproduire un archétype sur lequel le scribe copiait les inscriptions aussi bien que le texte,

dire « première place de miniature » (et de fait cette mention est attachée à la miniature n° 6), mais « place de miniature (à la fin) du premier (chapitre) ».

1. L'échange constant dans les manuscrits népâlais entre l'*r* et l'*l*, le *kh* et le *ṣ*, etc., sont trop connus pour qu'il vaille la peine d'insister. Si l'on désire toutefois des exemples, citons : *riṣitam* pour *likhitam* (Catalogue *Cowell et Eggeling*, p. 45, 21), ou encore ce vers de scribe (*Ms. Add. 1460*, Cambridge) qui demande qu'on protège son œuvre de l'inondation, de l'incendie, des voleurs et des rats. Il écrit : *Udakânaracaureṣu mûkhikânâm tathaiva ca* | *Lakhatavyam...*, etc. ; il faut lire : *Udakânalacaureṣu mûṣikâṇâm tathaiva ca* | *Rakṣitavyam...*, etc. — Nous avons retrouvé les mêmes confusions et aussi celle de l'*e* avec l'*i* dans la prononciation sanskrite des paṇḍits Kachmiris.

d'après les miniatures duquel le peintre exécutait ensuite les siennes. L'hypothèse trouve une confirmation inattendue dans le fait déjà signalé qu'à défaut de feuillet 109 nous avons deux feuillets 120, dont l'un est numéroté à droite, d'une main plus moderne, 109. Or le fol. 120-120, commençant exactement au même endroit que le fol. 120-109 le répète à la lettre, *sauf une rature*[1] ; bien mieux encore, il en reproduit avec des variantes insignifiantes les miniatures et leurs inscriptions ; mais comme l'écriture du fol. 120-109 est plus espacée, le scribe a eu beau, pour occuper de la place, insérer dans le fol. 120-120 une troisième miniature supplémentaire et allonger son écriture à la dernière ligne, il n'en a pas moins dû remplir avec des paraphes un blanc assez considérable pour regagner le début du feuillet suivant. Le fol. 120-120 (ou 120 *b*) est donc la copie du fol. 120-109 (ou 120 *a*), à moins qu'on ne préfère admettre, ce qui est indifférent à notre thèse, qu'ils sont tous deux la copie d'un même original. Quoi qu'il en soit, ce simple fait suffit à prouver que notre manuscrit était copié, texte, inscriptions et miniatures. Plusieurs bas de pages remplis de paraphes, analogues à celui que nous signalions tout à l'heure et répandus dans tout le manuscrit, nous donnent même le droit de supposer qu'en général — et sauf des additions ou des transpositions toujours possibles de miniatures, — il était copié feuillet à feuillet.

Nous ne voyons pas en effet d'autre manière d'expliquer cette substitution de feuilles. Dira-t-on qu'il s'agit simplement d'un feuillet égaré dans le manuscrit[2] ? Comment en ce cas expliquer la presque identité des deux feuillets 120 *a* et *b* ? Alléguera-t-on que l'on s'était borné pour une raison ou pour

1. Le passage omis se compose de dix *akṣaras* ou caractères (fol. 120-109 r°, lignes 2 et 3) placés entre deux parenthèses pour indiquer qu'ils sont raturés.

2. C'est ce qui est arrivé par ex. dans le *Ms. Add. 1684*, Cambridge (*Saddharmapuṇḍarîka*, XIe siècle) : cette feuille égarée n'est même pas du même format que le reste du manuscrit.

une autre à recommencer deux fois le feuillet 120 ? Mais alors comment rendre compte de la lacune correspondante, nous voulons dire de l'absence de tout feuillet 109 ? Force nous est d'admettre qu'il y a eu échange de feuillets soit entre l'original et la copie, soit entre les deux copies d'un même manuscrit. Il s'ensuit du même coup que non seulement la méprise est antérieure à la main moderne qui l'a consacrée en ajoutant en marge à droite du fol. 120 *a* le chiffre 109, mais encore qu'elle n'a pu se produire qu'au monastère même de Hlam. Ce couvent, nous en avons par ailleurs la preuve[1], préparait naturellement plus d'une copie de la célèbre *Prajñâpâramitâ* : c'est dans le classement des divers exemplaires que le mélange des feuilles a dû se produire. S'il faut en croire la ressemblance des écritures, ce serait même entre les deux copies d'un même scribe que s'est opérée la confusion[2]. Quant au fait matériel qui l'a provoquée, il est des plus faciles à dégager : le feuillet manquant 109 marquait également une fin de *parivarta,* le onzième de l'ouvrage, et, à ce titre, était enluminé de même façon que le feuillet substitué 120 où finit le chapitre XII.

Faut-il pousser encore plus loin dans cette voie et admettre que notre manuscrit soit tout entier formé grâce au mélange de deux copies successives d'un même scribe ? On pourrait alléguer à l'appui de cette opinion le double aspect qu'il présente et le contraste singulier entre les cent premières pages ou à peu près, avec leur teinte foncée, leur écriture espacée,

1. Nous avons déjà parlé du *Ms. Add. 866*, Cambridge, de la *Prajñâpâramitâ*, écrit huit ans auparavant dans le même couvent : il faut remarquer toutefois qu'il ne présente pas de miniatures, mais seulement des ornements géométriques. (V. le fac-similé de la dernière page dans les planches du *Catalogue* de M. C. Bendall et les *Oriental Series* de la *Palæographical Society*).

2. Il serait en effet bien difficile d'admettre que deux copistes de l'atelier de Hlam aient pu se faire un style d'écriture aussi identique. Voyez dans le *Ms. Add. 1683*, Cambridge (*Saddhharmapuṇḍarika*, XIe siècle), qui est de plusieurs scribes, la netteté avec laquelle se distinguent les diverses mains.

leurs lignes régulières, et les cent dernières où l'on voit la feuille prendre une teinte plus claire, les lettres se serrer, les lignes serpenter, sans toutefois que rien décèle un changement de main. Ce serait en même temps la meilleure explication à donner des irrégularités que nous avons signalées, comme l'inégale répartition des miniatures ou encore la brusque abolition de la mention *ârisasthâna* après la vingt-sixième inscription. Le feuillet 120 *a* reste une preuve vivante de l'existence d'une première copie : les précédents feuillets, également porteurs de cette indication technique, ne pourraient-ils pas être considérés comme lui appartenant également? Par une coïncidence peut-être significative, c'est justement à partir du fol. 120 *b* que ladite mention disparaît : on comprendrait que le copiste n'ait pas jugé utile de la répéter dans un nouvel exemplaire. L'écriture toujours plus serrée d'une seconde copie nous expliquerait aussi pourquoi les miniatures se multiplient sur les pages à partir du même feuillet 120 *b*, tandis que jusque-là nous n'en comptons jamais plus de deux par page. Enfin on n'aurait plus lieu de s'étonner que certaines miniatures semblent, comme nous le verrons, se répéter dans les deux parties entre lesquelles ces deux feuillets 120 *a* et 120 *b* marqueraient ainsi comme une ligne de démarcation. Mais nous craindrions d'entrer là dans des spéculations oiseuses. Il suffit que nous ayons pu prouver l'essentiel et mettre hors de doute l'authenticité du manuscrit, des inscriptions et des miniatures.

De tout ce qui précède nous pouvons en effet conclure : que la copie du texte a été terminée au plus tard en 1015 dans le couvent népâlais de Hlam ; que près de la moitié, sinon la totalité, des inscriptions ont été copiées en même temps que le texte ; que les miniatures ont été tôt après exécutées ou, en tout cas, avant le commencement du XIIe siècle, époque à laquelle le manuscrit était déjà sorti du couvent ; enfin que l'ensemble représente une tradition encore plus

ancienne, étant la reproduction remarquablement fidèle d'un archétype dont nous possédons peut-être un feuillet original, à moins que ce ne soit la copie en double de ce feuillet.

Rappelons enfin que le manuscrit est en état de conservation à peu près parfaite, avec ces seules restrictions qu'une inscription est effacée, que le fol. 109 est perdu et que la première feuille a été remplacée.

§ II. — *Le Ms. A. 15, Calcutta.*

Notre confiance dans l'authenticité du *Ms. Add. 1643* de Cambridge peut donc se justifier par des raisons intrinsèques : l'existence d'un autre manuscrit de la même famille vient encore la confirmer. Le *Ms. A. 15* de la Bibliothèque de la Société asiatique du Bengale renferme en effet des miniatures également accompagnées d'inscriptions. Ces deux manuscrits sont, à notre connaissance, les seuls chez qui cette particularité ait été jusqu'ici relevée. Là ne se bornent pas d'ailleurs les ressemblances qu'ils ont entre eux. Il nous suffira, pour éviter toutes redites, de relever en passant ces analogies, sans nous engager à nouveau dans la même discussion approfondie que précédemment.

Comme le manuscrit de Cambridge, celui de Calcutta est une copie, écrite sur feuilles de palmier, de l'*Aṣṭasâhasrikâ-Prajñâpâramitâ*. Il compte 185 feuillets, également à six lignes, mais plus longs d'un ou deux centimètres. Le colophon est à peu près intact. Si on laisse de côté les périphrases poétiques, les subtilités de calendrier et les éloges courtisanesques, il nous fournit les renseignements suivants : le manuscrit fut achevé le jeudi, dixième jour de la quinzaine claire du mois de Phâlguṇa (février-mars) en l'an 191 écoulé, sous le règne de Çaṅkaradeva, de la dynastie solaire du Népâl, par un scribe nommé Kiraṇasiṃha dans le couvent de

Kisa... (le reste du nom est perdu). Voici en effet ce qu'un déchiffrement rapide nous a permis de lire :

Ekâdhike navatikânugate prayâte
Saṃvac chate, tapasimâsatithau daçamyâm
Saṃvarddhamânaçaçitaddayitânvitâyâṃ,
Vâcaspatau ⏑⏑ ⏑ çobhanayogayukte,
Çrîbhûṣane Çaṅkaradevasaṃjñe
Vikhyâtakîrttau jitavairivṛnde
Sûryânuyâ _⏑⏑ daivadevaḥ (° ve ?)
Saṃrâji saṃrakṣitasarvaloke,
ÇrîKisa... saṃjñe nivasan _ Kiraṇasiṃhanâmâyaḥ (° yam ?)
Prajñâpâramitâyâm pratiṣṭhitiṃ sâdhu kâritavân,
Anena puṇyena bhavatv a _ _
Jagadmunîndrabhuvanâdhinâthaḥ,
Uttîrya saṃsâra ⏑_⏑ (u)ccaiḥ
Kleçoragaṃ duḥkhajalaprapûrṇam.
iti.

Çreyo 'stu. Saṃvat 191 Phâl[a]guṇaçukladaçamyâṃ tithau. Rohiṇinakṣatre. Çobhanayoge. Bṛhaspativasare. Çubham astu[1].

Comme on le voit, l'exactitude de la date est corroborée par sa répétition en prose : elle nous donne, toujours avec le même point de départ, l'année 1071 de notre ère. Le *Ms. A. 15*,

1. La première strophe est en mètre *vasantatilaka*, la deuxième et la dernière en *indravajrâ*. La date du ms. serait donc 191 + 880 = 1071 et non 1231, comme le donne par erreur le catalogue de Râjendralâl Mitra (*The sanskrit Buddhist litterature of Nepâl*, p. 188). Toutefois M. A. Barth nous fait remarquer qu'elle ne se vérifie pas. D'après ses calculs, qu'il veut bien nous communiquer, on obtient pour l'année écoulée (*prayâte*) le *samedi* 12 février, au lieu d'un *jeudi*. D'autre part, M. S. Lévi nous fait observer qu'en partant de l'ère qu'il a proposée (595-6) on est justement conduit au *jeudi* 20 février 788. Par une coïncidence non moins intéressante, le *Caitra 10 sudi*, date du *Ms. Add. 1643* (v. p. 16 et 17, note 1) tomberait bien, 56 ans plus tôt, c'est-à-dire en 731-2, le *jeudi* 22 mars, comme l'indique le colophon. Aussi peut-on se demander avec lui si la chronologie népâlaise n'est pas tout entière à refondre. L'âge de nos mss. ne pourrait en tout cas qu'y gagner.

exécuté comme l'*Add. 1643* au Népâl, mais dans un couvent différent, serait donc de cinquante-six ans plus jeune.

De même qu'il contient moins de feuillets, il renferme aussi moins de miniatures que son aîné, trente-sept seulement au lieu de quatre-vingt-cinq. Elles marquent comme à l'ordinaire la fin des chapitres, sauf les deux premières qui rompent la longueur du chap. I et les trois qui forment l'ornementation particulièrement soignée de la dernière feuille. Toutes, — sauf six dont l'inscription a été omise, probablement par oubli [1] — sont accompagnées d'une légende explicative qui les nomme et les localise à la fois : seulement au lieu d'être écrite au bas, elle est placée en haut du feuillet, toujours à gauche de la miniature. La mention *âlekhyasthâna* ne s'y rencontre jamais.

Mais le fait le plus digne de remarque est que sur les trente et une miniatures inscrites, huit seulement sont particulières au *Ms. A. 15*. Les vingt-trois autres sont identiques, sauf de légères variantes, aussi bien pour l'inscription que pour les figures, à autant de miniatures du *Ms. Add. 1643*. Plus exactement encore les vingt et une premières images du *Ms. A. 15*, si l'on met à part la dix-septième qui lui est spéciale, correspondent aux dix-neuf premières du *Ms. Add. 1643*, plus la soixante-seizième : seulement elles ne sont pas rangées dans le même ordre [2].

On devine aussitôt à quel point les deux manuscrits s'éclairent et se complètent mutuellement. Telle inscription par exemple est plus explicite chez l'un que chez l'autre [3]. Dans

1. Toutes pareilles aux miniatures voisines et disséminées dans le recueil (nos 22, 27, 29, 31-33), il n'en est pas d'elles comme des huit miniatures non inscrites de l'*Add. 1643*, qui forment un groupe à part à la fin du manuscrit.

2. V. les deux catalogues placés en appendice. Les nos 1 à 21 du *Ms. A. 15* (la 17e miniature mise à part) correspondent respectivement aux nos 15, 76, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 4, 3, 2, 1, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18, 19, du *Ms. Add. 1643*.

3. Ainsi l'inscription de la min. **I**, 19 est plus explicite que celle de la min.

un cas même, l'inscription de la troisième miniature de Calcutta permet de restituer sûrement l'inscription plus qu'à demi effacée du n° 5 de Cambridge : l'inscription n° 15 de Cambridge nous rend le même service pour la première de Calcutta. D'autre part le simple rapprochement des six images non inscrites du *Ms. A. 15* avec les représentations analogues du *Ms. Add. 1643* permet de les identifier au premier coup d'œil. Nous verrons enfin tout à l'heure comment les miniatures des deux recueils se contrôlent l'une l'autre. Mais déjà leur rôle purement ornemental, au moins dans le cas particulier des manuscrits de la *Prajñâpâramitâ* [1], est mis hors de doute par l'ordre tout différent dans lequel nos deux exemplaires nous les présentent. Quand nous ne connaissions que le premier, nous n'avions pu découvrir aucune corrélation entre les figures et les chapitres qu'elles décoraient ; l'examen du second nous prouve qu'il n'y avait pas lieu d'en chercher, puisque les mêmes figures ne tombent jamais à la fin des mêmes chapitres. Nous serons donc désormais autorisés à considérer ces miniatures en elles-mêmes, abstraction faite du texte qu'elles servent à illustrer.

§ III. — *Autres Ms. illustrés du XIe siècle.*

Si ces deux manuscrits sont les seuls actuellement connus dont les scribes aient pris soin d'identifier à notre usage les miniatures, ce ne sont pas, il va de soi, les seuls qui en contiennent. Le nombre des manuscrits sanskrits du XIe siècle est malheureusement, comme on sait, fort restreint, et encore ne sont-ils pas tous enluminés. Nous voudrions pourtant en signaler à Cambridge deux au moins, originaires ceux-ci

II, 21, et réciproquement celle de la min. **II**, 30 complète celle de la min. **I**, 64, etc. (V. l'appendice).

1. Nous n'en dirions pas autant des manuscrits de la *Pañcarakṣâ* par exemple.

du Bengale et dont les illustrations prêtent à des comparaisons intéressantes avec leurs pendants népâlais[1].

Le *Ms. Add. 1464*, daté du règne de Mahîpâla, vers le début du XIe siècle, est un exemplaire de plus de l'*Aṣṭasâhasrikâ* en 227 feuillets (V. C. Bendall, *Catalogue*, p. 100). Il renferme quinze miniatures, à raison de trois sur chacun des fol. 2, 127 et 128, 226 et 227, sans parler des tablettes qui l'enserrent et dont les faces intérieures sont décorées de vingt-quatre figures : encore avons-nous perdu avec l'original du premier feuillet les trois images qu'il portait et dont la place a été laissée en blanc sur la nouvelle feuille de palmier qui le remplace. Ce sont toujours soit des images de divinités, soit des scènes légendaires de la vie du Buddha. Les premières pourraient au besoin s'identifier à l'aide des miniatures inscrites : les secondes méritent peut-être davantage notre attention à cause des analogies qu'elles présentent avec les miniatures non inscrites du *Ms. Add. 1643*. Nous aurons à y revenir[2].

Quant au *Ms. Add. 1688*, également bengali et daté du règne de Nayapâla, vers le milieu du XIe siècle, il diffère de ceux que nous venons de mentionner en ce qu'il est une copie de la *Pañcarakṣâ*. Son étude n'en est que plus suggestive. Si ses lourdes tablettes de bois noir sont restées nues, ses 70 feuillets sont, comme le dit justement M. C. Bendall (*Catalogue*, p. 175), « copiously illustrated ». Il ne renferme pas en effet moins de trente-six miniatures : six ornent les deux premiers feuillets ; conformément à la division du texte en cinq chapitres, les trente autres se partagent en cinq groupes qui ont respectivement trouvé place sur les fol. 19-

1. Nous ne citons que pour mémoire le *Ms. Add. 1163* (*Aṣṭasâhasrikâ*, v. C. Bendall, *Catalogue*, etc., p. 32) dont les planchettes sont intérieurement ornées de deux miniatures, l'une du Buddha, l'autre de la Prajñâpâramitâ.

2. Pour des spécimens des miniatures du *Ms. Add. 1464*, v. pl. X, 1, 3, 4. 5. — Pour des spécimens du suivant, v. pl. IX, 5 et 6 et fig. 4.

20, 45-46, 64-66, 67, 69-70, toujours à raison de trois par feuillet. En dehors d'un édifice sacré, elles ne représentent que des divinités, mais quelques-unes tout à fait originales. A les rapprocher des miniatures contemporaines, elles nous fournissent, elles aussi, d'utiles renseignements sur l'état de l'art bouddhique au XIe siècle : il n'est pas moins instructif, pour l'histoire de la décadence de cet art, de les comparer avec les illustrations des *Pañcarakṣâ* postérieures, que le Népâl nous a fournies en d'autant plus grand nombre qu'on se servait couramment de ces manuscrits pour les prestations de serment.

III

LES MINIATURES

Il est établi que nous avons dans les miniatures des Mss. *Add. 1643* (Cambridge) et *A. 15* (Calcutta) des œuvres — ou plutôt des copies — exécutées au Népâl avant la fin du XIe siècle. Rappelons qu'elles sont au nombre de cent vingt-deux, dont cent sept inscrites[1]. Or toutes (sauf une qui n'est qu'un motif d'ornement, et encore cet ornement est-il un lotus[2]) représentent soit un lieu saint, soit un personnage sacré, soit une légende du Bouddhisme. Leur autenthicité ayant été mise hors de doute par l'étude que nous venons de faire des manuscrits qui les renferment, nous pouvons nous livrer en toute sûreté à un examen critique de leur mérite artistique, de leur fidélité traditionnelle et de leur valeur documentaire.

§ 1. — *La technique des miniatures.*

Les miniatures occupent toujours toute la hauteur de la feuille de palmier, soit environ $0^m,055$. Un peu plus larges que hautes, elles mesurent de $0^m,060$ à $0^m,065$ ou même

1. Nous en comptons en effet dans les deux manuscrits respectivement : $85 + 37 = 122$ dont $76 + 31 = 107$ inscrites.

2. V. la min. **I**, 77 (Ces chiffres renvoient aux catalogues placés en appendice).

(dans le *Ms. A. 15*) jusqu'à $0^m,075$ de largeur. Dans le *Ms. Add. 1643*, leur place était encadrée à l'avance par le scribe de deux traits noirs, ainsi d'ailleurs que l'espace laissé en blanc autour des trous où passaient les cordons : cet espace même est fréquemment décoré d'enluminures représentant des *vajras* ou « foudres », munis à chaque extrémité de trois griffes recourbées (V. fig. 1)[1]. Le *Ms. A. 15* n'a pas de ces enjolivements.

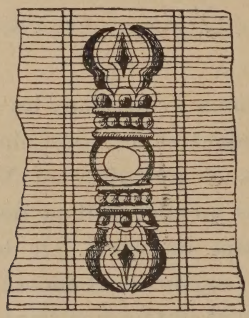


Fig. 1. — Vajra ou Foudre.
(Motif décoratif du Ms. Add. 1643, Cambridge).

L'exécution est toujours des plus simples : les miniatures étaient d'abord dessinées à l'encre rouge, puis passées en couleur[2]. Souvent l'esquisse ne manque ni d'élégance ni de finesse dans le trait. Le coloris, des plus rudimentaires, se

1. L'intérêt de cette représentation est dans sa comparaison avec les modèles de métal originaires de l'Inde et de la Haute-Asie (Cf. J. Burgess, *Elurâ Cave-temples*, fig. 8 à 11). — L'entrée du sanctuaire de Svayambhûnâth au Népâl est décorée d'un vajra doré, de proportions colossales, couché sur un socle. V. Oldfield, *Sketches from Nepâl*, t. II, p. 200 et 219. — Sur le *dordje* tibétain, v. E. von Schlagintweit, *Le Buddhisme au Tibet*, trad. de Milloué, p. 139, etc.

2. Il est curieux de rapprocher ce que dit encore E. von Schlagintweit des images exécutées par les Lâmas modernes : « On trace des lignes à l'encre de Chine, et l'on couvre les différentes parties de la peinture de couleurs d'une teinte uniforme ; quelques ornements seulement sont ombrés... » (*Loc. laud.*, page 131 de la traduction française et 204 de l'original).

contente des cinq couleurs consacrées, blanc, bleu, rouge, jaune et vert : tout au plus peut-on distinguer deux nuances de rouge, dont l'une plus carminée. Ça et là on reconnaît des essais de modelé ; des couches plus foncées marquent les ombres, ou encore l'enlumineur se sert de quelques touches de rouge sur jaune ou de jaune sur vert pour indiquer les clairs [1] : mais le plus souvent les teintes sont absolument plates. D'autre part certaines conventions sont universellement admises : la plupart des fonds sont étoilés par ces pluies de fleurs dont parlent si souvent les textes bouddhiques ; deux arbres signifient une forêt ; des hachures en croix, de couleurs bigarrées et de formes biscornues symbolisent une montagne, etc. [2]. Enfin toutes ces peintures reproduisent à satiété les mêmes monuments ou répètent les mêmes types dans un nombre limité de gestes et d'attitudes. Bref, le caractère le plus frappant de cet art est sa constante uniformité.

A y regarder de plus près, cette impression ne fera que s'affermir. Certes il s'en faut que toutes les miniatures d'un même manuscrit soient d'une aussi bonne facture les unes que les autres. Dans le *Ms. Add. 1643* par exemple, elles sont loin de témoigner à chaque fois du même savoir-faire dans le dessin ou le coloris : quelques-unes sont franchement mauvaises et ne peuvent guère passer que pour des essais d'apprentis. Il est donc bien difficile d'admettre qu'elles soient toutes de la même main. Quelques autres différences de détail le donneraient encore à penser. Ainsi les personnages ont un nimbe tantôt d'une seule nuance et tantôt entouré d'un mince filet d'une autre couleur. Les cadres diffèrent également sans raisons apparentes : les fonds unis sont très rares, on en compte à peine cinq sur une soixan-

1. Citons par exemple la Târâ verte de la min. **I,** 24 et le Jambhala jaune de la min. **I,** 18 (V. pl. VII, 2 et pl. IX, 2).

2. Voyez pour les pluies de fleurs, pl. I, 3, 4, 5 ; pl. II, 4, etc. — Pour la représentation des montagnes, pl. IV, 2, 4, 6 ; pl. V, 3 ; pl. VI, 2, 3, 4, etc.

taine de miniatures à personnages ; mais, tandis que trente-deux de ces dernières placent la divinité sous un porche de temple, vingt-quatre autres se bornent à l'environner d'une sorte de halo ou d'auréole [1]. Y a-t-il là un pur caprice du dessinateur? Ou bien cette diversité de procédés dénote-t-elle une multiplicité d'artistes? Sur la foi d'indices aussi insignifiants, nous n'oserions risquer aucune affirmation catégorique, tant les différences de mains, si elles existent, disparaissent sous la monotonie machinale de l'exécution.

Nous constaterions de même qu'il nous est impossible de décider avec une entière assurance si les miniatures du *Ms. A. 15* sont de leur côté l'œuvre d'un ou de plusieurs enlumineurs. Mieux encore, si nous les rapprochions à présent de celles du *Ms. Add. 1643*, nous ne découvririons entre elles aucune différence technique de quelque importance. A la vérité elles sont un peu plus larges ; les fonds unis y sont plus fréquents ; le nombre des auréoles l'emporte cette fois de beaucoup sur celui des temples, et encore de ceux-ci ne nous indique-t-on guère que les piliers [2] : mais que peuvent compter d'aussi légères variations sur des points aussi accessoires, alors que les deux artistes — ou les deux ateliers — s'accordent sur toutes les pratiques essentielles de leur métier? Aussi pourrons-nous, tout compte fait, nous servir indifféremment pour nos planches d'illustrations empruntées à l'un ou à l'autre de ces manuscrits.

En résumé, nos miniatures, sans être des chefs-d'œuvre, ne sont pas non plus de vulgaires barbouillages et ont été dessinées et peintes par des enlumineurs très suffisamment maîtres de leurs moyens. Dans toutes nous retrouvons les mêmes

1. La planche III, par exemple, réunit des spécimens de ces diverses sortes de fonds.

2. V. pl. IV, 1. — Comparez d'ailleurs sur les planches les reproductions de 14 miniatures du *Ms. A. 15* avec celles de 37 miniatures du *Ms. Add. 1643*, et notamment les fig. 4 et 5 de la pl. II, qui représentent le même sujet.

matériaux employés, les mêmes conventions acceptées, les mêmes procédés d'exécution mis au service des mêmes sujets. Ni la différence d'âge ni la diversité d'origine n'arrivent à modifier sensiblement leur apparence générale. C'est assez dire que nous devons reconnaître en elles les productions d'un art dès longtemps stéréotypé.

§ II. — *Le style des miniatures*

Cette constatation nous est un premier garant de leur fidélité traditionnelle. Il ne suffit pas en effet à notre dessein que ces peintures soient des œuvres passables et appartenant toutes à une même école, d'ailleurs ancienne : il faut encore que le style de cette école soit bien véritablement indien.

C'est à ce point de vue surtout qu'il est intéressant de comparer nos miniatures népâlaises avec celles des manuscrits bengalis contemporains. Dans le *Ms. Add. 1464* de Cambridge[1], par exemple, non seulement les sujets sont les mêmes, mais il règne encore la plus grande analogie dans la manière de les traiter. A peine peut-on cette fois discerner quelques différences un peu typiques, C'est ainsi que dans les miniatures bengalies l'épaule droite du Buddha est presque toujours représentée découverte; la protubérance crânienne (*uṣṇîṣa*), qui est une de ses marques distinctives, est beaucoup plus pointue et placée plus en arrière; d'un façon générale les personnages ont quelque chose de plus mollement arrondi dans les lignes du corps et de plus tortillé dans la pose. Les mêmes caractères se retrouvent et s'affirment dans les enluminures, si fines d'ailleurs, du *Ms. Add. 1688* de Cambridge[2]. Les attitudes, presque toujours

1. Pour le manuscrit, v. plus haut, page 31. — Pour les miniatures, v. les reproductions de quatre d'entre elles sur la pl. X, 1, 3, 4, 5.

2. Pour le manuscrit, v. plus haut, page 31. — Pour les miniatures, v. la reproduction de trois d'entre elles sur la pl. IX, 5 et 6, et la fig. 4.

gracieuses, y sont encore plus maniérées ; quelques procédés, qui n'étaient au Népâl que l'exception, deviennent au Bengale la règle : par exemple les divinités féminines portent toutes une sorte de corsage (la *coli*), et tous les personnages se profilent uniformément sur une gloire. Mais, à tout prendre, les distinctions ne portent encore ici que sur des points secondaires et aucune particularité essentielle ne sépare les miniatures népâlaises des miniatures bengalies de la même époque : les unes et les autres sont bien des œuvres directement inspirées du génie indien[1].

S'il était chimérique de craindre que le Népâl eût pu se créer une école d'art spéciale, on pouvait en revanche se demander si la tradition ne s'était pas plus purement conservée au milieu de ses montagnes que dans le bas pays. Or, si nous examinions une à une les nuances de style qui séparent les deux écoles, il serait facile de prouver que sur tous ces points les miniatures népâlaises sont plus voisines des modèles que leurs pendants bengalis. Cela est vrai de la forme arrondie de l'*uṣṇiṣa* comme de la robe haut drapée du Buddha, que l'on retrouve dans les plus vieilles statues ; les bas-reliefs et les sceaux de terre cuite anciens sont de même d'accord avec les images népâlaises pour abriter sous des portiques les divinités que les artistes bengalis se bornent à auréoler. La recherche même et le maniérisme que nous avons notés chez ces derniers tendaient à moderniser d'autant l'aspect de leurs œuvres. Pour toutes ces raisons il est permis d'avancer que les miniatures de nos deux manus-

1. Remarquons en passant l'étroite analogie de ces miniatures bengalies avec celles qui décorent les planchettes des *Mss. Add. 1163*, *Add. 1643* (celles-ci dépareillées) et *A. 15*, tous les trois du Népâl. Il nous semble peu douteux que les tablettes qui enserrent ces manuscrits soient des objets de manufacture bengalie au même titre par exemple que celles de l'*Add. 1464*. Qu'elles aient été d'ailleurs destinées dès le principe à des exemplaires de la *Prajñâpâramitâ*, c'est ce que prouve la représentation, sur quatre d'entre elles, de la déesse qui personnifiait ce recueil (Cf. pl. IX, 3).

crits népâlais représentent plus fidèlement la vieille tradition que les spécimens conservés des miniatures bengalies du XIe siècle.

Si nous voulions même raffiner, nous dirions que cela doit s'entendre surtout du *Ms. Add. 1643*. Le *Ms. A. 15* se rapproche en effet par plus d'un côté des manuscrits bengalis, et nous aurions pu reconnaître à ces mêmes signes qu'il est sensiblement postérieur à l'autre, si d'ailleurs le colophon ne nous en avertissait assez. Il nous est une preuve que le goût décadent de l'Inde gangétique commençait à pénétrer dans les hautes vallées himâlayennes. Par leur aspect général comme par l'attitude ou le costume des personnages, ses peintures constituent un véritable compromis entre le style népâlais et le style bengali, tous deux d'ailleurs simples variantes du style indien[1]. Il nous fournit ainsi la transition entre les deux écoles, si tant est qu'on puisse instituer entre des œuvres aussi médiocrement originales d'aussi ambitieuses distinctions.

§ III. — *La vraisemblance des miniatures.*

Cette absence presque totale d'originalité, par deux fois constatée aussi bien dans l'ensemble de l'école que chez les divers artistes, diminue grandement le mérite artistique de ces peintures : leur valeur scientifique s'en trouve augmentée d'autant. Elles deviennent en effet des documents d'autant plus sûrs qu'elles sont plus dépourvues d'imagination créa-

1. C'est ainsi que les Buddhas debout d'*A. 15* (par exemple pl. II, 3 et 5) sont plus contorsionnés que ceux d'*Add. 1643* (*ibid.*, 2 et 4) mais moins que ceux d'*Add. 1464* (v. pl. X, 5). Ils ont plus fréquemment l'épaule droite découverte (v. encore pl. III, 2) mais ce n'est pas la règle comme dans les manuscrits bengalis (ainsi *ibid.*, 3). Si telle figure a l'auréole (pl. VI, 6), telle autre ne l'a pas (pl. V, 2). De même parmi les divinités féminines de la planche IX, la fig. 3 (*A. 15*) plus élégante que la fig. 1 (*Add. 1643*) dont elle n'a plus le temple, n'a pas encore l'auréole ni la *coli* de la fig. 5 (*Add. 1688*), etc.

trice et risquent moins par suite d'être l'œuvre incohérente de quelques talents exceptionnels. Or nombre d'entre elles nous sont données par des inscriptions comme des images de statues ou d'édifices bouddhiques : il importe de savoir jusqu'à quel point ces représentations sont exactes et conformes à la réalité.

Qu'elles ne soient pas systématiquement fausses, c'est ce que l'on admettra sans peine, à moins qu'on ne préfère croire qu'elles ont été composées tout exprès pour duper la piété des fidèles d'alors et égarer aujourd'hui nos recherches. Qu'en revanche il y ait dans la représentation de ces divinités et de ces monuments une part de convention et même de fantaisie, c'est ce qu'il serait non moins absurde de nier. Pour juger définitivement de la fidélité des reproductions, il nous faut attendre d'avoir l'occasion, dans la suite de cette étude, de comparer telle de nos miniatures avec les répliques de pierre que nous possédons du même sujet : on ne saurait demander de vérification plus directe. Mais ne pouvons-nous dès à présent limiter dans une certaine mesure la part de ce qu'il y a de franchement capricieux ou accidentel dans l'exécution de ces images? Il se trouve en effet que la représentation de la même divinité revient plusieurs fois dans le cours de nos manuscrits. A comparer ces diverses versions d'un même modèle nous pourrons apprendre quels étaient, aux yeux de leurs auteurs, les traits essentiels et constants : nous saurons du même coup sur quels points doit exclusivement porter notre étude.

Tout d'abord la comparaison des deux feuillets 120 *a* et *b*[1] du *Ms. Add. 1643* nous prouve que ces miniatures étaient recopiées avec soin. Si nous examinons en détail les enluminures de ces deux pages, nous constatons en effet qu'elles sont presque absolument identiques. Entre les deux premières

1. Voyez plus haut, page 24.

(**I**, 25 et 27), on ne peut constater de variantes que dans la couleur des accessoires, par exemple du nimbe et du pagne ; signalons pourtant l'oubli d'un rosaire dans la main supérieure droite de l'Avalokiteçvara du fol. 120 *b*. Les deux autres miniatures (**I**, 26 et 28) ne diffèrent de même que par la couleur d'un des quatre personnages secondaires[1]. L'enlumineur du n° 28 a d'ailleurs fait œuvre moins vivante que celui du n° 26, bien que son exécution soit soignée et que, guidé par le mot *parvata* de l'inscription, il ait tenu à indiquer une montagne, ce que l'autre avait négligé de faire. Mais rien ne compromet gravement sa fidélité, soit qu'il ait recopié le n° 26, soit que les deux numéros soient faits d'après le même modèle. Nous pouvons donc être assurés qu'en dehors de quelques oublis et inadvertances inévitables les miniatures étaient reproduites fidèlement.

Dans le même *Ms. Add. 1643* nous voyons d'autre part paraître à deux reprises la Târâ de Târâpura (min. **I**, 24 et 48). Si nous comparons les deux images, nous nous apercevons que la deuxième est plus compliquée et compte plus d' « assistants » ; il y a également des différences dans la couleur des pagnes et des nimbes : mais les deux images centrales n'en sont pas moins semblables, toutes deux debout, toutes deux vertes, toutes deux faisant de la main droite le geste qui octroie et tenant de la main gauche la longue tige du lotus bleu ; tout au plus le bras gauche de la seconde est-il plus replié que celui de la première[2]. Il se peut de même, en dépit d'une petite différence dans les inscriptions, que nous ayons deux fois représentée la Târâ de Varendra (min. **I**, 14 et 56). Ici encore la deuxième miniature est plus élaborée ; la Târâ est plus grande, elle a un diadème et des

1. Au lieu d'une Târâ verte (min. **I**, 26), il y a dans la min. **I**, 28, une Târâ jaune. V. d'ailleurs pl. IV, 4 et 5, la reproduction des min. **I**, 28 et **I**, 27.

2. V. pl. VII, 2, la reproduction de la min. **I**, 24.

assistants que n'a pas la première, elle est abritée sous une autre sorte de portique : mais attitude, couleur, attributs chez toutes deux sont identiques, et telle encore nous la trouvons — sauf toutefois la pose de la jambe droite — dans le n° 16 du *Ms. A. 15*.

On se rappelle en effet quel excellent moyen de contrôler la valeur documentaire de nos miniatures nous possédons enfin dans la comparaison des nombreuses répliques que renferment nos deux manuscrits. Vingt et une fois, ainsi que nous en avertissent les inscriptions, nous trouvons le même sujet traité à cinquante ans de distance, par des mains diverses, dans des lieux différents. Or, s'il se présente d'une image à l'autre de fréquentes variantes dans le nombre, la pose ou la couleur des personnages secondaires, il n'en est pas de même en ce qui concerne les personnages principaux. Nous ne pouvons en effet relever que deux désaccords dans leurs attitudes, aucun dans leurs attributs, aucun dans leurs couleurs, tels que la tradition les avait déjà fixés de façon immuable[1]. Il serait difficile de se tirer plus à son honneur d'une épreuve aussi rigoureuse.

On voit donc qu'en somme la fantaisie des artistes ne se donnait guère carrière dans l'exécution de ces images. Ce qui semble abandonné au caprice du moment, c'est la couleur du nimbe, celle du vêtement, le traitement des bijoux ou de la coiffure, et il sera inutile par la suite de relever à chaque fois tous ces détails ; nous ne ferons pas non plus grand fond sur les

1. Ces désaccords portent : 1° sur la pose du Maitreya de la min. **II,** 8, qui est debout tandis que celui de la min. **I,** 10 (pl. VI, 1) est assis ; 2° sur celle encore de l'Avalokiteçvara de la min. **II,** 9, qui est assis tandis que celui de la min. **I,** 4 (pl. IV, 2) est debout. Signalons enfin, pour être complets, deux légères différences de pose dans les min. **II,** 1 comparée à **I,** 15 et **II,** 16 comparée à **I,** 14 et 56, et de geste dans **II,** 20 = **I,** 18 et **II,** 25 = **I,** 73. — En revanche, parmi les miniatures non inscrites d'*A. 15*, **II,** 27 est encore identique à **I,** 53 (pl. VIII, 2), **II,** 29 à **I,** 61 (pl. IX, 1) et **II,** 32 à **I,** 58 (pl. VIII, 3).

représentations de personnages secondaires : mais les points importants et stéréotypés, ce sont la pose, le geste, la couleur du personnage principal; ce sont à ces indications qu'il faudra nous attacher et en elles que nous pouvons avoir provisoirement confiance. Nous en dirons autant des personnages qui figurent dans les groupes légendaires non inscrits : la comparaison avec les miniatures du *Ms. Add. 1464* et les bas-reliefs nous prouvera surabondamment que là encore nos bons enlumineurs, décidément incapables de rien inventer, se sont bornés à copier avec plus ou moins de bonheur, mais toujours avec sincérité, les motifs courants de leur imagerie religieuse traditionnelle. Nous nous montrerons en revanche beaucoup plus circonspects pour tout ce qui touche aux édifices représentés. Aucune reproduction n'est en effet plus susceptible d'être dénaturée au cours d'une transmission un peu longue : « Je me souviens, écrivait au début du VIIIe siècle le pèlerin I-tsing, d'avoir vu à la capitale (chinoise) des gens qui peignaient des modèles du temple de Tche-hoan (le Jetavanavihâra, près de Çrâvastî) : tous étaient faits de fantaisie..[1]. » Nous n'avions pas besoin de cet avertissement pour nous tenir sur nos gardes à ce sujet et nous nous contenterons pour le moment de reconnaître à première vue la vraisemblance générale de ces architectures.

Ces réserves indispensables faites, nous pouvons aborder avec bon espoir l'étude détaillée de nos miniatures ; nous sommes assurés que nous n'y perdrons pas notre temps et qu'elles ont quelque chose à nous apprendre sur l'iconographie des édifices sacrés, des divinités et des légendes du Bouddhisme indien antérieurement aux invasions musulmanes.

1. I-tsing, *Les Religieux éminents*, trad. Ed. Chavannes, p. 91.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉDIFICES SACRÉS

---

§ 1. — *Classification*

Nous rencontrons en feuilletant nos manuscrits des spécimens de tous les genres de monuments que nous savons par ailleurs être familiers au Bouddhisme. Les miniatures nous montrent en effet des *stûpas* ou tumuli, des monastères, des colonnes isolées, des temples et même de ces cryptes que les archéologues anglais appellent « cave-temples ». C'est dire qu'elles sont d'accord avec ce que nous a déjà appris, au sujet des sanctuaires bouddhiques, l'examen direct des ruines et des sculptures découvertes jusqu'à ce jour[1] ; cette première constatation valait la peine d'être faite.

Les temples. — Les images de temples sont les plus nombreuses; dans le seul *Ms. Add. 1643* on n'en compte pas moins de trente-deux. Malheureusement ils n'apparaissent jamais que pour servir de cadres à des statues. Il s'ensuit

1. Comparez le classification des monuments bouddhiques donnée par J. Fergusson dans son *History of Indian and Eastern Architecture*, p. 50. Elle ne diffère de celle que nous fournissent les miniatures qu'en ce qu'elle fait une place à part aux *rails* ou balustrades de stûpas, et ne s'occupe guère, en fait de temples, que des spécimens creusés dans le roc.

qu'ils sont représentés d'une façon très conventionnelle et, pour ainsi dire, en coupe verticale ; c'est comme si la section passait en arrière de la façade et nous faisait apercevoir directement le sanctuaire intérieur. D'ordinaire la statue se tient sous une arche trilobée qui rappelle d'une façon frappante celles des temples du Kachmir[1]. Cette arche est surmontée tantôt d'un *çikhara*, sorte de tour ou de haute coupole dans le style de l'Inde septentrionale — exactement comme sur les sceaux de terre cuite de Bodh-Gayâ — et tantôt de terrasses étagées en pyramide à la façon des temples du Dekhan. D'autres fois le toit est simplement arrondi et supporté par des colonnes qui ménagent tout à l'entour une véranda[2]. L'espace intérieur, d'une couleur uniforme, rouge ou bleue, est toujours rempli par la statue, debout ou assise, avec ou sans « assistants ». Le temple lui-même se détache sur un fond d'une autre couleur, bleu ou rouge selon les cas. Il est souvent peint en or ou encore en blanc avec des enjolivements dessinés à l'encre rouge. Quant aux temples souterrains, tantôt ils se présentent comme une simple caverne creusée à même le roc, tantôt ils sont pourvus d'une façade architecturale[3].

Les stûpas. — Si nous laissons de côté quantité de stûpas

1. Pour ne citer que les reproductions les plus aisément accessibles, comparez les fig. 161 à 169 du même ouvrage de J. Fergusson.

2. Pour des reproductions de sceaux de terre cuite de Bodh-Gayâ, v. Cunningham, *Mahâbodhi*, pl. XXIV, ou A. Grünwedel, *loc. laud.*, fig. 47. Comparez les temples de nos pl. VI, 5 et VII, 3, par exemple. Pour les temples à terrasses superposées v. pl. IV, 2 et pl. V, 1, et avec acrotères pl. VII, 4 (Cf. la min. **I,** 56, non reproduite). Le temple de la pl. V, 3, a un dôme élevé, mais sans arche trilobée. Un spécimen de toit arrondi, mais sans véranda, se trouve sur la pl. IV, 6 : l'exemple complet serait donné par les min. **I,** 19, 36, 42 (non reproduites). Le temple de la pl. III, 4, cumule l'arche trilobée, la coupole et la vérandah. — Nous rappelons une dernière fois que les chiffres des min. renvoient aux catalogues placés en appendice.

3. Pour des spécimens des premiers v. pl. VI, 3 et pl. VII, 2. La min. **I,** 48 (non reproduite) serait un spécimen des seconds.

représentés çà et là dans le voisinage immédiat des temples, comme nous savons qu'il en existait dans la réalité[1], ces édifices sont au nombre de dix-huit, dont quinze dans le *Ms. Add. 1643* et trois dans le *Ms. A. 15*. La plupart sont très ornementés[2]. Leur dôme est élevé sur plusieurs terrasses plus ou moins décorées et coiffé de ce couronnement

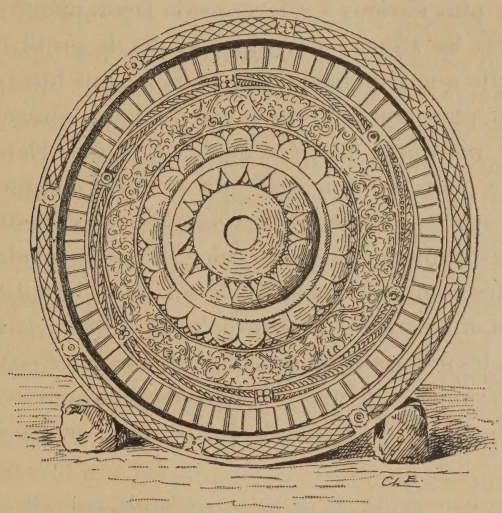


Fig. 2. — Parasol de Stupa.
(Provenant de Mathurâ. Musée de Lakhnau. Diamètre 1m,45).

pyramidal aigu (*cûḍâ*) qui représente les parasols de cérémonie (*chattra*). On dirait une série de rondelles enfilées par le milieu et qui vont en diminuant de diamètre. On compte cinq, neuf ou même treize de ces disques superposés; les originaux étaient de pierre (v. fig. 2 et 6), de bois ou de

1. Cf. pl. VII, 3. — Un exemple typique est fourni par les alentours du temple de Mahâbodhi (V. Cunningham, *Mahâbodhi*, pl. XVII-XXI).

2. Cf. pl. I, 2-5. — On peut rapprocher de nos miniatures les représentations gravées sur roc de stûpas « of an elaborate pattern » reproduites par M. L. A. Waddell, *Discovery of buddhist remains at Mount Uren in Mungir district*, J. B. A. S., 1892, pl. II.

métal[1]. Au-dessus s'élargit encore un véritable parasol ou bien le sommet est orné de banderoles flottantes. D'autres fois l'espèce de cénotaphe ou de reliquaire du sommet porte simplement comme une lueur blanche (*cûḍâmaṇi* ?) au bout d'une sorte de lampadaire[2]. Signalons encore l'existence de niches ménagées dans le dôme pour les statues, etc.[3]. Mais le trait le plus curieux à relever est la façon même dont sont représentés les stûpas : nous les voyons de profil, en élévation, tandis que leur balustrade, s'ils en ont une, est représentée en plan comme une sorte de large anneau où les portes se marquent par des angles sortants. Dans un cas même, de peur qu'on ne se rendît pas bien compte du procédé, on aperçoit de petits personnages entre le stûpa et les quatre ouvertures de la balustrade. Ils sont maladroitement représentés comme couchés sur le sol, mais le fait que leurs pieds sont uniformément tournés vers le stûpa ne laisse aucun doute sur les intentions du dessinateur : chacun d'eux est censé entrer par une des portes[4]. Une seule fois nous avons peut-être l'élévation d'un bout de balustrade ; ce spécimen, où

1. Une de ces ombrelles de pierres, encore intacte, mais celle-ci tout à fait fruste, que nous avons mesurée dans la vallée du Svât au stûpa de Chakpat, près de Chakdarra, a $3^{m},50$ de diamètre sur $0^{m},20$ d'épaisseur. Le spécimen de la fig. 2, beaucoup plus petit, est en revanche très élégamment travaillé. Nous en avons tout naturellement reproduit la face inférieure, la seule qui fût décorée et la seule d'ailleurs qui se pût apercevoir quand le parasol était en place au faîte du stûpa. — Song Yun (au début du VIe siècle) a compté sur le grand stûpa de Kaniṣka treize de ces disques dorés enfilés sur un pilier de fer (Beal, *Buddhist Records*, t. I, p. CIV). C'est le nombre ordinaire au Népâl : on y verrait le symbole des treize cieux bouddhiques (Hodgson, *Essays*, p. 30). Cf. Fergusson, *loc. laud.*, p. 126, etc.

2. Vous en trouverez un exemple pl. I, 1. Cf. dans Hiuen-tsang la description de ce stûpa de Ceylan, au sommet duquel il y avait une pierre précieuse d'un éclat si resplendissant qu'on était censé en apercevoir la lueur depuis l'Orissa (trad. Stan. Julien, t. III, p. 90).

3. V. pl. I, 4.

4. Cf. la min. **I**, 70 (non reproduite). Une représentation de stûpa à balustrade est donnée par la pl. I, 1.

les traverses, au lieu d'être horizontales, se croisent diagonalement en forme de croix de saint André, serait d'un dessin différent de toutes celles qui ont été découvertes jusqu'ici[1].

Les monastères. — Dans les deux exemples de couvents que nous possédons, nous ne voyons sur la miniature qu'un angle du bâtiment[2]. La vue est sans doute prise du côté de la cour intérieure. On reconnaît les toits plats et surplombants, formant terrasse et abritant une véranda, dont parle la description qu'I-tsing nous a laissée du monastère de Nâlanda : « Des quatre côtés, dit-il, le bord droit et saillant du toit forme de longues galeries couvertes qui font tout le tour de l'édifice...» Et un peu plus loin : « En haut tous les bâtiments ont une terrasse plane et on peut y passer...» A Nâlanda chacun des huits couvents se composait « de trois étages superposés, chaque étage étant haut de plus de dix pieds[3] ». L'un de nos spécimens n'a qu'un étage, l'autre en a deux. On aperçoit encore les fenêtres qui éclairaient chaque cellule ; elles sont garnies d'un écran de bois découpé en damier à la vieille mode indienne[4]. Sous la véranda, munie d'un auvent et d'une balustrade, se tient toujours un moine, sans doute pour mieux spécifier la destination de l'édifice représenté. Sur une des images, d'autres moines encore se promènent dans la cour du couvent où se pressent, comme à l'habitude, plusieurs édicules sacrés, ex-votos élevés par la piété des fidèles.

1. Cf. la min. I, 47 (non reproduite). En d'autres termes les traverses ou *sûcis*, placées entre les *stambhas* ou piliers verticaux, se croisent en forme d'X au lieu de former la barre horizontale d'un H.

2. V. pl. I, 5 et 6.

3. I-tsing, *Les Religieux éminents*, trad. Ed. Chavannes, p. 85-87. Il est très regrettable que le dessin dont I-tsing avait accompagné sa description ait été perdu (v. *ibid.*, p. 93.)

4. Pour un de ces treillages en damier, v. par ex. les fenêtres d'un vieux monastère bouddhique de Pathan reproduit par M. C. Bendall, *A journey in Nepâl*, pl. V.

Les « lâts ». — Parmi ces derniers, deux « lâts » ou *jaya-stambhas* méritent une mention spéciale. Nous reconnaissons aussitôt ces piliers isolés, dont le chapiteau servait de piédestal à une figure d'animal, assez analogues en somme à cette colonne des Naxiens, surmontée d'un lion ailé, qu'ont fait découvrir les fouilles de Delphes. L'un d'eux (pl. I, 6)

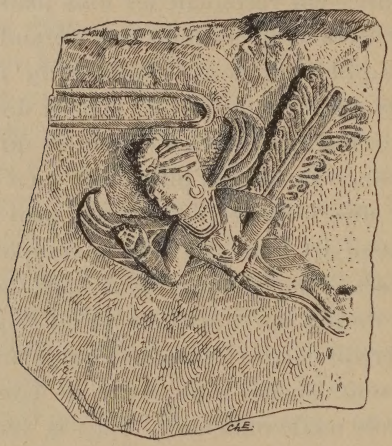


Fig. 2. — Suparna.
(*Provenant de Mathurâ. Musée de Lakhnau. Hauteur* 0m,54.)

porte un éléphant debout, comme le spécimen conservé de Sankissa[1]. Sur l'autre (pl. I, 5) est posé un de ces êtres fabuleux à buste d'homme, avec un corps et des pattes d'oiseau, qui rappellent les harpies grecques et que les Indiens appellent des *suparṇas* (cf. fig. 3). Selon toute apparence il s'agit même du roi des *suparṇas*, c'est-à-dire de Garuḍa[2]. On

1. V. J. Fergusson, *loc. laud.*, fig. 5.

2. Il existe encore au Népâl de ces piliers couronnés d'un Garuḍa. Les images modernes de ce dernier ont d'ailleurs la forme humaine et n'ont conservé de l'oiseau que les ailes et le nez en bec d'aigle. — Ces *suparṇas* se voient déjà sur les vieilles sculptures de Bharhut (Cunningham, *stûpa of Bharhut*, pl. XIII), de Sânchi (Fergusson, *Tree and Serpent Worship*, pl. XXIV-XXVIII) et de Ma-

sait d'ailleurs que ces piliers comptent parmi les plus anciens monuments de l'Inde et que plusieurs des spécimens conservés portent gravés les édits du bon roi Açoka; ne serait-ce pas justement quelqu'un de ceux-là que prétendent représenter nos miniatures? Pour en décider, il nous faut consulter leurs inscriptions.

§ II. — *La terminologie des inscriptions.*

Les mentions de monuments sont au nombre de treize dans le *Ms. Add. 1643* et de trois seulement dans le *Ms. A. 15.* Dix inscriptions annoncent un *caitya*, quatre un *stûpa*, une un *vihâra*; une autre enfin se sert du terme de *dharma-dhâtu*. Ce dernier est un nom générique pour désigner tout objet de culte[1]. Dans *vihâra*, on est d'accord pour voir un synonyme de *saṅghârâma*, monastère ou couvent. Il reste à préciser le sens des deux premiers termes.

Ce peut être en effet un sujet d'étonnement que les inscriptions appellent de façons différentes ce qui paraît être un même objet. Ainsi celle de **I,** 30 nous promet un *caitya* et celle de **I,** 63 (pl. I, 1) un *stûpa*; or sur l'une et l'autre miniature nous apercevons un tumulus (ou, selon le terme anglo-indien, un « tope ») de forme d'ailleurs assez pareille et pareillement entouré d'une balustrade à une porte. C'est une

hâbodhi (Cunningham, *Mahâbodhi*, pl. VIII, médaillon 5). D'autres *suparṇas* de Mathurâ ont été publiés par G. Bühler dans l'*Epigraphia Indica* (vol. II, nº XXIV, *Specimens of Jaina sculptures from Mathurâ*, pl. II *b*). Pour des *suparṇas* d'Ajaṇṭâ, v. J. Burgess, *Journal of Indian Art and Industry*, vol. VIII, nº 69 (janvier 1900), fig. 21. — On peut enfin comparer les représentations siamoises de *kinnarîs* (Fournereau, *Le Siam ancien*, pl. XL dans les *Annales du Musée Guimet*, t. XXVII, et A. Grünwedel, *loc. laud.* fig. 12).

1. Sur ce sens de *Dharmadhâtu*, voyez Kern, *Manual of Indian Buddhism*, p. 88. Il sert ici à désigner un stûpa (min. **II,** 35). D'après Bhagvânlâl Indrâjî (*loc. laud.*, p. 97) on donnerait le nom de *Dharmadhâtucaitya* au stûpa situé au milieu de la cour des vihâras népâlais.

preuve de plus que le mot *caitya*, à la différence de *stûpa*, n'a rien à voir avec la forme de l'édifice bouddhique auquel il plaît de l'appliquer. Celui-ci est avant tout un monument destiné à recouvrir des reliques et par suite présente toujours l'aspect d'un tumulus. Celui-là, bien que de sens originellement analogue, marque seulement un emplacement consacré par quelque notable événement de la légende bouddhique; ce n'est autre chose qu'un monument commémoratif ou même simplement consacré, et, comme tel, il est susceptible de revêtir les formes architecturales les plus variées[1]. C'est ainsi que les archéologues ont pu longtemps le prendre comme le nom spécial des temples bouddhiques, bien qu'en ce cas le terme complet soit plutôt celui de *caityâlaya*, que les Jainas inscrivent encore aujourd'hui au fronton de leurs églises[2]. Dans nos inscriptions il sert à désigner tantôt un stûpa (min. **I**, 30, 47, 65, etc.), tantôt toute une fondation religieuse (min. **I**, 34) et tantôt enfin des temples souterrains (min. **I**, 66 et 71).

Si la teneur de l'inscription ne nous renseigne pas toujours très exactement sur le sujet des images, celles-ci de leur côté nous montrent parfois plus et moins que ne l'annonce la légende. Sur la min. **I**, 75 (pl. VIII, 5) c'est à peine si nous apercevons, à gauche de la Mârîcî jaune, une sorte de stûpa minuscule, à terrasses rentrantes et à dôme sphérique, décoré au faîte de larges banderoles, qui est le

1. Voyez les traductions chinoises des mots *stûpa* et *caitya* dans Eitel, *Handbook for the student of chinese Buddhism*, et cf. Kern, *Manual*, p. 91.

2. Voici par exemple une inscription relevée sur un temple jaina d'Ajmir :

Çrî-Siddhakuṭa-cai-
tyâlaya Jaina-di-
gambara-âmnâya.

Nous avons retrouvé le même mot dans la bouche des paṇḍits orthodoxes pour désigner tout temple, non seulement hérétique, mais encore hétérodoxe, comme par exemple une mosquée.

caitya de l'inscription[1]. Ce seul et même mot sert encore de titre à la min. **I,** 69 ; or elle nous montre non seulement un petit stûpa entouré d'une balustrade sans porte, mais encore une image d'Avalokiteçvara debout dans une espèce de cadre doré qui figure le porche d'un temple[2]. Il ne faut pas davantage être dupe des inscriptions des min. **I,** 34 et 64 (pl. I, 5 et 6) ; la première mentionne un *caitya* ou sanctuaire en général, et la seconde un *vihàra* ou plus spécialement un monastère ; les deux images portent également un coin de couvent flanqué d'un stûpa et d'un lât. On voit donc qu'il est bon de contrôler l'inscription par la miniature et réciproquement.

§ III. — *Les monuments connus.*

Mais ces précautions prises, on imagine aisément quel singulier intérêt prend aussitôt le simple rapprochement de l'une et de l'autre. Supposons les inscriptions absentes ; de quel œil presque indifférent ne serait-on pas réduit à examiner les miniatures ? Prenez par exemple l'unique représentation architecturale qne contienne le manuscrit bengali *Add. 1688* (v. fig. 4). Assurément un archéologue diligent trouverait à glaner dans l'examen de cette esquisse. Il y reconnaîtrait un intéressant modèle de stûpa complet, traité dans le style flamboyant des monuments de la basse-époque. Mais combien cette constatation resterait incolore et froide, perdue dans ce vague anonyme où se noient la plupart de nos documents indiens.

Prenez au contraire la première représentation d'édifice sacré qui se rencontre dans le *Ms. Add. 1643*. C'est la

1. Nous avons relevé une représentation de stûpa d'un modèle analogue sur les peintures de la cave IX, à Ajaṇṭâ.

2. En revanche la min. **I,** 60, qui n'annonce qu'un Avalokiteçvara, porte encore une image très soignée de stûpa.

min. I, 30, où nous voyons un stûpa entouré d'une balustrade à une porte, assez semblable à celui de la planche I, 1. Quelle vie l'inscription ne lui communique-t-elle pas aussitôt en nous la donnant comme l'image du « Saint Kanaka-stûpa, district de Peshavar, Inde du Nord »... S'agit-il, comme on serait tenté de le croire au prix d'une légère correction, de la fameuse pagode de Kaniṣka, tour à tour vénérée par les pèlerins chinois à une petite distance au S.-E. de Peshavar et dont la renommée n'était pas éteinte au

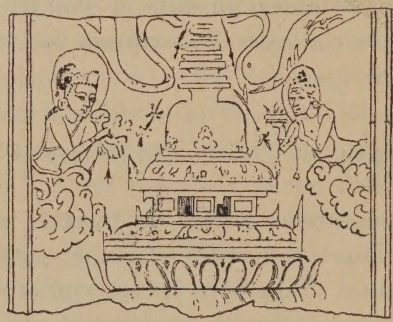


Fig. 4. — Stupa. (Cf. Pl. I).
(Miniature du Ms. bengali Add. 1688, Cambridge, fol. 46 v°).

XIe siècle puisqu'Albiruni la mentionne encore[1]? Devons-nous plutôt suivre le texte à la lettre et voir dans ce « Kanaka-stûpa » ou « stûpa doré », le sanctuaire « tout éblouissant d'or » que Song Yun et Hiuen-tsang signalent dans ce même district immédiatement au nord de Fo-cha-fou ou Po-lou-cha (aujourd'hui Shâhbâz-Garhi) et dont le tumulus de Chanaka-ḍherî marque encore la place[2]? La diffi-

1. Nous avons cru retrouver les restes de la fondation religieuse de Kaniṣka dans les tumuli dits Shâh-jî-kî-ḍherî à un kilomètre au S.-E. de la cité indigène de Peshavar-Puruṣapura (Cf. *Actes du onzième Congrès des Orientalistes*. Paris, 1897, première section, p. 94).

2. Cf. *ibid.*, p. 95-96, et Beal, *Buddhist Records*, I, p. CII et 112. — Remarquez que *Chanaka-ḍherî* est l'exact équivalent de Kanaka-stûpa. En effet,

culté même de faire un choix définitif entre ces deux hypothèses ne fait qu'aiguiser encore davantage la curiosité de l'historien.

Le lecteur aura peut-être remarqué en passant, à cause de leur rareté même, nos deux images de vihâras (pl. I, 5 et 6). Un élément d'intérêt de plus nous est fourni par l'inscription de la min. **I**, 34. Elle localise en effet à Râḍhya les trois monuments représentés, à savoir un vihâra à un étage, un stûpa très ornementé et un jayastambha surmonté d'un Garuḍa. Or on a justement retrouvé à cette place, dans le district de Champaran, un de ces « lâts » qui portent des inscriptions d'Açoka. C'est le fameux « pilier de Radhia » auquel le *munshi* de B. H. Hodgson et J. Prinsep avaient conservé son appellation traditionnelle et que le général Cunningham a cru devoir débaptiser au profit du village de Lauriya Ararâj [1]. Rien n'empêche de penser que ce soit justement celui que représente la miniature en question. Un détail aurait pu faire la preuve, à savoir le Garuḍa du faîte : malheureusement le pilier de Râḍhya, moins heureux que son voisin de Lauriya Navandgar, a perdu son couronnement. Nous avons du moins dans l'appellation de *Dharmarâjika* un souvenir des 84 000 fondations pieuses que la légende bouddhique attribue, sous ce nom même au *Dharmarâja* Açoka [2].

ḍherî (pushtu : ḍerai) signifie proprement un tumulus ; d'autre part le mot *Chanaka* n'ayant aucun sens en pushtu semble bien devoir être une appellation traditionnelle. Pour la corruption de *Kanaka* en *Chanaka* comparez celle de « Kâlapâni » (l'eau noire), nom de la rivière des Yûsufzais, en « Châlpâni », etc.

1. Cf. E. Senart, *Les inscriptions de Piyadasi*, t. II, p. 2, et Cunningham, *Corpus Inscript. Indic.*, t. I, p. 40 et 41 : « Rahariya, dit-il (le Rurhea de la carte n° 102 de l'*Indian Atlas*), qui est le Radhia de Mr Hodgson, est situé à deux milles et demi dans l'O.-N.-O. du pilier... »

2. *Divyâvadâna*, éd. Cowell et Neil, p. 379 : « *Açoko nâma'... dharmarâjo ... caturaçitiṃ Dharmarâjikâsahasraṃ pratiṣṭhâpayiṣyati* » Cf. p. 381

Les inscriptions des min. **I**, 66 et **I**, 71 nous transportent du Bihar dans le Konkan : mais là encore nous nous trouvons en pays de connaissance. Sur les deux images nous voyons pareillement s'ouvrir dans la roche le porche béant d'un temple et des cellules de moines. Les deux noms mêmes de *Khaḍga-caitya* et de *Pratyekabuddha...-caitya* sont peut-être synonymes : car le terme de « rhinocéros » est fréquemment appliqué à ces « Buddhas individuels » qui se cachent si jalousement dans la solitude [1]. En tous cas, les monuments semblables sont semblablement localisés à Kṛṣṇagiri, dans le Konkan. Or *Kṛṣṇagiri* (la montagne noire) n'est autre que le nom sanskrit de Kanhagiri ou Kanheri, ce curieux groupe de grottes bouddhiques, situé dans le voisinage de Bombay et aujourd'hui si bien connu, grâce aux publications de MM. Burgess et Fergusson [2]. Nous apercevons en fait sur nos miniatures les célèbres « cave-temples » ou temples souterrains dont est criblée la « noire colline » : mais il va de soi qu'elles ne soutiennent pas la comparaison avec les photographies des archéologues européens.

Nous en dirons autant du *Nepâle Svayambhû-caitya*, de la min. **II**, 37. Il ne saurait faire de doute pour personne que l'inscription ne désigne le présent sanctuaire de Svayambhûnâth, sur la colline de ce nom, à un mille de Katmandu. La légende de la min. **I**, 6 (*Nepâle Svayambhû-Lokanâthaḥ*) nous apprend encore, ce que nous savons d'ailleurs, qu'on y adorait une image d'Avalokiteçvara. Mais si les mentions des inscriptions sont d'une exactitude irréprochable, il faut

etc. — Sur le sens de *dharmarâjikâ*, v. Burnouf, *Introduction*, p. 330, note 1 et Stan. Julien, *Mémoires*, t. II, p 417, note 2.

1. Il suffit de renvoyer à Kern, *Manual*, p. 61 et p. 62, note 1.

2. Le groupe de Kanheri ne comprend pas moins de 109 grottes, creusées dans une seule colline, à environ 30 kilomètres dans le nord de Bombay. V. Burgess et Fergusson, *The Cave-temples*, p. 348-360, et Burgess, *Archæolog. Surv. of Western India*, vol. IV (*Buddhist Cave-temples*), p. 60-70.

avouer que l'image banale de stûpa présentée par la min. **II**, 37, n'a encore cette fois qu'un vague rapport avec les nombreuses reproductions que nous possédons, au moins sous sa forme actuelle, de l'édifice religieux le plus réputé du Népâl[1].

§ IV. — *Les monuments à découvrir.*

Ces exemples sont typiques du genre de renseignements que peuvent nous donner nos documents sur les monuments bouddhiques de l'Inde et que nous devons par suite leur demander. Le seul fait admissible, mais qu'en revanche il nous faut de toute nécessité admettre, c'est, à la localité désignée par l'inscription, l'existence ancienne d'un ou de plusieurs édifices analogues à celui ou à ceux qui sont figurés sur la miniature : rien de moins et rien de plus. Nous ne pouvons pas nous attendre à trouver un croquis exact et fait de main d'ouvrier de ces grottes ou de ces bâtisses : nous n'avons d'autre part aucune raison, alors même qu'elles ne nous seraient connues que par cette seule source, de contester historiquement leur réalité. Si nos notions sur l'architecture bouddhique ne se trouvent pas ainsi beaucoup accrues, il n'en est pas de même, comme on va le voir, de nos connaissances archéologiques. Nous sommes en état d'ajouter plus d'un nom à la liste, telle qu'on la pouvait dresser jusqu'ici, des « huit grands caityas » et des autres sanctuaires dont les pèlerins chinois nous attestent la renommée ou dont on a, au cours de ce siècle, retrouvé les débris.

Ne serait-il même pas permis d'attacher quelque foi à certains détails caractéristiques ou exceptionnels ? Nous avons par exemple dans chacun des manuscrits une image du

1. V. Fergusson, *History of Indian Architecture*, fig. 170; D. Wright, *History of Nepâl*, pl. VI, etc. Pour l'histoire légendaire du monument v. l'analyse du *Svayambhû-purâṇa* dans Hodgson, *Essays*, p. 115 et Râj. Mitra, *Sanskrit Buddhist Literature*, p. 249.

« stûpa de Varddhamâna dans le pays de Tulâkṣetra[1]. » Varddhamâna est aujourd'hui Bardvân (orth. angl. *Burdwan*) à 105 kilomètres au N.-O. de Calcutta. Or les miniatures nous montrent chaque fois deux stûpas accolés, d'un style d'ailleurs très décoratif, et dont le double dôme s'élève sur des terrasses communes. L'inscription de **I,** 13, ne nous permet pas provisoirement de douter qu'il y eût un stûpa bouddhique à Bardvân. Devant la concordance des deux images il nous paraît également difficile de nier à l'avance que ce monument ait dû revêtir la physionomie très particulière de ces stûpas jumeaux. Mais il va de soi que la découverte et l'exploration de ses ruines, si elles subsistent, pourraient seules nous fixer sur ce point.

L'un des lieux saints mentionnés dans le pays d'Oḍḍa ou Oḍra (Orissa) porte de même le nom bizarre de « sanctuaire au parasol suspendu[2] ». Nous apercevons en effet au-dessus du stûpa un parasol qui semble planer dans l'air sans point d'appui apparent. Ici encore on peut se demander si aucun artifice n'essayait de donner dans la réalité l'illusion de ce phénomène miraculeux. Ce stûpa était-il d'autre part sans balustrade, ou est-ce au contraire un fragment de cette balustrade qui nous est représentée en élévation, et non en plan, sur le bord de la miniature? Et cette dérogation aux habitudes des artistes népâlais ne tiendrait-elle pas justement à

1. Cf. les min. **I,** 13 (v. pl. I, 3) et **II,** 15. La communauté des terrasses est encore plus clairement indiquée sur la seconde miniature (non reproduite).

2. Cf. la min. **I,** 47 (non reproduite) : au lieu d'*Alagachattra-caityaḥ* nous pensons qu'il faut lire : *alagna-chattra°* (Cf. la min. **I,** 49). Hiuen-tsang raconte quelque chose d'analogue à propos d'un stûpa du *Puṣpagiri-vihâra* qu'il localise justement en Orissa (trad. Stan. Julien, t. III, p. 89). M. Sylvain Lévi veut bien nous communiquer un passage beaucoup plus explicite du Si-iu-tchi (daté 666 ap. J.-C.; il s'agit d'un stûpa également situé « à l'est de Çrâvastî, près de la mer », et où se produisait le même miracle : « Le dais de fleurs, s'éloignant de terre par son propre mouvement, s'élève petit à petit et va se placer juste au-dessus du stûpa... »

la disposition spéciale des barres transversales[1] ? C'est là une question qu'il peut être bon de se poser en vue de possibles découvertes.

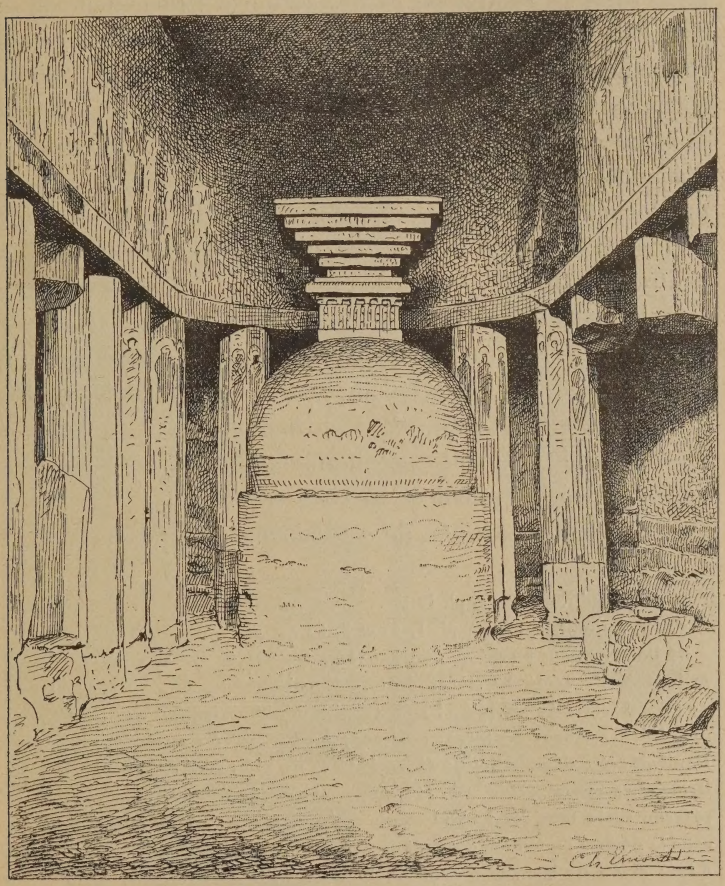


Fig. 5. — Stupa ancien (Cf. Pl. I, 1).
(Ajantâ, cave n° IX. Hauteur environ 4m).

Notons encore, sur l'autorité de nos documents et dans

1. V. plus haut, p. 48.

l'attente d'une confirmation future, l'existence dans ce même Orissa d'un stûpa dit « de la Tortue »[1]. Il était peut-être entouré d'une balustrade à une porte. Devons-nous conclure de la sobriété relative de sa décoration à l'ancienneté de sa date? Par la simplicité de sa coupole et surtout de son couronnement, il n'est pas sans analogie avec les plus vieux spécimens conservés, comme par exemple celui qui marque la place de l'autel dans l'une des plus antiques chapelles d'Ajaṇṭâ (v. fig. 5). La multiplicité des terrasses, la hauteur du clocheton d'ombrelles ou encore l'ouverture dans le dôme de niches à l'usage des statues n'indiqueraient-elles pas au contraire la basse époque des stûpas qui nous sont encore signalés dans les pays bien connus de Tirhut et de Varendra[2]? Du moins se rapprochent-ils par tous ces caractères des stûpas postérieurs d'Ajaṇṭâ et plus encore des modèles tardifs qui entourent le temple de Mahâbodhi (v. fig. 6). Mais si vraisemblable que soit cette double hypothèse, il serait plus qu'imprudent de se lancer dans des spéculations de ce genre sur l'âge de monuments qui sont encore à découvrir[3].

1. Cf. la min. **I,** 63 (v. pl. I, 1).

2. Cf. les min. **I,** 65 (v. pl. I, 2) et **I,** 52 (v. pl. I, 4).

3. Pour ne nous servir que de l'ouvrage général de J. Fergusson (*Hist. of Ind. Arch.*) v. (côté des stûpas de forme ancienne) les fig. 10 (Sânchî), 21, 22 (Manikyala), 46 (Bhaja), 53-56 (Karli), 57-58 (Ajaṇṭâ, Cave n° X), etc., et (côté des stûpas de forme moderne) les fig. 20 et 62 (modèles trouvés à Manikyala et Sultanpur) et 61 (Ajaṇṭâ, Cave n° XIX, cf. Cave n° XXVI), etc. Remarquez encore (*Ibid*, fig. 14) que le stûpa de Sârnâth, tel qu'il nous est parvenu après tous ses remaniements successifs, possède huit niches ménagées dans le dôme à l'intention d'autant de statues. Pour d'autres spécimens de stûpas d'âges divers du Konkan il suffit de renvoyer à l'*Archæol. Surv. of Western India* de M. Burgess et pour ceux du Magadha au *Mahâbodhi* de Cunningham (v. surtout pl. XXIII, sans parler des planches XVII, XIX et XXI). Celui que nous reproduisons dans la fig. 6 a été restauré et son couronnement, trop grêle pour lui, ne semble pas lui avoir primitivement appartenu. V. enfin les spécimens de stûpas népâlais reproduits par Bhagvânlâl Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXX et rapprochez notamment son n° 38, avec ses terrasses en forme de lotus et ses niches, de notre min. **I,** 52 (pl. I, 4).

Tous les noms de lieux cités jusqu'ici nous étaient déjà

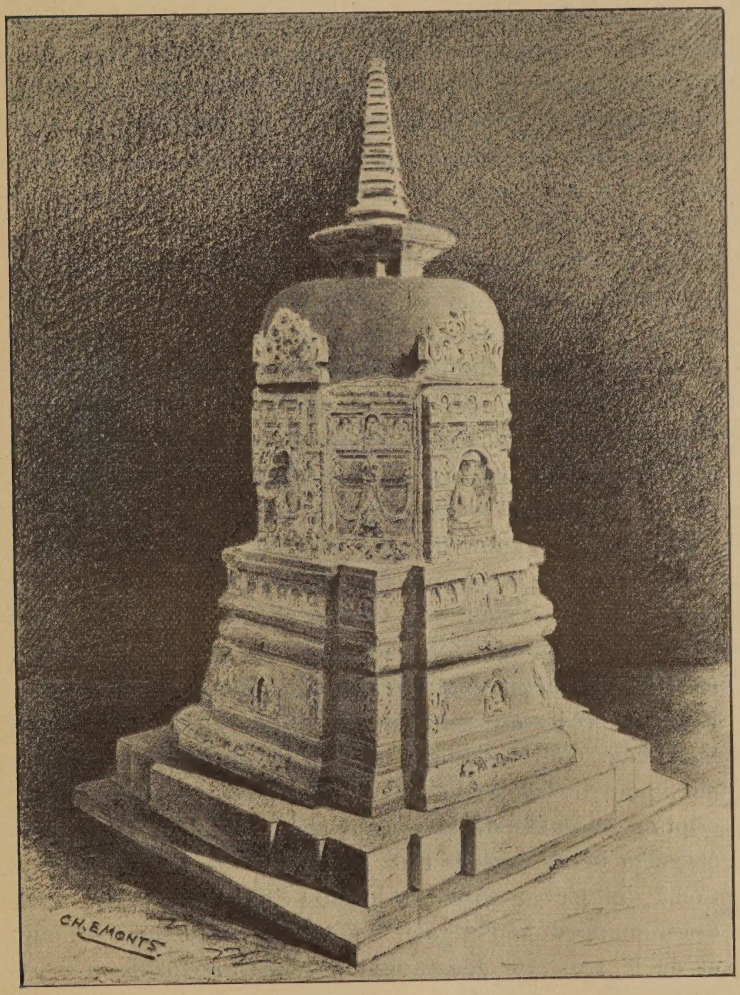


Fig. 6. — Stupa moderne (Cf. Pl. I, 3 et 4).
(*Bodh-Gayâ, cour du temple de Mahâbodhi. Hauteur* $2^{m},70$).

familiers : dans certains cas le pays comme le sanctuaire

nous sont également inconnus. Où était par exemple cet « Ambuviṣaya » dans lequel se trouvait, affirment nos documents, un stûpa entouré, comme celui de Sânchi, d'une balustrade à quatre portes et connu sous le nom de « sanctuaire du grain » ? Nous ne savons de même pour le moment où chercher la ville de « Supâca » et son vihâra à deux étages, voisin d'un stûpa et d'un jayastambha surmonté d'un éléphant et qui aurait eu pour fondateur un saint personnage répondant au nom de Vulbhuka [1].

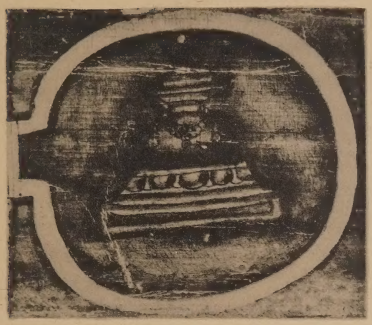
On ne s'étonnera pas que dans l'état actuel des recherches bouddhiques, notre curiosité soit plus souvent éveillée que satisfaite par les rapides mentions de ces inscriptions. Encore avons-nous vu qu'elle l'est quelquefois, soit par l'existence actuelle des monuments qu'elles désignent ou la découverte de leurs ruines, soit par les renseignements concordants que nous fournissent les textes sacrés et les récits des voyageurs chinois. Si elle ne l'est pas toujours, la faute en est sans doute à notre présente ignorance et à la rareté des fouilles archéologiques entreprises jusqu'ici. Les renseignements donnés par nos documents s'étant déjà vérifiés plusieurs fois, il y a tout lieu de croire qu'avec le développement de nos connaissances, nous les verrons successivement se justifier jusqu'au dernier. Enfin, si brèves que soient ces mentions, elles ont du moins l'avantage d'être rédigées en un sanskrit approximatif : aussi pourront-elles à l'occasion nous servir à établir la transcription véritable de leurs équivalents chinois. Tel semble être déjà le cas de celle du « Mṛgasthâpana » dans l'inscription **I**, 52. Ce sanctuaire est localisé « dans le pays de Varendra », au nord du Bengale. L'étroit rapprochement du nom et de la situation géographique rend difficile de n'y pas

1. Pour le premier de ces noms, cf. la min. **I**, 70 (non reproduite) et pour le second la min. **I**, 68 (v. pl. I, 6). Faudrait-il corriger *Candrana-vihâraḥ* (*sic*) en *Candana-vihâraḥ*, « le monastère de Santal » ?

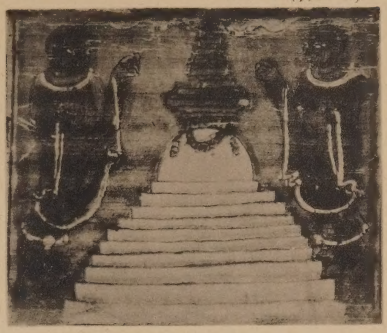
reconnaître le « Mi-li-kia-si-kia-po-no » qu'I-tsing place justement à « plus de quarante yojanas à l'est de Nâlanda, en descendant le Gange[1]. » Notre inscription serait en ce cas le premier texte sanskrit où se rencontre la forme véritable de ce nom de lieu. Ce seul exemple suffirait, s'il en était besoin, à nous excuser du temps passé à relever ces quelques données éparses, sortes de pierres d'attente pour les travaux à venir.

1. V. I-tsing, *Les religieux éminents*, trad. Ed. Chavannes, p. 82. La transcription proposée « Mṛgaçikhâvana » est marquée d'un point d'interrogation dans l'index (p. 211). La distance indiquée par I-tsing nous conduit justement un peu au delà du grand coude du Gange, c'est-à-dire en plein Varendra, sur la rive gauche de ce fleuve. Le Varendra ou Barendra (selon la confusion constante au Bengale entre le *b* et le *v*) est en effet le pays situé entre Dinâjpour et le Gange (Cf. Cunningham, *Archæol. Survey*, t. XV, pl. I et p. 40). M. H. Risley (*Castes and tribes of Bengal*, Calcutta, 1892, t. I, p. 152) le localise de même « au nord de la rivière Padma, entre les rivières de Karatoya et de Mahânanda. »

1 Ms. Add. 1643, n° 63



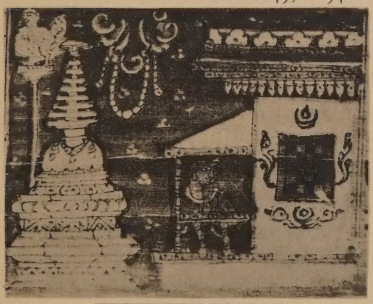
2 Ms Add. 1643, n° 65



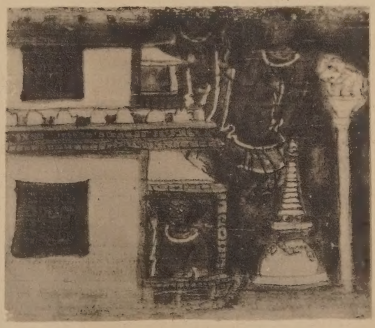
3 Ms. Add. 1643, n° 13

4 Ms. Add. 1643, n° 52

5 Ms. Add. 1643, n° 34



6 Ms. Add. 1643, n° 68



CHAPITRE II

LES DIVINITÉS

I

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

Si, laissant là les représentations de monuments, nous tournons à présent notre attention vers les personnages, la première remarque qui s'impose est le caractère foncièrement humain de presque toutes ces divinités. A la vérité, quelques-unes ont quatre, six, huit, dix, douze, seize ou même mille bras : deux seulement ont trois faces, une seule a onze têtes[1]. Nous sommes loin, on le voit, des entassements de monstruosités qui remplissent les panthéons chinois et tibétains. Leur pieuse obscénité n'est pas moins étrangère à nos miniatures : une seule divinité mâle nous est représentée en compagnie, mais non dans les bras, de sa *çakti*[2]. C'est là un point qu'il importait de noter dès le début de notre étude.

1. Pour les divinités à plusieurs bras, v. pl. IV, V, VIII et IX. Les deux divinités à trois faces sont la Mârîcî des min. **I,** 62 (v. pl. VIII, 6) et **II,** 26, et l'Avalokiteçvara de la min. **II,** 36 (pl. V, 6). V. enfin l'Avalokiteçvara à onze têtes de la min. **II,** 31 (pl. V, 5).

2. Cf. la min **II,** 36 (v. pl. V, 6). Les représentations de Buddhas ou de Bodhisattvas, tenant enlacées leurs *çaktis* ou énergies femelles, existent également au Népâl (V. Bhagvânlâl Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXIX, nos 31 et 32).

§ 1. — *Généralités.*

Ces figures présentent entre elles certains caractères communs. A deux ou trois exceptions près, les personnages principaux ont la tête ou même le corps environné d'une auréole (*prabhâmaṇḍala*) : nimbe et halo sont généralement de forme oblongue et d'ailleurs peints de diverses couleurs[1]. Aux côtés des grandes divinités se tiennent fréquemment des personnages secondaires, toujours de plus petite taille : mais d'ordinaire ces acolytes ou assistants (les archéologues anglais les appellent des « attendants ») ne sont pas nimbés. Tous ont enfin, à la vieille mode indienne, la paume des mains et la plante des pieds teintes en rouge et le lobe des oreilles démesurément allongé. Mais en face de ces quelques ressemblances, nous constatons une assez grande diversité dans les attitudes, les gestes et les attributs.

Les personnages se tiennent le plus souvent de face, assis ou debout sur un lotus, symbole de leur naissance divine : une sorte de petite plate-forme blanche ou jaune leur est ménagée à cet effet entre les pétales roses de la fleur. S'ils sont debout, ils affectent généralement ce jeu particulier des

Nous ne voyons d'ailleurs aucune impossibilité à ce que les prototypes en soient indiens. L'origine de ces étranges images de piété s'explique suffisamment par le rôle que les *tantras* attribuent au rite du *maithuna*. Cf. L. de la Vallée-Poussin, *Une pratique des tantras* (dans les *Actes du* 11e *congrès international des Orientalistes*, Paris, 1897) et *Bouddhisme, Etudes et Matériaux*, p. 130 et sqq.

1. Pour les exceptions, v. pl. VIII, 1 et 6. — Les nimbes et les halos dans le *Ms. Add. 1643*, sont en général arrondis (v. pl. III, 5 et pl. VIII, 3 et 5) ou en tout cas moins elliptiques que dans le *Ms. A. 15* (v. pl. IV, 1 et 3) ou le *Ms. Add. 1688* (v. pl. IX, 5). Ce serait encore là, à notre avis, un signe d'archaïsme à ajouter à ceux que nous avons signalés plus haut, p. 39, note 1. Remarquez par ex. les nimbes parfaitement circulaires et non ovales, des plus anciennes statues reproduites ici, comme celle de la fig. 7 (Mathurâ, datée *Samv.* 281) et de la fig. 10 (Sârnâth, cf. fig. 29).

lignes, si familier à la sculpture indienne, où l'une des jambes, en se ployant légèrement, fait saillir l'ondulation de la hanche opposée[1]. Quelques-uns, d'aspect terrible, sont fendus vers la droite dans l'attitude du tireur à l'arc[2]. S'ils sont assis, il leur arrive souvent d'adjoindre ou de substituer au lotus, en guise de siège, soit un trône garni de coussins, soit une monture particulière, éléphant ou lion[3]. Quand ils s'accroupissent à la façon indienne, tantôt ils ont les deux jambes repliées « en tailleur », la plante des pieds retournée en dessus, le pied droit en avant : c'est la pose classique des Buddhas[4] ; tantôt ils adoptent une attitude plus aisée et plus profane, ne repliant que la jambe gauche et allongeant légèrement ou même laissant pendre la droite : c'est la pose favorite des Bodhisattvas[5]. Mais ils sont assez souvent représentés assis à l'européenne, les jambes croisées ou pendantes[6]. Toujours,

1. V. par exemple les Avalokiteçvaras debout de la pl. IV (Cf. fig. 13, 14, 22, 28). On a quelquefois voulu voir dans ce procédé un souvenir de l'école de Praxitèle.

2. V. pl. VIII, 6 et IX, 6 (Cf. fig. 27). C'est la pose de l'*âlîḍha* (Cf. par exemple l'*Âryatârâ-Sragdharâstotra*, 30, dans G. de Blonay, *Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Târâ*, p. 39 ou le *Pañcakrama*, éd. de la Vallée-Poussin, I, vers 8 et *passim*).

3. V. pour ces *vâhanas* spéciaux, pl. VI, 2 et 3 (Cf. fig. 15 et 16).

4. V. pl. II, 1 ; pl. III, 3, 5, 6 ; pl. X, 1, 2 (Cf. fig. 11 et 29). Aussi trouve-t-on indifféremment pour cette posture ou *âsana*, les noms de *padmâsana vajrâsana*, *siṃhâsana*, selon que le Buddha est considéré comme assis sur le trône du lotus, du diamant ou du lion. — Pour des Bodhisattvas ainsi assis, v. pl. V, 1 ; pl. VI, 6 ; pl. VIII, 2, 3, 4 ; pl. IX, 3, 4, 5 (Cf. fig. 19, 24, 25).

5. V. surtout pl. V, 2 et 4 ; pl. VI, 1 et 3 ; pl. VII, 3 et 4 ; pl. VIII, 5 ; pl. IX, 1 et 2 (Cf. fig. 17, 18, 20, 21, 23, 26). — Cette attitude est dite *mahârâja-lîlâ* « du délassement royal » ou encore *lalita* qui a le même sens d'aisance élégante et de « laisser-aller nonchalant » (Cf. S. Lévi, *Théâtre indien*, p. 82). — D'après un renseignement que nous devons à l'obligeance de M. C. Bendall, les textes l'interdisent formellement aux moines : *Pralambapâdam nâsîta* (*Çikṣâsamuccaya*, éd. Bendall, p. 125). — Selon M. L. Waddell (*Lamaism*, p. 336), les lâmas l'appelleraient « la pose de l'enchanteur », entendez de Mañjuçrî : mais elle ne lui est sûrement pas particulière.

6. V. pl. III, 1, 2, 4 ; pl. VII, 1 et 6 ; pl. X, 4. (Cf. fig. 9, 10, 28, 29). La

quand les pieds pendent, un petit lotus vient leur servir de tabouret. Quelques figures secondaires sont bizarrement contournées, les plantes des pieds réunies ou le genou relevé sous le menton. Enfin, trois personnages sont représentés couchés sur des lits[1]. Ces meubles sont curieux à étudier pour l'antiquaire. Nous en dirons autant des dossiers de certains trônes, formés d'animaux mythiques superposés, et fort analogues, dans leur décoration compliquée, aux modèles de pierre conservés jusqu'à nos jours[2].

Les attitudes des mains ne sont pas moins variées que celles du corps. Même à l'échelle de nos miniatures, il nous est possible de reconnaître les principales de ces *mudrâs*. L'une des plus connues est celle qui réunit les deux mains devant la poitrine, l'un des doigts de la gauche tenu entre le pouce et l'index de la droite : c'est le geste de l'enseignement, celui qui « fait tourner la roue de la loi » (*dharmacakra-mudrâ*)[3]. D'autres fois, la main droite seule est ainsi placée, le pouce et l'index réunis : c'est alors le geste de l'argumentation (*vitarka-mudrâ*)[4]. Ce geste se distingue à son tour de l'*abhayapâṇi*, la *mudrâ* qui rassure, en ce que celle-ci

pose avec les deux jambes pendantes serait, au gré des lâmas (contredits en cela par nos documents), celle de Maitreya (Cf. L. Waddell, *ibid.*, et Çarat Candra Dâs, *Proceedings of the As. Soc. of Beng.*, 1895, p. 40). Celui-ci ajoute imprudemment que cette façon de s'asseoir « est évidemment étrangère à l'Inde ». On voit qu'il n'en était rien.

1. Min. **I**, 72, 74 et 85. Le lit de la première (non-reproduite) est assez semblable à un lit de milieu moderne, sans pieds. Celui de la seconde (v. pl. VIII, 1) a un dossier incliné et orné de moulures dorées et quatre pieds qui s'évasent. Le lit de *Nirvâṇa* du Buddha (pl. X, 6, cf. fig. 30) est l'ordinaire *charpaï* indien. Comparez les dessins de lits donnés par Râj. Mitra dans ses *Antiquities of Orissa*.

2. V. notamment pl. III, 2 et pl. VII, 5 (Cf. fig 10 et 19). Ce point est traité en grand détail par M. A. Grünwedel, *Buddh. Kunst in Indien*, p. 51 et sqq., et fig. 18 et 19.

3. V. pl. II, 1 ; pl. III, 1, 3, 4 ; pl. VI, 1, 2, 3 ; pl. VII, 5 et 6 ; pl. IX, 3 et 4 ; pl. X, 1 et 2 (Cf. fig. 9, 10, 17, 29).

4. V. pl. II, 1 ; pl. III, 2 ; pl. VI, 4 (Cf. fig. 15 ?).

montre la main droite levée, la paume en dehors et les doigts allongés et joints[1]. Mais la *mudrâ* la plus fréquente après celle de l'enseignement est, dans nos miniatures, celle de la charité, où la main droite pendante, la paume en dehors, au bout du bras allongé, semble épandre les faveurs divines (*vara-mudrâ*)[2]. Notons encore le geste de la méditation (*dhyâna-mudrâ*), les deux mains ouvertes reposant l'une sur l'autre dans le giron du personnage assis à l'indienne[3]. C'est dans cette posture que le Buddha méditait sous l'arbre sacré de la Bodhi quand il fut en butte aux tentations de Mârâ ; à ce moment, dit la légende, il toucha la terre du bout de sa main droite en la prenant à témoin de sa résolution inébranlable : c'est la *Bhûmisparça-mudrâ*[4]. Enfin, quelques assistants sont en adoration (*namaḥkâra*), les mains jointes devant la poitrine, tandis que d'autres, une main ou les deux mains levées, la paume en dessus, font une sorte de salut ou d'*añjali*[5].

Après les *âsanas* et les *mudrâs*, il nous resterait à voir les attributs qui servent de marques distinctives (*cihna* ou *lakṣaṇa*) à toutes ces divinités. Parmi ceux qui reviennent le plus souvent signalons d'abord les fleurs, comme le lotus rose (*padma*), le lotus bleu (*utpala*) et la fleur rouge de l'açoka — puis le rosaire (*akṣamâlâ*) et le livre (*pustaka*[6]).

1. V. des exemples typiques, avec mention des inscriptions, pl. II, 2, 3, 4, 5 (Cf. fig. 7 et 8) et pl. X, 5.

2. V. pl. IV, 1, 2, 3, 4 ; pl. V, 1, 2, 3 ; pl. VII, 1, 2, 3, 4 ; pl. VIII, 5, etc. (Cf. fig. 9, 12, 13, 14, 22, 23).

3. V. pl. II, 1 ; pl. III, 6 ; pl. VIII, 3 (Cf. fig. 24).

4. V. pl. III, 5 (Cf. fig. 11 et 29).

5. V. pl. IV, 4 et 5 (Cf. fig. 12). — Notons encore que la Mârîcî de la pl. VIII, 6, fait de sa première main gauche, dont l'index est levé, « le geste qui montre au doigt ». C'est le « pointing finger » de M. L. Waddell (*Lamaism*, p. 337), en sanskrit *tarjanî-mudrâ*. Ce geste est fréquent sur les images du *Ms. Add. 1688*.

6. V. des exemples de lotus rose à la main gauche des Avalokiteçvaras des pl. IV et V (Cf. fig. 12), — de lotus bleu à celle des Mañjuçrî de la pl. VI, 3 et 4

Viennent ensuite, par ordre de fréquence, deux attributs d'un usage fort ancien, le foudre ou *vajra* et le flacon d'*amṛta* ou d'ambroisie, symboles de divinité [1]. Enfin quelques *devatàs* d'un ordre inférieur, à l'air terrible, aux bras multiples, portent nombre d'attributs meurtriers, épée (*khaḍga*), massue (*musala*), bâton (*daṇḍa*), arc (*càpa*), trident (*triçùla*), disque (*cakra*), croc à éléphant (*aṅkuça*), hache (*paraçu*), laçet (*pàça*), etc. [2].

§ II. — *Classification des personnages.*

Mais il est temps de faire plus ample connaissance avec les diverses sortes de personnages représentés. La première distinction qui s'impose est tout naturellement celle des Buddhas et des Bodhisattvas.

Un Buddha, toujours de forme strictement humaine, a par définition un aspect tout monacal [3]. Il est vêtu d'un manteau rougeâtre bordé d'un liséré bleu ou blanc. Ce manteau monte le plus souvent jusqu'au cou ; quelquefois cependant il laisse l'épaule droite à découvert, selon la coutume indienne dans les occasions de grande cérémonie. Au-dessous

(Cf. fig. 17), de Vajrapâṇi (pl. VI, 5 et pl. II, 3, à la gauche de Dìpaṅkara) et des Tàràs de la pl. VII (Cf. fig. 23), — d'açoka à celle de Màrìcì (pl. VIII, 5), — de rosaire et de livre aux mains supérieures de la Prajñàpàramità de la pl. IX, 4.

1. Pour un spécimen de foudre, v. le Vajrasattva de la pl. VI, 6 (qui a aussi la *ghaṇṭá* ou clochette) et les Vajrapaṇis déjà cités (Cf. fig. 1 et 19). Quant au vase d'ambroisie il a tantôt une forme arrondie à l'indienne (par ex. dans la main inférieure gauche de la Bhṛkuṭì-Tàrà de la min. **I,** 25) et tantôt il prend une forme ovale et exiguë à la façon de l'école du Gandhàra (par ex. dans la même main de la même assistante sur la min. **I,** 27, v. pl. IV, 5).

2. V. pl. VIII, 2, 4, 6 et pl. IX, 6 (Cf. fig. 25 et 27). Pour les noms sanskrits de tous ces attributs, v. par exemple le *Pañcakrama*, éd. de La Vallée-Poussin, I, v. 54 et sqq. Citons encore le joyau (*ratna*), la pierre philosophale (*cintámaṇi*), etc.

3. V. pl. II, III, VII, 1 et X (Cf. fig. 7, 8, 9, 10, 11, 28, 29, 30).

se porte une sorte de robe ou de tunique brunâtre qu'on aperçoit à partir des genoux et qui tombe jusqu'aux pieds[1]. Tout Buddha a la protubérance du crâne (*uṣṇîṣa*) fortement marquée sur sa tête rase et quand le signe entre les sourcils (*ùrṇà*) n'est pas indiqué, c'est un simple oubli de l'enlumineur. Tout Buddha enfin est couleur d'or. Un seul est blanc et n'a pas d'*uṣṇîṣa* : mais l'inscription nous apprendra qu'en réalité nous ne sommes pas en présence d'un véritable Buddha[2].

Les Bodhisattvas, marqués seulement de l'*ùrṇà*, ne sont pas moins aisément reconnaissables à leur costume stéréotypé[3]. Sur les épaules et les bras est jeté l'*uttarîya*, sorte de châle ou plutôt d'écharpe légère et flottante. Le bas du corps est enveloppé dans le *paridhâna* qui est la moderne *dhoṭî*. C'est un simple jupon ouvert : on en fait un pagne assez ample en ramenant entre les jambes le pan de derrière que l'on passe ensuite dans la ceinture et dont on laisse les plis retomber par devant. L'étoffe, ornée de rayures ou semée de broderies, est le plus souvent transparente : aussi le personnage porte-t-il d'ordinaire autour des reins un court caleçon (hind. *laṅgoṭi*) indiqué par des touches de couleurs différentes et plus foncées sous la transparence du grand pagne. En somme les Bodhisattvas portent le costume traditionnel de l'Inde laïque, fait de deux pièces de mousseline, l'une pour le torse et l'autre pour les membres inférieurs[4]. Tout le corps est de

1. Le premier vêtement serait l'*uttarâsaṅga* et le second l'*antaravâsaka*. (Cf. Kern, *Manual*, p. 79).

2. Min. **I**, 31 (v. pl. III, 6) : c'est un « Avalokiteçvara sous forme de Buddha ». Au Tibet également tous les Manuṣya-Buddhas « ont le teint doré ou jaune ». (E. von Schlagintweit, *loc. laud.*, trad. de Milloué, p. 134). — Bien entendu nous ne nous occupons ici que des caractères extérieurs de nos personnages. Sur leur nature intime, v. Kern, *ibid.*, p. 60 et sqq.

3. V. pl. IV, V, VI (Cf. fig. 12 à 19).

4. Comparez par exemple, dans les textes, les deux vêtements (*vâsasî*) que revêt au sortir du bain le héros de la *Kâdambarî*. Tel est aussi le costume des

plus couvert de ces riches parures dont les images du Buddha sont restées dépouillées : de lourds colliers pendent au cou, d'énormes boucles distendent le lobe des oreilles et des anneaux sont passés aux bras, aux poignets, aux doigts et aux chevilles.

Ce costume, à force d'être sommaire, et ces parures, en raison de leur luxe même, se retrouvent tout à fait semblables chez les deux sexes et la précédente description s'applique également aux nombreuses divinités féminines que présentent nos miniatures : aussi bien reçoivent-elles parfois le nom de Bodhisattvas [1]. Il en résulte qu'il est fort difficile de distinguer les unes des autres à la seule inspection de leur accoutrement. On peut remarquer cependant que les Bodhisattvas masculins sont seuls à porter le cordon brahmanique qui, descendant de leur épaule gauche, va passer sous le bras droit. Ils ont encore une haute coiffure de forme conique, et les cheveux, peu ou point visibles, sont le plus souvent recouverts d'un diadème (*mukuṭa*). Les divinités féminines sont moins habituellement diadémées ; d'ordinaire elles ont leurs cheveux noirs très apparents, soit massés sur le cou en un gros chignon bas, soit bouffant sur le front de chaque côté d'une aigrette. Mais que le personnage se rapetisse, toutes ces légères différences s'effacent et l'on est plus d'une fois en peine pour déterminer le sexe réel des assistants [2].

Bodhisattvas dans l'art gréco-bouddhique. V. encore ce que dit M. L. Waddell, d'après ses sources tibétaines (*Lamaism*, p. 333), du costume des Bodhisattvas du Tibet : « Le costume est indien de style, avec un châle de soie pour les membres inférieurs et un autre pour les supérieurs... » Il compte treize sortes de bijoux. Cette description s'applique à tous les Bodhisattvas, tant mâles que femelles.

1. V. pl. VIII et IX (Cf. fig. 22-26). — Hiuen-tsang par exemple dit toujours : « Târâ-Bodhisattva ». (V. les passages cités par M. G. de Blonay, *La déesse buddhique Târâ*, p. 3).

2. Pour se mettre en garde contre les confusions possibles, comparez la Târâ

Aux Buddhas se rattachent, par l'aspect général de leur costume, les figures de moines répandues çà et là dans nos miniatures. Ils ont tantôt la même robe rouge et la même couleur dorée du visage, mais naturellement sans l'*uṣṇîṣa* ni l'*ûrṇâ*, ces signes de la Bodhi ; tantôt ils portent une robe jaune et leur teint est vert. Était-ce simplement un procédé pour mieux les distinguer des Buddhas ? Il est bien difficile de ne pas faire une différence entre les moines jaunes à robe rouge et les moines verts plus ordinairement vêtus de jaune ; mais laquelle ? Consistait-elle dans la race et s'agit-il de moines indiens ou non ? L'hypothèse est peu vraisemblable : du moins les inscriptions n'établissent-elles entre eux aucune espèce de division géographique. S'agit-il au contraire d'une différence de secte et voulait-on opposer de façon tranchée les sectateurs du Mahâyâna à ceux du Hînayâna par exemple ? Nous inclinerions volontiers à le croire, mais nos manuscrits ne nous donnent aucune indication décisive à ce sujet[1].

On pourrait de même rapprocher des Bodhisattvas un certain nombre de personnages d'aspect et de costume fort

de la min. **I,** 14 (v. des représentations analogues pl. VII, 3 et 4) et le Vajrapâṇi de la min. **I,** 22 (pl. VI, 5) : ils ont même pose, même couleur, même attribut et même costume. — Comparez encore les renseignements donnés par M. L. Waddell (*Lamaism*, p. 334) : « Les cheveux des dieux sont arrangés en forme de cône élevé... ceux des déesses sont arrangés en tresses qui retombent sur le bas du cou... »

1. V. pl. I, 6 et pl. X, 2 (moines jaunes) et pl. I, 2, 4, 5 et pl. X, 5 (moines verts). Sur la pl. III, 6, les moines jaunes à robe rouge et verts à robe jaune sont mêlés. M. Kern remarque à propos du *kâṣâya* : « Dans le sud la couleur usuelle est jaune ; dans l'Inde, au moins au moyen âge, elle était rougeâtre. » (*Manual*, p. 79). Au Tibet la distinction entre les moines à robe jaune et ceux à robe rouge est bien connue : mais si cette distinction ne remonte pas plus haut que la réforme de Tson-k'a-pa (XIVe siècle), elle serait bien postérieure à nos miniatures (V. sur la fondation de la secte *Ge-lug-pa* — justement celle à robe jaune — par Tson-k'a-pa, E. von Schlagintweit, *loc. laud.*, p. 44 et 47 de la traduction française et L. Waddell, *Lamaism*, p. 38 et 54, cf. p. 200). Il se peut que Tson-k'a-pa ait remis en honneur, comme signe extérieur de sa réforme, un usage déjà ancien.

analogues. Prenez par exemple ceux qui sont représentés sur la miniature **I,** 13 (v. pl. I, 3) : n'était l'absence de l'*ùrṇâ* et du diadème, on les prendrait pour des Bodhisattvas : il reste que ce soient des *upâsakas* ou fidèles laïques. De même ce sont plus particulièrement des *devas* qui doivent servir au Buddha d'auditoire au moins dans le ciel des « Trente-trois dieux [1] ». C'est Brahmâ et Indra qui l'accompagnent à sa descente de ce même ciel ou qui le reçoivent dans leurs bras lors de sa miraculeuse naissance [2]. Mais il ne semble pas que les enlumineurs aient fait entre Bodhisattvas et Dévas aucune différence et, à vrai dire, il n'en existait pas à leurs yeux. Les artistes indiens n'ont jamais connu d'autre manière de figurer la plupart de leurs dieux, soit brahmaniques, soit bouddhiques, que de prendre pour modèles leurs rois.

Il nous resterait encore à signaler quelques personnages corpulents et de sexe ambigu, d'un caractère terrible et démoniaque, ordinairement vêtus d'une peau de tigre et environnés de flammes, souvent ayant trois faces à trois yeux et une énorme chevelure hérissée, parfois coiffés d'une tête hennissante de cheval. On reconnaît à ce tableau les divinités qu'on a pris l'habitude d'appeler « tantriques » et que nous décrivent en effet les *tantras* [3]. Notons aussi des images

1. Cf. les min. **I,** 12 (non reproduite) et **II,** 14 (v. pl. III, 2), sans parler des autres scènes de prédication, par exemple **I,** 15 (v. pl. III, 1) et **II,** 1 (non reproduite).

2. Cf. les min. **I,** 78 et 79 (non reproduites) et *Ms. Add. 1464*, fol. 127 (v. pl. X, 3), etc. Cf. fig. 29 et 30.

3. V. pl. IV, 4 (assistant), pl. VIII, 6 et pl. IX, 6 (celle-ci du *Ms. Add. 1688* de la *Pañcarakṣâ*, où cette sorte de divinités est très fréquemment représentée); cf. fig. 12, 14, 20 (assistants) et fig. 27. On trouvera leur description toute faite par exemple dans le *Pañcakrama* (éd. de la Vallée-Poussin), I, avec leur forme furieuse (*krodhâkṛti*), leur visage terrible (*karâlâsya*), leur corpulence (*bṛhatkukṣi*), leurs trois faces (*trimukha*), leurs trois yeux (*tryakṣa* ou *trilocana*), leur masse de cheveux (*jaṭâmukuṭa* ou *jaṭâjuṭa*), etc. Comparez la description tibétaine de ces mêmes divinités dans M. L. Waddell, *Lamaism*, p. 334.

de spectre (*preta*), aisément reconnaissable au ventre boursouflé et à la bouche pointue et fine comme un trou d'aiguille que lui attribue la légende[1]. Lorsqu'enfin nous aurons rappelé pour mémoire des représentations d'éléphants, de lions, de tigres, de monstres marins, de singes, de chevaux, de mangoustes, d'oiseaux, etc., nous aurons à peu près épuisé l'inventaire des êtres animés qui peuplent nos miniatures[2].

Les quelques pages qui précèdent contiennent à peu près tout ce qu'aurait pu nous apprendre l'étude de ces images si elles n'étaient point accompagnées d'inscriptions. Nous y aurions reconnu d'une manière suffisamment assurée, les types divers des divinités du Bouddhisme ; mais nous aurions dû en rester là. C'eût été du moins une entreprise difficile et hasardeuse, que celle d'identifier une à une ces diverses représentations à l'aide de l'imagerie tibétaine. Enfin, à supposer même que nous y eussions réussi, il nous eût été dans tous les cas impossible de les assigner à tel ou tel sanctuaire en particulier. C'est ici que viennent à notre secours les cent sept inscriptions qui accompagnent un nombre égal de nos miniatures. Grâce à elles, les difficultés, autrement insurmontables, auxquelles nous nous serions heurtés, sont aplanies comme par enchantement. Il va nous suffire de les lire pour que chaque idole prenne immédiatement son nom et plus d'une se trouvera aussitôt localisée que nommée.

1. V. pl. IV, 4 et fig. 12 (assistant de droite). Cf. le *Pretávadâna*, dans Râj. Mitra, *Sansk. buddh. Lit. of Nepál*, p. 200, où le *preta* est décrit avec « un ventre gros comme une montagne et une bouche conique allongée en pointe ». — Cf. encore L. Waddell, *Lamaism*, p. 96.

2. V. pl. II, 4 et 5 ; pl. III, 1 et 3 ; pl. VI, 2 et 3 ; pl. VII, 1 ; pl. IX, 2 ; pl. X, 4 et 5, etc.

II

LES BUDDHAS

C'est par les Buddhas que nous commencerons tout naturellement l'étude du panthéon bouddhique : car au point d'idolâtrie où était tombée la secte, le titre de divinité peut s'appliquer même aux Buddhas. Si l'on en croit les textes, Çâkyamuni lui-même n'aurait toujours nié qu'il fût un dieu que parce qu'il était bien davantage [1]. Il n'en faudrait pas conclure toutefois que les Buddhas soient les personnages les plus fréquemment figurés dans nos miniatures : nous en comptons en tout une vingtaine de représentations [2]. Ils avaient été, semble-t-il, détrônés dans la piété des fidèles par les Bodhisattvas, moins sourds aux plaintes et aux prières humaines, que les autres, du fond de leur nirvâṇa, n'entendent plus. Parmi tous les Buddhas passés eux-mêmes (et on sait combien leur nombre s'était multiplié), nos inscriptions n'en nomment que deux, celui de notre âge et Dîpaṅkara : nous en examinerons tour à tour les images [3].

1. V. Kern, *Manual*, p. 64, et note 7, où il rappelle le titre de *devâtideva* donné au Buddha. Rapprochez encore l'épithète de *lokottara*, « supérieur au monde » (*Mahâvastu*, éd. E. Senart, t. I, p. 168 et introduction, p. XXXVIII).

2. V. pl. II et III. Nous reviendrons sur l'analogie de ces miniatures avec les peintures d'Ajaṇṭâ, dont un spécimen (d'après une photographie directe) est donné pl. II, 1.

3. Signalons toutefois, comme personnage accessoire et non nommé de la min. **I,** 39 (non reproduite) un Buddha en qui sa place au-dessus de la tête d'Avalo-

§ 1. — *Le Buddha Dîpaṅkara.*

Dîpaṅkara était, selon les bouddhistes du Sud, le vingt-quatrième prédécesseur de Çâkyamuni — le cinquante-deuxième, selon les bouddhistes du Nord. Une légende très répandue contait comment, au cours d'une existence antérieure, le futur Buddha avait offert des fleurs à Dîpaṅkara et lui avait fait un tapis de ses cheveux, et comment il avait en échange reçu de lui la prédiction de ses hautes destinées [1]. L'épisode de cette rencontre était même devenu l'un des thèmes favoris de l'art bouddhique [2]. Dîpaṅkara dut-il à ces représentations, qui parlaient aux yeux, de rester intimement associé, dans l'imagination populaire, à la mémoire du dernier Buddha? En tout cas son culte est encore très répandu de nos jours aussi bien au Népâl qu'au Tibet ou en Chine [3].

Par une coïncidence peut-être digne de remarque, nos

kiteçvara et la pose de ses mains en *dhyâna-mudrâ*, permettent de reconnaître à coup sûr une image d'Amitâbha (Cf. fig. 12). — Comparez encore, Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXIV, fig. 9 ; E. von Schlagintweit, *loc. laud.*, pl. III ; L. Waddell, *Lamaism*, p. 336 ; D. Wright, *Hist. of Nepâl*, pl. VI, etc.

1. L'histoire est contée par exemple dans le *Mahâvastu*, éd. E. Senart, t. I, p. 233 à 239 et la *Bodhisattvâvadâna-Kalpalatâ*, LXXXIX (V. Râj. Mitra, *Sanskrit buddhist Literature*, p. 72), etc. Cf. la version de Fa-hien (trad. Legge, p. 38 et trad. Beal, t. I, p. xxxv) et de Hiuen-tsang (trad. Stan. Julien, t. II, p. 97 et 98 et trad. Beal, t. I, p. 92 et 93).

2. Le motif fut sans doute créé de bonne heure par l'école du Gandhâra : nous en avons compté huit répliques dans le seul musée de Lahore (Cf. J. Burgess, *Journal of Indian Art and Industry*, vol. VIII, n° 62, 1898, pl. VI et XI). — Pour le même sujet, traité dans les cryptes de l'Inde occidentale, voyez J. Burgess, *Buddhist Cave-temples*, fig. 23 (provenant de la Cave XXXV, à Kanheri).

3. Sur cette popularité du culte de Dîpaṅkara, v. Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 12 et 210 ; L. Waddell, *Lamaism*, p. 345 et 511 ; Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, p. 99, etc. Il y aurait même une tendance à le rapprocher de Çâkyamuni et à en faire le premier des sept ou des neuf (Hodgson, *Essays*, p. 95) Buddhas terrestres.

quatre inscriptions s'accordent à le donner comme adoré dans

Fig. 7. — Buddha (Cf. Pl. II).
(*Provenant de Mathurâ. Musée de Lakhnau. Hauteur* 1m,30).

des îles : deux disent à Ceylan (**I**, 3 et **II**, 10) et deux à

Java (**I**, 1 et **II**, 12). Il est permis de se demander s'il n'y aurait pas à ces préférences insulaires une raison étymologique. On pouvait en effet retrouver dans la première partie du nom de Dîpaṅkara, soit la forme prâkrite *dîpa* pour *dvîpa* (île), soit le sanskrit *dîpa* (lampe), C'est ainsi que la *Bodhisattvâvadâna-Kalpalatâ* l'appelle toujours Dvîpaṅkara. De même le *Mahâvastu* le fait naître dans une île apparue tout exprès avant de faire éclater la lampe merveilleuse à laquelle il devrait son nom [1]. On comprendrait dès lors la faveur dont il aurait joui dans les « îles du Sud », aussi bien que l'association d'idées qui le ferait encore présider dans la Haute-Asie à certaines fêtes célébrées par des illuminations.

La pose des deux images, tant singhalaise que javanaise, du *Ms. Add. 1643* est d'ailleurs identique. La main droite fait le geste qui rassure (*abhaya-mudrâ*) et la main gauche retient contre l'épaule un coin du manteau monastique. Les assistants seuls sont différents. A Java, Dîpaṅkara a Avalokiteçvara à sa gauche et Manjuçrî à sa droite (v. pl. II, 2) ; à Ceylan, c'est au contraire Avalokiteçvara qui occupe sa droite et Vajrapâṇi sa gauche. Dans le *Ms. A. 15*, le le Dîpaṅkara de Ceylan n'a d'autre assistant que Vajrapâṇi (v. pl. II, 3) ; ce n'est plus également au-dessous de l'épaule, mais bien de la hanche, que sa main gauche rassemble les plis du manteau dont les lâmas comparent l'extrémité, de façon assez pittoresque, à une oreille d'animal ; enfin il a comme son pendant de Java, l'épaule droite découverte. Celui-ci, à son tour, par une dérogation unique, fait de la main droite, non le geste de l'absence de crainte, mais celui de la charité (*vara-mudrâ*) ; quant à ses deux assistants, ils sont sans caractère [2].

1. V. éd. Senart, t. I, p. 217 : « ... *dvîpo prâdurbhûto...* », et p. 227 : « ... *dîpo pradûrbhûto ..., tasmât kumâro Dîpaṅkaro nâma bhavatu* ».

2. Cf. la min. **II**, 12 (non reproduite). A voir la pose du Buddha entre ses deux assistants, tous deux blancs et porteurs d'un chasse-mouche (celui de droite

De ces images insulaires, on ne peut s'empêcher de rapprocher celles d'un Buddha représenté debout au milieu du « grand océan [1] ». Les inscriptions ne le désignent que sous le vocable d'Abhayapâṇi, mot à mot « celui qui a à la main l'absence de crainte », et en effet il lève sa droite dans le geste qui dissipe la terreur. S'agit-il encore d'une des manifestations de Dîpaṅkara et celui-ci avait-il pris le caractère d'une divinité protectrice des gens de mer ? C'est ce que donne à penser non seulement l'identité des images, mais encore le fait que l'inscription de la min. **II,** 10, accolait déjà au nom de Dîpaṅkara la mention d'*Abhayahasta*, synonyme d'*Abhayapâṇi*. On sait combien il y avait de bouddhistes parmi ces marchands qui faisaient le commerce tant avec les ports d'occident qu'avec la Chine et les îles du Sud. De nombreux récits, dont plusieurs étroitement mêlés à la légende de Dîpaṅkara, nous content comment un hommage rendu à propos au Buddha peut sauver cargaison et équipage [2]. Dans tous les cas il est clair qu'il s'agit, non pas de l'océan métaphorique des existences, mais bien de l'océan matériel. Nous en avons sous les yeux la représentation classique, tel que les textes nous le décrivent [3]. Le Buddha,

a un troisième œil au front, comme Indra), on croirait volontiers que l'enluminеur s'est mépris et a traité le sujet de la min. **I,** 79, dont nous aurons à nous occuper plus bas à propos des scènes légendaires. Remarquons toutefois que le Dîpaṅkara de Kanheri précédemment cité a aussi la main droite en *vara-mudrâ*. Mais le geste de l'*abhayapâṇi* est de beaucoup le plus ordinaire, et cela dès les bas-reliefs du Gandhâra. On le retrouve dans le Dîpaṅkara népâlo-tibétain reproduit par Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXII, 3 : seulement le geste de la main gauche est différent ; v. au contraire *ibid.*, pl. XXIII, fig. 5, un Çâkyamuni parfaitement identique de pose à notre pl. II, 2.

1. Cf. les min. **I,** 7 et **II,** 5 (v. pl. II, 4 et 5). Elles sont respectivement identiques pour la pose aux min. **I,** 1 et **II,** 10 (v. pl. II, 2 et 3).

2. V. par exemple les passages déjà cités de la *Bodhisattvâvadânakalpalatâ* (Râj. Mitra, p. 71) et du *Mahâvastu* (éd. E. Senart, t. I, p. 245).

3. V. par exemple le *Saddharmapuṇḍarîka*, XXIV, 6 (trad. Burnouf, p. 265).

quel qu'il soit, marche miraculeusement sur les flots, mais ses assistants ont pris place dans des bateaux ornés à la proue d'une tête d'animal et munis, en guise de gouvernail, d'une large pagaie, comme ceux que nous montrent les fresques d'Ajaṇṭâ[4]. Tout autour nous apercevons la haute mer avec

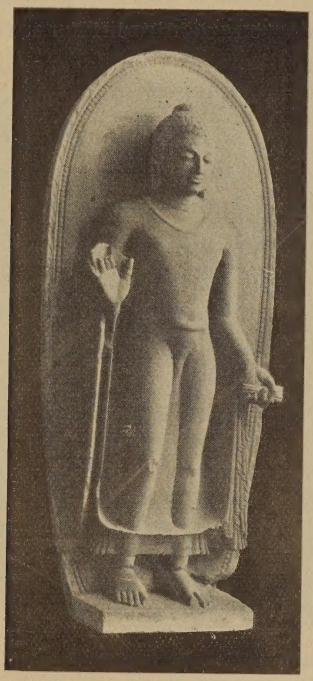


Fig. 8. — Buddha (Cf. Pl. II).
(*Provenant de Sârnâth. Musée de Calcutta. Hauteur* 1m,60).

ses vagues écumeuses, ses coquillages, ses tortues, ses chevaux marins, ses énormes poissons (*makara* ou *timitimiṅgila*) capables d'avaler un navire, et enfin ses Râkṣasas qui se font

4. V. J. Burgess, *Bauddha Rock-temples of Ajaṇṭâ*, pl. VII et XIX et p. 74.

un jeu de retenir les vaisseaux par la quille [1]. Si nous en croyons même les inscriptions, nous n'aurions pas, dans le personnage qui émerge sur nos deux miniatures à la droite du Buddha, un Râkṣasa vulgaire, mais bien le fameux Râhu, roi des Asuras. Que fait-il ici dans l'Océan? Comme il est le démon des éclipses, est-il aussi celui des naufrages, et le Buddha doit-il intervenir contre lui en faveur des matelots, comme il fit plus d'une fois en faveur du soleil et de la lune? Nous ne pouvons citer aucun texte à l'appui des suppositions que suggèrent ces miniatures. Du moins est-ce un fait déjà bien connu que la fréquente apparition de Râhu dans la légende bouddhique et nous apercevons encore son buste caractéristique sur plus d'un de nos bas-reliefs [2].

Là ne se bornent pas d'ailleurs les rapprochements que nous pouvons faire entre nos peintures et les images de pierre. Nombre de statues indiennes reproduisent exactement

1. V. le bas-relief de Bharhut ou un *makara*, avale bateau et équipage (Cunningham, *The stûpa of Bharhut*, pl. XXXIV, 2). Cf. dans Hiuen-tsang (trad. Stan. Julien, II, p. 475) l'histoire où les marchands prennent le *makara* pour un îlot, et veulent y débarquer tout comme Sindbad le marin. Rapprochez encore l'histoire du géant endormi qui arrête le bateau dans l'histoire de Vidûṣaka (*Kathâsaritsâgara*, III, **4**, 303). D'après Eitel (*Handbook*, etc), Râhu serait expliqué en chinois comme ayant le sens de « stoppage » ; d'après E. von Schlagintweit, il serait chez les Tibétains le démon de la paralysie (*loc. laud.*, p. 173).

2. Sur la fig. 30 par exemple nous le voyons parmi les divinités qui s'empressent autour du lit de nirvâṇa du Buddha. On l'aperçoit également au bas de la stèle de la fig. 27. On peut rapprocher les représentations de Râhu dans les groupes des *Navagrahas* ou « des neuf planètes ». Remarquons en passant qu'il est toujours représenté en buste, avec deux mains, et non comme une tête coupée. — Ici encore le *Ms. Add. 1643*, en nous montrant un Râhu d'aspect terrible (v. pl. II, 4), semble plus près de la tradition ancienne que le *Ms. A. 15*, dont le Râhu, beaucoup plus apaisé, semble converti d'avance (v. pl. II, 5). — Pour la légende de Râhu chez les Bouddhistes, v. L. Feer, *Etudes Bouddhiques* et C. R. Lanman, *Rig. Veda v. 40 and its Buddhist parallel* (*Festgruss an Roth*, Stuttgart, 1893). Cf. von Schlagintweit, *loc. laud.*, p. 73 et sqq. où c'est Vajrapâṇi (et non Viṣṇu) qui coupe en deux le corps du voleur d'ambroisie, etc.

la pose de ces diverses idoles de Dîpaṅkara. Nous en donnons deux spécimens, l'un nimbé et originaire de Mathurâ (fig. 7), l'autre auréolé et provenant de Sârnâth, près de Bénarès (fig. 8). Tous deux font de la main droite le geste de l'*abhaya-mudrâ* et soulèvent de la gauche, un peu au-dessous de la hanche, la « chute » savamment traitée de leur robe de moine. D'autres ont au contraire la main droite en

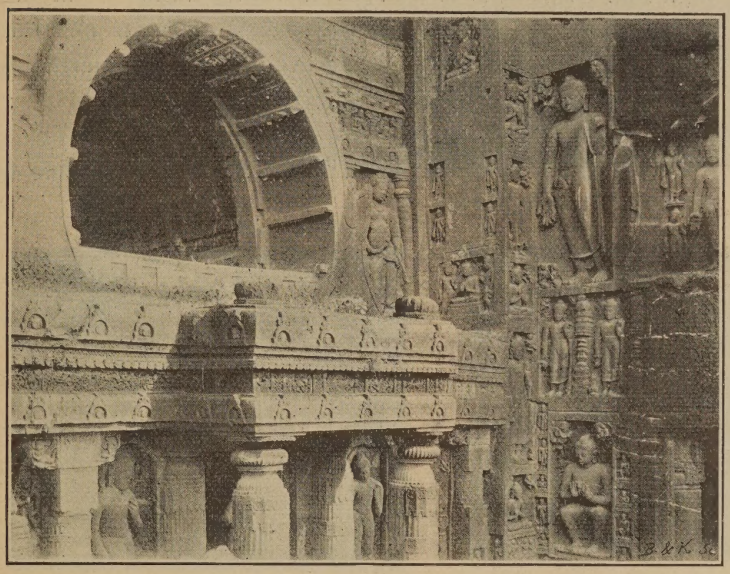


Fig. 9. — Buddhas (Cf. Pl. II et III).
(Façade de la cave n° XIX à Ajantâ.)

vara-mudrâ et retiennent sur l'épaule le pli de la robe : voyez par exemple les nombreux Buddhas, d'une exécution d'ailleurs si lourde, qui tapissent l'entrée de la grotte XIX à Ajaṇṭâ (fig. 9). Assurément nous ne prétendons pas soutenir, sur le seul indice d'une ressemblance de pose, que ce sont toutes là des statues de Dîpaṅkara. Peut-être artistes et fidèles y voyaient-ils simplement des images du Buddha Çâkya-

muni, à qui de telles attitudes n'étaient pas non plus étrangères[1]. Mais nous tenions à donner, à l'aide d'exemples choisis dans les diverses parties de l'Inde, cette première preuve que les figures de nos miniatures correspondent bien à la réalité. Comparez en effet les détails de ces représentations, tant peintes que sculptées : pose, geste, attributs ou costume, tout est pareil. Il n'est pas jusqu'à la curieuse indication des lignes du corps sous la transparence de l'étoffe — un des traits caractéristiques de nos dessins — que nous ne trouvions laborieusement réalisée à travers la robe de pierre des statues.

1. V. par exemple les diverses poses du Buddha Çâkyamuni dans les scènes de sa vie (pl. X et fig. 29 et 30).

---

1 Ajantâ, Cave n° XIX

2 Ms. Add. 1643, n° 1

3 Ms. A. 15, n° 10

4 Ms. Add. 1643, n° 7

5 Ms. A. 15, n° 5

§ II. — *Le Buddha Çâkyamuni.*

Les onze miniatures inscrites, qui nous restent à étudier, donnent cinq images différentes d'un autre Buddha en qui nous devons reconnaître celui de notre âge, ou, comme l'appellent volontiers les textes sanskrits, Çâkyamuni. Toutes sont assises : et en effet il n'est personne devant qui le Buddha doive se lever. Apparemment il n'est représenté debout que lorsqu'il est supposé en marche. Une légende rapportée par Fa-hien et Hiuen-tsang parle bien d'une statue de Buddha qui se lève respectueusement, mais c'était devant l' « Honorable du siècle » lui-même : un tel portrait ne pouvait saluer que son original [1].

Tout d'abord il nous faut mettre à part deux représentations impossibles à localiser, au moins pour des cosmographes européens. Nous possédons de chacune deux répliques [2]. Les quatre inscriptions s'accordent à nommer le Buddha par son titre bien connu de *Bhagavàn*, « le Bienheureux ». Les quatre miniatures (sauf toutefois **II,** 1), le montrent de trois quarts et assis à l'européenne ; trois lui assignent le geste de l'enseignement et une (**II,** 14) celui de l'argumentation ; toutes l'entourent d'un nombreux auditoire. Nous avons donc affaire à des scènes de prédication ; la mention *dharma-*

1. Fa-hien localise la légende à Çrâvastî (v. trad. Legge, p. 56 et trad. Beal, t. I, p. XLIV) et Hiuen-tsang à Kauçâmbî (v. trad. Stan. Julien, t. II, p. 284 et trad. Beal, t. I, p. 235).

2. Cf. les min. **I,** 12 et **II,** 14 (v. pl. III, 2) et les min. **I,** 15 (v. pl. III, 1) et **II,** 1.

deçana ne laisse d'ailleurs là-dessus aucun doute ; mais où le Buddha prêche-t-il la loi et à qui ?

D'après deux des inscriptions, celles des miniatures **I**, 12 et **II**, 14, nous nous trouvons dans le ciel des « Trayastriṃças ». Ce séjour des « Trente-trois » est, comme on sait, le dixième des trente-deux ciels superposés du Bouddhisme. Étage le plus élevé du *Kàmadhàtu* (le monde inférieur soumis à l'empire du désir), il est situé sur le sommet du Sumeru : et la miniature **I**, 12 indique en effet que nous sommes sur une montagne. C'est dans ce ciel que le Buddha serait monté pour instruire sa mère qui, morte sept jours après sa naissance, aurait dû à ses mérites de renaître à la cour d'Indra : c'est de là que nous le verrons redescendre par une échelle merveilleuse. S'agit-il justement ici de ce fameux incident de sa légende? Pour l'affirmer, nous devrions être en état de reconnaître et de désigner clairement parmi les Dévas ou les Bodhisattvas qui lui servent d'auditeurs le personnage qui représente sa mère : or, nous en serions bien empêchés. Peut-être avons-nous simplement ici une scène de ce que les sûtras mahâyânistes nous donnent comme la première période de prédication du Buddha. Ils imaginent en effet qu'aussitôt parvenu à la Bodhi, avant d'entreprendre sa mission sur la terre, il commença par éclairer les dieux et les Bodhisattvas : ainsi le soleil commence par illuminer le faîte des collines [1]. Tout d'abord on nous le décrit comme assis sous un arbre spécial de la Bodhi et entouré d'innombrables personnages mythologiques : puis la scène change et se transporte successivement dans les divers paradis des Dévas, à commencer par celui d'Indra qui est justement le « Trayastriṃça » de nos deux scribes.

Il se peut donc que les deux précédentes miniatures repro-

1. Pour cette interprétation, nous nous en référons aux renseignements donné par Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 18 et sqq.

duisent ce dernier épisode. Nous ne serions pas éloignés de penser que les deux autres[1] représentent celui qui le précède immédiatement : du moins rien ne manque-t-il à la scène, pas même l'arbre. Remarquons toutefois que le *Ms. A. 15* mêle des moines à l'auditoire qui, dans le *Ms. Add. 1643*, est uniquement composé de Bodhisattvas[2]. Ce qui est sûr, c'est que l'image est celle du « Bienheureux à l'exposition des *yânas* ou véhicules ». On reconnaît dans ce dernier terme l'une des expressions courantes du Bouddhisme, dont les deux grandes ramifications ont reçu le nom de « grand » et de « petit Véhicule », de Mahâ-yâna et de Hîna-yâna. Est-ce à dire que ce soit à ceux-ci que l'allusion s'applique? Pour notre part nous ne le croyons pas. Nous avons affaire à un texte et à une peinture mahâyânistes et l'on ne voit pas bien le Buddha exposant à son tour le petit véhicule à ces Bodhisattvas dont le culte constituait, aux yeux d'I-tsing, la principale caractéristique de l'autre secte[3]. Il s'agirait donc ici, moins des doctrines abstraites que des vivants modèles auxquels l'homme pouvait s'attacher pour atteindre le salut. On se rappelle que ces *yânas* étaient plus volontiers au nombre de trois[4] : c'était d'abord le mode sublime des Bodhisattvas, ces sauveurs de profession de l'humanité souffrante, puis le procédé déjà moins recommandable des « Pratyeka-buddhas », des Buddhas sans maîtres ni disciples, et enfin le système

1. A savoir les min. **I,** 15 (v. pl. III, 1) et **II,** 1.

2. Il va de soi que sur ce point encore l'autorité traditionnelle du *Ms. Add. 1643*, avec son chiffre invariable et fatidique de cinq auditeurs mythologiques nous paraît l'emporter sur celle du *Ms. A. 15*, où les auditeurs sont mêlés et en nombre variable (de sept à neuf).

3. Cf. I-tsing, *A Record of the buddhist Religion*, trad. J. Takakusu, p. 14.

4. Sur les trois *yânas*, v. Kern, *Manual*, p. 61 ; Eitel, *Handbook*, *sub verbo* « *triyâṇa* », etc. Dans le *Saddharmapuṇḍarika* (ch. III), le Buddha explique que les trois *yânas* ne sont d'ailleurs que trois moyens différents d'atteindre un même but.

plus humble des Çrâvakas ou auditeurs convertis. Tel nous semble être le sens de nos deux inscriptions ; mais si elles nous permettent de préciser le sujet de la scène, elles ne nous four-

Fig. 10. — Buddha (Cf. Pl. III, 4).
(*Provenant de Sârnâth. Bristish Museum. Hauteur* 1m,15).

nissent aucun moyen d'en déterminer l'occasion ni le lieu[1].

1. Notons que la min. **I,** 15 (v. pl. III, 1) est divisée en deux compartiments. Dans celui de droite, nous avons un personnage en qui les miniatures et inscriptions **I,** 18 (v. pl. IX, 2) et **II,** 20 nous permettront de reconnaître Jambhala. Peut-être est-ce encore lui qui est aux écoutes derrière le dossier du trône du Buddha de la min. **II,** 14 (v. pl. III, 2). Cf. plus bas, à la suite du chapitre sur les Bodhisattvas.

En revanche les sept autres miniatures nous présentent des images localisées et nullement mythiques. Deux d'entre elles, par exemple, reproduisent la même idole du pays de Puṇḍavarddhana (*sic*), dans le N.-O. du Bengale ; les deux inscriptions l'appellent : « Le Seigneur Buddha des Trois-refuges » ou simplement les « Trois-refuges[1]. » Ces trois *çaraṇas* ne sont pas une expression moins familière à la langue bouddhique que les trois *yânas* de tout à l'heure. Ce sont naturellement le Buddha, le Dharma et le Saṅgha — le maître, la doctrine et la communauté — ces trois termes de la fameuse triade bouddhique en qui les disciples déclaraient par trois fois mettre leur recours. Le nom de cette image n'a donc rien qui puisse nous surprendre : nous en dirons autant de son attitude, qu'on aurait tort de croire tout à fait exceptionnelle chez un Buddha. Celle surtout de miniature **I**, 8 est franchement assise à l'européenne, de face, sur un siège à pieds et à dossier garni de coussins (v. pl. III, 4). Mais nous avons déjà fait observer que cet « âsana » n'est ni inconnu ni même rare dans l'Inde ancienne[2]. Nous venons d'en voir d'autres exemples dans nos miniatures (v. pl. III, 1 et 2). On trouvera sur les fig. 9, 10 et 29 plusieurs spécimens très bien conservés de statues précisément assises de la même façon.

Les deux miniatures suivantes nous montrent encore le Buddha enseignant ; mais cette fois il a les jambes croisées à l'indienne[3]. Le trait caractéristique de cette image est qu'elle a pour « assistants » des animaux. Ce sont des éléphants blancs à tête rouge. Sur l'une des représentations quatre de

1. Cf. les min. **I**, 8 (v. pl. III, 4) et II, 6.

2. V. plus haut, p. 67. — Pour d'autres spécimens de statues ainsi assises, v. encore au musée de Calcutta le n° 42 de Sârnâth (*Catalogue* d'Anderson, part. II, p. 24), etc.

3. Cf. les min. **I**, 11 et **II**, 13 (v. pl. III, 3). On trouvera encore sur la fig. 9 des spécimens de statues identiques pour ce qui est de la pose et du geste.

ces fidèles d'un nouveau genre rendent hommage au Maître : sur l'autre, ils ne sont que deux et rappellent, avec leurs trompes levées au-dessus de la tête du « Bhagavân » les groupes bien connus dont la déesse Çrî est l'ordinaire héroïne[1]. Les deux inscriptions sont d'accord pour placer l'idole aussi vénérée à Kalaçavarapura. Nous savions déjà que cette ville possédait au VIIe siècle un sanctuaire bouddhique célèbre : M. Sylvain Lévi en a déchiffré et restitué très exactement le nom, d'après la transcription chinoise, dans la troisième des cinq stances de l'*Aṣṭa-mahâ-çrî-caitya-stotra* du roi Harṣavarddhana ; mais ce serait, semble-t-il, la première fois que ce nom se rencontre dans un texte sous sa forme sanskrite. Assurément cette confirmation a son prix : il faut reconnaître toutefois que la situation géographique de cette ville continue à rester pour nous un mystère que ces inscriptions ne nous permettent pas d'éclaircir[2].

Nous arrivons enfin à une idole célèbre entre toutes et qui nous est aussi bien connue par les textes que par les fouilles, à savoir celle du temple de Mahâbodhi à Bodh-Gayâ.

1. Comparez la pl. III, 3 aux bas-reliefs représentant Çrî entre les deux éléphants qui la baignent (v. par exemple Grünwedel, *loc. laud.*, fig. 9, 10 et 25 ou Fergusson, *Tree and Serpent Worship*, pl. VIII). On peut encore rapprocher de ces miniatures les bas-reliefs de Bharhut, où le Buddha (invisible et présent, comme toujours dans la vieille école indienne) est honoré par des éléphants prosternés devant son trône (v. Cunningham, *Stûpa of Bharhut*, pl. XV et XXX). Des scènes analogues se retrouvent à Sânchi. — Ces éléphants sont-ils des *gandhahasti* (Cf. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien ; t. III, p. 1, et trad. Beal, t. II, p. 138) et ont-ils quelque chose à faire avec la mention *gandhavatyâ* (sic) de l'inscription de la min. **I**, 11 ?

2. V. Sylvain Lévi, *Une poésie inconnue du roi Harṣa Çîlâditya* (*Actes du 10e congrès international des Orientalistes*, Genève, 1894, section I). Doit-on croire à un certain ordre géographique dans l'énumération des sanctuaires et la mention de Kalaçavarapura entre le Kâmarûpa et Kâñcî doit-il nous le faire chercher dans les parages de la côte des Circars, où nous retrouverions justement les Çavaras, — les *Sabaroi* de Ptolémée ? Il semble toutefois plus conforme au génie de la langue de lire Kalaça-varapura (Cf. le Kalaçapura du *Kathâsaritsâgara*), ce qui couperait court à cette hypothèse.

On l'appelait l'image du Vajrâsana. Ce « siège de diamant » était celui sur lequel le Buddha avait jadis pris place, au pied de l'arbre sacré de l'illumination ; il passait pour le

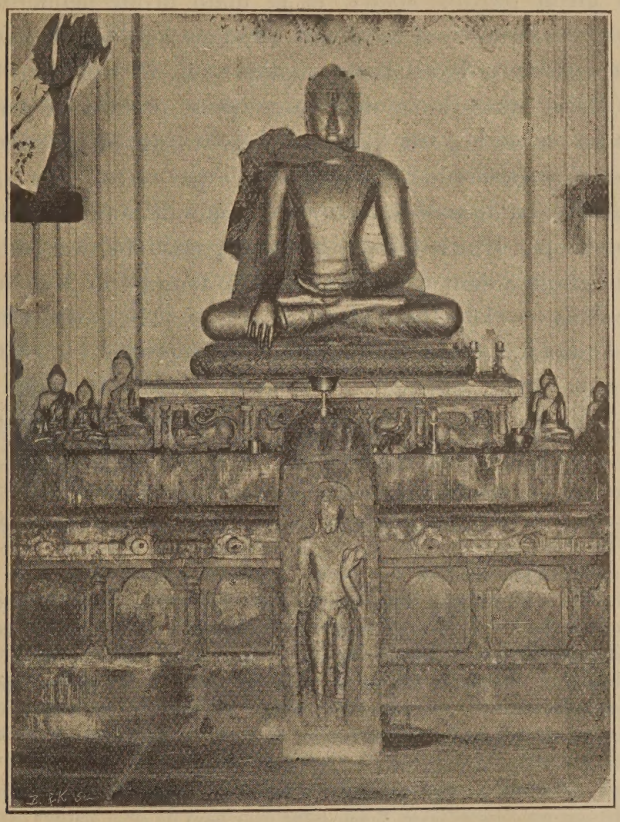


Fig. 11. — Buddha du Vajrasana (Cf. Pl. III, 5).
(Vue de l'autel intérieur du temple restauré de Mahâbodhi).

centre de l'univers et le seul endroit capable de supporter le poids d'un Buddha et de sa pensée[1]. Quant à la statue,

1. V. Kṣemendra, *Daçâvatâra-carita*, IX, st. 40 : « *Tataḥ sa niṣkampam avâpya deçam Vajrâsanâkhyam...* ». Cf. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. I,

Hiuen-tsang nous la décrit tout au long. Elle était assise à l'indienne, les jambes croisées et le pied droit en dessus, dans une attitude imposante, la main gauche reposant dans son giron (*dhyâna-mudrâ*) et la main droite pendante, la paume en dedans, et les doigts allongés vers le sol (*bhûmi-sparça-mudrâ*). Jadis, nous explique-t-il, le Buddha, tenté par Mâra, sortit de sa méditation pour prendre la terre à témoin : c'est le geste que reproduisait cette image merveilleuse et quasi-divine [1]. Or si l'on n'a pas retrouvé la statue originale (ou du moins aucune qui répondît aux dimensions données par Hiuen-tsang), nous en possédons de nombreuses répliques, tant dans les niches du temple de Mahâbodhi que dans les chapelles d'alentour ; l'une d'elles a été rétablie sur l'autel lors des restaurations récentes (v. fig. 11 [2]). Qu'on

p. 140 et t. II, p. 458, etc. — Il semble que cette dévotion spéciale au Vajrâsana dont Hiuen-tsang, I-tsing, les inscriptions de Bodh-Gayâ et Târânâtha nous donnent tant de témoignages, soit d'origine assez moderne. Nous ne voyons pas par exemple que le *Lalitavistara* en parle, mais seulement du Bodhimaṇḍa. Fa-hien lui-même semble en être resté à la vieille forme de la légende où le Buddha s'asseoit simplement sur une jonchée d'herbe au pied de l'arbre de la Bodhi (trad. Beal, t. I, p. LXII ; Hiuen-tsang ne sait plus trop que faire de cette histoire, trad. Beal, t. II, p. 123 ou trad. Stan. Julien, t. II. p. 472). Remarquez toutefois que Fa-hien mentionne dans le voisinage deux trônes carrés de pierre sur lesquels le Buddha se serait assis, et qu'on voit déjà sur les bas-reliefs de Bharhut (Cunningham, *Stûpa of Bharhut*, p. XXX) de ces trônes fort analogues à ceux qu'ont fait retrouver les fouilles de Bodh-Gayâ (Cunningham, *Mahâbodhi*, pl. XIII).

1. V. plus haut, p. 69. — Cf. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. II, p. 466-70. I-tsing est d'accord avec Hiuen-tsang pour faire de cette statue l'œuvre de Maitreya (*Les religieux éminents*, trad. Ed. Chavannes, p. 16, lire : « Il admira (à Mahâbodhi) la figure vénérable qui a été faite *par* le Compatissant... », selon la rectification faite par M. Ed. Chavannes, dans ses *Inscriptions chinoises de Bodh-Gayâ*, p. 10 du tirage à part). Târânâtha rapporte une version un peu différente mais non moins merveilleuse de la légende et attribue l'image à des artistes divins (trad. Schiefner, p. 20). V. d'ailleurs une étude sur les origines de cette statue dans la *Revue de l'histoire des Religions* (novembre-décembre 1894, p. 344-8).

2. Le pseudo-temple hindou de Mahâbodhi étant ouvert à tout venant, nous

veuille bien lui comparer d'une part les ex-votos d'argile de Mahâbodhi et d'autre part nos miniatures (v. pl. III, 5) : on reconnaîtra leur parfaite fidélité à rendre le costume, l'attitude et le geste.

La lecture de nos trois inscriptions achèvera de nous édifier sur l'identité foncière des modèles primitifs de toutes ces reproductions, peintes, moulées ou sculptées. Tout d'abord elles ne parlent que du Vajrâsana. Ceci nous est une preuve de plus que ce terme servait dans le langage courant à désigner, non le « siège de diamant » mais bien l'idole qui y était assise dans la pose ci-dessus décrite. C'est avec raison que M. Ed. Chavannes avait déjà reconnu un modèle de cette statue dans les mentions chinoises du « vrai visage du trône de l'intelligence » ou « du diamant[1] ». De nos trois images d'ailleurs, la première n'est donnée que comme la reproduction d'une simple copie, celle que l'on vénérait à Râḍha ou Râhr, dans le Bengale occidental[2]. Les deux autres prétendent représenter l'original lui-même. L'inscription de l'une est sur ce point des plus explicites : « le Vajrâ-

n'avons pas eu la moindre difficulté à prendre cette photographie. Selon une coutume très ancienne et dont on a déjà des exemples au Gandhâra, la statue a été entièrement recouverte de feuilles d'or par la piété des pèlerins actuels, et c'est ce qui lui donne cet éclat métallique. Le manteau dont elle est ordinairement emmaillotée a été rejeté sur l'épaule droite pour permettre de la photographier. Il ne faudrait d'ailleurs pas voir, dans cette façon d'habiller les idoles, un rite proprement brahmanique, ni une marque du mauvais goût moderne. L'ancienne statue devait jadis être affublée exactement de même, si nous en croyons tous les témoignages, épigraphiques et autres, qui nous parlent de *kâṣâyas* offerts à la statue du Vajrâsana à Mahâbodhi. Cf. Ed. Chavannes, *Les inscriptions chinoises de Bodh-Gayâ* (*Revue de l'histoire des Religions*, t. XXXIV, n° 1, 1896), p. 15, 22, 50, 52, etc. — Pour d'autres répliques en pierre du même modèle, v. encore Cunningham, *Mahâbodhi*, pl. XXVI, ou Râj. Mitra, *Buddha-Gayâ*, pl. X. Cf. enfin d'innombrables reproductions sur ces sceaux d'argile que les pèlerins offraient en *ex-voto* (Cunningham, *ibid.*, pl. XXIV).

1. V. Ed. Chavannes, *ibid.*, p. 10, note 1.

2. Cf. la min. **I**, 37 (non reproduite). Qu'est-ce que ce mot énigmatique de *lûtâ* ?

sana de Mahâbodhi[1]. » Qu'il en soit de même de l'autre, c'est ce que prouve le luxe tout particulier d'épithètes qu'elle doit à sa sainteté. Deux d'entre elles, *bhaiṣajya* c'est-à-dire « médicinale » et *ârogyaçâlî*, « ou salutaire » font sûrement allusion aux cures miraculeuses que l'idole était censée accomplir. Quant à la troisième, celle de *Bhaṭṭâraka* ou « Seigneur », il est assurément curieux de la retrouver encore de nos jours au Népâl, unie au même nom de Vajrâsana, au pied de la même image[2]. Sur ce point, où l'abondance des renseignements rend la vérification possible, la valeur historique de nos documents se trouve ainsi confirmée de toutes parts.

Avant de passer aux Bodhisattvas, il nous reste encore à signaler un personnage surprenant qui a le costume, mais non la couleur ni les signes des êtres déjà parvenus à la Bodhi. L'inscription nous apprend qu'en fait nous sommes en présence d'un « Avalokiteçvara sous forme de Buddha » tel qu'il était adoré « en Chine[3] ». Blanc, à son habitude, et non jaune, marqué de l'*ûrṇâ* mais non de l'*uṣṇîṣa*, il est assis à l'indienne, vêtu de la robe rouge, les deux mains en *dhyâna-mudrâ*. De chaque côté du temple qui l'abrite, des moines jaunes à robe rouge ou verts à robe jaune lui

1. Cf. la min. **II,** 2 (non reproduite). Entraîné par son sujet, l'artiste a même cru devoir commenter pour ainsi dire le geste de la statue en la faisant assaillir par l'armée de Mâra ; il verse ainsi dans un sujet légendaire sur lequel nous aurons à revenir plus bas (Cf. la min. **I,** 83).

2. Cf. la min. **I,** 76 (v. pl. III, 5). Au lieu d'*ârogaçâlî* lire *ârogyaçâlî* ? Cette épithète et celle de *bhaiṣajya* font déjà prévoir les « Buddhas de médecine » du Tibet (E. von Schlagintweit, *loc. laud.*, p. 172 et L. Waddell, *Lamaism*, p. 353). Pour le *Bhaṭṭâraka-Vajrâsana* v. Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXII, fig. 4 et p. 99.

3. Cf. la min. **I,** 31 (v. pl. III, 6). Sur le sens spécial de *Mahâcîna*, « Chine septentrionale », cf. I-tsing, *Les Religieux éminents*, trad. Ed. Chavannes, p. 55, note 3. — Pour les diverses formes d'Avalokiteçvara ou Kouan-yin, v. Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 208 et 282, etc.

rendent hommage. On sait qu'au témoignage des bouddhistes chinois, Avalokiteçvara ou Kouan-Yin pouvait prendre à son gré n'importe quelle apparence, que ce fût celle de Buddha, de *Déva* ou d'homme. Cette curieuse miniature nous le montre sans doute sous l'une des trente-deux formes dont le revêtait tour à tour la piété chinoise. Apparemment celle-ci avait aux yeux des fidèles l'avantage de combiner en une seule image la suprême dignité du Buddha et les vertus miséricordieuses du Bodhisattva.

---

1 Ms. Add. 1643, n° 15

2 Ms. A. 15, n° 14

3 Ms. A. 15, n° 13

4 Ms. Add. 1643, n° 8

5 Ms. Add. 1643, n° 76

6 Ms. Add. 1643, n° 31

III

LES BODHISATTVAS. — AVALOKITEÇVARA

Il est temps de nous occuper tout spécialement, et sous sa forme ordinaire, de ce dieu sauveur du Bouddhisme, « océan de miséricorde » et symbole de toute compassion. Aucun Bodhisattva peut-être n'est chez les bouddhistes du Nord l'objet de plus de vénération, le sujet de plus de légendes[1] ; aucun ne revient plus souvent dans nos miniatures, encore qu'il n'y soit pas le seul. Les inscriptions du *Ms. Add. 1643* le nomment toujours « Lokanâtha » et celles du *Ms. A. 15* plus volontiers « Lokeçvara », le Protecteur ou le Seigneur du monde[2]. Elles nous montrent son culte répandu dans toute l'Inde, sans parler de la Chine, du Gandhâra aux bouches du Gange et du Népâl à Ceylan.

Un peu de statistique est ici nécessaire. Nous possédons en tout d'Avalokiteçvara quarante et une images[3] où il figure comme personnage central, sans compter celles où il apparaît comme assistant du Buddha Dîpaṅkara par exemple. Le

1. Parmi les textes népâlais, le *Guṇakâraṇḍavyûha* et le *Kâraṇḍa-vyûha* sont spécialement consacrés à sa gloire (Cf. Râj. Mitra, *Buddhist Sanskrit Literature*, p. 95 et 101).

2. L'inscription de la min. **II**, 21, l'appelle aussi Lokanâtha. Ces noms seraient restés courants au Népâl d'après les nombreux exemples cités par Bhagv. Indrâjî (*loc. laud.*, p. 100-102) et au Tibet (v. L. Waddell, *Indian Buddhist Cult of Avalokiteçvara*, p. 58).

3. Pour les numéros de ces 41 miniatures, v. à l'index sous le mot *Avalokiteçvara*. Cf. pl. IV et V.

Ms. Add. 1643 en compte trente et une (en y comprenant le n° 69), et le *Ms. A. 15* dix (dont une non-inscrite). Sur ce nombre vingt-trois sont debout, dont quatre à quatre bras, une à six et deux à douze; une enfin en a théoriquement mille. Des dix-huit images assises, quinze ont la forme strictement humaine; une a quatre bras, une autre en a six et trois faces; une autre enfin a douze bras et onze têtes.

Sur toutes ces miniatures Avalokiteçvara est représenté avec le teint blanc, sauf au Népâl, où il est rouge. Il est toujours costumé en Bodhisattva, excepté dans la min. **I,** 31, dont nous venons de parler et sur laquelle il est déguisé en Buddha. Sa coiffure est le plus souvent haute et noire, en forme de mitre; il est très rare qu'on y voie paraître son *Dhyâni-Buddha* Amitâbha, ainsi qu'il est fréquent dans les sculptures[1]. Comme attributs, il tient presque toujours de la main gauche la longue tige d'un lotus rose à moins que celle-ci ne vienne passer sous son bras. Quand il a plus de deux mains, il tient également le rosaire et le livre, parfois le flacon d'ambroisie. La main droite, à peu d'exceptions près, est toujours dans la pose de la charité[2]. Il a

1. Citons pourtant l'exemple de la min. **II,** 9 (non reproduite). Cf. fig. 12. A ce propos, M. L. de la Vallée-Poussin a bien voulu attirer notre attention sur une série d'expressions contenues dans le premier chapitre de son *Pañcakrama*. Les divinités, tant mâles que femelles, qui entrent dans la décoration du *maṇḍala*, sont dites tour à tour *svanâtha-mukuṭa, Vairocâna°* ou *Ratnasambhava-maulika, Akṣobhya-kṛtaçekhara, Amitâbha-kirîṭin*, etc. (V. *Pañcakrama*, éd. de la Vallée-Poussin, I, vers 107-194). Nous croyons avec lui que toutes ces expressions reviennent à dire : « *portant dans leur diadème l'image de tel ou tel Dhyâni-Buddha* », et peuvent par suite servir de commentaire aux sculptures. On voit que cet usage n'est pas particulier à Avalokiteçvara ; il n'est même pas spécial à l'Inde, car nous retrouvons par exemple à Palmyre ce même procédé qui consiste à insérer des figurines dans la coiffure des statues.

2. Pour ces exceptions cf. les min. **I,** 20 (v. pl. V, 4) et 25-27 (v. pl. IV, 5), et **II,** 28, où la main droite est en *abhaya-mudrâ* ou *vitarka-mudrâ*, et les min. **I,** 73, et **II,** 22 et 31 (v. pl. V, 5), où les deux mains sont réunies en *dharmacakra-mudrâ*. Târânâtha nous parle, à propos de Candragomin, d'une statue d'Avalokiteçvara « au doigt levé » ; mais la preuve que cette pose n'était

quelquefois jusqu'à quatre assistants, toujours féminins, semble-t-il. Celui qui revient le plus souvent est la Târâ verte, toujours à sa droite. D'autres assistants, rouges ou encore jaunes à deux ou quatre bras, sont des formes différentes de Târâ et de Mârîcî, ou même de la Prajñâpâramitâ. Il se peut pourtant qu'un personnage rouge et terrible, coiffé d'une tête de cheval, et toujours à sa gauche, soit Hayagrîva[1]. Enfin le *preta* apparaît à plusieurs reprises, agenouillé au-dessous de sa main droite.

Passons rapidement en revue, en nous aidant des inscriptions, ces quarante et une miniatures et tout d'abord celles qui le représentent en pied.

§ 1. — *Figures d'Avalokiteçvara debout.*

Parmi les images d'Avalokiteçvara debout et à forme humaine, il faut faire une place à part aux deux idoles népâlaises des min. **I,** 6 et **II,** 4. Elles ont en effet ce caractère commun que, par une exception unique, elles sont rouges ; cette divergence et cet accord ne sauraient être purement accidentels. Evidemment au Népâl la couleur rouge d'Amitâbha avait passé à son *Dhyâni-Bodhisattva*[2]. Toutes deux d'ailleurs sont connues. Celle du *Ms. Add. 1643* n'est rien moins que l'Avalokiteçvara de la colline de Svayambhû, dont il a déjà été question plus haut[3]. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'autre l'idole non moins célèbre qui, au témoignage de Bhagvânlâl Indrâjî, ferait processionnelle-

pas habituelle, c'est qu'on avait cru devoir inventer une légende pour l'expliquer. (Trad. Schiefner, p. 154.)

1. Pour Hayagrîva (?) et le *preta*, voy. pl. IV, 4.

2. Pour la mention d'un Avalokiteçvara rouge au Népâl dans le *Svayambhûpurâṇa*, v. Râj. Mitra, *B. S. Lit.*, p. 258. Cf. la pl. VI de D. Wright, *History of Nepal*, où Avalokiteçvara est également rouge.

3. V. p. 56.

ment la navette entre Lalitapattana et le village de Bungamati[1]. On ne s'étonnera pas de voir paraître à leurs côtés les deux Târâs verte et blanche, dont nous savons que le culte était déjà si populaire au Népâl et au Tibet dès le VIIe siècle[2]. La miniature **II,** 4 (v. pl. IV, 1) y ajoute encore deux autres formes plus rares, l'une rouge et l'autre jaune, de la même Târâ.

La couleur de ces deux images est spéciale ; la miniature **I,** 4 au contraire peut passer pour une représentation typique d'Avalokiteçvara (v. pl. IV, 2). D'après son inscription et celle de la miniature **II,** 9, ce serait l'idole miraculeuse de la « montagne Kâpota dans le Magadha ». Hiuen-tsang et son biographe se répandent en détails sur le « Couvent du pigeon », son origine et ses merveilles ; nous nous bornons à y renvoyer le lecteur. Nous retenons seulement ce que le premier nous dit de la statue. Il insiste sur sa beauté à la fois majestueuse et touchante en dépit de sa petite taille ; c'est ce dont nos miniatures ne nous permettent guère de juger : « Dans sa main, dit-il encore, elle tient une fleur de lotus » ; nos deux images ont un *padma* dans la main gauche. « Il porte sur sa tête une image du Buddha », sans doute d'Amitâbha ; l'enlumineur du *Ms. Add. 1643* l'a oubliée, mais celui du *Ms. A. 15* a bien représenté un Amitâbha rouge dans la coiffure de son « Lokeçvara[3] ». Malheureusement tous deux sont en désaccord sur l'attitude de la statue que l'un nous montre assise et l'autre debout, et Hiuen-tsang ne nous fournit aucun moyen de décider lequel était resté le plus voisin du modèle[4].

1. Toutefois l'inscription ne porte, outre la mention « Nepâle », que « Vugama ». Ce serait l'image connue sous le nom de Matsyendranâtha. V. Bhag. Indrâjî, *loc. laud.*, p. 100, et *Inscriptions from Nepâl*, p. 7. Bungamati ou Bungmatî est un gros bourg à quatre milles au sud de Katmandu.

2. Sur l'identification des deux princesses, l'une népâlaise et l'autre chinoise, femmes de Srong-tsan-gam-po, avec les formes blanche et verte de Târâ. v. G. de Blonay, *La déesse buddhique Târâ*, p. 2.

3. Cf. fig. 12. V. plus haut, p. 98, note 1.

4. V. trad. Stan. Julien, t. I, p. 172, et t. III, p. 62. Ni le conte que le dieu

Fig. 12. — Avalokiteçvara (Cf. Pl. IV, 4).

(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur* 0m,85).

Nous avons déjà dit qu'un tel désaccord était tout à fait exceptionnel[1] ; il ne se reproduira plus qu'une fois, à propos de Maitreya, et encore n'a-t-il d'importance que dans le cas qui précède. Nous avons par exemple dans nos deux manuscrits le même Avalokiteçvara du pays de Samaṭata, aux bouches du Gange[2] ; les deux miniatures nous le montrent debout, la main droite dans la pose de la charité et la main gauche tenant le lotus rose ; seulement celui du *Ms. A. 15* n'a, à proprement parler, que deux assistantes au lieu de quatre (v. pl. IV, 3). Les deux répliques d'un autre Avalokiteçvara tout pareil du Magadha sont au contraire d'accord jusque dans le nombre, sinon la couleur, de leurs quatre personnages secondaires[3].

Deux autres copies d'une image très analogue se font pendant dans le seul *Ms. Add. 1643*[4]. Elles représenteraient l' « Avalokiteçvara de la montagne de Valavatî, dans la contrée de Kaṭâha » (v. pl. IV, 4). Son intérêt particulier réside dans ses assistants, également au nombre de quatre. Outre deux formes de Târâ, nous apercevons en effet à sa gauche le démon rouge Hayagrîva (à moins que ce ne soit une autre forme de Mârîcî) et à sa droite un *preta* agenouillé qui tend la dérisoire ouverture de sa bouche effilée et soulève ses deux mains réunies vers celle d'Avalokiteçvara comme pour boire

sortait parfois de la statue pour apparaître aux fidèles, ni le fait que les guirlandes de fleurs qu'on lui jetait de derrière une balustrade restaient parfois accrochées à ses bras ne supposent nécessairement que l'idole fût debout. Nous inclinerions pourtant à croire qu'ici encore c'est le *Ms. Add.* 1643 qui a raison.

1. V. p. 42.

2. Cf. les min. **I,** 19, et **II,** 21 (v. pl. IV, 3). La première inscription seule porte *Samâṭate*, mais les deux s'accordent sur la mention *Campita* ou *Campitalâ*.

3. Cf. les min. **I,** 9, et **II,** 7, et leur mention spéciale de *Macchîti°* ou *Macchâtivaṭi* (la graphie népâlaise est *°vahti*).

4. Cf. les min. **I,** 26 et 28 (v. pl. IV, 4, et cf. p. 41). Les inscriptions écrivent, selon leur habitude, *Kahtâha*. Le *Kaṭâha-dvipa* se retrouve dans le *Kathâsaritsâgara* et a fait penser au Kathay de Marco Polo.

à cette fontaine de compassion l'oubli de sa soif inextinguible. On ne saurait donner une meilleure description de son geste : mais cela ne veut pas dire qu'il faille l'interpréter de cette façon[1]. Selon toute vraisemblance aucune ambroisie n'est supposée couler de la main d'Avalokiteçvara et le *preta* se borne en réalité à faire le salut en forme de coupe de l'añjali : « *kṛtâñjalipuṭa* » le décriraient les textes. Quoi qu'il en soit, tous ces détails nous permettent de rapprocher sûrement cette représentation de telle statue du Magadha, comme celle de la figure 12, par exemple. Rien n'y manque, ni le nombre, ni le caractère particulier des assistants, pas même la voûte de rochers qui s'arrondit au haut de la stèle exactement comme sur la miniature ; on ne pourrait après cela conserver aucun doute sur l'identité du personnage central, si d'ailleurs le lotus qu'il porte à la main gauche n'avait seul suffi à y faire depuis longtemps reconnaître un « Padmapâṇi », synonyme d'Avalokiteçvara.

Il suffit de renvoyer à ces images pour la description des sept autres Avalokiteçvaras, debout, à forme humaine, que contient encore le *Ms. Add. 1643*. L'un est de Jâruha, dans le Magadha[2]. Un autre était de Dedapura dans le pays de Varendra[3]. Trois sont localisés dans le Konkan : le premier porte l'épithète de « Mahâviçva » et a son temple dans le voisinage d'un stûpa ; il en est de même du second, dit « Marṇṇava », à Valivaṅkâṇa ; le troisième enfin, de Can-

1. Cette interprétation nous paraît donc douteuse, du moins à l'origine et pour les images indiennes, car la vue du geste a dû la suggérer tout naturellement aux Tibétains. C'est ainsi que sur l'une des peintures de la collection B.-H. Hodgson (Népâl n° 9) on voit cinq *pretas* se désaltérer chacun à l'un des filets d'ambroisie qui découlent des cinq doigts de la main droite d'Avalokiteçvara (Cf. L. Waddell, J. R. A. S., 1894, p. 58). — D'après les documents de M. L. Waddell, ce personnage serait non un *preta* vulgaire, mais « la reine des *pretas* ».

2. Cf. la min. **I**, 42. Lire *puṇyavân*, méritoire ?

3. Cf. la min. **I**, 57. Sur le pays de Varendra, v. plus haut, p. 63, n° 1.

dratura, était vénéré dans le bois sacré de Khaira ou Kṣaira, qu'il partageait, semble-t-il, avec une image de Târâ, sa compagne habituelle[1]. Quant à l'Avalokiteçvara de Vedakoṭa, dans le Koratra, nous avouons ne pas savoir où le prendre[2].

Il nous reste encore à voir les Avalokiteçvara debout à forme, si l'on peut dire, extra-humaine; ils font tous partie

Fig. 13. — Avalokiteçvara (Cf. Pl. IV, 5).
(*Provenant du Magadha. British Museum. Hauteur* 0m22).

de la collection du *Ms. Add. 1643*. Quatre, ou plutôt trois, ont quatre bras (cf. fig. 13)[3]. L'un reçoit l'épithète de *Yajñapiṇḍî* et est placé dans la Daṇḍabhukti : nous chercherions volontiers ce district du côté de la forêt Daṇḍa ou

1. Cf. les min. **I,** 41 (cf. **II,** 23), 60 et 69.
2. Cf. la min. **I,** 54.
3. Pour d'autres statues analogues, v. L. Waddell, J. R. A. S., 1894, pl. II, 1 (Musée de Calcutta), et J. Burgess, *Arch. Surv. West. India*, vol. III, p. 80, ou vol V, p. 11 (caves d'Aurangabad).

Daṇḍaka, qui jadis abrita l'exil de Râma, aux sources de la Godâvarî[1]. L'image est sans assistants; celle de Vijayapura en Suvarṇapura se tient entre la Târâ verte et la forme rouge de Hayagrîva ou de Mârîcî; mais faut-il la placer, comme il semble le plus simple, en Karṇa-suvarṇa au S.-O. du Bengale, ou devons-nous aller jusqu'en Suvarṇabhûmi (Birmanie) ou même en Suvarṇadvîpa, dans les îles de la Sonde?[2]. Enfin les idoles des miniatures **I**, 25 et 27 n'en font qu'une, qui demeure à Mûla ou Mûlaka, dans le Dekhan[3]; elle est assistée de la Târâ verte et de la Târâ jaune à quatre bras dite « Bhṛkuṭî-Târâ »; la particularité qui la distingue, c'est que la première main de droite, au lieu d'être en *vara-mudrâ*, est repliée devant la poitrine en « absence de crainte » (v. pl. IV, 5).

D'Avalokiteçvara à six bras nous n'avons qu'un seul exemple[4]. Il a quatre assistants dont encore le *preta*. Il est dit « Çila », mais nous ne savons si par ce mot il faut entendre *çilâ*, pierre ou *çîla*, vertu. Nous ne serions pas moins embarrassés devant la mention du pays de Harikella, si, par bonne chance, nous n'apprenions grâce à I-tsing qu'il formait la frontière orientale de l'Inde orientale[5]. De fait la carte chinoise publiée par Stan. Julien place le pays de *Ho-li-ki-*

1. Cf. la min. **I**, 36. Sur la forêt Daṇḍaka, v. F. Pargiter, *The Geography of Râma's exile*, J. R. A. S., 1894. p. 242. Faut-il rapprocher le *Daṇḍaka-pura-maṇḍala* de l'*Epigraphia Indica*, I, p. 33 ?

2. Cf. la min. **I**, 23. Pour le Suvarṇadvîpa qui figure aussi dans le *Kathâsaritsâgara*, cf. Ed. Chavannes (trad. d'I-tsing, p. 36, n. 3).

3. Cette localité du Dakṣinâpatha est mentionnée en compagnie d'un grand nombre d'autres places saintes dans le *Gaṇḍa-vyûha* (cf. Râj. Mitra, *B. S. Lit.*, p. 91).

4. Cf. la min. **I**, 55. V. la description d'une statue d'Avalokiteçvara à six bras (Musée de Calcutta, provenant de Kurkihâr en Magadha, nº 14), dans le *Catalogue* d'Anderson (part. II, p. 77).

5. V. I-tsing, les *Religieux éminents*, trad. Ed. Chavannes, p. 106, 107 et 145. Cf. la carte chinoise à la fin de la traduction de Hiuen-tsang par Stan. Julien, t. III.

louo dans ces parages, entre le Samaṭata et l'Orissa. Ici encore ce serait la première fois que nous rencontrerions dans un texte ce nom géographique sous sa forme sanskrite.

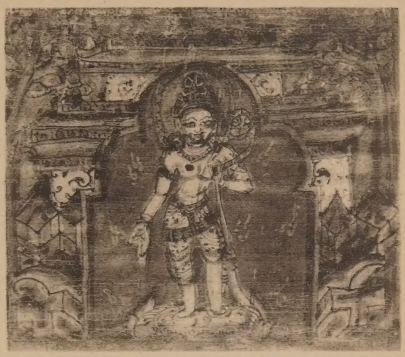
Nos deux Avalokiteçvaras à douze bras, tous deux du Varendra, semblent n'être que des répliques l'un de l'autre, en dépit de la différence des inscriptions [1] : ils n'ont pas d'assistants et leur *mudrâs* et attributs — seule raison pourtant de leurs bras multiples — sont peu distincts. Mais c'est dans la miniature **I**, 40, de Çivapura, dans le Konkan, que nous avons le plus bel échantillon de ces statues « multimanes » où se complut la décadence de l'art indien. C'est un Avalokiteçvara « Sahasrabhuja » : et nous voyons en effet les « mille bras » du dieu secourable s'arrondir en queue de paon tout autour de sa personne, symboles de son désir de sauver à la fois toute l'humanité (v. pl. IV, 6). Les Chinois connaissaient de semblables statues : mais dans leur bon sens naturel, ils n'y trouvaient d'autre explication possible qu'une méprise de l'artiste qui avait mal compris les ordres donnés [2]. Du moins il semble bien qu'il faille chercher leur origine dans un effort pour réaliser matériellement et au pied de la lettre le sens physique des épithètes morales du dieu.

1. Cf. les min. **I**, 50 et 67. *Haladî* est-il un terme géographique comme Tulâkṣetra ou une épithète ? — Comparez la statue à douze bras publiée par M. L. Waddell, J. R. A. S., 1894, pl. II, fig. 3.

2. V. Eitel, *Handbook*, *sub verbo* Avalokiteçvara, et Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 242, cf. p. 262. — L'image reproduite par Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXIV, n° 11 (cf. p. 100), en dépit de son nom de *Sahasrabâhu* n'a que huit bras, mais en revanche elle a onze têtes. La quatrième des dix peintures népâlaises de la collection B.-H. Hodgson est un *Sahasrabhuja-Lokeçvara* : elle a également onze têtes, mais on n'aperçoit pas moins de soixante-six bras. Il est à remarquer que cet Avalokiteçvara est rouge (et non blanc), ainsi que nous avons vu que c'était la coutume au Népâl. Pour des images tibétaines et japonaises analogues, v. enfin E. von Schlagintweit, *loc. laud.*, pl. IV (cf. L. Waddell, *Lamaism*, p. 357), et *Von Siebold*, *loc. laud.*, vol. V, pl. XIV, n° 90.

1 Ms. A. 15, n° 4

2 Ms. Add. 1643, n° 4



3 Ms. A. 15, n° 21

4 Ms. Add. 1643, n° 28

5 Ms. Add. 1643, n° 27

6 Ms. Add. 1643, n° 40

§ II. — *Figures assises d'Avalokiteçvara.*

L'usage existait-il déjà dans l'Inde, tel qu'il s'est établi en Chine, de représenter les Bodhisattvas debout dans les sanctuaires du Buddha et assis dans leurs propres chapelles ? Nous ne savons : toujours est-il que les dix-huit autres images d'Avalokiteçvara sont toutes accroupies.

Sur ce nombre nous commencerons par écarter l'Avalokiteçvara de la Chine et celui de la montagne Kâpota, dont il a déjà été question[1]. Nous mettrons également à part trois figures monstrueuses. Des treize images restantes, une seule, celle du Kanyârâma, à Râḍhya, est assise à l'européenne, dans la pose de l'enseignement[2]. Les autres sont assises à l'indienne ; deux ont même les jambes étroitement croisées à la façon des Buddhas[3]. La première était due au célèbre docteur Candragomin, dont Târânâtha nous donne une biographie aussi détaillée que merveilleuse. Il passait pour avoir été un artiste en même temps qu'un théoricien de l'art boudhique : on lui attribuait surtout des statues d'Avalokiteçvara et de Târâ[4], divinités avec lesquelles il était d'ailleurs en relations presque journalières. Celle dont il s'agit ici se voyait à Nalendra dans le Bengale (pl. V, 1). Nous ne possédons en

1. Cf. les min. **I,** 31 (v. pl. III, 6, et p. 94), et **II,** 9 (v. p. 100).

2. Cf. la min. **I,** 33 (non reproduite). Sur Râḍhya, v. plus haut, p. 55. — V. un Padmapâṇi assis de même entre deux Târâs dans J. Burgess, *Elurâ Cave-temples*, pl. XVI, 2.

3. Cf. les min. **I,** 44 (v. pl. V, 1) et 45.

4. V. plus bas, à propos de la min. **I,** 17. Sur Candragomin, v. *Indian Antiquary*, 1890, p. 319, et Târânâtha, trad. Schiefner, p. 148 et sqq.

revanche aucun renseignement sur l'Avalokiteçvara fort analogue de Vandikoṭa.

Les dix autres images ont la jambe droite pendante selon la pose ordinaire des Bodhisattvas. La plus typique peut-être est celle qui nous montre le « très noble et très puissant seigneur » dans toute sa gloire, au-dessous de son *Dhyâni-Buddha* Amitâbha et au milieu des six divinités qui forment sa cour habituelle[1]. Malheureusement elle est illocalisable pour nous, ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'agissait pas d'une image déterminée et bien connue ; peut-être même l'était-elle à ce point que le scribe a jugé superflu de donner de plus amples indications.

Les miniatures **I**, 21 et 59 nous transportent aux deux extrémités opposées de l'Inde. La première nous présente, sous des architectures compliquées, au sein d'un paysage d'arbres et de rochers, le « Lokanâtha de la montagne Kûṭa dans le district du Gandhâra » (pl. V, 3) ; sur l'autre nous apercevons le « Lokanâtha de Jayatuṅga en Samaṭata ». Ces deux pays de Samaṭata et du Gandhâra sont parmi les plus familiers des Indes « septentrionale » et « orientale » ; mais nous n'avons que dire sur les deux mentions spéciales de « Kûṭaparvata » et de « Jayatuṅga. » Les deux images de Râḍhya et de Râḍha — deux localités qu'il faut bien se garder de confondre — nous ramènent dans l'Inde « du milieu[2] ». Leurs mentions n'en sont d'ailleurs pas plus claires.

Les cinq figures précédentes appartiennent toutes en propre au *Ms. Add. 1643*. Elles ont toujours la main droite dans le même geste d'éternelle charité, tandis que la main gauche tient le lotus rose[3]. Il en est encore de même d'une

1. Cf. la min. **I**, 39 (non reproduite) Pour *valiya* lire *baliyân* ?

2. Cf. les min. **I**, 35 et 38 (non reproduites). Dans l'inscription de la première, *Jâhtâ* doit se lire *Jâṭâ* ; dans celle de la seconde, faut-il lire *vetravaṇe*, « du bois de bambous » ?

3. Comparez pour la pose l'image népâlaise de Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*,

image, spéciale celle-ci au *Ms. A. 15*, et qui nous montre le « Kṛçarayana Lokeçvara » (v. pl. V, 2); la miniature est belle et caractéristique, mais le modèle nous est jusqu'à présent inconnu.

Nous possédons également deux images communes à nos deux manuscrits. L'une, d'une célébrité attestée, est celle « de la montagne sainte de Potalaka. » On connaît les légendes que Hiuen-tsang et Târânâtha nous content sur cette montagne du Dekhan méridional, séjour favori d'Avalokiteçvara et de Târâ, que nous y trouverons à son tour représentée. Sur les deux miniatures, le dieu est abrité sous une caverne rocheuse creusée dans la montagne: mais de l'une à l'autre il y a une différence dans la pose des mains [1]. L'accord est au contraire complet entre les deux répliques de l'Avalokiteçvara de l'île de Ceylan [2]; dans les deux cas l'épithète est aussi la même et indique que des guérisons miraculeuses s'obtenaient dans le sanctuaire de cette idole. Un point intéressant à noter est la pose de la main droite, relevée devant la poitrine, au lieu d'être abaissée comme d'ordinaire, dans la mudrâ de la charité. C'était là, semble-t-il, un geste tout à fait insolite pour les statues d'Avalokiteçvara [3].

pl. XXVI, n° 17, celle de Pander, *loc. laud.*, p. 75, n° 147, et celle de Von Siebold, *loc. laud.*, pl. XIV, n° 92.

1. Cf. les min. **I,** 79, et **II,** 25 (non reproduites). Sur la montagne de Potalaka et l'Avalokiteçvara qui la hante, v. Hiuen-tsang (trad. Stan. Julien, t. III, p. 123), Târânâtha (trad. Schiefner, p. 141, et *passim.*) et l'*Hymne des cent huit noms de Târâ* (éd. et trad. G. de Blonay. *La déesse buddhique Târâ*, p. 48 et 54). Nous n'avons pas été convaincus par les arguments au moyen desquels S. Beal prétend prouver qu'il s'agit du pic d'Adam, à Ceylan (J. R. A. S., *New Series*, vol. XV, 1883, p. 333). Remarquez que nos inscriptions distinguent également le mont Potalaka de Ceylan.

2. Cf. les min. **I,** 20 (v. pl. V, 4), et **II,** 28. Au lieu d'*ârogaçâli* pour *ârogyaçâli*, comme dans la min. **I,** 76 (v. ci-dessus, p. 94 note 2), il semble que nous ayons ici le substantif *ârogaçâlâ* pour *ârogyaçâlâ*, qui veut dire proprement « maison de santé »; devons-nous admettre l'existence d'un hôpital dans les dépendances du temple ?

3. Cf. plus haut, p. 98, note 2.

Nous abordons enfin les images assises et plus qu'humaines de cette divinité. Nous avons dit qu'elles étaient au nombre de trois : toutes sont spéciales au *Ms. A. 15*. L'une d'elles, à quatre bras, n'est pas inscrite [1]. Celle qui vient ensuite est le « Seigneur au Parasol blanc ». Elle n'a pas moins de onze têtes disposées dans l'ordre habituel, par trois rangées de trois, surmontées de deux têtes superposées : elle est assise à l'indienne et ses douze bras sont armés pour la plupart d'attributs guerriers (pl. V, 5) [2]. La dernière enfin est toujours populaire au Népal et au Tibet sous le même nom et la même forme : c'est celle du « Halâhala Lokeçvara [3] ». Comme sur notre figure, il a gardé ses trois faces, ses six bras, ses attributs belliqueux ou macabres de l'arc et de la flèche, du crâne qui lui sert de coupe et du serpent ; détail plus typique encore et unique dans nos miniatures, il tient tendrement embrassée sa *çakti* dans le premier de ses bras gauches, tandis que celui de droite fait le geste de charité (v. pl. V, 6). Nous aurons à revenir sur ces images d'un caractère nettement tantrique.

1. Cf. la min. **II,** 22. Comparez avec les Avalokiteçvaras assis à quatre bras de l'Inde, du Népâl, du Tibet et du Japon publiés par M. L. Waddell, J. R. A. S., 1894, pl. II, 2 ; Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXVII, n° 22 ; L. Waddell, *Lamaism*, p. 228 ; Von Siebold, *loc. laud.*, pl. XIV, n° 94.

2. Cf. la min. **II,** 31 (v. pl. V, 4). Pour la disposition de ces têtes on peut comparer les « *Sahasrabhujas* » cités plus haut, p. 106, note 2. Pour un exemple de statue d'Avalokiteçvara à onze têtes, v. Burgess et Fergusson, *Cave-temples*, pl. LV (cf. p. 357).

3. Cf. la min. **II,** 36 (v. pl. V, 6). Comparez les deux formes de « Halâhala Lokeçvara » de Bhagv. Indrâjî, l'une à huit bras (pl. XXVI, n° 20) et l'autre à six (pl. XXVII, n° 21), comme notre miniature. V. également la description du « Halahala » tibétain dans M. L. Waddell, J. R. A. S., 1894, p. 80, n° 15. Plusieurs groupes tantriques très analogues existent au musée de Calcutta. Un d'eux, entre autres, a été décrit par Anderson (*Catalogue*, part II, p. 272) qui, trompé par l'extrême ressemblance des attitudes et des attributs, l'a rangé parmi les sculptures brahmaniques et a cru y reconnaître une représentation de Çiva en compagnie de Pârvatî (Cf. un de ces groupes çaivas sur le bas-relief du *Kailâsa* reproduit par J. Burgess, *Elurâ Cave-temples*, pl. XXVII, fig. 3).

1 Ms. Add. 1643, n° 44

2 Ms. A. 15, n° 24

3 Ms. Add. 1643, n° 21

4 Ms. Add. 1643, n° 20

5 Ms. A. 15, n° 31

6 Ms. A. 15, n° 36

IV

LES BODHISATTVAS (SUITE)

Outre Avalokiteçvara, nous trouvons encore dans nos miniatures des représentations identifiées de cinq autres Bodhisattvas, à savoir deux de Maitreya, quatre de Mañjuçrî, une de Samantabhadra, une de Vajrapâṇi et deux de Vajrasattva. On les croirait choisis tout exprès parmi ceux que les textes nous ont le mieux appris à connaître. Nous revenons avec eux au type purement humain.

§ 1. — *Maitreya.*

Maitreya nous est représenté de couleur d'or, ainsi qu'il sied au futur Buddha de notre âge. On sait qu'il est tenu en universelle vénération par les bouddhistes, et qu'il accomplit en ce moment un dernier stage dans le ciel Tuṣita. C'est justement dans ce bienheureux séjour que nos deux images le montrent, s'il faut en croire les deux inscriptions[1].

Les pèlerins chinois ont vu également de ces statues, dont la plus célèbre était au pays d'Udyâna, dans la vallée du Svât. La dévotion des fidèles tenait beaucoup à ce que la ressemblance fût garantie : la légende, qui a réponse à tout, contait comment l'artiste, grâce à la puissance surnaturelle d'un

1. Cf. les min. **I,** 10 (v. pl. VI, 1), et **II,** 8.

arhat, avait été ravi jusqu'au ciel Tuṣita, où Maitreya ne lui accorda pas moins de trois séances de pose[1]. Ou bien nos

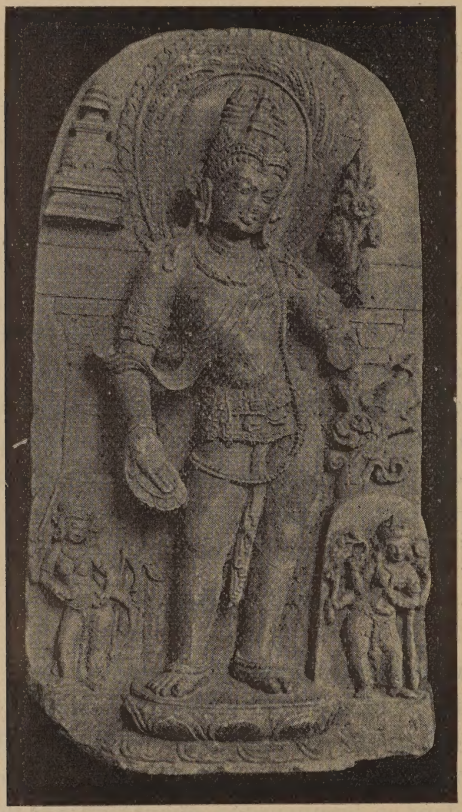


Fig. 14. — Maitreya.
(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur* 0m,70).

enlumineurs ont travaillé de fantaisie ou bien ils ont repro-

1. V. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. II, p. 149 ; cf. Fa-hien, trad. Beal, p. xxix. Une autre statue se voyait à l'entrée du temple de Mahâbodhi (Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. II, p. 465). Remarquez que la légende contée à ce même endroit au sujet de la statue du Buddha exécutée par Maitreya est aussi faite uniquement en vue de garantir la ressemblance de l'image.

duit deux statues différentes. D'après le premier, Maitreya est assis dans l'attitude ordinaire des Bodhisattvas et ses mains sont réunies en *dharmacakra-mudrâ* : c'est apparemment dans cette attitude que le trouvaient les nombreux docteurs qui, à maintes reprises, se transportèrent près de lui, soit pour recueillir ses enseignements soit pour le consulter sur leurs doutes[1]. D'après le second, il est debout et fait de la main droite le geste qui inspire la sécurité; dans la main gauche il tient le flacon d'ambroisie, qui est un de ses attributs ordinaires, encore qu'il ne lui soit pas exclusivement réservé[2]. Le seul trait commun des deux figures est la fleur blanche à cœur d'or (*campa* ou *nâga-puṣpa*) qui passe sous leurs bras gauches. C'est sans doute à cet emblème que notre Bodhisattva doit son appellation tibétaine de Byams-pa (pron. Cam-pa). Il nous permet encore de rapprocher de notre image de Maitreya debout, en dépit de la différence du geste — la main droite est ici en *vara-mudrâ* —, une stèle bouddhique du Musée de Calcutta (v. fig. 14). Le stûpa inséré dans le diadème et le flacon d'ambroisie supporté, à gauche de la statue, par un développement ornemental de la tige fleurie du *campa* achèvent de confirmer l'identité du personnage. La dévotion tantrique du temps a donné pour assistantes au « Compatissant » par excellence les deux formes les plus vindicatives de Târâ, à sa droite la Kurukulâ et la Bhṛkuṭî à sa gauche.

1. Cf. par ex. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. II, p. 221 (histoire de Guṇaprabha), p. 259 (histoire d'Asaṇga) et t. III, p. 118. C'est dans ce ciel que Hiuen-tsang souhaitait de renaître (*ibid.*, t. I, p. 345) comme l'avait fait Vasubandhu (*ibid.*, t. II, p. 271). Cf. Târânâtha, trad. Schiefner, p. 120, etc.

2. Avec cette restriction, à laquelle nous obligent les procédés courants de nos miniatures, nous acceptons volontiers les intéressantes conclusions de M. Grünwedel, *loc. laud.*, p. 140 et sqq.

§ II. — *Mañjuçrî.*

Comme Maitreya, Mañjuçrî est de couleur jaune[1]. Nos inscriptions lui donnent indifféremment les noms de Mañjuçrî, de Mañjughoṣa et de Vâgirâṭṭa (*sic*). On sait que le *Svayambhû-purâṇa* raconte, en l'adaptant au récit des origines népâlaises, sa merveilleuse légende. Ce n'en est pas assurément l'un des détails les moins curieux qu'elle fasse venir son héros de la Chine. Or c'est aussi en Chine que nos inscriptions localisent deux au moins des images de Mañjuçrî. L'une (min. **I,** 64) est explicitement libellée : « Mañjughoṣa en Mahâcîna » : l'autre (min. **II,** 30) porte seulement : « Vâgirâṭṭa sur la montagne Pañca-çikha ». Mais nous savons d'autre part par les commentateurs que la montagne Pañca-çikha ou Pañca-çirṣa (des Cinq-cimes), lieu de naissance de Mañjuçrî, est située en Chine. Il n'y aurait pas lieu de s'étonner que nos manuscrits reflétassent sur ce point la version népâlaise de la légende : mais en réalité, cette croyance n'était pas confinée au Népâl. Au témoignage d'I-tsing, tous les Indiens de son temps étaient d'accord pour dire que « le sage Mañjuçrî était à présent en Chine ». Il y a mieux : le centre chinois du culte de ce Bodhisattva est, de l'aveu général, le fameux couvent d'Ou-tai-shan, dans la province de Chan-si : or c'est justement ce nom, qui signifie « la montagne aux cinq pics ou terrasses », que traduit très exactement le sanskrit « Pañca-çikha » ou « Pañca-çîrṣa ». Sur ce point encore nos documents recélaient une petite parcelle d'histoire[2].

1. Cf. les min. **I,** 64 (v. pl. VI, 3), et **II,** 17 (v. pl. VI, 4), 30 et 33.

2. A propos de cette question, v. Hodgson, *Essays*, p. 62 et 116, et I-tsing, *A Record of the Buddhist Religion*, trad. Takakusu, p. 137 et 169, avec la citation de Burnouf (*Lotus de la bonne loi*, p. 502), en note. Sur le culte de Mañjuçrî à Ou tai-shan, v. Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 230, etc. M. L.

L'image la plus caractéristique de Mañjuçrî le représente assis sur un lion. Nous la trouvons par deux fois reproduite, justement sur ces mêmes miniatures **I**, 64 (v. pl. VI, 3), et **II**, 30. Le fond de la scène est rempli par un temple souterrain creusé dans une montagne ; le lion bleu à gueule rouge semble un monstre de porcelaine ; la figure a les mains réunies dans la pose de l'enseignement et tient, comme second symbole, un lotus bleu. Nous venons de voir que les deux inscriptions se complètent : ces deux images toutes pareilles se rapportent à une même idole, celle qu'on adorait

Fig. 15. — Manjuçri (Cf. Pl. VI, 3).
(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur* 0m,60).

à Ou-tai-shan ou Pañca-çikha-parvata, en Chine[1]. Cela ne veut pas dire qu'il n'en existât pas de semblables dans l'Inde. On peut en rapprocher par exemple, — sauf toutefois le geste — la figure 15, originaire du Magadha.

Si même nous en croyions l'analogie des miniatures, il

Waddell reproduit (*Lamaism*, p. 279) l'image donnée par Huc des cinq crêtes. V. encore Ed. Chavannes, *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Joutchen*, *Journal Asiatique*, t. IX, 1897, p. 393, note 1.

1. Cf. une miniature toute pareille encore dans le ms. bengali *Add. 1464*, fol. 2. Pour des images analogues en Chine ou au Japon, voy. Pander, p. 68, n° 92 et Von Siebold, pl. X, n° 39.

faudrait voir un Mañjuçrî dans toutes les statues de Bodhisattvas juchées sur cette même monture. Au témoignage du paṇḍit Bhagvânlâl Indrâjî et de M. L. Waddell, les Népâlais et les Tibétains identifieraient quelques-unes d'entre elles comme

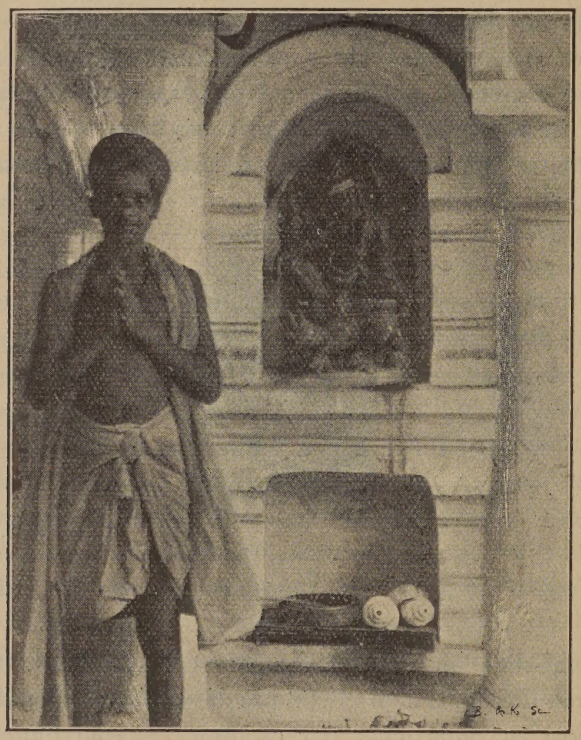


Fig. 16. — Manjuçrî ? (Cf. Pl. VI, 3.)
(*Dans la cour intérieure du couvent çaiva de Bodh-Gayâ. Hauteur* 0m,72.)

étant un Avalokiteçvara « au lion » ou « au rugissement du lion ». Les modèles qu'ils en donnent sont semblables à la figure 16 [1], et, dans ce cas particulier, l'hypothèse semble

1. V. Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXV, n° 15 (*Siṃhanâtha Lokeçvara*) et L. Waddell, J. R. A. S., 1894, pl. I (*Siṃhanâda Avalokita*).

plausible. C'est ainsi que la statue reproduite par M. L. Waddell porte dans sa coiffure un Dhyâni-Buddha, ce qui ne prouverait rien — dans la pose d'Amitâbha, ce qui est au contraire une preuve excellente en faveur de son identification. Ces images ont de plus un certain nombre d'attributs çaivas, comme le *triçûla*, le serpent, ou même le croissant et la peau d'antilope, qui conviennent bien, comme nous avons vu plus haut (p. 110) aux représentations tantriques d'Avalokiteçvara : mais il nous semble difficile d'admettre que ce ne soit pas à Mañjuçrî qu'elles aient d'autre part emprunté non seulement le lion, mais encore le petit glaive *candrahâsa* (c'est-à-dire « l'étincelant ») qui surmonte son lotus. Le résultat est un Lokeçvara tout à fait composite, sorte de compromis entre un Çiva et un Mañjuçrî[2]. On peut se demander si une telle forme est bien ancienne et s'il ne faudrait pas chercher son origine dans une fausse interprétation d'images incomprises de ce dernier. Peut-être la confusion première serait-elle due à l'extension abusive que les Népâlais semblent avoir faite à Avalokiteçvara du surnom de « Vâgîçvara » qui appartient en propre au « Mañjughoṣa » ou « Vâgirâṭṭa » de nos inscriptions.

D'autres images de Mañjuçrî étaient simplement assises sur un lotus : nous en possédons aussi deux exemples. Telle est celle de la miniature **II**, 17 (v. pl. VI, 4). Il y porte le nom de « Kumâra », qui rappelle sa condition princière. A la différence de tout à l'heure, il habite une montagne non plus « aux cinq crêtes », mais « à la cime unique », Ekaçirasthâna, l'inscription ne nous dit pas en quel pays. L'image est appelée « au couple de colombes » : par allusion à quelle lé-

2. C'est ainsi qu'on a pu prendre de telles statues pour des représentations de Maheçvara (cf. Hodgson, *Essays*, p. 138) ou, comme nous aurions pu être tentés de le faire ici, de Mañjuçrî. Remarquons toutefois que d'après les documents de M. L. Waddell (J. R. A. S., 1894, p. 76) le lion de cet Avalokiteçvara serait blanc, tandis que celui de nos Mañjuçrî est toujours bleu.

Fig. 17. — Manjuçri (Cf. Pl. VI. 4).

(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur,* 0,^{m}85).

gende, nous ne savons. Si avec son lion il a perdu un de ses symboles, il lui reste toujours la fleur de lotus bleu ou *utpala* qui se distingue nettement par sa forme allongée en pinceau du *padma* ou lotus rose, épanoui en cercle. A la vérité il partage cet attribut avec Vajrapâṇi et la Târâ verte ; mais l'absence de vajra, la couleur ou le sexe suffit en ce cas à faire recon-

Fig. 18. — Manjuçri.
(*Musée de Madras. Hauteur* 0m,80).

naître Mañjuçrî. Comparez encore une autre statue de Calcutta qui lui donne même pose, même geste et même symbole (v. fig. 17). Il n'est pas jusqu'à son *vâhana* habituel qui ne soit rappelé par le *siṃhâsana* ou siège de lion que lui a donné l'artiste.

On s'étonne peut-être de ne pas avoir encore aperçu sur ces miniatures l'épée et le livre qu'on est habitué à con-

sidérer comme les attributs obligés de Mañjuçrî, au même titre qu'ils sont, dans l'iconographie chrétienne, ceux de saint Paul. De telles images n'existent pas seulement au Népâl, au Tibet, en Chine, au Japon ou à Java[1] : nous en avons un spécimen dans la figure de la miniature **II,** 33 dont la main droite lève le glaive de la sagesse tandis que la main gauche tient le traité de la science transcendantale ou Prajñâpâramitâ. L'inscription a été malheureusement omise par le scribe : mais la couleur jaune du personnage et la présence du lotus bleu suffiraient seules à établir une identification que l'épée et le livre ne font que confirmer. Une statue analogue de Bodhisattva, conservée au Musée de Madras (v. fig. 18), n'a gardé comme attribut que l'épée ; mais ici le lion symbolique de Mañjuçrî, sculpté sur le piédestal, achève également de fixer nos incertitudes.

§ III. — *Samantabhadra.*

Après ce Bodhisattva, l'un des auditeurs et interlocuteurs les plus habituels du Buddha dans les textes mahâyânistes est Samantabhadra. Comme Mañjuçrî est le dieu de la science et personnifie la perfection de la sagesse, Samantabhadra serait le dieu de l'action et symboliserait le bonheur[1]. Nous n'en avons qu'une image (min. **I,** 32 ; cf pl. VI, 2). Au lieu d'un lion, il a pour monture un éléphant. Sa couleur est verte. A en juger par la pose de ses mains, il a aussi pour fonction d'enseigner la bonne loi. Sous son bras gauche passe une sorte de sceptre ou de fleur d'or, de forme lancéolée. Des montagnes boisées occupent le fond du tableau. Enfin l'inscription le localise encore en Chine. D'après les

1. Cf. les ouvrages cités de Bhagv. Indrâjî, pl. XXVI, fig. 18 ; E. von Schlagintweit, pl. V ; Pander, p. 68, n° 88, et p. 75, n° 145 ; von Siebold, pl. X, n° 38, et pl. XXI, n° 196 ; Grünwedel, fig. 72, etc.

sinologues bouddhisants, Samantabhadra était particulièrement honoré à Wo-mei-shan, dans la province de Se-tchouen. Devons-nous croire qu'un écho de l'existence de ce couvent était arrivé jusqu'au Népâl et en trouvons-nous encore la trace dans l'indication de ces montagnes (*shan*)? Il n'y aurait à cela aucune impossibilité quand on songe aux rapports constants entre le Népâl et la Chine et quand on constate, comme nous venons de le faire, que la renommée du sanctuaire beaucoup plus septentrional et lointain de Ou-tai-shan avait pénétré dans l'Inde.

§ IV. — *Vajrapâṇi.*

D'après les bouddhistes du Nord, Samantabhadra aurait pour Dhyâni-Buddha Vairocana tandis qu'Akṣobhya serait celui de Vajrapâṇi. Nous avons déjà aperçu ce dernier debout, les jambes croisées, à la gauche de Dîpaṅkara (v. pl. II, 3). Nous le retrouverons exactement dans la même attitude à la droite de la Târâ de la figure 22. Dans la miniature **I**, 22 (v. pl. VI, 5) il est devenu à son tour personnage principal. Comme Samantabhadra, il est vert et, comme Mañjuçrî, il a le lotus bleu pour emblème ; mais sa marque distinctive est le foudre ou *vajra* auquel il doit son nom et peut-être même son apothéose[2]. L'image ici donnée serait de l'Oḍḍiyâna. Si, comme on est tenté de le faire, on lisait « Udyâna », l'autre indication de Maṅgakoṣṭa ferait alors songer à « Moung-kie-li », la capitale de ce pays, aujourd'hui Manglaor, dans la vallée du Svât. Mais cette double hypothèse reste bien problématique. Reconnaissons toutefois qu'elle est jusqu'à un certain point confirmée par le fait que Hiuen-tsang mêle

1. Cf. Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 230, et (pour des spéculations sur le symbolisme des *vâhanas*) p 385. Comparez dans Von Siebold, *loc. laud*, les pl. X, nos 40 et 41, où l'on retrouve l'éléphant et le sceptre fleuri d'or.

2. Cf. l'ingénieuse théorie de M. Grünwedel, *loc. laud.*, p. 88.

expressément le nom de Vajrapâṇi à l'un des récits édifiants qu'on lui fit en Udyâna. Quand le Buddha dompta le grand *nâga* de cette contrée, il requit, nous raconte-t-il, soit l'assistance, soit simplement l'arme de ce Bodhisattva [1]. Il serait bien étonnant qu'une idole locale de Vajrapâṇi n'eût pas servi à donner corps, sinon naissance, à cette légende.

§ v. — *Vajrasattva.*

Samantabhadra et Vajrapâṇi sont des Dhyâni-Bodhisattvas : Vajrasattva serait davantage. Il est resté pour les

Fig. 19. — Vajrasattva (Cf. Pl. VI, 6).
(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur* 0m,50).

Népâlais et les Tibétains une sorte de divinité suprême,

1. Stan. Julien (t. II, p. 134) et S. Beal (t. I, p. 122) ne sont pas d'accord

supérieure aux Dyâni-Buddhas et portion de l'Âdi-Buddha, incarnation de la souveraine intelligence qui mène l'univers[1]. Dans les textes comme dans nos inscriptions (min. **I**, 2 et **II**, 11), il réside sur le Sumeru, axe mythique du monde. Au fond, ce serait l'une des trois déifications des qualités surnaturelles attachées au *vajra* que nous offre le panthéon bouddhique : moins sublime que Vajradhara, il le seroit plus que Vajrapâṇi. Il se distingue de ce dernier par sa couleur blanche (v. pl. VI, 6). Il est assis en *padmâsana*. Outre le foudre magique qu'il porte en équilibre, debout sur sa main droite, sa main gauche tient encore sur la hanche une clochette ou *ghâṇṭâ*[2]. Si d'ailleurs on était tenté de penser que cette divinité fût particulière au Bouddhisme transhimâlayen, l'exacte ressemblance de la figure 19, originaire du Magadha, obligerait à reconnaître que les images de Vajrasattva sont une création de l'art indien, comme sa conception est un produit de la veine mythologique de l'Inde.

§ VI. — *Jambhala.*

Nous rangerons à la suite de ces figures de Bodhisattvas celle d'une dernière divinité masculine, d'un rang moindre, mais dont le culte est également resté très répandu. Nous avons déjà rencontré ce personnage (v. pl. III, 1) : nous le retrouvons tout pareil à lui-même sur l'image singhalaise reproduite par les miniatures **I**, 18 (v. pl. IX, 2) et **II**, 20, ou la stèle du Magadha de la figure 20[3]. Couvert de riches

sur ce point. Pour l'emplacement de Manglaor et du nâga Apalâla, v. Major Deane, J. R. A. S., 1896, p. 656.

1. Cf. Bhagv. Indrâjî, *loc, laud.*, pl. XXVII, n° 23 (cf. pl. XXIX, 31) et p. 102 ; Hodgson, *Essays*, p. 73 et 136, et J. B. A. S , t. XII, p. 406 ; E. von Schlagintweit. *loc. laud.*, p. 34 et pl, II ; Waddell, *Lamaism*, p. 352.

2. Remarquez toutefois que ces deux attributs ont changé de mains sur la min. **I**, 2.

3. Comparez encore les reproductions données par Bhag. Indrâjî, *loc. laud.*,

joyaux, il est corpulent et jaune. Ses yeux flamboyants et sa

Fig. 20. — Jambhala (Cf. Pl. IX, 2).
(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur* 0m,50).

bouche souriante lui donnent un air comique de bourru bien-

pl. XXIX, nº 29; par E. von Schlagintweit, pl. XXXI et XXXII; et le nº 2 de la collection de peintures tibétaines de B.-H. Hodgson à la bibliothèque de l'Institut de France. M. J. Burgess a déjà reconnu Kuvera debout sur le fronton de la Cave XIX à Ajaṇṭâ de chaque côté de la grande arche (v. *Buddhist Cave-temples*, pl. XXX et notre fig. 9). Il semble qu'on le retrouve assis entre Avalokiteçvara et Maitreya dans la Cave VI à Elurâ (*Elurâ Cave-temples*, pl. XIII, 4), etc.

faisant. Il tient sur son genou gauche sa fidèle mangouste (*nakula*) ; au creux de sa main droite se voit son autre attribut distinctif, le citron, (*jambhara*) auquel il doit sans doute le nom qu'il a conservé au Népâl et au Tibet et que déjà nos inscriptions lui donnent. Le scribe du *Ms. Add. 1643* l'appelle en effet « Jambala » et celui du *Ms. A. 15*, plus fort peut-être en orthographe, « Jambhala ». Cette manière de nommer les divinités d'après leur attribut le plus familier fut toujours populaire[1]. En fait il n'est autre que Kuvera, seigneur des Yakṣas, gardien du Nord et dieu des richesses ; nous n'avons pas besoin de chercher plus loin les raisons du culte dont il est l'objet[2].

La mangouste, selon les lâmas, signifierait justement sa victoire sur les serpents, gardiens des trésors. Il est permis de se demander jusqu'à quel point ce symbolisme nuageux correspondait à la réalité des choses. Peut-être ce vivant attribut n'est-il après tout qu'une interprétation fantaisiste de la longue bourse en forme d'outre qui était l'accessoire naturel de Kuvera et le plus ancien dont il soit question. Considérez par exemple la statue — peut-être brahmanique, il n'importe : sur l'adoration de Kuvera tout le monde était d'accord — que représente la figure 20 ; la bourse allongée qu'elle tient sur le genou gauche et qui, détail curieux, a conservé la tête de l'animal dans la peau duquel elle fut faite, a fort bien pu donner naissance à la mangouste qui occupe la même position sur la figure 20. C'est même la seule manière d'expliquer le fait que, sur les images tibétaines, la mangouste est encore représentée vomissant les mêmes trésors que jadis on voyait tout naturellement s'échapper par l'ouverture de la besace. Jambhala se ramènerait ainsi en défi-

1. Cf. ce que nous avons constaté plus haut à propos du nom de Campa donné au Tibet à Maitreya, p. 113.

2. Sur un rite matinal consacré à Jambhala, v. L. de la Vallée-Poussin, *Bouddhisme, Études et Matériaux*, p. 216.

nitive à « cette statue de divinité tenant une bourse d'or » qu'I-tsing a vue « assise, une jambe pendante » à la porte de la plupart des monastères de l'Inde et dont les prototypes ne nous sont pas inconnus dans l'école du Gandhâra[1]. On l'appelait, ajoute-t-il, « Mahâkâla », parce qu'elle était « toute

Fig. 21. — Kuvera (Cf. Pl. IX, 2.)
(Provenant du Magadha. Musée de Calcutta).

noircie » par l'huile dont l'arrosait sans cesse, lors des *pûjâs*,

1. V. I-tsing, *A record of the Buddhist Religion*, trad. J. Takakusu, p. 38. Pour une image de Kuvera au Gandhâra, cf. par ex. J. Burgess, *Journal of Indian Art and Industry*, n° 63, juillet 1898, pl. XIV, 3 (où c'est un assistant qui tient le grand sac d'or qui s'épanche). Une image du Mahâkâla népâlais a été donnée par Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXIX, n° 30.

la piété des fidèles. C'est assez dire que ce n'était là qu'un surnom. Il n'en a pas fallu davantage pour doter le panthéon bouddhique d'une divinité nouvelle : mais il est remarquable que le Mahâkâla du Népâl ne soit en somme qu'un doublet plus redoutable de Jambhala ou Kuvera, dont il a conservé jusqu'à la mangouste. Il existe entre ces diverses images un rapport indéniable et qui valait la peine d'être signalé en passant.

---

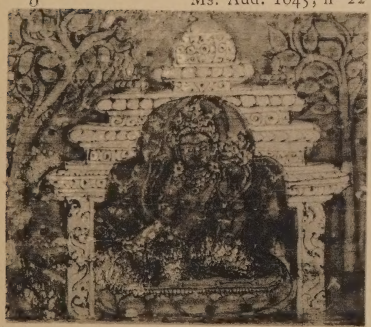
1 Ms. Add. 1643, n° 10

2 Ms. Add. 1643, n° 32

3 Ms. Add. 1643, n° 64

4 Ms. A 15, n° 17

5 Ms. Add. 1643, n° 22



6 Ms. A. 15, n° 11

V

LES DIVINITÉS FÉMININES. — TARA

Il va de soi que nous n'avons pas à spéculer ici sur les causes ni les effets de l'introduction des divinités féminines dans le panthéon des soi-disants disciples du Buddha. Notre tâche, plus humble, est aussi plus sûre. Elle a été encore facilitée par l'excellente monographie que M. G. de Blonay a donnée de celle de ces déesses qui fit la plus belle fortune, à savoir Târâ[1]. Bornons-nous à constater que Târâ tient également dans nos miniatures la place la plus importante, après celle dévolue à Avalokiteçvara. On sait d'ailleurs qu'elle est associée à ce dernier dans l'imagination populaire et qu'elle partage aussi bien ses vertus charitables que ses titres princiers. Comme lui elle porte au front la marque prédestinée de l'*ûrṇâ ;* elle a le même costume et les mêmes parures, — ces riches joyaux dont une de ses images peintes fit un jour présent à son dévot Candragomin qui, n'ayant plus rien, ne savait que donner à une vieille mendiante. Elle est en vérité une sorte de Bodhisattva féminin[2].

1. G. de Blonay, *Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Târâ*. Paris, 1893.

2. Cf. plus haut, page 72, note 1. Pour cette légende de la vie de Candragomin, v. Târânâtha, trad. Schiefner, p. 156-7. — Sur la signification et la portée historique du titre de *Bhaṭṭârikâ* que l'inscription **II**, 23, d'accord avec les textes, donne à Târâ et qui est le féminin de celui de *Bhaṭṭâraka* porté par Avalokiteçvara (cf. min. **I**, 39 et **II**, 31), v. de Blonay, *loc. laud.*, p. 63.

§ 1. — *Les diverses formes de Târâ.*

C'est un fait bien connu que Târâ adopte tour à tour les cinq couleurs sacrées. D'ordinaire elle est verte, mais, comme dit son poète Sarvajñamitra, on peut encore la voir rouge comme le soleil, ou bleue comme le saphir, ou blanche comme la mer lactée, ou jaune comme l'or[1]. Peut-être l'artiste a-t-il eu l'intention de les représenter toutes les cinq sur la min. **I**, 16 : la présence d'un second personnage jaune au lieu d'un rouge est la seule difficulté à cette identification. De même sur la miniature **II**, 4 (v. pl. IV, 1) nous trouvons réunies quatre d'entre elles, et autant sur les min. **I**, 72 et 74, etc. De toutes, semble-t-il, nous avons des échantillons : car si nous ne comptons que seize images où Târâ joue le rôle principal, elle revient beaucoup plus souvent comme comparse.

C'est ainsi que nous avons déjà vu la Târâ blanche (*Sita-Târâ*) à la gauche des Avalokiteçvaras du Népâl (v. pl. IV, 1 ; cf. min. **I**, 6). L'identification des autres est malheureusement plus délicate et peut prêter à bien des confusions. Cette assistante bleue, à l'air agressif, parfois vêtue d'une *dhoṭî* tigrée (min. **I**, 29), tenant la massue et le lacet (min. **I**, 48), qui se présente une dizaine de fois à la gauche de la Târâ verte ou même à celle d'Avalokiteçvara (min. **I**, 44) et de Mañjuçrî (pl. VI, 3 et min. **II**, 30), semble bien devoir être la terrible Târâ bleue, *Ugra-Târâ* ; encore les documents tibétains de M. L. Waddell l'appellent-ils Ekajaṭî. De même il est difficile de déterminer exactement le nom de l'assistante rouge qui est debout à la gauche de plus d'un Avalokiteçvara, d'aspect tantôt terrible (pl. V, 4 et min. **I**, 59) et tantôt bénin (min. **I**, 45). Dirons-nous que c'est la

1. De Blonay, *loc. laud.*, p. 39 et 46, stance 33.

Târâ rouge toutes les fois qu'elle n'est point coiffée de la tête de cheval qui caractérise la Mârîcî rouge ou encore Hayagrîva? La distinction est plus vraisemblable que sûre. D'autre part, toujours d'après nos miniatures, la *Bhṛkuṭî* Târâ « aux sourcils froncés » qu'on attendrait rouge, serait jaune, à quatre bras. La voilà du même coup susceptible d'être confondue avec la Prajñâpâramitâ personnifiée, n'était le livre que celle-ci tient dans sa main supérieure gauche [1]. Chercherons-nous enfin la *Ratna-Târâ* parmi les assistantes jaunes à deux bras? Mais en ce cas même il reste très difficile de la distinguer d'une des formes de Mârîcî (v. pl. VIII, 5) : seuls la fleur rouge d'açoka et l'œil frontal peuvent servir sur ce point d'indices assurés, si du moins l'artiste n'a commis ni oubli ni inadvertance [2]. Bref, on voit combien l'identification des assistantes est sujette à caution. Ces incertitudes ne portent heureusement que sur des détails secondaires et ne se reproduisent pas à propos de la forme la plus populaire de Târâ, nous voulons dire la Târâ verte.

§ II. — *La Târâ verte.*

Cette figure est en effet aisément reconnaissable, non seulement à sa couleur, mais encore à la fleur de lotus bleu qu'elle tient dans sa main gauche : « *nîlotpalakarâ devî* », est-elle appelée dans l'un des *stotras* qui lui sont consacrés [3]. Une seule confusion resterait possible, n'était la différence des sexes : ce serait avec Vajrapâṇi, qui, ainsi que nous

1. Dans la min. **I,** 9, par ex., la présence du livre dans la main supérieure gauche de l'assistante jaune à quatre bras ferait croire à la Prajñâpâramitâ, tandis que dans les min. **I,** 25 et 27 (cf. pl. IV, 5), le lotus et le flacon de la même assistante semblent indiquer une Târâ.

2. C'est ainsi que sur la min. **I,** 29, l'enlumineur semble avoir par méprise peint en bleu la fleur rouge de l'açoka.

3. Cf. G. de Blonay, *loc. laud.*, p. 49, stance 14.

l'avons vu, a même attribut et même teinte. La Târâ verte revient fréquemment comme assistante, toujours à droite du

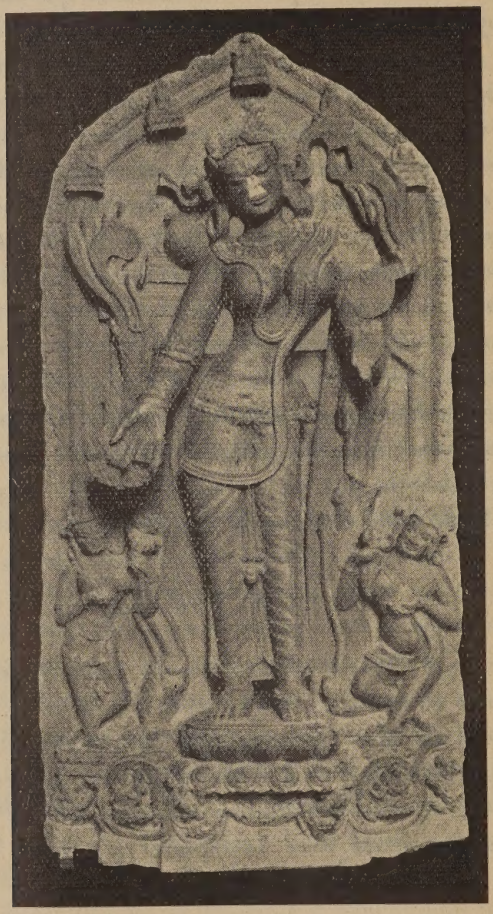


Fig. 22. — Tara (Cf. Pl. VII, 1 et 2).
(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur* 1m,20)

protagoniste, qui est le plus souvent Avalokiteçvara : parfois elle s'assiste elle-même, si l'on peut ainsi parler (min. **I**, 17

ou 74). On en relève enfin quinze images centrales qui d'ailleurs affectent les poses les plus variées.

De la Târâ verte debout nous avons quatre spécimens ou plutôt trois : car il semble bien que la min. **I**, 48, ne soit qu'une réplique plus élaborée de la min. **I**, 24[1]. C'est du moins ce que donne à penser la similitude des inscriptions comme celle des images. Les premières annoncent également la « Târâ de Târâpura dans le pays de Lâṭa[2] » ou Lâr, dans l'Inde occidentale; et d'autre part les secondes ne diffèrent que par le degré d'extension du bras gauche que l'une allonge plus que l'autre (v. pl. VII, 2). Quant à la main droite, elle est toujours dans la pose de la charité. Nous pouvons rapprocher tout de suite de ces images quelques statues du Musée de Calcutta dont nous donnons un spécimen sur la figure 22[3].

La Târâ de la min. **I**, 29, a la même pose que celle de la min. **I**, 48, avec le bras gauche replié, et les mêmes assistants que celle de la min. **I**, 24, à savoir la Mârîcî jaune et l'Ugratârâ ou Ekajaṭî bleue. Elle est du « Kamboja ». Nous devons apparemment chercher ce pays, déjà mentionné par les édits d'Açoka, dans l'« Inde septentrionale », du côté de l'Afghanistan[4]. Il est à remarquer toutefois que le paṇḍit de B.-H. Hodgson, héritier direct de la tradition népâlaise, dans les

1. V. plus haut, p. 41.

2. Selon l'orthographe népâlaise, nous avons : « Lâhtadiçe » (**I**, 24) et « Lâhtadeçe » (**I**, 48) pour *Lâṭadeçe*. Cf. plus haut (page 102, note 4) « Kahtâhadvîpe » pour *Kaṭâhadvîpe*. Tout rapprochement avec le Lahaḍa de la *Bṛhat-Saṅhitâ* (cf. trad. Kern, J. R. A. S., 1871, p. 85 et *Indian Antiquary*, 1893, p. 183) doit par suite être écarté.

3. Cf. pour une autre image de Târâ debout, celle-ci cataloguée, le *Catalogue* d'Anderson, p. 78 (Kurkihâr, n° 16) et le dessin assez inexact de Raj. Mitra, *Buddha-Gayâ*, pl. XXIX (où elle est appelée Mâyâdevî). V. encore J. Burgess, *Elurâ Cave-temples*, pl. XIII, etc.

4. Cf. E. Senart, *Les Inscriptions de Piyadasi* t. II, p. 272, et Bühler, *Epigraphia Indica*, t. I, p. 243. En tout cas il n'y a pas lieu de songer au Cambodge.

notes qui accompagnent la collection de peintures bouddhiques aujourd'hui conservée à la bibliothèque de l'Institut de France, entend toujours par *Kambojadeça* le Tibet et par *kambojabhâṣâ* le tibétain.

La plus intéressante de ces trois images est la Târâ de la célèbre ville de « Vaiçâlî en Tirabhukti », aujourd'hui Tirhut (min. **I**, 43). La pose de la divinité n'a pas changé : mais, à côté de son temple, l'enlumineur a représenté une scène — on pourrait même dire : reproduit un groupe — où l'on voit un singe offrir au Buddha des vases de miel (v. pl. VII, 1). Nous aurons à nous occuper plus bas de cet épisode de la légende bouddhique : nous devons tout de suite noter que Hiuen-tsang en a vu des représentations sculpturales qu'il localise justement dans les environs immédiats de Vaiçâlî[1]. Ce n'est pas assurément là l'une des coïncidences les moins curieuses que nous ayons eu jusqu'ici à signaler ni qui fasse le moins d'honneur à l'exactitude de nos miniatures.

Les Târâs vertes, assises, sont au nombre de dix ou plutôt de sept, si, comme il est vraisemblable, les min. **I**, 56 et **II**, 16 ne sont que des répliques de la min. **I**, 14[2]. Toutes trois sont du même pays de Varendra, dans le Bengale, et portent vraisemblablement l'épithète de « Mahattarâ » ou « Mahattarî » que le *Ms. Add. 1643* écrit « Mahattarâyî » et le *Ms. A. 15* « Mahattârâ ». Deux y joignent la mention « vâṇâ-icchâ (**I**, 14) ou « vânâyicchâ » (**II**, 16) et une ajoute expressément « Târâ » (**I**, 56). Les deux figures du *Ms. Add. 1643* sont assises, les jambes étroitement croisées à la façon des Buddhas, sous des temples d'ailleurs fort différents et évidemment traités de fantaisie ; la seconde a deux

1. Cf. les min. **I**, 80, et *Ms. Add. 1464*, fol. 127 (v. pl. X, 4). V. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. II, p. 387. Il dit expressément « qu'on voit encore une statue de singe ».

2. V. plus haut, p. 41.

assistantes qu'on retrouve près de l'image du *Ms. A. 15*, chez qui en revanche la pose des jambes s'est beaucoup relâchée. Il ne vaut pas la peine de noter l'attitude immuable des mains, la droite toujours en *vara-mudrâ* et la gauche tenant le lotus bleu, comme sur la figure 23, par exemple[1].

On jurerait que la min. **I,** 49 a été exécutée d'après cette même statue si d'ailleurs ce modèle ne se répétait pas uniformément (v. pl. VII, 3). L'idole est du pays d'Odra ou Orissa et habitait un sanctuaire rendu notoire par le miracle de ses « arbres suspendus ». Apparemment il faut admettre que les deux arbres représentés à la hauteur du toit du temple flottent dans les airs, sans aucun soutien, ainsi que nous avons déjà vu faire à un parasol de stûpa dans ce même pays d'Orissa[2]. Rien n'invite d'ailleurs à croire qu'il s'agissait de la même place. Hiuen-tsang note en Orissa deux sanctuaires distincts et tous deux renommés pour ces phénomènes contraires aux lois de la pesanteur.

Les min. **I,** 17 et **II,** 19, présentent cette particularité qu'elles nous fournissent un exemple peint de ce procédé, si fréquent dans la sculpture indienne, qui consiste à répéter à satiété, sur les bords de la stèle, d'exactes réductions de l'image centrale. Sur chacune nous ne voyons pas moins de huit petites Târâs, toutes pareilles étagées, toujours dans la même pose, autour d'une plus grande Târâ. Toutefois les inscriptions diffèrent quelque peu : elles s'accordent pour donner à l'idole principale le nom de « Bhagavatî » ou Bienheureuse : celle du *Ms. A. 15* ajoute « Buddharddhi » ce qui veut sans doute dire qu'elle possède la *ṛddhi* ou pouvoir surnaturel d'un Buddha. Toutes deux enfin la placent dans la même région de l'Inde orientale ; mais tandis que l'une se

1. Cf. pl. VII, 4 ; Bhag. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXVIII, n° 25 ; E. von Schlagintweit, *loc. laud.*, pl. VI ; collection B.-H. Hodgson, Tibet, n° 2, etc.

2. V. plus haut, p. 58, note 2. Ici encore il faut lire « *alagna-tarû* ».

Fig. 23. — Tara (Cf. Pl. VII, 3 et 4).

(Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur $0^{m},95$).

contente de l'indication générale de Samaṭata, l'autre désigne plus particulièrement le Candradvîpa. Dans tous les cas, nous savons à quelle légende fait allusion cette dernière : elle nous est racontée tout au long par Târânâtha, toujours à propos de Candragomin. Nous avons déjà vu comment la carrière de cet étonnant docteur, qui, à peine né, s'informait poliment auprès de sa mère si sa grossesse ne l'avait pas trop fatiguée, n'est qu'un tissu de miracles où Avalokiteçvara et Târâ prennent la plus grande part[1]. Dans ce cas particulier il nous est conté comment ses connaissances et talents variés en grammaire, en médecine, en métrique et en *art plastique* lui avaient valu un riche bénéfice et la main d'une fille de roi. Ayant un jour entendu une servante appeler celle-ci « Târâ », il ne put supporter la pensée de vivre avec une femme qui portât le même nom que sa divinité tutélaire. Le roi, son beau-père, pour le punir de ces scrupules qu'il jugeait offensants, le fit enfermer dans un coffre et jeter au Gange. Mais, grâce à sa protectrice Târâ, il aborda dans une île, créée tout exprès à son intention près de l'embouchure du fleuve et qui prit de lui le nom de Candra-dvîpa. Or « pendant son séjour dans cette île, il éleva des statues de pierre à Avalokiteçvara et à Târâ ». Si ce n'est pas cette dernière statue que reproduit notre miniature, c'est elle du moins que doit viser notre inscription, encore qu'elle ne réédite pas cette fois, comme tout à l'heure à propos de l'Avalokiteçvara de la min. **I**, 44, la signature de Candragomin.

La réputation d'une autre de ces images de Târâ semble s'être conservée jusqu'à nos jours : c'est celle « du bois de Khadiras, dans le pays de Kodga » ou Kourg, au S.-O. de l'Inde. Du moins n'est-il pas difficile de reconnaître son vrai

1. Cf. plus haut, page 107. Pour ce qui suit, v. Târânâtha, trad. Schiefner, p. 150.

nom sous ceux de « Khadirayana » ou « Khadirana » que lui attribueraient encore les lâmas[1]. Notre miniature correspond trait pour trait à la description donnée par M. L. Waddell d'une Târâ verte entre une Mârîcî jaune et l'Ekajaṭî bleue (v. pl. VII, 4). Telles sont les variantes orthographiques de nos inscriptions que nous devrions peut-être en rapprocher la « Târâ du bois de Kṣaira » de la min. **II**, 23; mais la pose en est toute différente (v. pl. VII, 5). D'autre part ce « Kṣaira » rappellerait aussi bien, et même mieux, la mention du « bois de Khaira » dans le Konkan, à propos de l'Avalokiteçvara de la min. **I**, 41. Aussi nous garderons-nous d'insister sur ces rapprochements qui n'ont peut-être d'autre raison d'être que notre ignorance.

Les documents tibétains de M. L. Waddell placent à tort ou à raison le bois de khadiras sur le fameux mont Potalaka que Târâ partageait comme résidence avec Avalokiteçvara. Une autre de nos images, dite « la bienheureuse Târâ » et qui se retrouve dans les deux manuscrits, y est explicitement localisée[2]. Târânâtha nous avertit d'ailleurs qu'on rencontrait plusieurs images de Târâ aux divers étages de la sainte montagne. Celle-ci est la seule qui soit assise à l'européenne (v. pl. VII, 6): comme celle de la pl. VII, 5, elle expose la bonne loi à ses assistantes. Dans le *Ms. Add. 1643*, ces auditrices sont au nombre de cinq, chiffre fatidique qui se re-

1. Cf. la min. **I**, 46 (v. pl. VII, 4). V. L. Waddell, J. R. A. S., 1894, p. 67 et 89, et Pander, *loc. laud.*, p. 78, n° 161. L'arbre *khadira* est le *mimosa* ou *acacia catechu*. La lecture *Koḍgadeça* nous paraît préférable à celle doublement voisine, aussi bien par la forme des caractères que par la situation géographique, de *Koṅgadeça*. (Sur ce dernier pays, V. J. Dowson, J. R. A. S., t. VIII, 1846, p. 1.)

2. Cf. min. **I**, 16, et **II**, 18 (v. pl. VII, 6). Nous retrouverons encore tout à l'heure sur la même montagne la Bhṛkuṭî-Târâ de la pl. VIII, 1. Au sujet du Potalaka, v. plus haut p. 109, note 1. Tous les renseignements semblent ainsi d'accord pour le faire chercher dans les massifs montagneux du S.-O. de la péninsule.

trouve dans les légendes rapportées par Târânâtha, mais que le *Ms. A. 15* n'a pas respecté ici encore[1].

Il faut enfin signaler une dernière Târâ verte, du pays de Râḍha ou Râhr, dans le Bengale[2]. C'est la seule qui soit couchée, — sans préjudice de la Bhṛkuṭî qui est jaune, à quatre bras, et que nous rangerons parmi les divinités féminines, pour la plupart à forme extra-humaine, qu'il nous reste à examiner.

1. Cf plus haut, p. 87, note 2. V. Târânâtha, trad. Schiefner, p. 143.
2. Cf. la min. **I**, 72. L'inscription ajoute *Tâḍihâ* (?).

1 Ms. Add. 1643, n° 43

2 Ms. Add. 1643, n° 24

3 Ms. Add. 1643, n° 49

4 Ms. Add. 1643, n° 46

5 Ms. A. 15, n° 23

6 Ms. A. 15, n° 18

VI

LES DIVINITÉS FÉMININES (SUITE)

« Târâ n'est pas un type isolé, dit M. G. de Blonay dans son excellente étude ; elle a de nombreuses sœurs, elle présente bien des traits communs avec les divinités féminines du tantrisme. Plus on se rapproche des pratiques tantriques, plus la différenciation entre chaque personnage divin devient difficile. Dans les stotras et dhâraṇis, les hymnes de Târâ se trouvent confondus pêle-mêle avec ceux de Mârîcî, Kurukullâ, Vasundharâ, Dhanadâ, Saṃpatpradâ, divinités féminines qui composent la classe tantrique des Vidyâdevîs ou Mâtṛkâdevîs. Mais dans ces litanies interminables les personnages sont si vagues qu'on se demande si les noms représentent encore des individualités divines distinctes[1]. » Nous voudrions justement essayer de fixer les traits de plusieurs de ces divinités. Nous n'en trouvons pas en effet moins de six représentées et nommées dans nos miniatures, à savoir Bhṛkuṭî, Kurukulâ, Cundâ, Mârîcî, Vasudhârâ et la Prajñâpâramitâ.

§ 1. — *Bhṛkuṭî et Kurukulâ.*

Sûrement la première — et peut-être la seconde — n'est qu'une forme particulière de Târâ. Notre inscription le dit

1. G. de Blonay, *Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Târâ*, p. 64.

expressément : « Bhṛkuṭî Târâ, sur le saint Potalaka[1]. » Si nous en croyons Târânâtha, c'est l'image qu'on rencontrait « à la moitié de la montagne. » Nous avons déjà dit qu'elle était jaune, à quatre bras, et — pose assez exceptionnelle — couchée sur un lit. On aperçoit en fait le « froncement de sourcils » auquel elle doit son nom (v. pl. VIII, 1) : encore est-elle d'apparence infiniment plus bénigne que la Bhṛkuṭî Târâ tibétaine que nous décrit M. L. Waddell et qui d'ailleurs serait bleue.

D'après les mêmes documents, Kurukulâ ou Kurukullâ ne serait également qu'un des vocables sous lesquels Târâ était adorée. Son image, de couleur rougeâtre, est à la fois redoutable et propice. Tandis que la paire supérieure de ses quatre bras brandit l'arc et la flèche contre les ennemis de la loi, sa première main droite fait le geste qui rassure les fidèles. Dans la quatrième elle tient la fleur d'açoka, seul attribut qu'elle ait conservé sur ses descriptions tibétaines (v. pl. VIII, 2). Telle elle apparaît, assise à l'indienne, sous une caverne, dans chacun de nos manuscrits ; mais seul le scribe du *Ms. Add. 1643* a songé à l'inscrire et c'est à lui que nous devons de savoir que nous avons peut-être sous les yeux la Kurukulâ de la montagne du même nom dans le pays de Lâr (Inde occidentale)[2].

§ II. — *Cundâ.*

Târânâtha, qui dit merveilles de la formule magique de Kurukullî (*sic*), nous rapporte encore au sujet de Cundâ un

1. Cf. min. **I**, 74 (v. pl. VIII, 1). Cf. Târânâtha, trad. Schiefner, p. 143, et L. Waddell, J. R. A. S., 1894, p. 85.

2. Cf. les min. **I**, 53 (v. pl. VIII, 2), et **II**, 27. Cf. L. Waddell, *ibid.*, p. 89. Notons à la bibliothèque de l'Université, à Cambridge, l'existence d'un *Kurukullâ-Kalpa* (ms. Add. 1691, II, *Catalogue* de C. Bendall, p. 178). Târânâtha parle d'une formule magique de Kurukullî (trad. Schiefner, p. 102).

Fig. 24. — Cunda (Cf. Pl. VIII, 3).
(Provenant d'Amarâvatî? British Museum. Hauteur 1m).

véritable conte de fées. Bien prit au fils du génie de l'arbre et de la belle Kṣatriyâ de l'avoir choisie comme patronne : car avec son aide, il tua la méchante reine dont le lit était chaque soir un tombeau pour un nouveau roi du Bengale et depuis il régna en paix sous le nom de Gopâla. Cette tutélaire divinité apparaît dans nos manuscrits sous deux formes, l'une à quatre et l'autre à seize bras[1].

La première, de couleur rougeâtre, est tout à fait bénigne. Dans ses mains supérieures elle porte, comme la Prajñâpâramitâ, le rosaire et le livre : mais ses mains inférieures, au lieu d'être en *dharmacakra-mudrâ*, sont dans l'attitude de la méditation : un vase repose sur ses paumes ouvertes (v. pl. VIII, 3). Elle présente ainsi une analogie frappante avec une statue médiévale, probablement originaire d'Amarâvatî, et qui décore aujourd'hui le grand escalier du *British Museum* (fig. 24). Sur l'image du *Ms. Add. 1643* un moine, quatre fidèles laïques, un éléphant et un tigre sont échelonnés autour d'elle. La présence de ces animaux force à se demander, non seulement si Cundâ n'était pas d'un ordinaire recours contre les bêtes fauves ou furieuses, ce qui va de soi, mais encore si nous n'aurions pas ici un souvenir de ces litanies peintes ou sculptées où l'on voit un Avalokiteçvara ou une Târâ délivrer tour à tour « des huit périls », au nombre desquels figurent toujours l'éléphant en rut et le tigre[2]. Malheureusement la miniature n'est pas suffisamment claire pour que nous puissions en décider, et celle du *Ms. A. 15* (dont l'inscription a d'ailleurs été omise) ne reproduit pas

1. Cf. les min. **I**, 51 (v. pl. VIII, 4), et **I**, 58 ou **II**, 32 (v. pl. VIII, 3). — V. sur son compte Târânâtha, trad. Schiefner, p. 202 et S. Beal, *A catena of buddhist Scriptures*, p. 411, où elle est appelée « Tchundi ».

2. V. L. Waddell, J. R. A. S., 1894, p. 58, et *Indian antiquary*, 1893, p. 9-10 ; J. Burgess, *Buddhist Cave-temples*, pl. XXIII, 3 et p. 51, où la bibliographie est donnée, etc. Cf. la description poétique de ces images dans le *Sragdharâstotra*, st. 10-18 (G. de Blonay, *La déesse buddhique Târâ*, p. 36 et 42).

ces assistants. L'image serait celle de la Cundâ de la ville de Vuṅkarâ dans le pays de Lâr.

Fig. 25. — Cunda (Cf. Pl. VIII, 4).
(*Près de la porte orientale du couvent çaiva de Bodh-Gayâ. Hauteur* 1m,65).

De son côté l'idole à seize bras, particulière au premier

manuscrit, habiterait justement « le séjour favori de Cundâ » dans le pays, encore inconnu pour nous, de « Paṭṭikera ». Son air bienveillant contraste avec l'appareil menaçant de ses attributs (v. pl. VIII, 4). Foudre, disque, massue, épée, arc, flèche, hache, trident, etc., rien ne manque à son arsenal de guerre; mais en même temps, pour le fidèle qui sait voir, sa première paire de mains est dans la pose de l'enseignement, une autre dans celle de la charité, d'autres encore tiennent le rosaire, le lotus d'or, le flacon d'ambroisie : et c'est sans doute ainsi que cette divinité singulière se trouve être aussi propice aux bons que terrible aux méchants. Vous reconnaîtrez tous ces attributs contradictoires aux mains d'une des plus curieuses statues que renferme la maison du Mahant à Bodh-Gayâ (v. fig. 25). Elle se cache dans l'ombre d'un petit sanctuaire, à droite en sortant par la porte qui donne sur la rivière Phalgu ou plus exactement Lilâñj, la Nairañjanâ des vieux textes. Encore qu'elle ait dix-huit bras au lieu de seize, nous ne pensons pas qu'on puisse hésiter sur cette identification [1].

§ III. — *Mârîcî.*

Les Chinois confondent, paraît-il, en une seule les déesses Cundâ et Mârîcî. Si l'on en juge par son nom et par le culte

1. La statue est assise sur un lotus double dont la tige est soutenue par deux Nâga-râjas. La première paire de mains (brisée) était en *dharmacakra-mudrâ*. Des mains de droite la 2e est brisée, la 3e est mi-étendue dans un geste intermédiaire entre la *vara-mudrâ* et l'*abhayapâṇi-mudrâ*, la 4e tient l'épée, la 5e et 6e des joyaux (?), la 7e un foudre, la 8e un croc, la 9e une massue en forme de *khâṭvânga*. D'autre part, des mains de gauche la 2e est brisée, la 3e tient la massue en forme de bâton, la 4e la tige du lotus, la 5e le flacon d'ambroisie, la 6e le lacet et la 7e le disque, tandis que la 8e et la 9e sont brisées. C'est, semble-t-il, de cette statue que Râj. Mitra a donné une reproduction fantaisiste dans la pl. XXXI, 3, de son *Buddha-Gayâ* mais sans proposer pour elle aucune espèce d'identification. Comme nous le verrons par la suite, le nombre des bras de ces divinités tantriques est en somme assez flottant.

qu'on lui rend encore au Tibet, cette dernière serait une personnification de l'aurore : du moins son appellation semble dérivée du sanskrit *marici* qui signifie « rayon de lumière » et c'est comme telle que les lâmas l'invoqueraient tous les matins au lever du soleil[1]. Nous en avons deux figures bien différentes, l'une rouge et l'autre jaune. L'inscription insiste sur le fait que celle-ci est « à deux

Fig. 26. — Marici ? (Cf. Pl. VIII, 5).
(*Dans la cour intérieure du couvent çaiva de Bodh-Gayâ. Hauteur* 0m,62).

bras », mais oublie de nous indiquer la place de son « sanctuaire ». Elle est assise à l'indienne, la jambe droite pendante et la main droite sur le genou, dans la pose de la charité. Seuls son œil frontal et la fleur d'açoka, qu'elle tient à la main gauche, lui donnent, en l'absence de toute couleur,

1. Cf. les min. **I,** 62 (v. pl. VIII, 6), 75 (v. pl. VIII, 5), et **II,** 26. V. Eitel, *Handbook, sub verbo* « Maritchi », et L. Waddell, *Lamaism*, p. 361 et p. 218.

un air un peu différent de celui de la secourable Târâ (v. pl. VIII, 5). Aussi identifierions-nous plus volontiers avec cette forme de Mârîcî une des statues aujourd'hui encastrées dans les murs de la maison du Mahant à Bodh-Gayâ (fig. 26).

La seconde forme a un aspect autrement caractéristique et presque exceptionnel avec sa rouge corpulence et ses trois faces à trois yeux. Debout dans la position du tireur à l'arc et agitant au bout de ses dix bras autant d'attributs meurtriers au centre d'une auréole flamboyante, c'est assurément l'image la plus hideuse — nous dirions volontiers la plus tibétaine — que nous ayons encore rencontrée (v. pl. VIII, 6). Sur la min. **I**, 62 elle est en outre coiffée d'une tête effarée de cheval, rappel des liens conjugaux qui l'unissent à Hayagrîva. C'était, au dire unanime de nos deux manuscrits, « la Mârîcî d'Oḍiyâna » (lire : Udyâna ?). On a retrouvé au Magadha plusieurs statues à pose et attributs identiques. Elles n'ont d'ordinaire que huit bras et, des trois faces, celle de gauche est une tête de sanglier : sept autres petits sangliers rangés en sens opposés au bas de la stèle traînent une sorte de char que supporte une tête de Râhu (v. fig. 27)[1]. C'est sans doute à cette face et à cet attelage de sangliers (*varâha*) que cette divinité doit son surnom de Vajravarâhî, le seul sous lequel elle fut jusqu'ici connue. Nos inscriptions prouvent qu'il s'agit en réalité d'images de Mârîcî. Ces statues nous apprennent à leur tour ce que, faute de nous montrer ces *varâhas*, nos miniatures laissaient inexpliqué, à savoir

1. Remarquez que, par une inadvertance de l'artiste, on compte onze bras, cinq à droite et six à gauche, sur la min. **I**, 62, reproduite pl. VIII, 6. Une statue conservée dans la maison du Mahant, à Bodh-Gayâ, n'en a que six. (Cf. min. II, 22). Celle reproduite par Cunningham, *Mahâbodhi*, pl. XXX, en a huit. Il est à remarquer qu'au Kachmir les statues de Viṣṇu ont également trois faces, dont une (celle de gauche) de sanglier. Pour des Mârîcîs chinoise et japonaise, ayant le même *vâhana*, v. Pander, n° 163, et Von Siebold, n° 418 (toujours à six bras).

Fig. 27. — Marici (Cf. Pl. VIII, 6).

(Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur 1,^{m}10.)

d'où vient à la Mârîcî du Japon, de la Chine et du Tibet son titre de « laie de diamant » et sa porcine monture. Nos documents forment ainsi comme un pont entre ces images non-indiennes, qui portent le même nom que nos miniatures, et ces statues du Magadha, qui peuvent s'identifier à l'aide de nos inscriptions. Toutes ces figures peintes ou sculptées de Mârîcî, dont on peut rapprocher encore celle de la *çakti* de la pl. IX, 6, nous forcent d'ailleurs à reconnaître que le goût des lâmas pour le fantasmagorique et l'horrible existait déjà, au moins en germe, dans l'art indien.

---

1 Ms. Add. 1643, n° 74

2 Ms. Add. 1643, n° 53

3 Ms. Add. 1643, n° 58

4 Ms. Add. 1643, n° 51

5 Ms. Add. 1643, n° 75

6 Ms. Add. 1643, n° 62

§ IV. — *Vasudhârâ.*

Il semble que les bouddhistes népâlais près desquels Bhagvânlâl Indrâjî a pris ses informations confondaient ensemble Vasudhârâ et Mârîcî. De cette dernière ils ne lui ont d'ailleurs fourni aucune image. En revanche la représentation de Vasudhârâ reproduite par le paṇḍit paraît fort correcte, étant d'accord non seulement avec les textes, mais encore avec la figure centrale d'un vieux *maṇḍala* de la collection B.-H. Hodgson et enfin avec nos miniatures[1]. Nous ne saurions mieux faire que de traduire la notice détaillée en sanskrit qui accompagne l'image de B.-H. Hodgson : « Vasudhârâ n'a qu'une face ; elle est couleur d'or ; elle a six bras. A droite, la première main, posée sur le genou, accorde sa faveur, la seconde tient un joyau et la troisième fait le salut dit *Buddha-smaraṇa* ; à gauche la première tient un vase d'or, la seconde un épi et la troisième un exemplaire de la *Prajñâpâramitâ*. Elle porte un riche diadème, etc. ». Toute cette description s'applique trait pour trait à nos deux miniatures. Toutefois, sur la min. **I,** 61, la figure centrale tient dans sa première main gauche un lotus rose et ce sont deux assistantes qui sont chargées du *kalaça* d'or ou, comme on l'appelle encore, du *bhadraghaṭa* (v. pl. IX, 1). L'accord général serait d'au-

1. Cf. les min. **I,** 61 (v. pl. IX, 1), et **II,** 29 (non inscrite). V. Bhagv. Indrâjî, *loc. laud.*, pl. XXVIII, n° 28, et p. 102 (où les statues de Mârîcî à trois faces, traînées par les sept sangliers, sont regardées comme des images de Vasudhârâ) ; Râj. Mitra, *Buddh. Sansk. Lit.*, p. 272, où il analyse un passage caractéristique du *Vasundharâvratotpatty-avadâna* ; collection B.-H. Hodgson (Népâl, n° 8), etc.

tant plus remarquable si notre image était bien celle de « la ville de Kâñcîpura (orth. angl. Conjeeveram) dans le Dekhan ». Quant à Vasudhârâ, en sa qualité de déesse de l'abondance, et de la richesse, elle n'est autre que le pendant féminin et la *çakti* de Kuvera ou Jambhala. Nous la voyons dans Târânâtha apparaître à ses côtés et mêler ses dons aux siens. Quand Jambhala donne tous les soirs à un docteur charitable sept cents pièces d'or, Vasudhârâ lui fait en même temps présent pour ses pauvres de trois cents ligatures de perles. Plusieurs autres légendes sont encore là pour nous prouver la valeur sonnante et trébuchante de ses bénédictions[1].

§ v. — *Prajñâpâramitâ.*

Ce livre que nous venons d'apercevoir dans la main supérieure gauche de Vasudhârâ, nous allons le retrouver dans celle d'une autre divinité dont il est le symbole et qui, de son côté, est sa personnification. Chez les bouddhistes la « science transcendantale » a en effet ses idoles comme elle a ses recueils définitifs. De même qu'elle s'écrit en diverses rédactions de cent vingt-cinq çlokas à cent mille, elle s'incarne en deux sortes de statues, à deux ou quatre bras. Ses images sont couleur d'or. Quand elle a quatre mains, la paire supérieure tient le rosaire et un exemplaire manuscrit d'elle-même; la paire inférieure est dans la pose de l'enseignement et c'est le geste que garde encore la forme purement humaine. Nous donnons de la première un gracieux exemple, de facture probablement bengalie, emprunté à l'une des tablettes du *Ms. Add. 1643* (v. pl. IX, 4). Dans le corps du même manuscrit et du

1. V. Târânâtha, trad. Schiefner, p. 220 et *passim* ; le *Sucandra-avadâna* (Râj. Mitra, *Buddh. Sansk. Lit* , p. 232), etc. — Sur l'emplacement exact de Kâñcî, v. R. Sewell. *On some new discoveries in Southern India*, J. R. A. S., 1884, p. 31.

Ms. A. 15 nous trouvons un spécimen de l'autre. Ce serait la Prajñâpâramitâ de la fameuse colline du « Gṛdhrakûṭa » dans le Magadha. Or le « pic des Vautours » nous est justement donné, par le texte même du *sûtra*, comme le site de sa prédication supposée ; il y a tout lieu de croire que cet emplacement traditionnel était effectivement marqué par une statue du genre de celle que nous trouvons deux fois reproduite dans nos documents[1]. Au Népâl, nous dit Bhagvânlâl Indrâjî, « les personnes désireuses de connaître la vraie religion rendent à la Prajñâpâramitâ un culte. » C'est exactement ce que Fa-hien, il y a quinze cents ans, a déjà vu faire dans l'Inde aux sectateurs du Mahâyâna.

1. Cf. les min. **I,** 5, et **II,** 3 (v. pl. IX, 3) : l'inscription plus qu'à demi effacée du *Ms. Add. 1643* se restitue aisément à l'aide de celle du *Ms. A. 15*. Pour les tablettes du *Ms. Add. 1643*, v. plus haut, p. 38. Cf. Bhagv. Indrâjî, pl. XXVIII, nº 26 (image à quatre bras), et p. 102, et Fa-hien, trad. Beal, t. I, p. XXXIX.

1 Ms. Add. 1643, n° 61

2 Ms. Add. 1643, n° 18

3 Ms. A. 15, n° 3

4 Tablette du Ms. Add. 1643

5 Ms. Add. 1688, fol. 64

6 Ms Add. 1688, fol. 45

CHAPITRE III

LES LÉGENDES

Nous n'avons pas encore épuisé la liste des miniatures à personnages de nos manuscrits ou du moins de l'un d'eux. Mais les huit images qui couvrent les deux derniers feuillets du *Ms. Add. 1643* ne sont pas inscrites : elles méritent à ce titre une place à part. Nous n'avons plus ici comme précédemment, pour guider nos recherches, le bénéfice d'annotations précises laissées par un bouddhiste compétent. Force nous est donc d'en tenter l'identification, réduits à nos seules ressources. La tâche n'est heureusement pas désespérée, en dépit du mauvais état de quelques-unes de ces peintures — dégradations qui s'expliquent assez par l'usure toujours plus grande des dernières comme des premières feuilles des manuscrits, en raison du frottement des planchettes.

Si nous examinons en effet ces huit miniatures, nous constatons qu'elles nous présentent exactement les mêmes personnages que nous venons de rencontrer. A première inspection elles semblent se distribuer en deux séries faites l'une de groupes fixes et ternaires, l'autre de scènes animées empruntées à la légende du Buddha. Nous distinguerions ainsi provisoirement cinq épisodes légendaires et trois triades sacrées[1]. Or, de tels groupes et de tels tableaux sont tou-

1. Cf. min. **I**, 78, 80, 81, 83, 85, d'une part, et **I**, 79, 82, 84, d'autre part (V. pl. X).

jours offerts de nos jours à la vénération des fidèles et d'autre part nous leur trouvons des répliques jusque dans les plus anciens monuments de l'art indien ou indo-grec. Nous avons donc des éléments d'identification suffisants pour justifier l'entreprise. Là d'ailleurs où nos miniatures sont par trop détériorées, nous pourrons recourir aux images analogues que contiennent encore d'autres manuscrits anciens et notamment le *Ms. Add. 1464* de la bibliothèque de Cambridge[1].

§ 1. — *Les prétendus groupes symboliques.*

La première des triades (min. **I,** 79) nous montre le Buddha debout entre deux personnages laïques en costume d'apparat. Sa main droite est dans la pose de la charité ; sa main gauche, par un geste que nous savons familier, ramène sur l'épaule un pli de sa robe. Ses deux assistants sont naturellement de plus petite taille : celui de droite porte un flacon et un chasse-mouche ou *càmara* ; celui de gauche tient à deux mains au-dessus de la tête du Maître un parasol d'honneur dont on n'aperçoit plus que le manche. Il semble qu'on soit en présence d'une de ces représentations du Buddha entre deux Bodhisattvas aussi fréquentes dans l'art bouddhique que par exemple celles du Christ entre deux anges le sont dans l'art byzantin. Pour ne pas aller plus loin, nous avons déjà vu passer, en feuilletant nos manuscrits, des images fort analogues, une entre autres du Buddha Dîpaṅkara[2].

Si nous regardons cependant de plus près cette miniature, nous nous apercevons que les assistants ne se prêtent guère à cette interprétation. Tout d'abord ils n'ont pas l'*ùrṇâ* des êtres prédestinés à la Bodhi ; au contraire celui de gauche

1. Sur ce ms. et ses miniatures, v. plus haut p. 31 et p. 37.
2. V. surtout la min. **II,** 12 (cf. plus haut, p. 79, note 2).

a ce troisième œil frontal qu'on sait être une des marques distinctives du dieu Indra ; enfin derrière les trois personnages sont indiqués les degrés d'or de trois escaliers qu'ils semblent occupés à descendre. On se souvient alors de la fameuse descente du ciel des Trayastriṃças, où nous avons déjà rencontré le Buddha[1]. Hiuen-tsang a vénéré, au lieu traditionnel de ce miracle, ce même groupe de statues. Elles étaient, nous raconte-t-il, disposées sur des degrés ; celle du Buddha était au milieu ; à sa droite celle de Brahmâ portait le chasse-mouche blanc et à sa gauche celle d'Indra tenait le parasol : « et elles étaient encore penchées comme pour descendre ». Il a également vu dans une fête, les rois Harṣa et Kumâra, nobles acteurs d'un pieux mystère, mimer cette même scène au naturel, de chaque côté d'une statue d'or du Buddha. Il n'est pas surprenant que l'épisode se retrouve dans nos miniatures comme sur les bas-reliefs. C'est ainsi par exemple qu'on l'aperçoit très nettement au haut de la stèle de gauche de la figure 29 ; mais ici l'artiste a donné au Buddha le geste « de l'absence de crainte ». On le devine encore sous le petit pavillon décoratif de droite de la figure 30, où le Buddha a au contraire conservé sa main en *vara-mudrâ* ; l'examen direct de la pierre ne laisse aucun doute à ce sujet : en haut se montre le cortège planant des autres divinités ; de chaque côté du Maître sont Indra et Brahmâ ; à ses pieds est prosternée la nonne qui fut la première à saluer son retour sur la terre[2]. L'hy-

1. V. plus haut p. 86. — V. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t, II, p. 238-40 et 258. — Cf. L. Waddell, *Lamaism*, p. 367, sur des représentations de cette scène au Tibet, où Indra a conservé son troisième œil horizontal dans le front.

2. V. encore dans le *Buddha-Gayâ* de Râj. Mitra un groupe analogue et interprété à tort : le Buddha entre un disciple et un serviteur (pl. XXI, fig. 3). — On sait que l'on aperçoit déjà la triple échelle merveilleuse sur les bas-reliefs de Bharhut (Cunningham, *Stûpa of Bharhut*, pl. XVII) et de Sânchi (Fergusson, *Tree and Serpent Worship*, pl. XXVII) et on la retrouve au Gandhâra (J.

pothèse d'une « triade bouddhique » s'évanouit donc dans ce cas particulier et nous devrons ranger cette miniature parmi les scènes légendaires. En sera-t-il de même des deux autres?

Ces groupes (min. **I**, 82 et 84) sont à première vue très analogues entre eux : sur chacun on aperçoit le Buddha assis entre deux personnages également nimbés et vêtus de la robe rouge de moine. Pourtant il y a une différence capitale à faire. Sur le premier, les deux personnages tournent à demi le dos au Buddha et regardent dans des directions opposées : de plus ils sont également marqués de l'*uṣṇîṣa* encore visible dans notre miniature sur la tête de celui de droite, et très apparent chez tous les personnages de son pendant bengali du *Ms. Add. 1464* (v. pl. X, 1) : ce sont par conséquent trois Buddhas. Sur le second, les deux assistants sont de simples moines et tous deux sont respectueusement tournés vers la personne du Bienheureux (v. pl. X, 2).

Rien ne paraît plus simple que de reconnaître dans ce dernier groupe le Buddha entre deux disciples : mais ces disciples ont plus d'une fois changé de nom. Selon toute vraisemblance ce devaient être à l'origine Çâriputra et Maudgalyâyana, ces deux élèves favoris du Maître. Une légende racontait même que, tous deux étant déjà morts et le Buddha allant à son tour entrer dans le nirvâṇa, les fidèles des quatre classes étaient extrêmement troublés : alors le Buddha, par sa puissance magique, les changea en deux disciples assistants, placés l'un à sa droite et l'autre à sa gauche : et tous les êtres vivants se réjouirent à les voir[1].

Burgess, *The Gandhâra Sculptures*, *Journal of Indian Art and Industry*, avril-juillet 1898, pl. XX, 1).

1. Cf. Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 248 et p. 64. — Cf. pour ces images au Tibet, L. Waddell, *Lamaism*, p. 292. — C'est par erreur qu'un groupe du Gandhâra représentant le Buddha entre deux *Bodhisattvas* et reproduit par M. J. Burgess (*Gandhâra Sculptures*, pl. VIII, 2; cf. *Stûpa of Amarâvatî*,

Il est clair que le conte est postérieur au groupe dont il prétend expliquer l'origine. Cependant dans l'*Amitâyur-Dhyâna-sûtra*, qui aurait été traduit en chinois dès 424 de notre ère, ces deux places d'honneur sont respectivement attribuées à Ânanda, le disciple bien aimé, et à Maudgalyâyana[1]. Enfin ce dernier survivant de l'interprétation ancienne serait remplacé en Chine par Kâçyapa. Le Buddha se trouverait encadré entre les deux premiers patriarches, ou encore on aura voulu figurer ainsi la « triple corbeille » des écritures bouddhiques, Kâçyapa représentant l'*Abhidharma* et Ânanda les *Sûtras*. On voit combien l'interprétation de ces monuments était restée flottante chez les bouddhistes. Nous ne serions pas peu embarrassés pour choisir entre toutes ces identifications. Mais peut-être aurions-nous pu nous aviser plus tôt que la miniature nous montre en réalité non point deux, mais quatre moines également nimbés, auxquels nous sommes libres d'appliquer les quatre noms plus haut cités des quatre grands disciples. Un autre détail significatif mérite encore notre attention : ne serait-ce pas la roue de la loi que nous voyons marquée sur le lotus qui sert de siège au Maître ? De toutes façons la triade bouddhique nous échappe cette fois encore pour faire place à une simple scène de prédication.

Serons-nous plus heureux avec les trois Buddhas et trouverons-nous enfin en eux une image du *Triratna*, des « trois joyaux » qui, comme nous l'avons vu, sont en même temps les « trois refuges »[2]. D'après Eitel, telle serait en effet à présent en Chine l'interprétation vulgaire de ces statues ;

p. 12) a été libellé : « le Buddha entre Çâriputra et Maudgalyâyana », lesquels étaient des *moines* et avaient par conséquent un tout autre costume et un tout autre aspect. (Cf. plus haut, p. 71 et 73).

1 V. trad. J. Takakusu, *Sacred Books of the East*, t. XLIX, part. II, p. 165.

2. V. plus haut, p. 89.

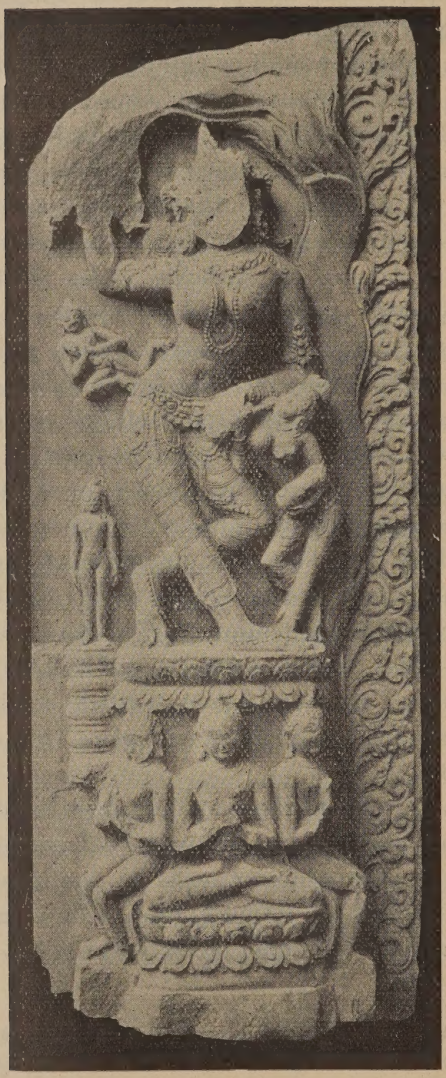


Fig. 28. — Nativité du buddha (Cf. Pl. X, 3) et sa prédication (Cf. Pl. X, 1).
(*Provenant du Magadha. Musée de Calcutta. Hauteur* 0m,75.)

mais d'ordinaire on leur donnerait le nom de « Buddhas du présent, du passé, et de l'avenir », et sur ce point son témoignage est confirmé par celui d'Edkins[1]. La façon dont les visages des trois statues regardent dans des directions différentes devait promptement suggérer cette dénomination ; mais rien ne prouve qu'elle soit traditionnelle ni surtout qu'il se soit jamais agi du « Triratna » : « Je n'ai jamais, dit M. L. Waddell, trouvé de pareille triade figurée dans le Bouddhisme indien, bien que beaucoup d'auteurs en aient soutenu l'existence, sans toutefois en apporter aucune preuve »[2]. Nous avons fait pour notre part la même constatation, et cette preuve, jusqu'ici vainement attendue, ce n'est pas dans cette miniature que nous prétendrons la chercher pas plus que dans ses répliques peintes ou sculptées (v. pl. X, 1 et fig. 28)[3]. Assurément le goût des bouddhistes pour les spéculations symboliques n'est pas niable ; et, chez eux, « corbeilles » de textes sacrés, sciences, refuges, joyaux, véhicules, bien d'autres choses encore vont par trois, jusqu'aux trois corps mystiques du Buddha. Mais doit-on soupçonner chez leurs sculpteurs une arrière-pensée métaphysique toutes les fois qu'ils ont exécuté trois fois le même personnage sur la même pierre ? A ce compte il faudrait admettre que les « trois joyaux » sont trois fois représentés dans les trois compartiments de la petite stèle de la figure 29, puisque chacun d'eux contient trois figures du Bienheureux. Or nous

1. V. Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 182 et Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 245.

2. Cf. L. Waddell, *Lamaism*, p. 346. — De son côté Cunningham écrit à propos d'un groupe reproduit sur la pl. XXVI de son *Mahâbodhi* : « C'est la seule représentation du Triratna que j'ai jamais vue. » (p. 55). Or il suffit de comparer cette stèle avec les miniatures inscrites de nos pl. III, V et VII, pour reconnaître aussitôt un de ces groupes du Buddha entre Avalokiteçvara et Târâ qui sont mentionnés par Hiuen-tsang (trad. Stan. Julien, t. II, p. 440).

3. Signalons encore au musée de Calcutta une autre stèle non cataloguée (hauteur 0m,70) uniquement consacrée à trois Buddhas pareillement disposés.

avons déjà vu que la scène supérieure représente la descente du ciel des Trayastriṃças ; nous reconnaîtrons bientôt dans celle du bas la fameuse « tentation » ; quant au bas-relief du milieu, l'indication, sur le trône du Buddha central, de la roue de la loi entre les deux gazelles suffit à l'identifier aussitôt comme la scène de la première prédication dans le Mṛgadâva, à Benarès. Mais le piédestal de la figure 28 n'est en somme qu'une variante de ce bas-relief. Sur tous les deux nous trouvons le Buddha enseignant flanqué, en guise d'assistants, de deux autres lui-mêmes. C'est toujours le même procédé tendant à utiliser l'espace disponible par des répétitions du personnage central : tout au plus est-il encore exagéré dans le second monument par le mauvais goût du temps et peut-être aussi le manque de place.

§ II. — *Les quatre grandes scènes de la vie du Buddha*

Il nous faut donc renoncer à trouver dans ces miniatures des triades symboliques ou sacrées : ce n'étaient, selon toute probabilité, que des scènes légendaires, au même titre que les cinq qui nous restent à examiner, et qui, elles, ne sauraient donner lieu à aucune discussion : car elles parlent assez d'elles-mêmes. On sait que les quatre scènes capitales de la vie du Buddha sont sa nativité, son illumination, son premier sermon et son nirvâṇa. Ce sont elles que vous voyez représentées sur la stèle à quatre compartiments de la fig. 29 par exemple [1]. Ce sont elles déjà qui décorent, sur les quatre faces, les bases carrées de nombreux petits stûpas votifs du Gandhâra. Apparemment l'offrande de tels ex-votos n'était même si fréquente que parce qu'elle passait pour équivaloir

1. Ces deux stèles, ainsi que la fig. 30, appartiennent au vieux fonds du musée indien de Calcutta et sont décrites par Anderson (*Catalogue*, part. II, p. 7, Sârnâth, nos 3 et 4).

à l'accomplissement des quatre grands pèlerinages de Kapilavastu, de Bodh-Gayâ, de Benarès et de Kuçinârâ. Or si seulement nous considérons la dernière des miniatures précédentes (min. **I**, 82) comme une figure du Buddha faisant pour la première fois tourner la roue de la loi, nous consta-

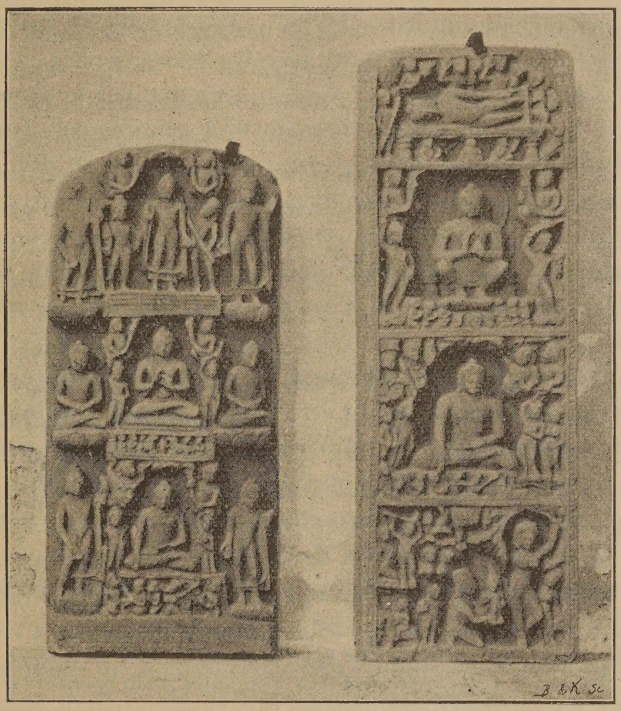


Fig. 29. — Scènes de la vie du buddha (Cf. Pl. X).
(*Provenant de Sârnâth. Musée de Calcutta. Hauteur* 0m,75 *et* 0m,90.)

terons également la réédition dans notre manuscrit de ces quatre épisodes de la légende : du moins les trois autres sont-ils trop clairs, et d'ailleurs trop connus, pour qu'on puisse garder le moindre doute à leur sujet.

Ce qui fait à vrai dire l'intérêt de ces images banales, c'est

qu'elles sont toujours conçues, si mal exécutées qu'elles puissent être, exactement de la même manière que dans l'ancienne école du Gandhâra. Prenez par exemple la scène de la nativité : que vous examiniez notre min. **I**, 78, ou une miniature bengalie (v. pl. X, 3), ou une sculpture du Magadha (fig. 28) ou, toujours en remontant, une stèle de Sârnâth (fig. 29), ou enfin un bas-relief du musée de Lahore : sur tous vous retrouverez — d'accord avec les textes — la pose de Mâyâ, debout, les jambes croisées, soutenue par sa sœur et tenant de sa main levée la branche de l'arbre açoka, tandis que l'enfant-Buddha jaillit par sa hanche droite, et qu'Indra tend un lange pour le recevoir. A travers toutes les variantes accessoires et la décadence d'une exécution de plus en plus entortillée, l'allure générale de la composition subsiste telle qu'elle avait été fixée par l'art supérieur des artistes indo-grecs [1].

De la nativité nous passons à la Bodhi. Le motif choisi pour réaliser ce moment est celui de la « tentation », quand l'armée démoniaque de Mârâ et ses filles lascives vinrent tour à tour mettre à l'épreuve le courage et la vertu du nouvel illuminé [2]. Nous distinguons à peine sur notre miniature (**I**, 83) quelques restes de figures grimaçantes ou voluptueuses, mais elles suffisent à évoquer le souvenir de la

1. Pour des reproductions de cette scène au Gandhâra, v. A. Grünwedel, *loc. laud.*, fig. 44 ; H. Cole, *Græco-buddhist Sculptures from Yusufzai* (1885), pl. X ; J. Burgess, *Gandhâra sculptures*, pl. X, 1, etc. — Dans le compartiment inférieur de la stèle de droite de la fig. 29, outre la nativité, nous avons encore les scènes (méconnues par Anderson) du Bodhisattva quittant à cheval sa maison et se coupant les cheveux. — Sur notre miniature Indra a gardé l'œil horizontal au milieu du front qui lui est spécial : une autre *devatâ* blanche verse du haut du ciel de l'eau lustrale sur l'enfant-Buddha qui, non sans naïveté, est représenté une seconde fois debout, déjà vêtu de la robe de moine, comme sur la fig. 28.

2. Outre ce motif, on employait encore au Gandhâra, pour symboliser la Bodhi, l'épisode des quatre gardiens du monde offrant chacun un vase à aumônes au Buddha : il ne semble pas avoir fait fortune dans le reste de l'Inde.

célèbre fresque d'Ajaṇṭâ. Un des traits caractéristiques de cette scène est d'ailleurs la pose du Buddha, identique à celle du Vajrâsana que nous avons longuement décrite. C'est à son geste non équivoque, plus encore qu'aux figures plus ou moins séduisantes ou grotesques qui l'abordent ou l'assaillent, que vous reconnaîtrez en toute assurance sa « tentation » sur les deux stèles de la fig. 29 [1].

Nous intercalerions volontiers ici la miniature **I,** 82, dont il a été précédemment question, comme signifiant le troisième grand événement de la vie du Maître, à savoir son premier sermon. Pour en être sûr, il vaudrait assurément mieux apercevoir, comme sur la stèle de gauche de la fig. 29, la roue entre les deux antilopes. Remarquez pourtant que sur la scène correspondante de la stèle de droite ces symboles n'apparaissent pas et le Buddha y est même assis d'une façon toute différente. C'est qu'ici le point important — et ce trait se retrouve sur notre miniature comme sur son pendant bengali de la pl. X, 1, — c'est avant tout la pose des mains réunies dans le geste de l'enseignement. La *dharmacakra-mudrâ* est classique dans cet épisode, comme celle du *bhûmi-sparça* dans celui de la tentation.

Nous arrivons enfin au nirvâṇa (min. **I,** 85 et dernière). C'est à travers les innombrables reproductions de cette scène répandues dans toute l'Asie que l'on peut le mieux suivre la fidélité stéréotypée de l'art bouddhique et l'extrême ténacité

1. V. la reproduction de la fresque d'Ajaṇṭâ dans Râj. Mitra, *Buddha-Gayâ*, pl. II, ou A. Grünwedel, *loc. laud.*, fig. 31, ou Dr Lebon, *Monuments de l'Inde*, fig. 16 : on y saisit bien le double caractère de cette tentative de terrorisation autant que de séduction, qui se marque également sur les vieux tableaux de la « tentation » de Saint-Antoine. Remarquez qu'à Ajaṇṭâ (Cf. Burgess, *Ajaṇṭâ*, pl. XX) le geste de la main droite du Buddha n'est pas encore stéréotypé avec la paume *en dedans*, comme sur l'image classique du Vajrâsana (v. plus haut, p. 92). On se rappelle que sur la min. **II,** 2, la scène de la « tentation » est justement reproduite à propos d'une image du Vajrâsana (v. p. 94, note 1).

de ses motifs[1]. Toujours, depuis que l'école du Gandhâra a créé celui-ci comme les autres, le Buddha est couché sur le côté droit, le bras replié sous la tête, le bras gauche allongé le long du corps : tel vous le retrouverez au haut de la grande stèle de la fig. 29, dans l'édicule central de la fig. 30, sur la pl. X, 6, et dans tous les « nirvâṇas » que nous pourrions reproduire ou qu'il vous plairait d'examiner. Sur les images modernes de la Haute-Asie, l'assistance semble aller en devenant de plus en plus nombreuse : mais déjà sur le fronton de porte richement décoré de la fig. 30, nous voyons toutes les divinités de l'Hindouisme, reconnaissables aux divers animaux qui leur servent de monture, se presser autour du lit mortuaire du Buddha[2].

§ III. — *Les quatre miracles secondaires.*

Nous reconnaissons donc dans ces miniatures au moins trois, sinon même quatre scènes correspondant aux quatre grands pèlerinages. Mais, au moyen âge, le nombre des sanctuaires à visiter avait été accru par la dévotion plus exigeante des fidèles et les prétentions rivales des vieilles cités. Aux quatre places canoniques s'étaient ajoutées celles de Sâṅkâçya, de Çrâvastî, de Vaiçâlî et de Râjagṛha. Elles étaient

1. Cf. Grünwedel, *loc. laud.*, fig. 37-40, etc. Il est vrai qu'on en pourrait dire autant de la scène du Calvaire.

2. V. sur cette pièce de sculpture ornementale (Sârnâth, n° 60) le catal. d'Anderson (p. 29) et les détails donnés sur sa trouvaille par Cunningham (*Arch. Surv. Rep.*, t. I, p. 120). En fait c'est un fronton de porte : on peut en voir un très analogue encore en place, avec les mêmes contours sinueux sortant de la gueule des deux *makaras* des coins, sur la pl. LXXVI du *Siam ancien* de M. Fournereau. L'exemple reproduit par M. Fournereau encadre également une représentation du nirvâṇa. — On reconnaît aisément parmi les personnages accessoires de notre fig. 30 Gaṇeça sur son rat, Kârtikeya sur son paon, Indra sur son éléphant, Çiva sur son taureau, etc., et la tête de Râhu qui a fait croire à Cunningham qu'il s'agissait d'une représentation des neuf planètes, erreur déjà relevée par Anderson.

respectivement célèbres à cause de la descente du ciel des Trayastriṃças, du séjour dans le Jetavana, de l'offrande des singes et de la soumission de l'éléphant Nâlâgiri. On obtenait ainsi un total nouveau de huit grands *caityas* marquant l'emplacement consacré de huit grands miracles[1]. Or nos miniatures non-inscrites sont aussi au nombre de huit. N'aurions-nous pas également une image des quatre événements subsidiaires de la vie du Maître dans les quatre qui nous restent à étudier? Ici encore le fait est sûr pour trois au moins d'entre elles.

Nous avons déjà démontré plus haut (p. 157) que l'une des prétendues triades bouddhiques était en réalité la descente du ciel des Trayastriṃças (min. **I**, 79). Dans l'autre (min. **I**, 84) nous avons de même reconnu une représentation du Buddha enseignant entre ses grands disciples (v. p. 159) : toute la question est de savoir si le théâtre de cet enseignement n'était pas censé être le fameux bois du prince Jeta, près de Çrâvastî, séjour favori du Buddha. C'est là en effet, si l'on en croit la tradition, que furent prêchés la plupart de ses *sûtras*, là que les pèlerins chinois vénéraient, comme ils disaient, les « vestiges sacrés » de ses grands disciples[2]. Nous convenons bien volontiers que, faute d'une inscription ou d'un détail topique, cette supposition reste seulement vraisemblable : encore ne voyons-nous guère d'autre moyen de traduire aux yeux la formule, si fréquente au début des textes bouddhiques : « En ce temps-là le Buddha était à Çrâvastî, dans le Jetavana, le jardin d'Anâthapiṇḍika... » (v. pl. X, 2).

1. Cf. la liste des « huit grands caityas » citée d'après le chinois par M. Sylvain Lévi (*Une poésie inconnue du roi Harṣa*, 10e Congrès intern. des Or., Genève, 1895, section I, p. 190). Elle ne diffère de celle qui précède qu'en ce qu'elle donne Kanyâkubja comme le lieu de la descente du ciel et attache d'autres souvenirs aux noms de Râjagṛha et de Vaiçâlî. — Sur le sens du mot *caitya*, v. plus haut, p. 52.

2. Cf. Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. II, p. 298.

De même nous avons déjà eu à nous occuper (v. p. 134) du miracle du Buddha nourri par les singes que Hiuen-tsang localise à Vaiçâlî. Notre miniature (**I**, 80) nous montre deux singes dont l'un offre le vase plein de miel tandis que l'autre salue : mais peut-être est-ce le même animal en des attitudes différentes. Sur la miniature **I**, 43 (v. pl. VII, 1) il n'y en a qu'un : en revanche celle du *Ms. Add. 1464* en a trois (v. pl. X, 4). Comme on pouvait s'y attendre, des répliques de cette scène existent également en sculpture. Nous en trouverions l'amorce dans le bas-relief de Sânchi où deux singes, dont l'un tient à la main un vase à aumônes, vénèrent un trône vide. On peut voir au musée de Lahore des spécimens complétés par la présence du Buddha[1].

Quant à la miniature **I**, 81, elle est à ce point détériorée que nous n'aurions osé bâtir sur elle aucune hypothèse, si le *Ms. Add. 1464* ne nous avait encore fourni un modèle beaucoup mieux conservé (v. pl. X, 5). On se rappelle que Devadatta, le traître cousin du Buddha, lâcha un jour contre lui un éléphant ivre dans une rue étroite de Râjagṛha : mais la puissance morale qui rayonnait du Bienheureux était si grande que l'animal, subitement calmé, vint s'agenouiller à ses pieds. On a des versions sculptées de cet épisode au Gandhâra, à Ajaṇṭâ, à Amarâvatî, etc.[2]. Celle de nos miniatures est un peu différente. Tout d'abord, comme sur la fig. 30, elles nous peignent deux éléphants au lieu d'un ; en second lieu, et ce n'est pas le trait le moins étrange, des doigts de

1. Cf. Fergusson, *Tree and Serpent Worship*, pl. XXVI, 2. — L'un des meilleurs spécimens de cette scène au Gandhâra se trouve sur l'un des treize bas-reliefs qui forment la frise circulaire du stûpa découvert par le major Deane à Sikri (Musée de Lahore). — V. encore le piédestal de la statue du Buddha (Magadha) reproduite par Kittoe (J. B. A. S., XVI, p. 78) sur lequel on voit le singe faisant à droite son offrande et à gauche allant se noyer dans un puits ?

2. Cf. J. Burgess, *Gandhâra Sculptures*, pl. XIV, 2 ; et *Ajaṇṭâ*, pl. XVII, 2. V. encore le même motif traité à Amarâvatî dans le grand escalier du *British Museum* (n° 90) et sur un médaillon resté au musée de Madras.

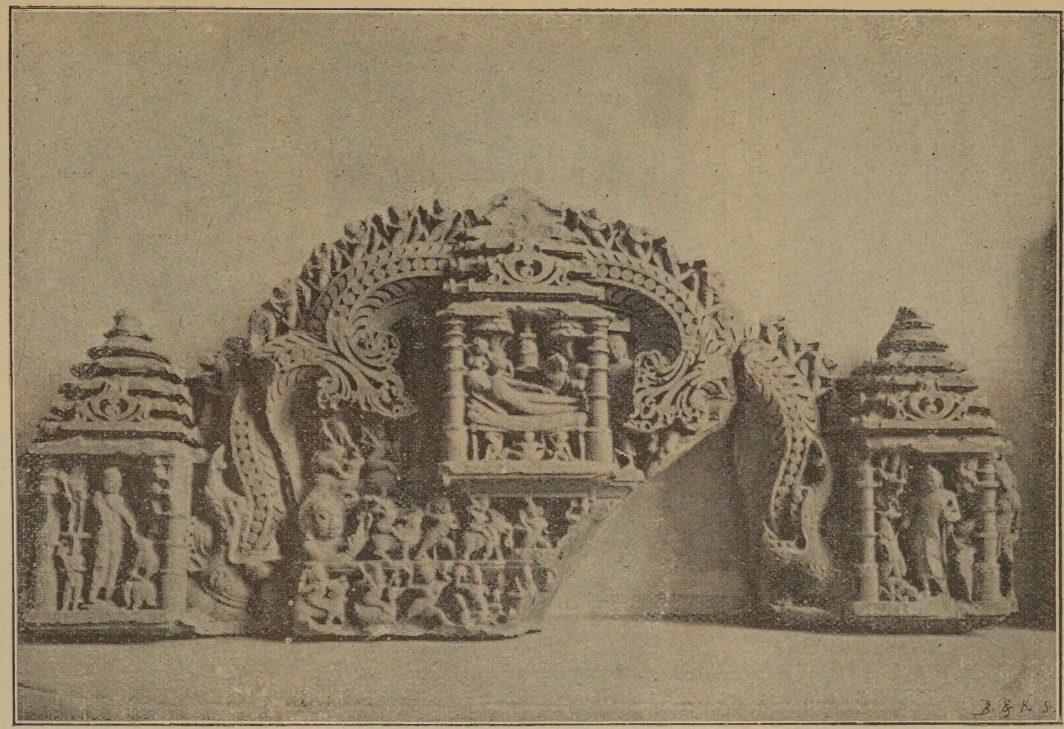


Fig. 30. — Scènes de la vie du buddha (Cf. Pl X).

(*Provenant de Sârnâth. Musée de Calcutta. Largeur* 1^{m},10).

la main du Buddha levée en *abhayapâṇi-mudrâ* — c'est le geste classique dans cet épisode — s'échappent autant de lions qui s'élancent à l'encontre des éléphants furieux. Or « ces cinq lions sortis des cinq doigts » sont mentionnés dans la description que Hiuen-tsang nous donne de cette même scène à propos de sa visite à Râjagṛha : évidemment il a eu sous les yeux des représentations analogues[1]. Cette vulgaire matérialisation du magique pouvoir du Maître a d'ailleurs eu du succès et nous la retrouvons religieusement reproduite sur les images chinoises de notre temps.

Dans cette occasion, comme en d'autres, nos miniatures peuvent, on le voit, servir de lien entre les vieux prototypes indo-grecs et les versions modernes de la Haute-Asie. Aussi méritaient-elles d'être étudiées même en l'absence des inscriptions, que d'ailleurs leur caractère pittoresque et pour ainsi dire « graphique » rendait en ce cas particulier moins nécessaires. Il va de soi que nous ne tenterons pas de les localiser : il suffit de savoir qu'il n'en est aucune qui ne corresponde à des monuments ayant réellement existé et même existant encore. Assurément il ne nous semble pas douteux qu'au lieu traditionnel des huit grands miracles, des représentations figurées n'en fussent montrées aux pèlerins : mais il serait plus qu'arbitraire de prétendre ramener à ce modèle unique, conservé en un sanctuaire déterminé, des scènes que nous savons avoir été reproduites en tous lieux et qui, depuis leur création ou leur rénovation par l'école du Gandhâra, sont devenues le patrimoine commun de tous les imagiers bouddhiques.

1. Cf Hiuen-tsang, trad. Stan. Julien, t. III, p. 16.

1 Ms. Add. 1464, fol. 128

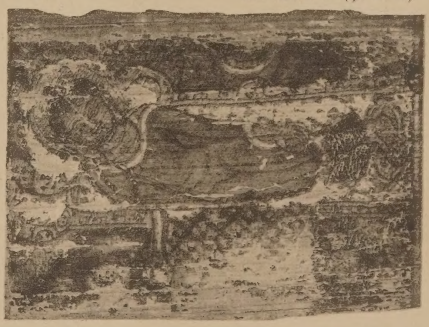
2 Ms. Add. 1643, n° 82

3 Ms. Add. 1464, fol. 127

4 Ms. Add. 1464, fol. 127

5 Ms. Add. 1464, fol. 128

6 Ms. Add. 1643, n° 85



CONCLUSIONS

§ 1. — *Renseignements iconographiques.*

Avec ces quelques miniatures non inscrites nous avons achevé la revue des « documents nouveaux » qu'au début de cette étude nous nous étions proposé d'examiner. Parvenus au terme de cette tâche modeste et cependant laborieuse, il nous reste seulement à faire le bilan sommaire des premiers renseignements que nous en avons tirés et de ceux que, sans prétentions excessives, nous pouvons encore en attendre, tant sur l'iconographie que sur la géographie et l'histoire du Bouddhisme indien.

Pour ce qui est de la première question, les pages qui précèdent et où défilent tour à tour près de cent spécimens d'une quinzaine de divinités bouddhiques différentes, nous dispenseront peut-être d'y insister longuement. A qui aura pris la peine de les lire, l'intérêt des miniatures inscrites au point de vue iconographique ne doit plus être à démontrer, ni même, croyons-nous, leur supériorité, en raison de leur origine, de leur ancienneté et de la sûreté explicite de leurs inscriptions, sur les documents analogues. Est-il besoin de répéter que ce n'est là, d'ailleurs, qu'une question de degré et que nous ne prétendons pas le moins du monde contester l'utilité relative des monuments tibétains, chinois, japonais, indo-chinois ou javanais ? Nous nous bornons à leur préférer l'authenticité native de nos miniatures, laquelle n'est à son tour dépassée que par celle des quelques statues inscrites

signalées plus haut[1]. A ces quelques exceptions près et jusqu'à nouvel ordre, les illustrations de nos manuscrits restent en effet les plus anciennes images, à l'avance identifiées par des contemporains, que nous ayons retrouvées dans l'Inde propre. Là gît tout le secret de leur excellence et de notre choix.

Parmi les résultats immédiats et neufs qu'elles nous ont déjà fournis, nous citerons notamment ceux qui se rapportent aux Bodhisattvas autres qu'Avalokiteçvara et aux déesses autres que Târâ. Beaucoup de ces *numina* n'étaient pour nous que des noms ou des ombres vaines. Les traits d'un Samantabhadra ou d'une Cundâ, par exemple, nous échappaient entièrement et l'on se prenait à douter qu'ils eussent aucune espèce d'individualité distincte[2]. Or nous venons de les voir. Leur image est désormais fixée pour nous non seulement telle qu'elle s'évoquait à l'esprit de leurs fidèles, mais encore telle qu'ils la contemplaient réalisée dans les idoles dressées sur leurs autels. Et nos documents ont ainsi ce double intérêt de permettre en même temps à l'archéologue de mettre des noms sur des statues et au mythographe de revêtir de formes concrètes les fantômes imprécis de ces divinités.

On pourrait encore avancer qu'à propos des personnages dès longtemps identifiés nos miniatures apportent soit des données nouvelles, soit des confirmations ou des rectifications des idées précédemment émises. La figure même d'un Avalokiteçvara se trouve éclairée par les quarante et une images que nos manuscrits lui consacrent. Quelques-unes entre autres soulignent singulièrement les caractères communs qu'il présente avec le type brahmanique de Çiva, cet

1. V. p. 7, note 3. — Cf. p. 10.

2. V. le passage cité plus haut (p. 139) de M. de Blonay. « Shadows, like the rest... », écrit de son côté B.-H. Hodgson (*Essays*, p. 95, note 1).

autre « Îçvara ». Il est, comme lui, un dieu montagnard et ses temples s'élèvent le plus souvent sur des collines ; comme lui, il est blanc et ne dédaigne pas, à l'occasion, de prendre pour emblème le cobra enroulé autour du trident. A mesure que ses bras se multiplient et que ses images deviennent, comme on dit, plus tantriques, le rapport va en s'accentuant : *çaivas* sont alors tous ses attributs et c'est encore à Rudra qu'il emprunte ses têtes superposées ; mais, au lieu de se contenter de cinq, il renchérit du double et n'en a pas moins de dix, surmontées elles-mêmes de celle de son *Dhyâni-Buddha* Amitâbha[1]. Enfin, où la ressemblance devient criante et la confusion presque inévitable, c'est quand sa *çakti* Târâ apparaît assise sur son genou gauche, à la place que les statues de Çiva réservent couramment à Pârvatî. Mais Târâ est-elle elle-même autre chose que le pendant bouddhique de Devî et la plupart des déesses tantriques que des formes diverses de Durgâ ou de Kâlî ? On sait à quel point peut être déroutant pour l'indianiste ce continuel échange d'images et mélange de symboles entre les deux panthéons bouddhique

1. Cf. plus haut, p. 110 et 116. — Nous différons d'avis sur ce point avec M. L. Waddell qui rapproche au contraire le type d'Avalokiteçvara de celui de Brahmâ (J. R. A. S., 1894, p. 57). Nous ne voyons pas bien comment on peut faire dériver les onze têtes superposées d'Avalokiteçvara des quatre faces accolées du Brahmâ hindou. On sait en effet que ce dernier est seulement *catur-ânana* et de couleur *rouge* : c'est Çiva qui est *pañcânana* et qui est blanc. — Nous pouvons ajouter que nous avons trouvé l'identité foncière de Çiva et d'Avalokiteçvara tenue pour une vérité traditionnelle par les lettrés bengalis. Comme nous nous en étonnions auprès de l'un d'eux et qu'avec nos préjugés d'indianiste européen nous avouions que cette figure propice nous eût plutôt fait songer au bon et charitable Viṣṇu, tandis que Çiva, dieu farouche et redoutable... — On voit bien, interrompit-il, que vous ne le connaissez pas. Et il se mit à nous conter nombre de légendes populaires où Çiva jouait en effet auprès de ses fidèles le même rôle secourable qu'Avalokiteçvara. Dans l'une notamment une statue de Çiva promettait à l'un de ses *bhaktas* qui, en dépit de sa piété fervente, avait vu mourir son fils unique, de se charger elle-même de son service funèbre ; et elle le fit comme elle avait dit. C'est là tout à fait une histoire édifiante dans le goût de Târânâtha. Notre interlocuteur ne pouvait, en la contant, retenir ses larmes.

et brahmanique, quel que soit d'ailleurs le lien de parenté qu'il faille imaginer entre eux. Il y aura bientôt trois quarts de siècle, B.-H. Hodgson mettait déjà les archéologues en garde contre les erreurs possibles[1]. Au milieu d'un tel labyrinthe, nous n'aurons pas trop des indications de nos miniatures pour nous guider.

On en a déjà eu précédemment une preuve. Avec leur aide, il nous a suffi de parcourir la galerie archéologique du musée du Calcutta pour être à même de démêler comme bouddhiques et d'identifier aussitôt plusieurs statues non encore cataloguées. Dans nos excursions à Bodh-Gayâ ou à Ajaṇṭâ leurs lumières ne nous ont pas été d'un moindre secours. Nous n'avons naturellement pu donner ici qu'un petit nombre des spécimens recueillis au passage : ils suffisent pour qu'on se rende compte de ce qui reste à faire en ce sens non seulement dans les ruines, mais même dans les musées[2]. On pourrait de même, en feuilletant les recueils déjà parus, ici reconnaître un personnage sans nom, là rectifier une attribution erronée. C'est une épreuve qui peut se faire en chambre et, si les dessins du *Buddha-Gayâ* de Râjendralâl Mitra, par exemple, méritaient plus de confiance, nous la conseillerions volontiers sur eux, ne fût-ce que pour retrouver des Târâs dans ses Mâyâdevî (pl. XXIX), ou écrire le nom de Cundâ sous sa déesse à dix-huit bras (pl. XXXI, 3), etc.[3]. Dans cette œuvre à peine commencée de l'identi-

1. B.-H. Hodgson, *On the extreme ressemblance that prevails between many of the Symbols of Buddhism and Saivism* (*Essays*, p. 133). Cf. plus haut, p. 110, note 3 et p. 117, note 1. A propos des « couples mi-çivaites, mi-bouddhiques », voyez encore les références citées par L. de la Vallée-Poussin, *Bouddhisme, études et matériaux*, p. 79, note 3 ; p. 133, etc.

2. Est-ce la peine d'insister sur le fait que, de nos quatorze reproductions du musée de Calcutta, seuls les trois spécimens originaires de Sârnâth étaient déjà catalogués ? — Cf. plus haut, p. 7.

3. Cf. encore plus haut, p. 123, note 3 ; p. 133, note 3 ; p. 146, note 1 ; p. 148, note 1 ; p. 157, note 2 ; p. 158, note 1 ; p. 161, note 2, etc.

fication et de la classification des images bouddhiques indiennes, notre recueil de miniatures pourra fournir ainsi plus d'une indication précieuse : c'est avant tout le genre d'application pratique que nous rêvons pour lui.

On nous ferait tort de croire en effet que nous ayons prétendu y chercher, et encore moins en tirer, un tableau complet de la mythologie du Bouddhisme. A aucun moment nous n'avons oublié que nos miniatures ne sont pas un panthéon véritable, mais seulement les illustrations de deux manuscrits jusqu'ici exceptionnels et par hasard conservés. Si même au lieu de la *Prajñâpâramitâ* nous avions eu affaire à un autre texte, les illustrations seraient toutes différentes. D'une *Pañcarakṣâ,* par exemple, on pourrait aussi bien conclure qu'il n'y avait de place dans le culte bouddhique que pour les cinq grandes *Çaktis* et, subordonnés à elles, leurs époux et fils spirituels, les *Dhyâni-Buddhas* et *Dhyâni-Bodhisattvas*. Or autant dire aucun *Dhyâni-Buddha* ni aucune de ces *Çaktis* n'apparaît parmi les divinités, pourtant si nombreuses et si variées, de nos manuscrits[1]. A la vérité, c'est la seule lacune que nous relevions dans leurs représentations avec celle, plus grave peut-être parce que leur existence était plus anciennement acceptée, de six Buddhas terrestres sur sept. Encore les moyens ne manquent-ils pas par ailleurs de réparer ces deux omissions : nous avons tenu à n'en rien faire. Les sept Buddhas humains se retrouvent alignés, en compagnie de Maitreya, dans un ordre qui vaut à lui seul une identification, sur des sculptures gréco-bouddhiques comme sur des peintures d'Ajaṇṭâ[2]. Les nombreuses *Pañca-*

1. Il n'y a d'exception à faire que pour le Dhyâni-Buddha Amitâbha (Cf. p. 76, note 3). Bien entendu nous avons de nombreuses images de Târâ, mais non pas considérée comme l'épouse mystique d'Amoghasiddhi. Rien même ne prouve que nos Samantabhadra, Vajrapâṇi et Avalokiteçvara soient enregimentés parmi les *Dhyâni-Bodhisattvas*.

2. V. sur ce point A. Grünwedel, *loc. laud.*, fig. 42 et p. 148, et Bhagvân-

rakṣâ népâlaises nous auraient de même fourni des données très vraisemblables au sujet des cinq grandes *Çaktis* en raison de leur rang et de leur couleur. C'est ainsi que pour les deux spécimens bengalis du XIe siècle que nous avons reproduits (v. pl. IX, 5 et 6), nous aurions pu proposer avec quelque assurance les noms de Târâ et de Locanâ[1]. Mais c'eût été rouvrir nous-mêmes la porte aux hypothèses et aux incertitudes. Il nous paraît préférable d'attendre que de nouvelles trouvailles de manuscrits à miniatures inscrites — car enfin les *Mss. Add. 1643* et *A. 15* ne sauraient être les seuls de leur espèce — viennent rendre possible une étude d'ensemble et permettre de constituer, à l'aide de documents purement indiens, une collection complète analogue à celle que se sont formée les lâmas. Strictement borné à un certain nombre d'indications précises et sûres, notre recueil peut servir en attendant d'utile instrument de travail : nous ne sachons pas pour lui d'ambition meilleure.

§ II. — *Renseignements géographiques.*

Pas plus qu'un « panthéon » nous ne demanderons à nos documents une liste complète des grands sanctuaires du Bouddhisme. Beaucoup sont cités qui nous sont inconnus ; beaucoup sont passés sous silence que nous connaissons : il nous faut accepter les noms qu'ils nous donnent. Ces indications géographiques forment d'ailleurs, en dehors de l'ico-

lâl Indrâjî, *Antiquarian Remains at Sopârâ and Padaṇa*, J. Bombay Branch R. A. S., vol. XV, 1881-2, pl. XVII et XVIII (dessus de porte de la cave XVII à Ajaṇṭâ) et pl. V à XII (figurines de cuivre). On y trouve tous les éléments nécessaires pour leur identification.

1. Sur le *Ms. Add. 1688*, v. plus haut, p. 31, et cf. le *Ms. Add. 1164*, *1* (*Pañcarakṣâ*, XVIIe siècle, *Catalogue* de M. C. Bendall, p. 33). — Consulter encore sur les *Dhyâni-Buddhas* et leurs *Çaktis*, D. Wright, *Hist. of Nepâl*, pl. VI ; Hodgson, *Essays*, p. 94 ; L. Waddell, *Lamaism*, p. 350 ; Wassilief, *Bouddhisme*, p. 187-8, etc.

nographie, leur plus utile contribution. Il est même permis de penser que c'est à la nécessité de consigner par écrit ce genre de renseignements que nous devons d'avoir eu par la même occasion l'identification des monuments et des personnages. Que les lecteurs du temps ne fussent pas embarrassés pour reconnaître le sujet des miniatures, c'est ce que prouve le grand nombre de celles qu'on n'a pas pris la peine d'expliquer par écrit et qui n'étaient évidemment pas des énigmes pour les contemporains à qui elles étaient destinées. Qui sait même si les huit scènes légendaires du *Ms. Add. 1643*, où toutes les autres illustrations sont soigneusement inscrites, ne sont pas dépourvues d'inscriptions uniquement par la raison qu'à force d'être des motifs courants d'imagerie, elles étaient devenues impossibles à localiser ici plutôt que là ? Apparemment ces indications géographiques étaient les seules dont on ne pût alors se passer, parce que c'étaient les seules que ne pouvait faire deviner la simple inspection des images : nous avons eu les autres par surcroît. Ce sont pourtant les premières que nous avons traitées comme accessoires et on n'attend pas de nous que nous recommencions en ce moment une nouvelle étude à leur sujet. Peut-être devons-nous toutefois au lecteur de rassembler pour sa commodité ces données jusqu'ici dispersées et de lui en fournir brièvement comme un premier classement. Le procédé, semble-t-il, le plus rationnel est de les distribuer entre les cinq Indes que distinguait la géographie indigène du temps[1].

Nous commencerons donc par l' « Inde centrale » et nous relèverons tout d'abord les mentions de la colline de Svayambhû et du village de Vugama ou Bugamati dans le Népâl. En descendant vers le Gange nous trouvons ensuite trois

1. On retrouvera pour tous ces noms les renvois nécessaires à l'index. Nous souhaiterions que cette liste pût prendre rang après les index géographiques de la *Bṛhat-Saṅhitâ* et du *Bhâgavata-purâṇa* publiés par MM. J. Fleet et J. Abbot dans l'*Indian Antiquary*, 1893 et 1899.

mentions des sanctuaires et « ermitages » de Râḍhya. Il ne faut pas confondre cette ville avec Râḍha ou Râhr dont nous avons également trois mentions, mais qui est situé au sud du Gange. Notons que la célèbre cité de Vaiçâlî est localisée par nos inscriptions en Tirabhukti ou Tirhut, en même temps qu'un autre sanctuaire dont le nom « Vainakâçyama » nous est inconnu. Dans le Magadha ou Bihar (cinq mentions) nous connaissons au moins l'emplacement vraisemblable de la colline du Kapota ou du « pigeon » et du Gṛdhrakûṭa ou « pic du Vautour », mais celui de Jâruha nous échappe. Les noms de Mahâbodhi et de Vajrâsana se localisent tout seuls. Plus à l'est, Varddhamâna est depuis longtemps identifié avec Bardvân, en Bengale. D'après nos inscriptions cette ville se trouvait dans le pays de Tulâkṣetra : ce dernier nom s'y rencontre également associé à celui de Varendra dont nous avons six autres mentions et où sont placés le stûpa particulièrement intéressant du Mṛgasthâpana et la ville de Dedapura. Citons enfin les pays de Nalendra et de Puṇḍavarddhana sur les frontières de l'Inde orientale.

Celle-ci s'étendait, comme on sait, le long des côtes septentrionales du golfe du Bengale. Notons d'abord l'île de Candra mentionnée par Târânâtha à l'embouchure du Gange, puis le pays de Harikella incidemment nommé par I-tsing, et enfin le Samataṭa et l'Orissa, qui sont classiques. Du premier nous avons quatre mentions et trois de l'autre sous la forme *Oḍḍa* ou *Oḍra*.

Si nous passons ensuite à l'Inde méridionale nous relevons la mention de Mûla et celle de Kâñcî dans le Dakṣinâpatha ou Dekhan. Kâñcî a conservé son nom déguisé sous l'orthographe anglaise de Conjeeveram. Le pays de Koḍga ou Kourg nous reporte vers les Ghâts de la côte occidentale. C'est sans doute dans cette chaîne qu'il faut chercher la miraculeuse montagne de Potalaka, cinq fois nommée. Le

nom de Konkan revient également cinq fois dans nos inscriptions : mais parmi les indications complémentaires de Çivapura, Valivaṅkâṇa, Candraṭura et Kṛṣṇagiri, nous n'identifions sûrement que cette dernière qui est Kanheri. La province de Daṇḍa ou Daṇḍaka (Daṇḍabhukti) nous fait selon toute vraisemblance remonter vers les sources de la Godâvarî.

De là à l'Inde occidentale il n'y a qu'un pas : celle-ci était d'ailleurs de dimensions restreintes. Nous n'y voyons mentionné que le pays de Lâṭa ou Lâr, la Larikè de Ptolémée, qui comprenait une partie du Khandesh et du Gujerate. La ville de Vuṅkara est, semble-t-il, inédite, mais celle de Târâpura se rencontre plusieurs fois dans le *Kathâsaritsâgara*.

Notre revue des cinq Indes se termine avec l' « Inde du Nord », que nous appellerions du Nord-Ouest. C'est là, en « Uttarâpatha », qu'il faut placer le pays bien connu du Gandhâra avec sa capitale Puruṣapura, aujourd'hui Peshavar, et peut-être aussi celui d'Oḍiyâna (*lisez* Udyâna ?), avec Maṅgakoṣṭa, aujourd'hui Manglaor (?). C'est également de ce côté qu'il faut chercher le Kamboja, si tant est que ce nom servît encore à désigner un pays indien.

Parmi les contrées étrangères il faut d'abord noter les îles, Ceylan six fois mentionnée et Java deux fois. Le *dvîpa* de Kaṭâha était apparemment un « continent » et a fait penser au Kathay de notre moyen âge. Mais de la « Grande-Chine » même nous avons trois mentions expresses, sans compter la désignation si claire d'Ou-tai-shan dans le Chan-si par son nom sanskrit de Pañcaçikha-parvata.

Après ces identifications pour la plupart assurées, il nous faut enfin signaler les localités pour lesquelles nous n'en avons aucune à proposer. Des unes le nom nous est du moins connu par d'autres sources, aussi vagues d'ailleurs que les nôtres : tel est par exemple le cas de Kalaçavarapura, de Suvarṇapura ou de Vijayapura. Pour les autres, Ambuviṣaya, Koratra, Paṭṭikera, Supâcanagara, Vandikoṭa, si « indien »

que ces syllabes sonnent aux oreilles, c'est la première fois qu'on les rencontre. Nous n'avons d'ailleurs aucune raison, la grande majorité de ces indications s'étant déjà vérifiée, de mettre en doute l'exactitude de cette minorité. Dans l'état actuel de notre connaissance géographique de l'Inde ancienne, on ne sait même de quoi il faut le plus s'étonner, si c'est qu'un petit nombre de ces noms de lieux reste lettre close pour nous ou au contraire qu'une aussi forte proportion nous en soit d'emblée familière.

§ III. — *Renseignements historiques.*

Tenterons-nous enfin de résumer les quelques notions historiques que suggèrent, confirment ou rectifient ces documents ? Notre premier soin devra être de ne pas nous laisser égarer par la question de chronologie. Quelle que soit la date précise de ces manuscrits — et, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'ils ne sont pas postérieurs au XIe siècle, ni antérieurs au VIIIe — il ne faudrait pas s'imaginer que leur contenu se rapporte par définition à cette date. Rien n'empêche que les sujets des illustrations soient aussi antérieurs que le texte même de la *Prajñâpâramitâ* à la réédition qui nous en est donnée, et que, seules, l'écriture de la copie et l'exécution technique de l'image soient à vrai dire du temps. Le fait que nous devons supposer derrière ces miniatures une période de transmission vraisemblablement assez longue, s'il augmente, comme nous avons vu, leur intérêt iconographique, diminue au contraire leur valeur historique pour ce qui est d'un moment déterminé ; et pour aucun moment cette valeur n'est moindre que pour leur *terminus ad quem*[1].

Ainsi donc, même au cas où nos documents seraient bien définitivement du XIe siècle, il faudrait nous garder d'y cher-

1. Cf. plus haut, p. 28, note 1 et pp. 33 à 43.

cher par exemple les éléments d'une carte de l'Inde bouddhique à cette époque. Les invasions musulmanes avaient déjà modifié profondément la situation dans le Penjâb. Même dans l'Inde centrale d'anciennes places saintes, comme Vaiçâlî, étaient depuis longtemps ruinées, au témoignage, peu suspect en ces matières, du pèlerin Hiuen-tsang. En revanche, d'un grand centre religieux comme Nâlandâ, dont nous savons la prospérité tardive, il n'est fait aucune mention. Assurément nous ne prétendons pas que les noms cités par nos inscriptions et dont la plupart se localisent dans le bassin du Gange, n'étaient plus, même au XIe siècle, que des souvenirs. Il n'est pas douteux que le Bouddhisme n'ait disparu de l'Inde, et surtout du Bengale, bien plus lentement qu'on n'avait d'abord pensé. Mais on n'en serait pas moins mal fondé à prétendre que tous les sanctuaires nommés par chance dans ces manuscrits existaient encore, et ceux-là seuls. Toute la portée de nos inscriptions ne va qu'à s'ajouter aux relations des pèlerins chinois pour nous aider à établir la liste des principaux lieux saints de la légende bouddhique. Il y a un instant, dans notre revue sommaire de leurs termes géographiques, nous avons si souvent rencontré les pas de Hiuen-tsang ou d'I-tsing qu'il est permis de se demander si une carte dressée à l'aide de ces seuls renseignements ne se rapporterait pas bien mieux à l'Inde du VIIe siècle qu'à celle du XIe.

On pourrait en dire autant des quelques symptômes caractéristiques de l'état du Bouddhisme que nous avons relevés dans ces documents. L'extension de l'idolâtrie, qu'ils attestent, était déjà suffisamment indiquée dans les mémoires des pèlerins chinois par les légendes et la vénération attachées aux statues. Le culte des Bodhisattvas, Avalokiteçvara en tête, est un point historique acquis depuis Fa-hien. Celui de Târâ est mentionné à diverses reprises par Hiuen-tsang. Il n'est pas jusqu'au détail de l'existence de Mañjuçrî en Chine qui ne se retrouve dans I-tsing. Notre Avalokiteçvara chinois

sous forme de Buddha doit également remonter à une époque assez ancienne et en tout cas antérieure à sa transformation en divinité exclusivement féminine. Seule l'apparition, pour ainsi dire officielle, d'une Mârîcî, ou de certaines formes inquiétantes et tourmentées d'Avalokiteçvara ou de Târâ ferait songer à une date un peu plus basse. Peut-être même ces nouvelles figures pourront-elles jeter quelque jour sur les manifestations extérieures du tantrisme : mais il va de soi que les renseignements d'histoire religieuse que nous pourrons tirer de ces monuments figurés resteront toujours assez minces et qu'il vaudra mieux les interroger sur l'histoire de l'art.

Pour ce qui est de l'architecture, nous avons fait dès le début les plus expresses réserves. Il eût été d'autant plus intéressant de retrouver dans nos miniatures des indications sur la répartition et le développement des styles, que la plupart des anciens édifices sont irrémédiablement ruinés. Malheureusement nous y voyons mêlés dans le désordre le plus fantaisiste la coupole « indo-aryenne » de Fergusson à ses terrasses « câlukyas » et les vieilles formes de stûpas aux modernes. Tout au plus pourrait-on noter tel trait un peu réaliste, comme l'abondance des temples souterrains dans le Lâṭa et le Konkan, ou encore tâcher d'esquisser en l'air une histoire des « topes », depuis les sobres lignes des vieux dômes en forme de bulle jusqu'aux complications flamboyantes qui annoncent déjà les *chorten* tibétains. Mais si tout classement géographique ou historique de ces représentations architecturales semble impossible, on est du moins tenté de leur appliquer ce que Fergusson dit encore de l'architecture du Népâl, « qu'elle nous présente un microcosme de l'Inde, telle qu'elle était au VIIe siècle ». Certaines figures par trop monstrueuses mises à part, nous remporterions de l'examen de nos reproductions de statues une impression analogue : aussi bien beaucoup de ces idoles ne passent-elles

pas pour être celles en place qu'a vues Hiuen-tsang? Nombre d'entre elles, d'ailleurs, ont survécu, plus heureuses que les monuments qu'elles décoraient, et peuvent parler pour elles-mêmes. Nous avons à maintes occasions constaté leur minutieuse similitude avec nos miniatures, base solide de nos identifications. Assurément les sculptures d'Ajaṇṭâ sont postérieures à l'exécution de la plupart des caves et beaucoup de celles du Magadha, parmi celles mêmes que nous avons reproduites, peuvent être aussi tardives que l'époque des Pâlas ; mais leurs caractères typiques, tels que nous les pourrions déduire de l'analyse des miniatures, (nimbe en fer à cheval, transparence des draperies, siège ou tabouret de lotus, taille inférieure des assistants, répétition des personnages sur les stèles, etc.), étaient depuis longtemps stéréotypés.

C'est peut-être une illusion de notre part ; mais même en admettant pour nos miniatures la date la plus basse possible, c'est toujours vers une époque sensiblement antérieure que semblent, à peu d'exceptions près, nous reporter les informations que nous en pouvons tirer à propos de l'art, de la religion ou de l'église bouddhiques. Sur un point, du moins, elles nous renseigneront directement, à savoir sur elles-mêmes. Nous avons déjà étudié dans l'introduction les détails de leur exécution technique. Quelques-uns de ces procédés remontent jusqu'aux plus anciens monuments de l'art indien. La représentation conventionnelle des montagnes et celle des pluies de fleurs se retrouvent, par exemple, non seulement à Ajaṇṭâ, mais déjà à Bharhut. D'autre part, la composition traditionnelle des scènes légendaires recule leurs origines jusqu'aux bas-reliefs indo-grecs. La comparaison directe avec les peintures d'Ajaṇṭâ n'est pas moins intéressante ; nous avons tenu à en fournir le moyen pour ce qui est au moins des Buddhas (v. pl. II, 1) : tout s'y retrouve pareil, non seulement les attitudes et les gestes, mais les nimbes, les

sièges, les dossiers des sièges et jusqu'aux rayures des coussins. Cette étroite ressemblance avec des fresques du VIIe siècle confirme ce que nous avions constaté dès le début, à savoir que nos miniatures réflètent une tradition plus ancienne que les miniatures bengalies du XIe siècle. Elles vérifient ainsi expérimentalement les renseignements que nous donne Târânâtha (ch. XLIV). D'abord, nous dit-il, ce fut « l'école de l'ouest ancien », c'est-à-dire l'art gréco-bouddhique, qui domina au Népâl: c'est sans doute à son souvenir que nous devons les analogies précédemment signalées avec les bas-reliefs du Gandhâra. Puis avec le temps il se constitua une école proprement népâlaise, mais qui, notamment en peinture, présentait des rapports tout particuliers avec l'école orientale ou du Varendra : c'est justement à elle que nous attribuerions nos miniatures inscrites, qui, nous l'avons vu, se placent par leur style comme à mi-chemin entre l'école bengalie et une école plus ancienne et, pour ainsi dire, plus classique. Quant à la dernière indication de Târânâtha, « que l'école népâlaise ne présente plus à présent (c'est-à-dire au XVIIe siècle) aucun caractère distinctif », entendez, puisque c'est un Tibétain qui parle, qu'à mesure que baissait le foyer bouddhique du Bengale, l'art du Népâl subit de plus en plus l'influence du Tibet jusqu'à perdre enfin toute originalité native ; qu'il en fût bien ainsi, les affreuses enluminures des manuscrits népâlais des quatre derniers siècles, et notamment des *Pañcarakṣâ,* sont là pour le prouver.

En même temps que ces traces du plus lointain archaïsme nous avons d'ailleurs relevé dans nos miniatures des symptômes non moins évidents d'une décadence plus qu'imminente. Quelques images du *Ms. Add. 1643* et plus encore du *Ms. A. 15* nous ont déjà frappés tantôt par leur recherche d'élégance et tantôt par l'extravagance de leur difformité. A côté des idoles multimanes ou polycéphales, nous avons encore aperçu de ces « divinités de colère » dont l'aspect

formidable devait tant plaire aux barbares puérils d'au delà les monts. Une fois même l'amante divine est apparue aux côtés de son époux mystique. Aussi avons-nous dû convenir que les Tibétains n'avaient décidément rien inventé : tout au plus auront-ils exagéré à plaisir dans le maniéré comme dans l'horrible, dans l'obscène comme dans le monstrueux. De même que nous avons fixé tout à l'heure la place de nos miniatures dans l'évolution de la peinture népâlaise, nous sommes ainsi amenés à déterminer le rôle non moins important qu'elles sont appelées à jouer dans l'histoire générale de l'art bouddhique. On pourrait en effet les croire créées tout exprès pour servir de moyen terme entre la masse des vieux monuments indiens non identifiés d'une part, et d'autre part la collection des documents tibétains ou chinois, ceux-ci bien plus récents mais accompagnés d'une interprétation traditionnelle. Entre ces deux groupes nous n'avions rien : œuvres d'ateliers indigènes et en même temps identifiées comme les séries des lâmas, nos miniatures fournissent le chaînon intermédiaire qui nous manquait et relient par une transition naturelle les anciennes écoles indiennes, qu'elles rappellent, aux écoles modernes de la Haute-Asie, qu'elles font pressentir.

APPENDICE

N. B. — Il va de soi que les indications de ce catalogue sont aussi brèves que possible. Le seul mot « Buddha », par exemple, suppose la couleur, le costume, les attributs habituels du personnage, tels qu'ils sont décrits page 70. Il en est de même pour le mot « Bodhisattva. » On ne trouvera aucune mention de la couleur des nimbes, costumes, fonds de tableaux, etc., qui est indifférente. L'orthographe des inscriptions a été scrupuleusement respectée. Les principales abréviations employées sont : Bodh. = Bodhisattva ; fém. = féminin ; m. = main ; d. = droite ; g. = gauche. Ces deux dernières indications sont données par rapport, non point au spectateur, mais au personnage central des miniatures.

I

CATALOGUE

DES MINIATURES ET INSCRIPTIONS DU MS. ADD. 1643, CAMBRIDGE

1. — Yavadvîpe Dîpaṅkara. ârisasthâna (*Fol. 2 v°*).

Buddha, debout, la m. d. faisant le geste qui rassure, la m. g. tenant sur l'épaule un pli de la robe. — Deux assistants, Bodh., à d. jaune (Mañjuçrî, cf. min. **I,** 64), à g. blanc (Avalokiteçvara). — Temple, arbres. — V. pl. II, 2. — Cf. min. **II,** 12. — *Page* 79.

2. — Sumero Vajrasatvaḥ. ârisasthâna (*Fol. 5 v°*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la m. d. tenant devant le corps la clochette, la m. g. tenant sur la hanche le foudre. — Temple sur montagne. — Cf. min. **II,** 11. — *Page* 123.

3. — Sinhaladvîpe Dîpaṅkara. ârisasthâna (*Fol. 8 v°*).

Buddha, identique à min. **I,** 1, sauf assistants, à d. blanc (Avalokiteçvara), à g. vert, m. d. tenant le foudre (Vajrapâṇi, cf. min. **I,** 22). — Cf. min. **II,** 10. — *Page* 78.

4. — Magadhe Kâpotaparvate Lokanâthaḥ. ârisasthâniḥ (*sic*) (*Fol. 11 v°*).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Temple, arbres, montagne. — V. pl. IV, 2. — Cf. min. **II,** 9. — *Page* 100.

5. — (Gṛdhrakûṭa)parvate (Prajñâpârami)tâ. ârisasthâna (*Fol. 13 v°*).

Bodh. fém. jaune, assise à l'indienne, les m. réunies dans le geste de l'enseignement, avec deux lotus roses passant sous les bras. — Deux assistantes, Bodh., à d. blanche, à g. verte (Târâs). — Temple, arbres, montagne. — Cf. min. **II,** 3. — *Page* 152.

6. — Nepâle Svayaṃbhû-Lokanâthaḥ. prathamasthâna-ârisa (*Fol. 14 r°. — Fin du ch.* I).

Bodh. *rouge*, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant sur la hanche le lotus rose et le flacon. — Deux assistantes, Bodh., à d. verte, à g. blanche (Târâs). — Temple, arbres. — Cf. min. **II,** 4 et 37. — *Page* 99.

7. — Mahâsamudre Râhukṛta-Abhayapâṇi. ârisasthâna (*Fol. 20 v°, 1*).

Buddha, identique aux min. **I,** 1 et 3, debout sur l'océan (Dîpaṅkara?). — Deux assistants, en des bateaux recouverts d'un pavillon, Bodh., à d. jaune, à g. blanc (cf. min. **I,** 1). — Coquillages, tortue, poissons, cheval ailé, et enfin, à g., en bas, tête de Râksasa (Râhu?). — Courtines aux coins du ciel. — V. pl. II, 4. — Cf. min. **II,** 5. — *Page* 80.

8. — Puṇḍavarddhane Triçaraṇa-Buddha-Bhaṭṭârakaḥ. dvitîya-ârisasthâna (*Fol. 20 v°, 2. — Fin du ch.* II).

Buddha (Çâkyamuni) assis à l'européenne, de face, les m. réunies dans le geste de l'enseignement. — Temple. — En dehors, assis sur des lotus, dans le haut de la min., deux assistants, Bodh., à d. blanc à lotus rose (Avalokiteçvara), à g. vert à lotus bleu (Vajrapâṇi, cf. min. **I,** 22). — V. pl. III, 4. — Cf. min. **II,** 6. — *Page* 89.

9. — Magadhe Macchîtivahti (*lisez* °vaṭi?) Lokanâthaḥ. ârisasthâna (*Fol. 40 v°, 1*).

Bodh., blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant le lotus rose. — Quatre assistantes, Bodh., à d. 1° jaune et 2° verte (Târâs); à g. 1° rouge (Târâ?) et 2° jaune à quatre bras, la m. supérieure g. tenant un livre (Prajñâpâramitâ?). — Halo embrassant les cinq personnages. — Cf. min. **II,** 7. — *Page* 102.

10. — Tusitabhavane Maitreya. tṛtîya-ârisasthâna (*Fol. 40 v°, 2. — Fin du ch.* III).

Bodh., jaune, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, les m. réunies dans le geste de l'enseignement ; deux fleurs blanches (*campa*) passent sous les bras. — Quatre assistants, Bodh., à d. 1° en bas, blanc (Avalokiteçvara), 2° en haut, vert ; à g. 1° en bas, bleu, tenant dans m. d. épée ; 2° en haut, jaune. — Fond uni, toit d'or. — V. pl. VI, 1. — Cf. min. **II,** 8. — *Page* 111.

11. — Kalaṣavarapure Gandhavatyâ Bhagavân (*Fol. 44 r°, 1*).

Buddha (Çâkyamuni) assis à l'indienne sur un siège orné de lions et recouvert d'un lotus, les m. réunies dans le geste de l'enseignement. — Assistants : quatre éléphants blancs à trompe et oreilles rouges qui lui rendent hommage. — Arbres. — Cf. min. **II,** 13. — *Page* 89.

12. — Trâyatriṃçe Bhagavân. caturtha-ârisasthâna (*Fol. 44 r°, 2. — Fin du ch.* IV).

Buddha (Çâkyamuni) vu de trois quarts, assis à l'européenne à g. de la min., la jambe g. croisée sur la d., les m. réunies dans le geste de l'enseignement. — Cinq assistants, en bas, 1° bleu, 2° jaune à quatre bras ; en haut, 1° jaune, 2° bleu, 3° rouge. — Fond uni ; à g., en bas, indication d'une montagne. — Cf. min. **II,** 14. — *Page* 86.

13. — Tulâkṣetra-Varddhamâna-stûpaḥ. ârisasthâna (*Fol. 59 r°, 1*).

Deux *stûpas* jumeaux, blancs, très ornés, avec parasols. — Deux assistants, jaunes, en costume laïque, à d. et à g. vénérant (*upâsakas ?*). — En haut, à d. un arbre, à g. une courtine. — V. pl. I, 3. — Cf. min. **II,** 15. — *Page* 58.

14. — Vârendrâ-vâṇâ-icchâ-Mahattarâyî (*lisez* Mahattarâ ou Mahattarî Târâ). pañcama-parivartta-ârisa (*Fol. 59 r°, 2. — Fin du ch.* V).

Bodh. fém. (Târâ) verte, assise à l'indienne, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée et tenant le lotus bleu. — Temple, arbres. — Cf. min. **I,** 56 et **II,** 16. — *Page* 134.

15. — Yâna-vyûha-Bhagavân. ârisa (*Fol. 74 v°, 1*).

Min. divisée en deux parties. — Partie g. : Buddha (Çâkyamuni) vu de trois quarts, assis à l'européenne sous un arbre, à d. de la min., les

m. réunies dans le geste de l'enseignement. — Cinq assistants, Bodh., en bas, 1° blanc, 2° jaune : en haut, 1° jaune, 2° bleu, 3° vert (Resp. Avalokiteçvara, Mañjuçrî, Maitreya, Vajrapâṇi et Samantabhadra?). — Cf. min **II**, 1.

Partie d. : Bodh., air terrible, jaune, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. en charité, la m. g. tenant une mangouste (Jambhala, cf. min. **I**, 18 et **II**, 20). — Au-dessus de sa tête, bec à bec, deux oiseaux bleus, à yeux et pieds rouges. — V. pl. III, 1. — *Page* 87.

16. — Potalake Bhagavî (*lisez* °vatî) Târâ. ṣaṣṭaparivartta-[r] ârisaḥ (*Fol. 74 v°, 2. — Fin du ch.* VI).

Bodh. fém. verte, vue de trois quarts, assise à l'européenne à g. de la min., les m. réunies dans le geste de l'enseignement ; sous le bras g. passe un lotus bleu. — Cinq auditrices, en bas 1° bleue, 2° jaune ; en haut 1° jaune, 2° verte, 3° blanche (cf. pour le nombre et la couleur les auditeurs de min. **I**, 15 : aurions-nous ici leurs cinq *Çaktis*?). — Cf. min. **II**, 18. — *Page* 138.

17. — Candradvîpe Bhagavatî Târâ. ârisasthâna (*Fol. 80 v°, 1*).

Bodh. fém. verte, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus bleu. Halo. — En quatre compartiments superposés de chaque côté, huit autres petites Târâs vertes à lotus bleu. — Cf. min. **II**, 19. — *Page* 135.

18. — Sinhaladvîpe Jambalaḥ (*lisez* Jambhalaḥ). ârisa-saptama-parivarttaḥ (*Fol. 80 v°, 2. — Fin du ch.* VII).

Bodh. (Jambhala ou Kuvera), air terrible, jaune, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. en charité et tenant un citron (*jambhara*), la m. g. tenant une mangouste (*nakula*). — Deux assistantes, Bodh., à d. jaune, à g. blanche (Târâs?). — Montagne, bois. — V. pl. IX, 2. — Cf. min. **II**, 20 et **I**, 15. — *Page* 123.

19. — Campitalâ-Lokanâthaḥ. Samâtaṭe. ârisasthâna (*Fol. 86 r°, 1*).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Quatre assistantes, Bodh. 1° à d., en bas, verte ; en haut, jaune ; 2° à g., en haut, rouge ; en bas, jaune à quatre bras (Târâs?). — Temple à toit arrondi avec véranda, arbres. — Cf. min. **II**, 21. — *Page* 102.

20. — Sinhaladvîpe ârogaçâlâ (*lisez* ârogyaçâlâ ? *ou* ° çâlî ?) Lokanâthaḥ.a(ṣṭa)ma-ârîṣa (*Fol. 86 r°, 2. — Fin du ch.* VIII).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste qui argumente ou rassure, la m. g. tenant le lotus rose : à d. un autre lotus. — Deux assistantes, à d. Bodh. verte, tenant un lotus bleu (Târâ); à g. terrible, rouge (Mârîcî ?). — Halo. — V. pl. V, 4. — Cf. min. **II**, 28 et (pour l'épithète) **I**, 76. — *Page* 109.

21. — Gandhâramaṇḍale Kûṭaparvate Lokanâthaḥ. ârîṣa (*Fol. 89 r°, 1*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée et tenant le lotus rose. — Temple à coupole élancée, supportée sur des colonnes ouvragées, entre deux *stûpas* ornés. — Montagne et grottes : dans celles-ci deux assistantes, Bodh., à d. et à g. jaunes (Târâ et Mârîcî jaunes ?); de plus, à d. en haut, troisième assistante, rouge. — Arbres. — V. pl. V, 3. — *Page* 108.

22. — Oḍḍiyâne (*lisez* Udyâne ?) Maṅgakoṣṭa-Vajrapâni (*lisez* °ṇi). navama-parivartta-ârîṣaḥ (*Fol. 89 r°, 2. — Fin du ch.* IX).

Bodh. vert, assis à l'indienne, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant le lotus bleu et le foudre. — Temple, arbres. — V. pl. VI, 5. — *Page* 121.

23. — Suvarṇṇapure Çrî-Vijayapure Lokanâtha. ârîṣa-sthâna (*Fol. 99 v°, 1*).

Bodh. blanc, debout, à quatre bras : 1° inférieurs : m. d. en charité, m. g. repliée tenant le lotus; 2° supérieurs : m. d. tenant le rosaire, m. g. le livre; à sa d. autre lotus. — Deux assistants, à d. Bodh. fém. verte (Târâ); à g. terrible, sexe indécis, rouge, coiffé d'une tête de cheval (Mârîcî ou Hayagrîva). — Halo. — *Page* 105.

24. — Lâhtadîçe (*lisez* Lâṭadeçe) Târapure Târâ. daça-maparivaṇḍa (*lisez* parivartta)-ârîṣaḥ (*Fol. 99 v°, 2. — Fin du ch.* X).

Bodh. fém. verte, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant le lotus bleu. — Deux assistantes, 1° à d. jaune, à fleur d'açoka rouge (Mârîcî jaune, cf. min. **I**, 75), 2° à g. bleue, à corsage

jaune (Ugratârâ? ou Ekajaṭî?). — Temple souterrain dans la montagne, bois. — V. pl. VII, 2. — Cf. min. **I,** 48. — *Page* 133.

25. — (Dakṣiṇâpathe Mûl..?)pavâsa-Lokanâthaḥ. ârisasthâna (*Fol. 120 a, v°, 1*).

Bodh. blanc, debout, à quatre bras : 1° inférieurs : m. d. en geste qui rassure, m. g. tenant le lotus et le flacon ; 2° supérieurs : m. d. tenant le rosaire, m. g. le livre. — Deux assistantes, Bodh., à d. verte à lotus bleu (Târâ) ; à g. jaune à quatre bras, m. de g. tenant le flacon et le lotus rose (Bhṛkuṭi Târâ?). — Halo. — Cf. min. **I,** 27. — *Page* 105.

26. — Kahtâhadvîpe (*lisez* Kaṭâha°) Valavatîparvate Lokanâthaḥ. dvâdaçaparivartta-ârisa. (*Fol. 120 a, v°,2. — Fin du ch.* XII. — *Manquent le fol. 109 et la fin du ch.* XI).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Quatre assistants : à d. 1° bleu à ventre énorme et bouche allongée en bec (*preta*), 2° Bodh. fém. verte à lotus bleu (Târâ) ; à g. 1° Bodh. fém. jaune (Târâ jaune?), 2° terrible, rouge, coiffée d'une tête de cheval (Mârîcî). — Halo. — Cf. min. **I,** 28. — *Page* 102.

27. — Dakṣiṇâpathe Mûlavâsa-Lokanâthaḥ (*Fol. 120 b, r°, 1*).

Identique à la min. **I,** 25, sauf le rosaire de la m. supérieure d. oublié. — V. pl. IV, 5. — *Page* 105.

28. — Kahtâhadvîpe (*lisez* Kaṭâha°) Valavatîparvata-Lokanâtha (*Fol. 120 b, r°, 2*).

Identique à la min. **I,** 26, sauf la couleur de la deuxième assistante de d. (jaune au lieu de verte) et en plus la représentation d'un temple creusé dans une montagne. — V. pl. IV, 4. — *Page* 102.

29. — Kaṃbojadeçe Târâ[ḥ] (*Fol. 120 b, r°, 3. — Fin du ch.* XII *bis*).

Bodh. fém. verte, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus bleu. — Deux assistantes, Bodh., à d. jaune, tenant à la m. g. une fleur épanouie bleue (prob^t^ méprise pour rouge,

cf. Mârîcî jaune, min. **I**, 75); à g. bleue, à *dhoṭî* tigrée (Ugratârâ ou Ekajaṭî?). — Temple, arbres. — *Page* 133.

30. — Uttarâpathe Puruṣapuramaṇḍale Çrî-Kanaka-caityaḥ (*Fol. 123 v°, 1*).

Stûpa or, très orné, surmonté d'un parasol. — Balustrade à une porte. — *Page* 54.

31. — Mahâcîne Buddharûpaka-Lokanâthaḥ (*Fol. 123 v°*, 2. — *Fin du ch.* XIII).

Bodh. blanc, mais en costume de Buddha, assis à l'indienne, les deux m. dans le geste de la méditation. — Temple. — De chaque côté, superposés, trois moines vénérant, en haut et en bas jaunes à robe rouge, au milieu verts à robe jaune. — V. pl. III, 6. — *Page* 94.

32. — Mahâcîne Samantabhadraḥ (*Fol. 127 r°, 1*).

Bodh. vert, assis à califourchon (mais le buste de face) sur un éléphant blanc à trompe rouge, les m. réunies dans le geste de l'enseignement ; sous le bras g. passe un sceptre lancéolé d'or. — Halo, arbres, montagne. — V. pl. VI, 2. — *Page* 120.

33. — Râḍhya-Kanyârâma-Lokanâthaḥ (*Fol. 127 r°*, 2).

Bodh. blanc, assis à l'européenne, tourné vers la gauche et vu de trois quarts, les m. réunies dans le geste de l'enseignement. — Temple, un *stûpa*, bois. — *Page* 107.

34. — Râḍhya-Dharmarâjikâ-caityaḥ (*Fol. 127 r°*, 3. — *Fin du ch.* XIV).

A d. de la min., *vihâra* à un étage; sous la véranda, un moine vert à robe rouge. — En allant vers la g. un *stûpa* blanc, orné; puis un *jaya-stambha*, blanc, surmonté d'un oiseau blanc à buste humain, m. jointes (*suparṇa*, prob^t^ Garuḍa). — Fond uni; courtine et guirlandes pendant du ciel. — V. pl. I, 5. — *Page* 55.

35. — Râḍhyarâmâ (*lisez* Râḍhyârâme?)-jâhtâ (*lisez* °jâṭâ?) -Lokanâthaḥ (*Fol. 133 r°, 1*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans

le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Temple; à g. six, à d. cinq petits *stûpas* blancs. — *Page* 108.

36. — Daṇḍabhuktau Yajñapiṇḍî Lokanâthaḥ (*Fol. 133 r°, 2. — Fin du ch.* XV).

Bodh. blanc, debout, à quatre bras : 1° inférieurs : m. d. en charité, m. g. tenant le flacon (?) ; 2° supérieurs : m. d. tenant le rosaire, m. g. le lotus rose. — Temple à toit arrondi, élevé sur des degrés, arbres. — *Page* 104.

37. — Râḍha-lûtû-Vajrâsanaḥ (*Fol. 139 r°, 1*).

Buddha (Çâkyamuni), l'épaule d. découverte, assis à l'indienne, la m. d. touchant la terre, la m. g. en méditation. — Temple, six petits *stûpas*, palmiers. — Cf. min. **I**, 76 et **II**, 2. — *Page* 93.

38. — Râḍha-Vaittavanâ- (*lisez* Vetravaṇe ?) Lokanâthaḥ (*Fol. 139 r°, 2. — Fin du ch.* XVI).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Temple, deux petits *stûpas*, arbres. — *Page* 108.

39. — Bhaṭṭâraka-valîya-(*lisez* balîyân ?) Lokanâthaḥ (*Fol. 147 r°, 1*).

Miniature divisée dans le sens de la hauteur en trois parties. — Au milieu, Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. en charité, la m. g. tenant le lotus rose. — Temple. — Au-dessus de sa tête, dans un 2e étage du temple, Buddha, rouge, à robe jaune, les deux m. en méditation (sans doute Amitâbha).

Parties gauche et droite divisées dans le sens de la largeur en trois compartiments contenant six Bodh. : 1° à g. en bas, Bodh. fém. jaune, à massue ; au milieu, fém. verte, à lotus bleu (Târâ) ; en haut, jaune à sceptre d'or (Mañjuçrî ?) ; — 2° à d. en bas, fém. (?) rouge, à l'air terrible ; au milieu, fém. jaune à quatre bras (Bhṛkuṭî Târâ) ; en haut, vert, à sceptre d'or (Samantabhadra ?). — *Page* 108.

40. — Koṅkane Çivapure Sahasrabhujâ-Lokanâthaḥ (*Fol. 147 r°, 2. — Fin du ch.* XVII).

Bodh. blanc, debout, environné comme d'un halo de bras (dont la première paire a les m. réunies dans le geste de l'enseignement). — Deux

assistantes, Bodh. à d. jaune, à g. rouge (Târâs?). — Temple à toits arrondis, montagne, arbres. — V. pl. IV, 6. — *Page* 106.

41. — Candraṭura-Koṅkaṇe Çrî-Khairavaṇe Lokanâthaḥ (*Fol. 151 r°, 1*).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — A g. une assistante rouge. — Temple, deux *stûpas*, arbres (lire *Khadiravaṇe*, cf. min. **I,** 46, ou *Kṣairavaṇe*, cf. min. **II,** 23?). — *Page* 104.

42. — Magadhe Jâruhe Punnavâ (*lisez* puṇyavân?) Lokanâthaḥ (*Fol. 151 r°, 2. — Fin du ch.* XVIII).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant le lotus rose. — Temple à toit arrondi, élevé sur des degrés. — En haut, des rochers. — *Page* 103.

43. — Tirabhuktau Vaiçâlî-Târâ (*Fol. 157 v°, 1*).

A d. de la min., Bodh. fém. verte, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus bleu; à g. une assistante Bodh., bleue, à l'air terrible (Ugratârâ ou Ekajaṭî?). — Temple. — A g. de la min., assis à l'européenne sous un arbre et vu de trois quarts (tourné vers la droite), l'épaule d. découverte, un vase à aumônes à la main, le Buddha Çâkyamuni recevant un deuxième vase également plein de miel que lui offre un singe. Dans le ciel, sur halo rouge, une *devatâ* jaune (Cf. pour cette dernière scène la min. **I,** 80). — V. pl. VII, 1. — *Page* 134.

44. — Çrî-Nâlendrâyâṃ Candragomiṇa (*lisez* °ṇo) Lokanâthaḥ (*Fol. 157 v°, 2. — Fin du ch.* XIX *sur fol. 158 r°*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Deux assistantes, Bodh., à d., verte, la m. g. tenant le lotus bleu (Târâ); à g. bleue (Ugratârâ ou Ekajaṭî?). — Temple, deux petits *stûpas*. — V. pl. V, 1. — *Page* 107.

45. — Vandikoṭo (*ou* Bandi°) Lokanâthaḥ (*Fol. 164 v°, 1*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. dans celui de la méditation; sous les bras passent deux lotus

roses. — Deux assistantes, Bodh., à d. jaune, à g. rouge. — Halo. — *Page* 108.

46. — Koḍgo-maṇḍale Khadiravaṇi (*lisez* °ṇe) Târâ[ḥ] (*Fol. 164 v°, 2. — Fin du ch.* xx).

Bodh. fém. verte, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant le lotus bleu. — Deux assistantes, Bodh., à d. jaune, tenant la fleur d'açoka rouge (Mârîcî jaune), à g. bleue (Ekajaṭî?). — Temple à terrasses ornées de figures d'animaux, deux *stûpas,* aucun arbre. — V. pl. VII, 4. — *Page* 137,

47. — Oḍḍadeçe Alagacchattra (*lisez* alagna°)-caityaḥ (*Fol. 169 r°, 1*).

Stûpa, vert et or : au-dessus plane en effet, sans soutien apparent, un parasol. — A d. du *stûpa* un moine jaune, vêtu de rouge, l'épaule d. découverte, lui rend hommage. A g. quatre Bodh. : deux en bas, bleu et jaune ; deux au-dessus, vert et rouge. — Tout à fait à g. prob^t indication d'une balustrade dont les traverses se croisent diagonalement entre les piliers. Sur l'encadrement rouge, deux petits *stûpas.* — En bas indication de rochers. — Cf. (pour l'épithète d'*alagna*) la min. **I,** 49. — *Page* 58.

48. — Lâhtadeçe (*lisez* Lâṭa°) Târapure Târâ[ḥ] (*Fol. 169 r°, 2. — Fin du ch.* xxi).

Bodh. fém. verte, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus bleu. — A g., une assistante, Bodh., d'un blanc bleuâtre. — Temple creusé dans le roc avec indication de coupole en maçonnerie. — A d. dans d'autres grottes, en bas un moine jaune, à robe rouge, en haut une *devatâ* blanche. — A g. en haut un Buddha assis ; en bas, un assistant de sexe indécis, bleu, à l'air terrible, à *dhoṭî* tigrée, la m. d. levée tenant la massue et la m. g. repliée le lacet. — Aux pieds de la statue à d., un assistant minuscule, bleu, monté sur une mule (Kâlâdevî, tib. Lha-mo ?) — Cf. min. **I,** 24. — *Page* 133.

49. — Oḍradeçe Alagataru (*lisez* alagna°)-Târâ (*Fol. 174 v°, 1*).

Bodh. fém. verte, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant le lotus bleu. — Temple, quatre petits *stûpas,* un arbre suspendu (?) de chaque côté du toit du

temple. — Cf. (pour l'épithète) la min. **I,** 47. — V. pl. VII, 3. — *Page* 135.

50. — Vârendrâ-Tulâkṣetra-Lokanâthaḥ (*Fol. 174 v°, 2. — Fin du ch.* XXII).

Bodh. blanc, debout, à douze bras : les m. d., en commençant par en bas, 1° faisant le geste qui rassure, 2° faisant le geste de la charité, 3° à 6°, en *mudrâs* indistinctes : rosaire oublié ? ; les m. g. 1° tenant un plat, 2° un flacon, 3° à 5° en *mudrâs* indistinctes, 6° tenant le lotus rose. — Temple, six petits *stûpas*, arbres où se montrent à d. deux *devatâs*. — Cf. min. **I,** 67. — *Page* 106.

51. — Paṭṭikere Cundâvarabhavane Cundâ (*Fol. 176 v°, 1*).

Bodh. fém. jaune, assise à l'indienne, à seize bras. La première paire de m. est réunie dans le geste de l'enseignement ; les quatorze autres sont : à d. 1° en charité, ou tenant 2° le foudre, 3° le disque, 4° la massue, 5° l'épée, 6° la flèche, 7° le rosaire ; à g. 1° le flacon, 2° la hache, 3° le trident, 4° l'arc, 5° le couteau recourbé, 6° ?, 7° le sceptre d'or. — Halo. — V. pl. VIII, 4. — *Page* 145.

52. — Vârendrâ-Mṛgasthâpana-stûpaḥ (*Fol. 176 v°, 2. — Fin du ch.* XXIII *sur fol. 177 r°*).

Stûpa à coupole blanche élevée sur six terrasses en forme de lotus avec parasol et banderoles ; statue de Buddha dans une niche de la coupole. — De chaque côté deux moines verts vêtus d'une tunique rouge et d'un manteau jaune, vénérant. — Halo. — V. pl. I, 4. — *Pages* 60 *et* 62.

53. — Lâhtadeçe (*lisez* Lâṭa°) Kurukulâ-çikhare Kurukulâ (*Fol. 179 v°, 1*).

Bodh. fém. rouge, assise à l'indienne, à quatre bras, les m. d. 1° faisant le geste qui rassure, 2° tenant le bout de la flèche ; les m. g. 1° tenant la fleur rouge d'açoka, 2° l'arc bandé. — Halo et caverne dans la montagne. — V. pl. VIII, 2. — Cf. min. **II,** 27. — *Page* 142.

54. — Koratre Vedakoṭo Lokanâthaḥ (*Fol. 179 v°, 2. — Fin du ch.* XXIV).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Trois assistants : à d. deux Bodh. fém.,

l'une agenouillée, l'autre debout, jaunes (Mârîcî et Târâ jaunes ?) ; à g. sexe indécis, m. d. tenant la massue et m. g. le lacet, coiffé d'une tête de cheval (Mârîcî rouge ou Hayagrîva). — Halo. — *Page* 104.

55. — Harikelladeçe Çila-Lokanâthaḥ (*Fol. 184 r°, 1*).

Bodh. blanc, debout, à six bras ; les m. d. 1° en charité, 2° tenant le lotus, 3° le rosaire ; les m. g. 1° en charité, 2° tenant un attr. indist. 3° le livre. — Quatre assistants : à d. 1° agenouillé, à ventre énorme et bouche allongée en bec, ici jaune *(preta)*, 2° Bodh. verte (Târâ ; la couleur bleue du lotus a été oubliée) ; à g. 1° rouge, 2° jaune à quatre bras (Târâs). — *Page* 105.

56. — Varendrâ-Mahattarâyî (*lisez* Mahattarâ ou Mahattarî) Târâ (*Fol. 184 r°, 2. — Fin du ch.* XXV).

Bodh. fém. verte, assise à l'indienne, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus (dont la couleur bleue a été oubliée). — Deux assistantes : Bodh., à d. jaune, à g. bleue avec corsage jaune (Mârîcî jaune et Ekajaṭî ?) — Temple surmonté de figures d'animaux, arbres. — Cf. min. **I,** 14 et **II,** 16. — *Page* 134.

57. — Varendrâ-Dedapura-Lokanâthaḥ (*Fol. 188 r°, 1*).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — Temple. — Deux assistantes : à d. Târâ verte ; à g. rouge, à l'air terrible. — Arbres. — *Page* 103.

58. — Lâhtadeçe (*lisez* Lâta°) Vuṃkarânagare Cundâ (*Fol. 188 r°, 2. — Fin du ch.* XXVI).

Bodh. fém. rouge, assise à l'indienne, à quatre bras ; la 1re paire de m. est dans la pose de la méditation et tient un vase arrondi ; la 2e paire tient à d. le rosaire, à g. le livre. — Halo. — Personnages divers étagés : à d. trois *upâsakas* jaunes, celui du haut effrayé par un tigre ; à g. un autre *upâsaka*, un éléphant, un moine jaune à robe rouge — Trois petits sanctuaires, arbres. — V. pl. VIII, 3. — Cf. min. **II,** 32. — *Page* 144.

59. — Samataṭe Jayatuṅga-Lokanâtha (*Fol. 193 r°, 1*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant le lotus rose. — Halo. — A d. Târâ verte, à g. autre assistante rouge. — Arbres. — *Page* 108.

60. — Koṅkane Mahâviçva-Lokanâthaḥ (*Fol. 193 r°*, 2. — *Fin du ch.* XXVII).

A droite de la min., sous un temple, Bodh. blanc, debout, la m. d. en charité, la m. g. repliée et tenant le lotus (?) ; à g. assistante rouge. — A g. de la min., *stûpa* très orné entre deux palmiers. — Fond uni. — Cf. min. **I,** 69. — *Page* 103.

61. — Dakṣiṇâpathe Kaṃcînagare Vasudhârâ[ḥ] (*Fol. 200 v°*, *1*).

Bodh. fém. jaune, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, à six bras ; les m. d. sont 1° en charité, 2° tenant un joyau, 3° faisant le *buddhasmaraṇa* ; les m. g. 1° repliée et tenant le lotus rose, 2° l'épi, 3° le livre. — De chaque côté une assistante verte, tenant un plat d'or — Temple : de chaque côté en haut deux petits portiques. — V. pl. IX, 1. — Cf. min. **II,** 29. — *Page* 151.

62. — Oḍḍiyâna (*lisez* Udyâne ?)-Mârîcî (*Fol. 200 v°*, 2. — *Fin du ch.* XXVIII).

Divinité terrible, rouge à trois faces, (chacune à trois yeux, celle de d. blanche, celle de g. bleue), coiffée d'une tête hennissante de cheval, debout dans la pose du tireur à l'arc, à dix bras (en fait on en distingue onze) tenant : à d. 1° la massue, 2° le harpon, 3° le foudre, 4° la flèche, 5° l'épée ; à g. 1° en *tarjanî-mudrâ* (cf. p. 69, n. 5), 2° tenant le lacet, 3° la tête coupée, 4° ?, 5° l'arc. — Halo de flammes. — V. pl. VIII, 6. — Cf. min. **II,** 26. — *Page* 148.

63. — Oḍradeçe Kûrmma-stûpaḥ (*Fol. 202 v°*, *1*).

Stûpa bleu, de forme ancienne, sans parasols, surmonté d'un *cûḍâmaṇi* (?), — Balustrade à une porte. — V. pl. I, 1. — *Page* 60.

64. — Mahâcîne Maṃjughoṣaḥ (*Fol. 202 v°*, 2. — *Fin du ch.* XXIX).

Bodh. jaune, assis à l'indienne, la jambe d. pendante sur un lion bleu à gueule rouge, les m. réunies dans le geste de l'enseignement ; sous le bras g. passe un lotus bleu. — Deux assistantes, Bodh., à d. jaune, à g. bleue (Mârîcî jaune et Ekajaṭî ?). — Temple souterrain dans la montagne, arbres. — V. pl. VI, 3. — Cf. min. **II,** 17, 30 et 33. — *Page* 115.

65. — Tirabhuktau Vainakâçyama-caityaḥ (*Fol. 214 v°, 1*).

Stûpa blanc, à coupole élevée sur dix terrasses, avec couronnement d'or. — De chaque côté deux moines verts, vêtus de jaune, vénérant. — V. pl. I, 2. — *Page* 60.

66. — Koṅkaṇe Kṛṣṇagirau Khaḍga-çaitya (*Fol. 214 v°, 2. — Fin du ch.* XXX).

Au milieu, *stûpa* blanc, très orné, profilant son couronnement sur une muraille de temple : de chaque côté rochers finissant en crêtes aiguës où sont creusées des cellules : on aperçoit quatre moines, dont un vert et trois jaunes, tous en robe rouge, lisant ou vénérant. — Cf. min. **I,** 71. — *Page* 56.

67. — Varendrâ-Haladî-Lokanâthaḥ (*Fol. 216 v°, 1*).

Bodh. blanc, debout, à douze bras : la m. d. inf. en charité, la sup. tenant le rosaire ; la m. g. inf. repliée et tenant le lotus, la 2e le flacon, la 5e le livre ; les autres en *mudrâs* indistinctes. — Temple entre quatre petites chapelles. — Cf. min. **I,** 50. — *Page* 106.

68. — Supâcanagare Vulbhukavîtarâgakṛta-Candranavihâraḥ (*lisez* Candana?) (*Fol. 216 v°, 2*).

A g. de la min. un *vihâra* à deux étages ; sous la véranda du premier un moine vert en robe rouge. — A d. un *stûpa* blanc à couronnement, à d. encore un *jayastambha* surmonté d'un éléphant : au fond deux moines jaunes à robe rouge. — V. pl. I, 6. — *Page* 62.

69. — Valivaṅkâṇa-Koṅkaṇe Marṇṇava-Lokanâtha-caityaḥ (*Fol. 218 v°, 1*).

A d. de la min., un Bodh. blanc, debout dans un encadrement doré, la m. d. en charité, la m. g. repliée tenant le lotus rose. — A g. *stûpa* entouré d'une balustrade sans portes. — Palmiers. — Cf. min. **I,** 60. — *Page* 103.

70. — Ambuviṣaye Çrî-Çrî-Dhânya-caityaḥ (*Fol. 218 v°, 2*),

Stûpa blanc, assez simple, surmonté d'un lourd parasol. — Balustrade à quatre portes par trois desquelles entrent des personnages (deux bleus et un rouge). — *Page* 62.

71. — Koṅkaṇe Kṛṣṇagirau Pratyekabuddha-çikhara-caityaḥ (*Fol. 220 v°, 1*).

Au milieu un *stûpa* à coupole blanche, très orné : de chaque côté une cellule dans le roc couronnée de pointes aiguës (*çikhara ?*) : dans chacune un Buddha. — Au-dessous du *stûpa* s'ouvre dans la montagne le porche d'un temple; au-dessus, des bois. — Cf. min. **I,** 66. — *Page* 56.

72. — Râḍhe Tâḍihâ-Târâ[ḥ] (*Fol. 220 v°, 2*).

Bodh. fém. verte, vue de trois quarts, couchée sur un lit, la tête à g. du spectateur, les mains jointes. — Derrière le lit trois assistantes, Bodh., bleue, jaune et blanche (Târâs ?). — A la tête du lit, un arbre. — *Page* 139.

73. — Çrî-Potalake Lokanâthaḥ (*Fol 221 r°, 1*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, les m. réunies dans le geste de l'enseignement; sous les bras passent deux lotus roses. — Deux assistantes, Bodh., à d. jaune, à g. rouge. (Târâs ?) — Temple rain dans la montagne, bois. — Cf. min. **II,** 25. — *Page* 109.

74. — Çrî-Potalake Bhṛkuṭî Târâ[ḥ] (*Fol. 221 r°, 2. — Fin du ch.* XXXI).

Bodh. fém. jaune, vue de trois quarts, couchée sur un lit, la tête à d. du spectateur; de ses quatre m. la première paire est réunie dans le geste de l'enseignement (?). — Derrière le lit trois assistantes, Bodh., jaune, blanche, verte (prob^t Târâs). — A la tête du lit, un arbre. — V. pl. VIII, 1. — *Page* 141.

75. — Dvibhuja-Marîci (*lisez* Mârîcî) caityaḥ (*Fol. 222 r°, 1*).

A droite de la min., Bodh. fém. jaune (troisième œil au milieu du front ?), assise à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant la fleur rouge d'açoka — Halo. — A d. un assistant jaune, sexe indécis. — Au-dessus de ce dernier un *stûpa* minuscule et de forme bizarre représente le *caitya*. — V. pl. VIII, 5. — *Pages* 52 *et* 147.

76. — Ârogaçâlî (*lisez* ârogya°) Bhaiṣajya-Bhaṭṭâraka-Vajrâsanaḥ (*Fol. 222 r°, 3*).

Buddha (Çâkyamuni), l'épaule d. découverte, assis à l'indienne, la m. d. touchant la terre, la m. g. faisant le geste de la méditation. — Halo. Au-dessus, l'arbre de la Bodhi. — V. pl. III, 5. — Cf. min. **I,** 37 et **II,** 2. — *Page* 94.

---

77. — *Fleur de lotus* (*Fol.* 222 *r*°, 2 (*sic.*). — *Fin du ch.* XXXII *et de l'Aṣṭasâhasrikâ-Prajñâpâramitâ*).

---

78. — *Naissance du Buddha à Kapilavastu* (*Fol. 222 v°, 1*).

A d. de la min., debout sous un arbre, la m. d. tenant une branche, la m. g. sur la hanche, jaune, Mâyâ. — Sortant par la hanche d., vu à mi-corps, l'enfant-Buddha. — A g. le même enfant-Buddha debout, en costume rouge, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. retenant le pli du manteau sur l'épaule. — A g. encore, debout, jaune, un troisième œil horizontal dans le front, tendant un lange, Indra. — Au-dessus une *devatâ* blanche dans un nuage bleu verse l'eau lustrale sur la tête du Buddha debout. — Cf. pl. X, 3. — *Page* 164.

79. — *Descente du ciel des Trayastriṃças à Sâṅkâçya* (*Fol. 222 v°, 2*).

Au milieu, debout, le Buddha Çâkyamuni, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. retenant sur l'épaule le pli du manteau. — A d. debout, jaune, Brahmâ porte un chasse-mouche (*câmara*). A g. Indra, jaune, un troisième œil horizontal dans le front, tient à deux m. le manche d'un parasol. — Derrière eux, degrés dorés des trois escaliers. — *Pages* 156 *et* 167.

80. — *Le Buddha aux singes* (*Vaiçâlî*) (*Fol. 222 v°, 3*).

A g. de la min., vu de trois quarts, la tête tournée vers la droite, assis sous un arbre, le Buddha Çâkyamuni, tenant à la main un vase à aumônes plein de miel, en reçoit un second que lui offre un singe: derrière ce dernier, autre singe (ou le même?) saluant ; dans le ciel, au milieu d'un nuage, vue à mi-corps, une *devatâ*. — Cf. min. **I,** 43 et pl. X, 4. — *Page* 168.

81. — *Le Buddha à l'éléphant* (*Râjagṛha*) (*Fol. 223 r°, 1*).

Min. très endommagée. Au milieu, le Buddha Çâkyamuni, vu de profil, tourné vers la droite, debout, l'épaule d. découverte, soulevant de la m. g. son vase à aumônes, de la m. d. faisant le geste qui rassure. Son bâton de moine mendiant repose contre le défaut de l'épaule. Derrière lui, un disciple. Devant lui, sortant des cinq doigts de sa m. d., cinq lions s'élancent sur l'éléphant ou les éléphants prosternés (?). — Au fond à d. un bâtiment indiquant une rue. — Cf. pl. X, 5. — *Page* 168.

82. — *La prédication du Buddha au Mṛgadâva* (*Bénarès*) ? (*Fol. 223 r°, 2*).

Au milieu, le Buddha Çâkyamuni, assis à l'indienne, les m. réunies

dans le geste de l'enseignement. — A d., dans la même pose, mais regardant vers la g. du spectateur, un autre Buddha. A g., toujours dans la même pose, mais regardant vers la d. du spectateur, un autre Buddha. — Au-dessous, à d., on distingue encore des *upâsakas* (?) — Cf. pl. X, 1. — *Pages* 159 *et* 165.

83. — *La « tentation » du Buddha à Mahâbodhi (Bodh-Gayâ) (Fol. 223 r°, 3).*

Min. très endommagée. Au milieu, le Buddha Çâkyamuni assis dans la pose du Vajrâsana. — Autour de lui, figures grimaçantes de démons. A g. jaune, tirant de l'arc, probt Mâra. A d. une fille de Mâra (en dépit de l'*ârṇâ* qui serait une inadvertance ?) — Cf. min. **I,** 76 et **II,** 2. — *Page* 164.

84. — *Le Buddha et ses disciples au Jetavana (Çrâvastî)? (Fol. 223 r°, 4).*

Au milieu, le Buddha Çâkyamuni, assis à l'indienne, les m. réunies dans la pose de l'enseignement. — A. d. et à g., tournés vers lui et le vénérant, deux moines jaunes à robe jaune (Çâriputra et Maudgalyâyana ?). En bas, à d. et à g., deux autres moines jaunes à robe rouge (Ânanda et Kâçyapa ?). Sur le lotus indication de la roue de la loi ? — V. pl. X, 2. — *Pages* 158 *et* 168.

85. — *Le Nirvâṇa du Buddha à Kuçinârâ (Fol. 223 r°, 5).*

Le Buddha Çâkyamuni, couché sur le côté droit, la tête à g. du spectateur, le bras d. replié sous la tête, le bras gauche allongé le long du corps. — Derrière le lit on distingue encore les robes rouges de moines jaunes et verts dont les têtes ont à peu près disparu. — V. pl. X, 6. — *Page* 165.

II

CATALOGUE

DES MINIATURES ET INSCRIPTIONS DU MS. A. 15, CALCUTTA

1. — (Yânavyûha?) Bhagavân (dharmadeçanaḥ?) (*Fol. 1 v°*).

Buddha (Çâkyamuni) assis à l'indienne sous un arbre, les m. réunies dans le geste de l'enseignement. — Neuf assistants : à d. un moine blanc et trois Bodh. vert, jaune et vert ; à g. deux moines, l'un rouge, l'autre jaune, et trois Bodh. jaune, blanc et jaune. — Cf. min. **I,** 15. — *Page* 87.

2. — Mahâbodhi-Vajrâsanaḥ (*Fol. 2 r°*).

Buddha (Çâkyamuni), l'épaule d. découverte, assis à l'indienne, la m. d. touchant la terre, la m. g. dans le geste de la méditation, sous l'arbre de la Bodhi. — De chaque côté démons de l'armée de Mâra soufflant de la conque ou menaçant. — Cf. min. **I,** 76 et 83. — *Page* 94.

3. — Gṛdhrakûṭe Prajñâpâramitâ[ḥ] (*Fol. 12 r°. — Fin du ch.* I).

Bodh. fém., jaune rougeâtre, assise à l'indienne sous un arbre, les m. réunies dans le geste de l'enseignement. — Quatre assistantes, Bodh., à d. vert et jaune ; à g. jaune et vert. — Montagne. — V. pl. IX, 3 — Cf. min. **I,** 5. — *Page* 152.

4. — Nepâle Vugama-Lokeçvaraḥ (*Fol. 18 v°. — Fin du ch.* II).

Bodh. *rouge,* debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. te-

nant sur la hanche la tige du lotus rose. — Quatre assistantes, Bodh. à d. verte et rouge, à g. blanche et jaune (Târâs). — Halo et temple. — V. pl. IV, 1. — Cf. min. **I,** 6. — *Page* 99.

5. — Mahâsamudra-Râhukṛta-Abhayapâṇi (*Fol. 34 r°*. — *Fin du ch.* III).

Buddha, debout sur l'océan, l'épaule d. découverte, la m. d. faisant le geste qui rassure, le m. g. baissée et tenant le coin du vêtement (Dîpaṅkara? Cf. min. **II,** 10). — A d. sous un petit temple, Bodh. blanc; au-dessus deux poissons, disposés comme sur un symbole de bonne augure encore en usage au Tibet. — A g. en haut, Bodh. blanc, pagayant dans une barque à tête d'animal; au-dessous, sortant des vagues, Râkṣasa vu à mi-corps (Râhu?). — V. pl. II, 5. — Cf. min. **I,** 7. — *Page* 80.

6. — Puṇḍavarddhane Triçaraṇaḥ (*Fol. 37 r°*. — *Fin du ch.* IV).

Buddha (Çâkyamuni), l'épaule d. découverte, assis moitié à l'européenne et moitié à l'indienne, la m. d. dans le geste de l'argumentation et la m. g. dans celui de la méditation. — Au-dessus, rideau rouge d'où pendent deux chasse-mouches. — Deux assistants jaunes, agenouillés, à d. m. jointes, à g. de la m. d. faisant le salut. — Cf. min. **I,** 8. — *Page* 89.

7. — Macchâtîvahti (*lisez* °vaṭi?) Lokeçvaraḥ (*Fol. 49 r°*. — *Fin du ch.* V).

Bodh. blanc, debout, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant sur la hanche la tige du lotus rose, sur halo de flammes rouges. — Quatre assistantes, à d. verte et rouge, à g. blanche et jaune (Târâs). — Cf. min. **I,** 9. — *Page* 102.

8. — Tuṣitavarabhavane Maitreyaḥ (*Fol. 62 r°*. — *Fin du ch.* VI).

Bodh. jaune, debout, la m. d. en geste qui rassure, la m. g. tenant le flacon; une fleur blanche (*campa*) passe sous le bras. — Arbres et montagne. — En haut, de chaque côté, *devatâ* volant et apportant une guirlande (*vidyâdharas?*). — Cf. min. **I,** 10. — *Page* 111.

9. — Magadhe Kâpotaparvata-Lokeçvaraḥ (*Fol. 67 r°*. — *Fin du ch.* VII).

Bodh. blanc, *assis* à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée et tenant le lotus ; on aperçoit un Amitâbha rouge dans la coiffure. — Deux assistantes, à d. verte, à g. blanche (Târâs). — Caverne dans la montagne ; en haut, à d. et à g., personnages verts, à barbes d'ascètes, adorant. — Cf. min. **I,** 4. — *Pages* 100 *et* 107.

10. — Siṃhaladvîpe Dîpaṅkara-Abhayahasta (*Fol.* 72 *r°*. — *Fin du ch.* VIII *sur fol.* 71 *v°*).

Buddha identique à la min. **II,** 5. — A d. deux hauts *stûpas* d'or et un palmier ; à g. un assistant, presque de même taille, Bodh. vert, debout, les jambes croisées, tenant dans la m. d. un foudre et dans la m. g. un lotus bleu (Vajrapâṇi). — V. pl. II, 3. — Cf. min. **I,** 3. — *Page* 78.

11. — Sumero Vajrasatvaḥ (*Fol.* 74 *v°*. — *Fin du ch.* IX).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la m. d. tenant devant le corps le foudre, la m. g. tenant sur la hanche la clochette. — Halo, arbre. — V. pl. VI, 6. — Cf. min. **I,** 2. — *Page* 123.

12. — Yavadvîpe Dîpaṅkaraḥ (*Fol.* 83 *r°*. — *Fin du ch.* X *sur fol.* 82 *v°*).

Buddha, debout, l'épaule d. découverte, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. relevant vers l'épaule le pli de la robe. — Deux assistants, de grande taille, blancs, tenant de la m. d. un chasse-mouche rouge et, de la g., l'un un flacon, l'autre une fleur rouge. L'assistant de d. a un troisième œil frontal. — Bosquet d'arbres açokas. — Cf. min. **I,** 1. — *Page* 79.

13. — Kalaçavarapure Bhagavan (*lisez* ° vân) (*Fol.* 89 *v°*. — *Fin du ch.* XI).

Buddha (Çâkyamuni) assis à l'indienne, les m. réunies dans le geste de l'enseignement. — De chaque côté un grand éléphant blanc à tête rouge, la trompe levée, adorant. — V. pl. III, 3. — Cf. min. **I,** 11. — *Page* 89.

14. — [S]trayastriṃçe Bhagavân Dharmadeçana (*Fol.* 98 *r°*. — *Fin du ch.* XII).

Buddha (Çâkyamuni) vu de trois quarts, l'épaule d. découverte, assis

à l'européenne, sous un arbre, à d. de la min., sur un lotus à dossier d'or richement orné de chaque côté d'une oie (*haṃsa*), d'un griffon (*çârdûla*) et d'un *makara* et couronné d'un *suparṇa* ; la m. d. fait le geste de l'argumentation, la m. g. repose sur la cuisse. — Audience composée de sept Bodh. ou *devas* (?), vert, brunâtre, blanc, jaune, puis encore au fond jaune, vert, bleu. — Derrière le siège du Buddha on aperçoit une autre tête rougeâtre (Jambhala ?). — V. pl. III, 2. — Cf. min. **I,** 12 et 15 et **II,** 1. — *Page* 86.

15. — Tulâkṣetra-stûpaḥ. (*Fol. 100 v°. — Fin du ch.* XIII).

Deux *stûpas* jumeaux, rouge et or, richement ornés, avec parasols. — Cf. min. **I,** 13. — *Page* 58.

16. — Vârendrâ-vânâyicchâ Mahattârâ (*lisez* Mahattarâ Târâ) (*Fol. 103 v°. — Fin du ch.* XIV).

Bodh. fém. verte, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus bleu. — Deux assistantes, bleuâtres : à d. air terrible, coiffure hérissée avec deux serpents, tenant dans la m. d. le foudre et l'index de la m. g. levé (*tarjanî-mudrâ*) ; à g. fém. (?), avec troisième œil frontal, la m. d. tenant un couteau. — Cf. min. **I,** 14 et 56. — *Page* 134.

17. — Mañjuçrî-Kumâra Ekaçirasthâne Pârâvatîdvayaḥ (*Fol. 108 r°. — Fin du ch.* XV).

Bodh. jaune brun, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. faisant le geste de l'argumentation et la m. g. tenant sur la jambe le lotus bleu. — Temple souterrain, arbres, et, perchées sur deux pointes de rochers, deux colombes blanches. V. pl. VI, 4. — Cf. min. **I,** 64 et **II,** 30 et 33. — *Page* 117.

18. — Potalake Bhagavatî Târâ[ḥ] (*Fol. 113 r°. — Fin du ch.* XVI).

Bodh. fém. verte, vue de trois quarts, assise à l'européenne, les jambes croisées, à d. de la min., les m. réunies dans le geste de l'enseignement ; sous le bras g. passe un lotus bleu. — Huit auditrices, rose, jaune, rouge, bleue ; bleue, jaune, blanche, bleue. — V. pl. VII, 6. — Cf. min. **I,** 16. — *Page* 138.

19. — Samataṭe Buddharddhi-Bhagavatî Târâ (*Fol. 119 v°. — Fin du ch.* XVII).

Bodh. fém. verte, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, sur un lotus supporté par un trône orné de lions, sous un arbre *açoka* ; la m. d. est dans le geste de la charité, la m. gauche repliée tient le lotus bleu. — De chaque côté, sur deux rangs, quatre Târâs vertes, en tout huit. — Cf. min. **I,** 17. — *Page* 135.

20. — Siṃhaladvîpe Jambhala-Bhaṭṭârakа (*Fol. 123 v°. — Fin du ch.* XVIII).

Bodh. à l'air terrible, jaunâtre, accroupi sous un arbre, la jambe d. repliée, et la jambe g. relevée ; la m. d. tient devant la poitrine le citron (*jambhara*) et la m. g. sur le genou la mangouste (*nakula*). — A g. assistant, Bodh. jaune, tenant dans la m. g. une bourse (?). — Cf. min. **I,** 18. — *Page* 123.

21. — Campita-Lokanâtha-Bhaṭṭârakaḥ (*Fol. 129 v°. — Fin du ch.* XIX).

Bodh. blanc, debout sur un halo de flammes, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. tenant sur la hanche le lotus rose. — Deux assistantes, Bodh. à d. jaune, à g. verte (Târâs) : en haut deux *devatâs* jaunes volant. — V. pl. IV, 3. — Cf. min. **I,** 19. — *Page* 102.

22. — *Pas d'inscription* (*Fol. 134 r°. — Fin du ch.* XX).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, à quatre bras, la première paire de m. jointes ; de la deuxième paire, la m. d. tient le rosaire, et la m. g. le lotus rose (Avalokiteçvara). — Deux assistantes à quatre bras, dans la même pose sur un lotus à tige, à d. jaune, à g. blanche. — Au-dessous, personnage terrible, rouge, à trois faces (bleue, rouge et blanche) surmontées d'une tête de cheval verte et à six bras tenant massue, épée, lacet, etc. (Mârîcî). — Temple souterrain dans la montagne et deux ascètes contemplant. — *Page* 110.

23. — Kṣairavanî (*lisez* °vaṇe ?) Târâ Bhaṭṭârikâ. (*Fol. 139 v°. — Fin du ch.* XXI).

Bodh. fém. verte, accroupie sous un arbre, sur un trône à pieds évasés et à dossier du même modèle que sur la min. **II,** 14 ; les m. sont réunies dans le geste de l'enseignement. — De chaque côté cinq assistants, en tout dix, à d. jaune (fém.), blanc, rouge, jaune, vert, à g. bleue (fém.), jaune, rouge, jaune, vert. — V. pl. VII, 5 — Cf. le *khairavaṇa* (min. **I,** 41) et le *khadiravaṇa* (min. **I,** 46). — *Page* 138.

24. — Kṛçarayana (*lisez* °ṇa ?)-Lokeçvaraḥ (*Fol. 143 v°. — Fin du ch.* XXII *sur fol. 144 r°*).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. dans le geste de la charité, la m. g. repliée tenant le lotus. — Deux assistants accroupis, à d. jaune, ayant dans la m. g. une fleur d'or (Mañjuçrî ?) ; à g. rouge, terrible, appuyé sur sa massue (Mârîcî ou Hayagrîva ?). — Au fond, en haut, deux *vidyâdharas*. — V. pl. V, 2. — *Page* 109.

25. — Potalakaparvata-Lokeçvaraḥ (*Fol. 145 v°. — Fin du ch.* XXIII).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. sur le genou, la m. g. tenant le lotus rose. — Deux assistantes, à d. jaune ; à g. rouge, à coiffure hérissée, à *dhoṭî* tigrée, la m. d. tenant une massue, la m. g. saluant (Mârîcîs ?). — Temple souterrain dans la montagne, bois ; en haut, deux *devatâs* blanches. — Cf. min. **I,** 73. — *Page* 109.

26. — Oḍiyâna-Mâriciḥ (*lisez* Mârîcî) (*Fol. 148?. — Fin du ch.* XXIV).

Divinité terrible, rouge, à trois faces, bleue, rouge, blanche, debout dans la pose du tireur à l'arc, à dix bras tenant : à d. 1° la massue, 2° le harpon, 3° la flèche, 4° le foudre, 5° l'épée ; à g. 1° le lacet, 2° la tête coupée, 3° l'arc, 4° la fleur ? 5° le bouclier ou le disque. — Cf. min. **I,** 62. — *Page* 148.

27. — *Pas d'inscription* (*Fol. 152 v°. — Fin du ch.* XXV).

Bodh. fém. rouge, assise à l'indienne, à quatre bras, les m. d. 1° faisant le geste qui rassure, 2° tenant le bout de la flèche ; les m. g. 1° la fleur, 2° l'arc bandé. — Caverne dans la montagne, arbres. — (Kurukulâ, cf. min. **I,** 53). — *Page* 142.

28. — Siṃhaladvîpe ârogaçâla (*lisez* ârogyaçâlâ *ou* °çâlî ?) Lokeçvaraḥ (*Fol. 155 r°. — Fin du ch.* XXVI).

Bodh. blanc, assis à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. faisant le geste de l'argumentation ou de l'absence de crainte, la m. g. tenant le lotus rose sur le genou. — Deux assistantes, à d. verte, tenant un lotus bleu (Târâ) ; à g. rouge, à l'air terrible, à la chevelure hérissée, tenant une massue dans la m. g. (Mârîcî ?) — Cf. min. **I,** 20. — *Page* 109.

29. — *Pas d'inscription* (*Fol. 159 r°. — Fin du ch.* XXVII).

Bodh. fém. jaune, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, à six bras : les m. d. 1° en charité, 2° tenant un joyau, 3° faisant le *buddhasmaraṇa* ; les m. g. tenant 1° un vase, 2° un épi, 3° un livre. — Porche d'or sous un arbre — (Vasudhârâ, cf. min. **I,** 61). — *Page* 151.

30. — Pañcaçikhaparvate Vâgirâṭṭaḥ (*sic*) (*Fol. 166 r°. — Fin du ch.* XXVIII).

Bodh. jaune, assis à l'indienne, la jambe g. (*sic*) pendante, sur un lion, les m. réunies dans le geste de l'enseignement et tenant un lotus bleu (Mañjuçrî). — A g., assistant, bleu, terrible, à massue. — Temple souterrain dans la montagne, arbres, ascètes. — Cf. min. **I,** 64 et **II,** 17 et 33. — *Page* 115.

31. — Sitâtapatra-Bhaṭṭârakaḥ (*Fol. 168 r°. — Fin du ch.* XXIX *sur fol. 167 v°*).

Min. en mauvais état. Bodh. blanc, assis, à onze têtes en cinq rangées 1° en bas, bleue, blanche, rouge, 2° blanche, bleue, rouge, 3° bleue, jaune, rouge, 4° blanche, 5° rouge au sommet. — Douze bras, la première paire de m. réunies dans le geste de l'enseignement et tenant un lotus ; parmi les attributs on distingue encore à d. une hache, une flèche et une épée, à g. un disque et un livre. — En haut deux *devatâs* jaunes adorant. — V. pl. V, 5. — *Page* 110.

32. — *Pas d'inscription* (*Fol. 178 v°. — Fin du ch.* XXX).

Bodh. fém. jaune brun, assise à l'indienne, à quatre bras, la première paire de m. dans le geste de la méditation et tenant un vase, la deuxième tenant à d. un rosaire, à g. un livre. — Halo. Temple souterrain, montagne, arbres, adorateurs. — (Cundâ, cf. min. **I,** 58). — *Page* 144.

33. — *Pas d'inscription* (*Fol. 183 v°. — Fin du ch.* XXXI).

Bodh. jaune, assis à l'indienne, la m. d. levée et tenant une épée, la m. g. repliée et tenant un livre ; sous le bras passe un lotus bleu. — Temple souterrain, montagne, arbres. — (Mañjuçrî, cf. min. **I,** 64, et **II,** 17 et 30). — *Page* 120.

34. — *Pas d'inscription* (*Fol. 184 v°. — Fin du ch.* XXXII *et de l'Aṣṭasâhasrikâ-Prajñâpâramitâ*).

Bodh. fém. jaune, assise à l'indienne, la jambe d. pendante, la m. d. tenant un attribut indistinct, et la m. g. le lotus bleu. — Sur le fond rouge sont représentés quantité d'yeux. — (Târâ jaune?).

35. — .....çu-Dharmadhâtuḥ (*Fol. 185 r°, 1*).

Stûpa de forme ancienne, à coupole blanche sur une terrasse jaune assez simple, avec couronnement plutôt bas. — *Page* 51.

36. — Halâhala-Lokeçvaraḥ (*Fol. 185 r°, 2*).

Bodh. blanc, assis, vêtu d'une *dhoṭi* tigrée, à trois faces et à six bras, les m. d. : 1° en charité, 2° tenant un serpent, et 3° une flèche; les m. g. : 1° embrassant sa *Çakti*, 2° tenant un crâne et 3° un arc. — Halo rouge, temple souterrain, montagne, arbres. — V. pl. V, 6. — *Page* 110.

37. — Nepâle Svayambhû-caitraḥ (*lisez* caityaḥ) (*Fol. 185 r°, 3*).

Stûpa bleu, de forme moderne, avec haute terrasse, petite coupole et couronnement aigu. — *Page* 56.

III

LISTE

DES REPRODUCTIONS ET CONCORDANCES DES MINIATURES DES MSS. ADD. 1643 ET A. 15

I (*Ms. Add. 1643*) n°	1 (Cf. **II**, 12).	*planche*	II, 2
—	4 (Cf. **II**, 9).	—	IV, 2
—	7 (Cf. **II**, 5).	—	II, 4
—	8 (Cf. **II**, 6).	—	III, 4
—	10 (Cf. **II**, 8).	—	VI, 1
—	13 (Cf. **II**, 15).	—	I, 3
—	15 (Cf. **II**, 1).	—	III, 1
—	18 (Cf. **II**, 20).	—	IX, 2
—	20 (Cf. **II**, 28).	—	V, 4
—	21..	—	V, 3
—	22..	—	VI, 5
—	24 (Cf. **I**, 48)..	—	VII, 2
—	27 (Cf. **I**, 25)	—	IV, 5
—	28 (Cf. **I**, 26)..	—	IV, 4
—	31..	—	III, 6
—	32..	—	VI, 2
—	34..	—	I, 5
—	40..	—	IV, 6
—	43..	—	VII, 1
—	44..	—	V, 1
—	46..	—	VII, 4
—	49..	—	VII, 3
—	51..	—	VIII, 4
—	52..	—	I, 4
—	53 (Cf. **II**, 27).	—	VIII, 2
—	58 (Cf. **II**, 32).	—	VIII, 3
—	61 (Cf. **II**, 29).	—	IX, 1

I (*Ms. Add. 1643*)	n° 62 (Cf. II, 26).	*planche*	VIII, 6
—	63..	—	I, 1
—	64 (Cf. II, 30).	—	VI, 3
—	65..	—	I, 2
—	68..	—	I, 6
—	74..	—	VIII, 1
—	75..	—	VIII, 5
—	76 (Cf. II, 2).	—	III, 5

—	84..	—	X, 2
—	85..	—	X, 6

II (*Ms. A. 15*)	n° 3 (Cf. I, 5).	*planche*	IX, 3
—	4 (Cf. I, 6).	—	IV, 1
—	5 (Cf. I, 7).	—	II, 5
—	10 (Cf. I, 3).	—	II, 3
—	11 (Cf. I, 2).	—	VI, 6
—	13 (Cf. I, 11).	—	III, 3
—	14 (Cf. I, 12).	—	III, 2
—	17.	—	VI, 4
—	18 (Cf. I, 16).	—	VII, 6
—	21 (Cf. I, 19).	—	IV, 3
—	23.	—	VII, 5
—	24	—	V, 2
—	31.	—	V, 5
—	36.	—	V, 6

N. B. — *Parmi les miniatures non reproduites il y a également lieu de rapprocher :*

I (*Ms. Add. 1643*)	n° 9	et II (*Ms. A 15*)	n° 7
—	14 et 56	—	16
—	17	—	19
—	73	—	25

INDEX

N. B. — Cet index est divisé en trois parties. Dans la première sont relevés les mots sanskrits (noms ou épithètes de divinités, noms de lieux, titres de textes ou noms communs) rangés dans leur ordre alphabétique propre : on y trouvera du même coup une statistique des miniatures et un lexique des inscriptions ci-dessus cataloguées. — La seconde contient les mots modernes, indiens ou non indiens, qui ont semblé présenter quelque intérêt au point de vue archéologique. — La troisième est réservée à la bibliographie des auteurs cités.

I

INDEX

DES MOTS SANSKRITS

---

akṣamâlâ, rosaire, p. 69, 98, 144, 152. — Attribut : 1° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 23, 25, 36, 67 ; **II,** 22 ; 2° de *Cundâ*, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4) et 58 (pl. VIII, 3), et **II,** 32 ; 3° de la *Prajñâpâramitâ* (cf. pl. IX, 4). — V. encore pl. IX, 5.

Akṣobhya, Dhyâni-Buddha, p. 98 n. 1, 121.

aṅkuça, croc ou harpon à éléphant, p. 70. — Attribut de la *Mârîcî* rouge, cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6) et **II,** 26. — V. encore pl. IX, 5.

añjali, sorte de salut, p. 69 et 103.

antaravâsaka, vêtement de dessous des *Buddhas* et des *bhikṣus*, p. 71 n. 1.

Annapûrṇâ, nom porté par une statue de *Buddha* à Bodh-Gayâ, p. 8.

Abhayapâṇi, nom d'un *Buddha* (*Dîpaṅkara?*), p. 80 — Min. **I,** 7 (pl. II, 4) et **II,** 5 (pl. II, 5).

abhaya-mudrâ, geste de l'absence de crainte, p. 68, 79, 80, 98 n. 2, 157, 170. — Geste : 1° des *Buddhas*, cf. sous min. **I,** 1 (pl. II, 2), 3, 7 (pl. II, 4), 81 (cf. pl. X, 5) et **II,** 5 (pl. II, 5) et 10 (pl. II, 3) ; 2° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 20 (pl. V, 4), 25 et 27 (pl. IV, 5), 50 et **II,** 28 ; 3° de *Maitreya*, cf. sous min. **II,** 8 ; 4° de *Kurukulâ*, cf. sous min. **I,** 53 (pl. VIII, 2) et **II,** 27.

abhayahasta, au geste qui rassure, épithète de *Dîpaṅkara*, p. 80 — Min. **II,** 10 (pl. II, 3).

Abhidharma (personnification de l'), p. 159.

Amitâbha, Dhyâni-Buddha, p. 76 n. 3, 98-100, 108, 117, 173, 175 n. 1 — Cf. sous min. **I,** 39 et **II,** 9. — V. fig. 12.

Amitâyur-dhyâna-sûtra, texte cité p. 159.

amṛta ou ambroisie (flacon d'), p. 70, 98, 113, 146. — Attribut : 1° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 6, 25 et 27 (pl. IV, 5), 36, 50, 67 ; 2° de *Maitreya*, cf. sous min. **II,** 8 ; 3° de *Cundâ*, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4) ; 4° de *Bhṛkuṭi-Târâ*, cf. sous min. **I,** 25 et 27 (pl. IV, 5).

Amoghasiddhi, *Dhyâni-Buddha*, p. 175 n. 1.
Ambuviṣaya (?), nom géographique non-identifié, p. 62 et 179 — Min. **I,** 70.
alaga pour *alagna*, détaché, sans point d'appui — (V. les suivants).
alagnacchattra, au parasol suspendu, épithète d'un sanctuaire de l'Orissa, p. 58 — Min. **I,** 47.
alagnataru, à l'arbre suspendu, épithète d'une *Târâ* de l'Orissa, p. 135 — Min. **I,** 49 (pl. VII, 3).
Avalokiteçvara. Son identification, p. 11 ; ses images monstrueuses, p. 65 n. 1; sa pose debout, p. 67 n. 1 ; son lotus rose, p. 69 n. 6 ; assistant de *Dipañkara*, p. 79 ; — sous forme de *Buddha*, p. 71 n. 2 et 94 (pl. III, 6); ses types et spécimens divers, p. 97-110, fig. 12-13, pl. IV-V ; ses rapports avec *Târâ*, p. 129-30, 132, 137-8 ; — des huit périls, 144 ; ses analogies avec *Mañjuçrî* et *Çiva*, p. 116-7, 172-3 ; *Dhyâni-Bodhisattva*, p. 175 n. 1 ; ancienneté de son culte, p. 181.

Statistique des 41 miniatures et inscriptions :

1° Classement iconographique :

— *debout* (23), humain (15), min. **I,** 4 (pl. IV, 2), 6, 9, 19, 26 et 28 (pl. IV, 4), 41, 42, 54, 57, 60 et 69 ; **II,** 4 (pl. IV, 1), 7, 21 (pl. IV, 3).
— à quatre bras (4), min. **I,** 23, 25 et 27 (pl. IV, 5) et 36.
— à six bras (1), min. **I,** 55.
— à douze bras (2), min. **I,** 50 et 67.
— à mille bras (1), min. **I,** 40 (pl. IV, 6).
assis (18), humain (15), min. **I,** 20 (pl. V, 4), 21 (pl. V, 3), 31 (pl. III, 6), 33, 35, 38, 39, 44 (pl. V, 1), 45, 59, 73 ; **II,** 9, 24 (pl. V, 2), 25, 28.
— à quatre bras (1), min. **II,** 22.
— à six bras et trois faces (1), min. **II,** 36 (pl. V, 6).
— à douze bras et onze têtes (1), min. **II,** 31 (pl. V, 5).

2° Classement géographique.

— du *Kaṭâha* (2), min. **I,** 26 et 28 (pl. IV, 4).
— *Kṛçarayaṇa* (1), min. **II,** 24 (pl. V, 2).
— *Konkan* (4), min. **I,** 40 (pl. IV, 6), 41, 60, 69.
— *Koratra* (1), min. **I,** 54.
— *Gandhâra* (1), min. **I,** 21 (pl. V, 3).
— *Dakṣinâpatha* (2), min. **I,** 25 et 27 (pl. IV, 5).
— *Daṇḍabhukti* (1), min. **I,** 36.
— *Nalendra* (1), min. **I,** 44 (pl. V, 1). Œuvre de Candragomin.
— *Népâl* (2), min. **I,** 6 et **II,** 4 (pl. IV, 1). Seules images rouges.
— *Potalaka* (2), min. **I,** 73 et **II,** 25.
— *Magadha* (5), min. **I,** 4 (pl. IV, 2), 9, 42 ; **II,** 7, 9.
— *Mahâcîna* (1), min. **I,** 31 (pl. III, 6). Sous forme de Buddha.
— *Râḍha* (1), min. **I,** 38.
— *Râḍhya* (2), min. **I,** 33 et 35.

— *Vandikoṭa* (1), min. **I,** 45.
— *Varendra* (3), min. **I,** 50, 57, 67.
— *Samataṭa* (3), min. **I,** 19, 59; **II,** 21 (pl. IV, 3).
— *Siṃhaladvipa* (2), min. **I,** 20 (pl. V, 4) et **II,** 28.
— *Suvarṇapura* (1). min. **I,** 23.
— *Harikella* (1), min. **I,** 55.
Non localisés (4), min. **I,** 39; **II,** 22, 31 (pl. V, 5), 36 (pl. V, 6).
— *assistant:* 1° de *Dîpaṅkara*, cf. sous min. **I,** 1 (pl. II, 2) et 3; 2° de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **I,** 8 (pl. III, 4) et 15 (pl. III, 1); 3° de *Maitreya*, cf. sous min. **I,** 10 (pl. VI, 1).
— (V. *Lokanâtha* et *Lokeçvara*).
Açoka (Edits et piliers d'), p. 51, 55, 133.
açoka (fleur d'), p. 69, 131, 142, 147. — Attribut ordinaire de la *Mârîcî* jaune et de *Kurukulâ* (V. ces mots). — Arbre, cf. sous min. **II,** 12 et 19.
Aṣṭasâhasrikâ, version en huit mille lignes de la *Prajñâpâramitâ* (V. ce mot).
Aṣṭa-mahâ-çrî-caitya-stotra, texte cité p. 90.
Asaṅga, sa visite au ciel *Tuṣita*, p. 113 n. 1.
Asura (*Râhu*, roi des), p. 82.

âtapatra, parasol, p. 110. — Min. **II,** 31 (pl. V, 5).
Âdi-Buddha, le *Buddha* primordial, p. 123.
Ânanda, un des grands disciples de *Çâkyamuni*, p. 159 — Cf. sous min. **I,** 84 (pl. X, 2).
ârâma, jardin de plaisance, dans *Kanyârâma*, *Râḍhyârâma* (V. ces mots).
ârîṣa ou *ârîṣa-sthâna* (pour *âlekhya-sthâna*), place de miniature, p. 22-3, 26, 29 — Min. **I,** 1-26.
ârogaçâla, °*çâlâ* ou °*çâlî* (pour *ârogya-çâlî*, salutaire), épithète de *Çâkyamuni* et d'*Avalokiteçvara*, p. 94 et 109 n. 2. — Min. **I,** 20 (pl. V, 4) et 76 (pl. III, 5); **II,** 28.
Ârya-Târâ-Sragdharâ-stotra, texte cité p. 67 n. 2 et 144 n. 2.
âliḍha, pose du tireur à l'arc, p. 67 n. 2 et 148. — Cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6) et **II,** 26. — V. encore pl. IX, 6 et fig. 27.
âsana, siège ou posture des membres inférieurs, p. 67-8, 89, etc.

Indra, roi des *Trayastriṃças*, p. 86; assistant de *Çâkyamuni*, p. 74, 157, 164, 166 n. 2; cf. sous min. **I,** 78 (cf. pl. X, 3) et 79. — Nom donné à une statue de *Buddha* à Nâsik, p. 9.

Îçvara, le Seigneur, nom de *Çiva* (*Maheçvara*) et d'*Avalokiteçvara*, p. 173.

Ugratârâ, forme terrible de *Târâ*, p. 130 et 133. (V. *Târâ bleue*).
Uttarâpatha, Inde septentrionale (cf. *Dakṣinâpatha*, Inde méridionale), p. 54 et 179 — Min. **I,** 30.
uttarâsaṅga, vêtement de dessus des *Buddhas* et des *bhikṣus*, p. 71 n. 1.

uttarîya, vêtement supérieur des *Bodhisattvas*, p. 71.
utpala, lotus bleu, p. 69, 119, 121, 131, etc. — Attribut ordinaire de la *Târâ verte*, de *Mañjuçrî* et de *Vajrapâṇi* (V. ces mots).
Udyâna, auj. Bounêr, Svât et Bajaur, p. 111, 121-2, 148, 179. — (V. *Oḍiyâna*.)
upâsaka, fidèles laïques, p. 74 et 144. — Cf. sous min. **I,** 13 (pl. I, 3), 58 (pl. VIII, 3) et 82.
uṣṇîṣa, protubérance crânienne des seuls *Buddhas*, p. 37-8, 71, 73, 94, 158.

ûrṇâ, touffe de poils entre les sourcils des *Buddhas* et *Bodhisattvas*, p. 71, 73, 94, 129, 156, 206.

ṛddhi, pouvoir miraculeux, p. 135 — Min. **II,** 19.

Ekajaṭî, forme terrible de *Târâ (?)*, p. 130, 133, 138 (V. *Târâ bleue*).
Ekaçirasthâna, résidence de *Mañjuçrî*, non-localisée, p. 117 — Min. **II,** 17 (pl. VI, 4).

Oḍiyâna ou *Oḍḍiyâna*, pour *Udyâna (?)*, p. 121, 148, 179. — Min. **I,** 22 (pl. VI, 5) et 62 (pl. VIII, 6) et **II,** 26.
Oḍḍa ou *Oḍra*, auj. Orissa, p. 58, 60, 135, 178. — Min. **I,** 47, 49 (pl. VII, 3), 63 (pl. I, 1). — Cf. Orissa (*index* II).

Kañcinagara, min. **I,** 61 (pl. IX, 1). V. *Kâñcîpura*.
Kaṭâhadvîpa, Kathay (?), p. 102, 133 n. 2, 179. — Min. **I,** 26 et 28 (pl. IV, 4).
Kathâ-sarit-sâgara, texte cité p. 82 n. 1, 90 n. 2, 102 n. 4, 105 n. 2, 179.
Kanaka-caitya, le Sanctuaire d'or, auj. Chanaka-ḍherî (?), dans le district de Peshavar, p. 54. — Min. **I,** 30.
Kaniṣka (Stûpa du roi), auj. Shâh-jî-kî-ḍherî (?), près de Peshavar, p. 48 n. 1, et p. 54.
Kanyâkubja, auj. Kanauj, p. 167 n. 1.
Kanyârâma, le jardin de la fille, à Râḍhya, p. 107. — Min. **I,** 33.
kapâla, crâne, attribut de l'*Avalokiteçvara au Halâhala*, cf. sous min. **II,** 36 (pl. V, 6).
Kapilavastu, lieu de naissance de *Çâkyamuni*, p. 4, 163. — Cf. sous min. **I,** 78 (cf. pl. X, 3).
Kapota, pigeon, p. 178. V. *Kâpotaparvata*.
Kapi, singe, p. 75. Assistant *Çâkyamuni*, p. 134, 167-8; cf. sous min. **I,** 43 (pl. VII, 1) et 80 (cf. pl. X, 4).
Kambojadeça, pays de l'Inde septentrionale (ne pas confondre avec le Cambodge ou *Kambuja*), p. 133 et 179; désignant le Tibet, p. 134. — Min. **I,** 29.
kambojabhâṣâ, dans le sens de langue tibétaine, p. 134.
karâlâsya, au visage terrible, épithète des *Krodhadevatâs*, p. 74 n. 3.

Karuṇadeva, nom donné à une statue bouddhique près de Nâsik, p. 9 n. 1.
Karuṇâvajra, nom du scribe du deuxième colophon du *Ms. Add. 1643*, Cambridge, p. 19, 20.
Karṇasuvarṇa, pays du Bengale, p. 105.
kalaça, sorte de vase, p. 151. — Attribut de *Vasudhârâ* (v. ce mot).
Kalaçapura, nom de ville, p. 90; cité dans le *Kathâsaritsâgara* (ajoutez : et dans la *Ratnaparîkṣâ* de Buddhabhaṭṭa, cf. L. Finot, *Les lapidaires indiens*, Paris, 1896, p. 29). (V. le suivant.)
Kalaçavarapura ou *Kalaṣavarapura (?)*, ville et sanctuaire bouddhique non localisés, p. 90 et 179. — Min. **I,** 11 et **II,** 13 (pl. III, 3).
Kahtâha, pour *Kaṭâha*. (V. ce mot).
Kâñcîpura, auj. Conjeeveram, p. 90 n. 2, 152, 178 — Min. **I,** 61 (pl. IX, 1).
Kâdambarî, texte cité p. 71 n. 4.
Kâpotaparvata, colline du Magadha, p. 100, 107, 178. — Min. **I,** 4 (pl IV, 2) et **II,** 9.
Kâmadhâtu ou *Kâmaloka*, monde du désir, p. 86.
Kâmarûpa, pays de l'Inde orientale (Assam), p. 90 n. 2.
Kâraṇḍa-vyûha, texte cité p. 97 n. 1.
Kârtikeya ou *Skanda*, assistant au nirvâṇa de *Çâkyamuni*, p. 166 n. 2 ; cf. fig. 30.
Kâladevî ou *Kâlî*, déesse tantrique, en tibétain Lha-mo, p. 173 ; cf. sous min. **I,** 48. (Comparez Pander, n° 248.)
Kâçyapa, un des grands disciples de *Çâkyamuni*, p. 159. — Cf. sous min. **I,** 84 (pl. X, 2).
kâṣâya, manteau monacal de couleur *kaṣâya* (jaune orangé ou rougeâtre), p. 73 n. 1 ; — offerts en ex-voto, p. 92 n. 2.
kinnarî (Représentations siamoises de), p. 50 n. 2.
Kiraṇasiṃha, nom du scribe du *Ms. A. 15*, Calcutta, p. 27-8.
Kisa..., premières lettres du nom (perdu) d'un couvent népâlais, p. 28.
Kumâra, titre de *Mañjuçrî*, p. 117 ; min. **II,** 17 (pl. VI, 4) — Nom d'un roi de l'Inde, p. 157.
Kurukulâ ou *Kurukullâ*, nom d'une forme de *Târâ*, p. 113, 142. — Min. **I,** 53 (pl. VIII, 2) et **II,** 27. — V. encore fig. 14.
Kurukulâçikhara, colline du pays de Lâṭa, p. 142. — Min. **I,** 53 (pl. VIII, 2).
Kurukullâ-kalpa, texte cité p. 142 n. 2.
Kuvera, dieu des richesses, p. 123 n. 3, 125, 152 ; cf. fig. 21. (V. *Jambhala*).
Kuçinârâ, lieu du nirvâṇa de *Çâkyamuni*, p. 4, 163. — Cf. sous min. **I,** 85 (pl. X, 6).
Kûṭaparvata, montagne du Gandhâra, p. 108. — Min. **I,** 21 (pl. V, 3).
Kûrmastûpa, Stûpa de la tortue, sanctuaire de l'Orissa, p. 60. — Min. **I,** 63 (pl. I, 1).
kṛtâñjalipuṭa, faisant le salut en forme de coupe de l'*añjali*, épithète, p. 103.
Kṛçarayana pour *Kṛçarayaṇa (?)*, mention d'un *Avalokiteçvara*, p. 109. — Min. **II,** 24 (pl. V, 2).

Kṛṣṇagiri, colline du Konkan, auj. Kanheri, p. 56 et 179. — Min. **I,** 66 et 71.
Koṅkaṇa ou *Koṅkana*, auj. Konkan, p. 56, 103, 106, 179 — Min. **I,** 40 (pl. IV, 6), 41, 60, 66, 69, 71. — Pour les renseignements archéologiques v. Konkan (*index* II).
Koṅgadeça, auj. Coimbatore et Salem, p. 138 n. 1.
Koḍgadeça, auj. Kourg ou Coorg, p. 137, 138 n. 1, 178. — Min. **I,** 46 (pl. VII, 4).
Koratra (?), nom géographique non identifié, p. 104 et 179. — Min. **I,** 54.
Kauçâmbî, auj. Kosam, p. 85 n. 1.
krodhâkṛti à la forme furieuse, p. 74 n. 3; épithète du suivant.
krodhadevatâ, divinité de colère, p. 74 et 184. — Cf. *Ugratârâ*, *Ekajaṭî*, *Kâladevî*, *Mârîcî rouge*, *Hayagrîva*, etc.
Kṣemendra, poète du Kaçmîr (XIe siècle), cité p. 8 n. 1 et 91 n. 1.
kṣairavaṇa, bois sacré de *Târâ (?)*, p. 138. — Min. **II,** 23 (pl. VII, 5); cf. sous min. **I,** 41.
kṣairavanî (sic), mention d'une *Târâ*, v. le précédent.

khaṭvâṅga, sorte de massue, attribut de la *Cundâ* à dix-huit bras, p. 146 n. 1.
khaḍga, épée, p. 70, 119, 146, etc. — Attribut: 1° de l'*Avalokiteçvara* au parasol-blanc, cf. sous min. **II,** 31 (pl. V, 5); 2° de *Khaḍgapâṇi (?)*, cf. sous min. **I,** 10 (pl. VI, 1); 3° de *Mañjuçrî*, cf. sous min. **II,** 33; 4° de la *Cundâ* à seize bras, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4); 5° de la *Mârîcî rouge*, cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6) et **II,** 26. V. encore pl. IX, 6. — Rhinoceros ou *Pratyeka-buddha*, p. 56. V. le suivant.
Khaḍgacaitya, sanctuaire de Kanheri dans le Konkan, p. 56. — Min. **I,** 66.
Khadiravaṇa, le bois d'acacias, bois sacré de *Târâ* dans le pays de Koḍga, p. 137-8. — Min. **I,** 46 (pl. VII, 4); cf. sous min. **I,** 41 et **II,** 23 (pl. VII, 5).
Khairavaṇa, bois sacré d'*Avalokiteçvara* dans le Konkan, p. 104, 138. — Min. **I,** 41; cf. sous min. **II,** 23 (pl. VII, 5).

gaja, éléphant, p. 75; — monture de *Samantabhadra*, p. 67, 120; min. **I,** 32 (pl. VI, 2); assistant de *Çâkyamuni*, p. 89, 90, 168; cf. sous min. **I,** 11 et **II,** 13 (pl. III, 3) et **I,** 81 (cf. pl. X, 5); assistant de *Cundâ*, p. 144; cf. sous min. **I,** 58 (pl. VIII, 3); surmontant un *jayastambha*, p. 50, 62; cf. sous min. **I,** 68 (pl. I, 6).
Gaṇa, assistants de *Çiva*, p. 17 n. 2.
Gaṇeça, assistant au nirvâṇa de *Çâkyamuni*, p. 166 n. 2; cf. fig. 30.
Gaṇḍa-vyûha, texte cité p. 105 n. 3.
Gandhavatî (?), mention d'un *Çâkyamuni* de Kalaçavarapura, p. 90 n. 1. — Min. **I,** 11.
gandhahasti, sorte d'éléphant « à parfum », p. 90 n. 1.
Gandhâra, auj. district de Peshavar, p. 108. — Min. **I,** 21 (pl. V, 3). Pour les renseignements archéologiques, v. Gandhâra (École du), *index* II

Garuḍa, roi des *suparṇas*, p. 50 et 55; cf. sous min. **I,** 34 (pl. I, 5).
Guṇa-kâraṇḍa-vyûha, texte cité p. 97 n. 1.
Guṇaprabha, sa visite au ciel *Tuṣita*, p. 113 n. 1.
Gṛdhrakûṭa, colline du Magadha, p. 152-3 et 178. — Min. **I,** 5 et **II,** 3 (pl. IX, 3).
Gotama-ṛṣi, nom donné à une statue de *Buddha*, près de Nâsik, p. 9 n. 1.
Godâvarî, fleuve de l'Inde, p. 105 et 179.
Gopâla (Légende du roi), p. 144.

ghaṇṭâ, clochette, p. 70 n. 1, 123 — Attribut de *Vajrasattva*, cf. sous min. **I,** 2 et **II,** 11 (pl. VI, 6).

cakra, disque, p. 70, 146, etc. — Attribut : 1° de l'*Avalokiteçvara* au parasol blanc, cf. sous min. **II,** 31 (pl. V, 5); 2° de la *Cundâ* à seize bras, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4) ; 3° de la *Mârîcî rouge*, cf. sous la min. **II,** 26.
caturânana, à quatre visages, épithète de *Brahmâ*, p. 173 n. 1.
Candra, nom donné à une statue de *Buddha*, près de Nâsik, p. 9.
Candragomin, docteur et imagier bouddhique, p. 98 n. 2, 107, 129, 137. — Min. **I,** 44 (pl. V, 1); cf. **I,** 17 et **II,** 19.
Candraṭura, localité du Konkan, p. 103-4, 179. — Min. **I,** 41.
Candradvîpa, île de l'Inde orientale, à l'embouchure du Gange, p. 137, 178. — Min. **I,** 17.
Candranavihâra pour *Candanavihâra*, le monastère de santal? p. 62 n. 1. — Min. **I,** 68 (pl. I, 6).
candrahâsa, l'étincelant, nom du glaive de *Mañjuçrî*, p. 117.
campa (fleur de), p. 113. — Attribut de *Maitreya*, v. ce mot.
Campita ou *Campitalâ(?)*, mention d'un *Avalokiteçvara* du Samataṭa, p. 102 n. 2. — Min. **I,** 19 et **II,** 21 (pl. IV, 3).
câpa, arc, p. 70, 142, 146, etc. — Attribut : 1° d'*Avalokiteçvara au Halâhala*, cf. sous min. **II,** 36 (pl. V, 6): 2° de *Kurukulâ*, cf. sous min. **I,** 53 (pl. VIII, 2) et **II,** 27; 3° de la *Cundâ* à seize bras, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4) ; 4° de la *Mârîcî rouge*, cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6) et **II,** 26. — V. encore pl. IX, 6.
câmara, chasse-mouche, p. 79 n. 2 et 156 ; cf. sous min. **I,** 79 et **II,** 12.
cintâmaṇi, pierre philosophale, p. 70 n. 2. (V. *ratna*).
cihna, ou *lakṣaṇa*, attribut, p. 69.
Cîna, Chine (V. *Mahâcîna*).
Cundâ, divinité féminine, p. 141-6, 172, 174 ; pl. VIII, 3 et 4 ; fig. 24 et 25.
— à quatre bras, de *Vuṅkara* dans le Lâṭa, min. **I,** 58 (pl. VIII, 3) et **II,** 32.
— à seize bras, de *Cundâvarabhavana* en Paṭṭikera, min. **I,** 51 (pl. VIII, 4).
cûḍâ, couronnement des *stûpas*, p. 47.

cûḍâmaṇi, pierre lumineuse au sommet des stûpas, p. 48. — Cf. sous min. **I,** 63 (pl. I, 1).

caitya, sanctuaire bouddhique, p. 51-63 et pl. I; les huit grands *caityas*, p. 167.
— sous forme de stûpa, min. **I,** 30 (du Gandhâra), 47 (de l'Orissa), 65 (pl. I, 2; du Tirhut), 69 (du Konkan), 70 (d'Ambuviṣaya), 75 (pl. VIII, 5); **II,** 37 (de Svayambhû dans le Népâl). (V. *Dharmadhâtu* et *Stûpa*).
— sous forme de fondation religieuse (*vihâra*, *stûpa* et *jaya-stambha*), min. **I,** 34 (pl. I, 5; de Râḍhya). (V. *vihâra*).
— sous forme de temple souterrain, min. **I,** 66 et 71 (de Kanheri dans le Konkan). (V. le suivant).

caityâlaya, dans le sens de temple bouddhique, p. 45-6 et 52. — Pour des exemples de temples édifiés, v. surtout le catalogue **I** des min. (on y compte 31 spécimens). — Pour des exemples de temples creusés dans le roc, cf. sous min. **I,** 24 (pl. VII, 2), 28 (pl. IV, 4), 48, 53 (pl. VIII, 2), 64 (pl. VI, 3), 66, 71, 73; **II,** 9, 17 (pl. VI, 4), 22, 25, 27, 30, 32, 33, 36 (pl. V, 6).

colî, corsage indien, p. 38-39 n. 1; cf. sous min. **I,** 24 (pl. VII, 2) et 56; v. encore pl. IX, 5 et 6.

chattra, parasol; — de *stûpa*, p. 47-8, 58 n. 2, et fig. 2; min. **I,** 47 et cf. sous min. **I,** 13 (pl. I, 3), 30, 52 (pl. I, 4), 70; **II,** 15; — porté au-dessus de la tête de *Çâkyamuni*, p. 156; cf. sous min. **I,** 79. (V. *âtapatra*.)

churî, couteau, attribut de la *Cundâ* à seize bras, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4); cf. sous min. **II,** 16. (V. *khaḍga*, épée).

jaṭâjûṭa ou *jaṭâmukuṭa*, épithète des *krodhadevatâs* que coiffe une énorme masse de cheveux, p. 74 n. 1. — Cf. la *Mârîcî rouge* assistante; v. encore pl. IX, 6.

Jambala et, plus correctement, *Jambhala*, nom populaire de *Kuvera*, p. 88 n. 1, 123-7, 152; fig. 20 et 21. — Min. **I,** 18 (pl. IX, 2) et **II,** 20; cf. sous min. **I,** 15 (pl. III, 1) et **II,** 14 (pl. III, 2).

jambhara, citron, p. 125. — Attribut de *Jambhala*. (V. le précédent).

Jayatuṅga(?), mention d'un *Avalokiteçvara* du Samataṭa, p. 108. — Min. **I,** 59.

jayastambha ou lât, p. 50, 55, 62; cf. sous min. **I,** 34 (pl. I, 5) et 68 (pl. I, 6).

Jâṭa (?), mention d'un *Avalokiteçvara* de Râḍhya, p. 108 n. 2. — Min. **I,** 35.

Jâruha, localité du Magadha, p. 103 et 178. — Min. **I,** 42.

Jâhtâ, min. **I,** 35. (V. *Jâṭa*).

Jetavana, sanctuaire près de Çrâvastî, p. 43, 167. — Cf. sous min. **I,** 84 (pl X, 2).

Tathâgata, nom du *Buddha*, p. 19 (deuxième colophon du *Ms. Add. 1643*).

tantra, p. 65 n. 2, 74, etc. (V. Tantrisme).

tarjanî-mudrâ, geste de menacer du doigt, p. 69 n. 5; cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6) et **II,** 16.

Tâḍihâ (?), mention d'une *Târâ* de Râḍha, p. 139. — Min. **I,** 72. — Rapprocher la mention d'un *Tâḍivâḍi-mahâvihâra* dans J. B. A. S. *Proceedings*, 1899, p. 69 ?

Târapura ou *Târâpura*, ville du Lâṭa, p. 133 et 179. — Min. **I,** 24 (pl. VII, 2) et 48.

Târâ, son identification, p. 11 ; son lotus bleu, p. 69 n. 6 ; — *Bodhisattva*, p. 72 n. 1 ; sa ressemblance avec *Vajrapâṇi*, p. 72 n. 2 ; assistante d'*Avalokiteçvara*, p. 99, 100, 105 ; ses types divers, p. 129-42, fig. 22-3, pl. VII et VIII, 1 et 2 ; — des huit périls, p. 144 ; pendant bouddhique de *Devî*, p. 173 ; *çakti* d'*Amoghasiddhi*, p. 175 n. 1 et 176 (cf. pl. IX, 5) ; ancienneté de son culte, p. 181.

Statistique des miniatures : 1° Classement iconographique :

— *verte*, debout, min. **I,** 24 (pl. VII, 2), 29, 43 (pl. VII, 1), 48.

— assise, min. **I,** 14, 16, 17, 46 (pl. VII, 4), 49 (pl. VII, 3), 56 ; **II,** 16, 18 (pl. VII, 6), 19, 23 (pl. VII, 5).

— couchée, min. **I,** 72.

— assistante : 1° d'*Avalokiteçvara*, toujours à sa droite, cf. sous min. **I,** 6, 9, 19, 20 (pl. V, 4), 23, 25, 26, 27 (pl. IV, 5), 39, 44 (pl. V, 1), 55, 57, 59 ; **II,** 4 (pl. IV, 1), 7, 9, 21 (pl. IV, 3), 28 ; 2° de la *Prajñâpâramitâ*, cf. sous min. **I,** 5 ; 3° de *Târâ*, cf. sous min. **I,** 17 et 74 (pl. VIII, 1) ; **II,** 19.

— *jaune*, à deux bras (*Ratna-Târâ ?*), personnage principal dans min. **II,** 34 ? — Assistante : 1° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 9, 19, 21 (pl. V, 3), 26, 28 (pl. IV, 4), 40 (pl. IV, 6), 54, 73 ; **II,** 4 (pl. IV, 1), 7, 21 (pl. IV, 3) ; 2° de *Jambhala*, cf. sous min. **I,** 18 (pl. IX, 2) ; 3° de *Târâ*, cf. sous min. **I,** 72 et 74 (pl. VIII, 1).

— à quatre bras (*Bhṛkuṭi-Târâ*), personnage principal dans min. **I,** 74 (pl. VIII, 1). — Assistante d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 19, 25 et 27 (pl. IV, 5), 39, 55. Cf. p. 113 et fig. 14.

— *rouge*, à deux bras, assistante d'*Avalokiteçvara*, toujours à sa gauche, cf. sous min. **I,** 9, 19, 40 (pl. IV, 6), 55, 57, 59, 60, 73 ; **II,** 4 (pl. IV, 1), 7.

— à quatre bras (*Kurukullâ*), personnage principal dans min. **I,** 53 (pl. VIII, 2) et **II,** 27. Cf. p. 113 et fig. 14.

— *bleue* (*Ugratârâ* ou *Ekajaṭi ?*), assistante : 1° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 44 (pl. V, 1) ; 2° de *Mañjuçri*, cf. sous min. **I,** 64 (pl. VI, 3) ; 3° de *Târâ*, cf. sous min. **I,** 24 (pl. VII, 2), 29, 43 (pl. VII, 1), 46 (pl. VII, 4), 56, 72 ; **II,** 16.

— *blanche* (*Sitatârâ*), assistante : 1° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 6 ; **II,** 4 (pl. IV, 1), 7, 9 ; 2° de *Jambhala*, cf. sous min. **I,** 18 (pl. IX, 2) ; 3° de la *Prajñâpâramitâ*, cf. sous min. **I,** 5 ; 4° de *Târâ*, cf. sous min. **I,** 72 et 74 (pl. VIII, 1).

2° Classement géographique:
Târâ de l'*Orissa*, min. **I,** 49 (pl. VII, 3).
— *Kamboja*, min. **I,** 29.
— *Kṣairavaṇa*, min. **II,** 23 (pl. VII, 5). Cf. le suivant.
— *Khadiravaṇa* en *Koḍga*, min. **I,** 46 (pl. VII, 4).
— *Candradvîpa* min. **I,** 17. Cf. celle de *Samataṭa*.
— *Potalaka*, min. **I,** 16, 74 (pl. VIII, 1); **II,** 18 (pl. VII, 6).
— *Râḍha*, min. **I,** 72.
— *Lâṭa*, min. **I,** 24 (pl. VII, 2), 48, 53 (pl. VIII, 2).
— *Varendra*, min. **I,** 14. 56; **II,** 16.
— *Vaiçâlî* en *Tirabhukti*, min. **I,** 43 (pl. VII, 1).
— *Samataṭa*, min. **II,** 19. Cf. celle de *Candradvîpa*.
Non localisées, min. **II,** 27 et 34.
Târânâtha, auteur tibétain. (V. *index* III).
timiṅgila ou *timitimiṅgila*, monstre marin, p. 81. (V. *makara*).
Tirabhukti, auj. Tirhut, p. 60, 134, 178. — Min. **I,** 43 (pl. VII, 1) et 65 (pl. I, 2).
Tulâkṣetra, province du Bengale, p. 58, 106 n. 1, 178. — Min. **I,** 13 (pl. I, 3) et 50; **II,** 15.
Tuṣita (Ciel des), p. 111-2. — Min. **I,** 10 (pl. VI, 1) et **II,** 8.
Trayastriṃça (Ciel des), p. 86. — Min. **I,** 12 et **II,** 14 (pl. III, 2). — Descente du ciel des Trente-trois, p. 157, 162, 167; cf. sous min. **I,** 79.
trimukha, à trois faces, épithète de certaines *Krodhadevatâs*, p. 74 n. 3; cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6); **II,** 22, 26 et 36 (pl. V, 6).
triyâṇa, les trois véhicules, p. 87 n. 4. (V. *yâna*).
triratna, les trois joyaux, p. 159, 161.
trilocana, à trois yeux, (V. *tryakṣa*).
Triçaraṇa, aux trois refuges, épithète d'un *Çâkyamuni* de Puṇḍravarddhana, p. 89. — Min. **I,** 8 (pl. III, 4) et **II,** 6.
triçûla, trident, p. 70. — Attribut d'*Avalokiteçvara* et de *Çiva*, p. 117; de *Cundâ*, p. 146 et cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4).
tryakṣa, à trois yeux, épithète de certaines *Krodhadevatâs*, p. 74 n. 3; cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6), 75 (pl. VIII, 5); v. encore pl. IX, 6.

Dakṣiṇâpatha, auj. Dekhan, p. 105 n. 3, 109, 152. 178. — Min. **I,** 25 et 27 (pl. IV, 5) et 61 (pl. IX, 1).
daṇḍa, bâton, attribut, p. 70, 146 n. 1. (V. *musala*).
Daṇḍabhukti ou *Daṇḍaka*, auj. district de Nâsik, p. 104-5, 179. — Min **I,** 36.
Daçâvatâra-carita, texte cité p. 91 n. 1.
Ditijaripuguru = Bṛhaspati (premier colophon du *Ms. Add. 1643*), p. 16.
Divyâvadâna, texte cité p. 55 n. 2.
dîpa = sanskrit *dîpa*, lampe, ou *dvîpa*, île, p. 79.
Dîpaṅkara, *Buddha*, p. 77 84, 97, 121, 156; cf. fig. 7-9.

— de *Java*, min. **I,** 1 (pl. II, 2) et **II,** 12.
— de *Ceylan*, min. **I,** 3 et **II,** 10 (pl. II, 3).
— du *Grand-Océan?* Cf. sous min. **I,** 7 (pl. II, 4) et **II,** 5 (pl. II, 5).
Durgâ, déesse tantrique, p. 173.
Dedapura, ville du Varendra, p. 103, 178. — Min. **I,** 57.
deva (Représentation des), p. 74, 86; cf. sous min. **I,** 12 et **II,** 14 (pl. III, 2).
devatâ, déité; cf. sous min. **I,** 43 (pl. VII, 1), 48, 50, 78, 80; **II,** 8, 21 (pl. IV, 3), 25, 31 (pl. V, 5).
Devadatta, cousin et traître disciple de *Çâkyamuni*, p. 168.
devâtideva, dieu des dieux, épithète du *Buddha*, p. 76 n. 1.
Devî, nom attribué à une statue du Buddha à Râjar et à un stûpa de Nâsik, p. 9; pendant brahmanique de *Târâ*, p. 173. (V. *Pârvatî*).
Dvibhuja, à deux bras, épithète de la *Mârîcî* jaune, p. 147. — Min. **I,** 75 (pl. VIII, 5).
Dvîpa, île ou continent dans *Kaṭâhadvîpa*, *Candradvîpa*, *Yavadvîpa*, *Siṃhaladvîpa*. (V. ces mots).
Dvîpaṅkara, p. 79. (V. *Dîpaṅkara*).

Dhanadâ, divinité tantrique, p. 141.
Dharma, la loi, un des trois *çaraṇas* et des trois *ratnas*, p. 89 et 159.
dharmacakra, la roue de la loi, p. 159, 162, 165; cf. sous min. **I,** 84 (pl. X, 2) et fig. 29.
dharmacakra-mudrâ, geste de l'enseignement, p. 68, 98 n. 2, 113, etc., 165. — Geste: 1° de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **I,** 8 (pl. III, 4), 11, 12, 15 (pl. III, 1), 82 (cf. pl. X, 1), 84 (pl. X, 2); **II,** 1, 13 (pl. III, 3); 2° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 33, 40 (pl. IV, 6), 73; **II,** 31 (pl. V, 5); 3° de *Maitreya*, cf. sous min. **I,** 10 (pl. VI, 1); 4° de *Mañjuçrî*, cf. sous min. **I,** 64 (pl. VI, 3) et **II,** 30; 5° de *Samantabhadra*, cf. sous min. **I,** 32 (pl. VI, 2); 6° de *Târâ*, cf. sous min. **I,** 16, 74 (pl. VIII, 1); **II,** 18 (pl. VII, 6), 23 (pl. VII, 5); 7° de la *Prajñâpâramitâ*, cf. sous min. **I,** 5 et **II,** 3 (pl. IX, 3; cf. *ibid.*, 4); 8° de la *Cundâ* à seize bras, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4).
Dharmadeçana, à l'enseignement de la loi, épithète de *Çâkyamuni*, p. 85-6. — Min. **II,** 1 (?) et 14 (pl. III, 2).
Dharmadhâtu, nom d'un stûpa, p. 51. — Min. **II,** 35.
Dharmarâja, épithète du roi *Açoka*, p. 55.
Dharmarâjikâ, fondation religieuse du roi *Açoka*, p. 55. — Min. **I,** 34 (pl. I, 5).
Dhânya-caitya, le sanctuaire du grain, en Ambuviṣaya, p. 62. — Min. **I,** 70.
dhânya-mañjarî, épi, p. 151. — Attribut de *Vasudhârâ*, cf. sous min. **I,** 61 (pl. IX, 1) et **II,** 29.
dhâraṇî, formule de prière magique, p. 141.
Dhyâna-mudrâ, geste de la méditation, p. 69, 76 n. 3, 92, 94, 144, etc. —

Geste: 1° d'*Amitâbha*, cf. sous min. **I,** 39; 2° d'*Avalokiteçvara sous forme de Buddha*, cf. sous min. **I,** 31 (pl. III, 6); 3° de la *Cundâ* à quatre bras, cf. sous min. **I,** 58 (pl. VIII, 3) et **II,** 32.

Dhyâni-Buddha, Buddhas métaphysiques, p. 98, 117, 121, 123; leurs représentations, p. 175-6.

Dhyâni-Bodhisattva, p. 99, 122, 175.

nakula, mangouste ou ichneumon, attribut de *Jambhala*, p. 125, 127; cf. sous min. **I,** 15 (pl. III, 1), 18 (pl. IX, 2) et **II,** 20.

Nayapâla, roi du Bengale, p. 31 (Colophon du *Ms. Add. 1688*, Cambridge).

Nalendra ou *Nâlendra*, pays du Bengale, p. 107, 178. — Min. **I,** 44 (pl. V, 1).

Navagraha, les neuf planètes; leurs représentations, p. 82 n. 2; cf. p. 166 n. 2.

Nâga ou *Nâgarâja*, serpents mythiques et divinités des fontaines, p. 122, 146 n. 1; serpent cobra, attribut de *Çiva* et d'*Avalokiteçvara*, p. 117, 173; cf. sous min. **II,** 36 (pl. V, 6) et fig. 16.

nâgapuṣpa, fleur, attribut de *Maitreya*. (V. *campa*).

Nâlanda (Monastère de), p, 49, 63, 181.

Nâlâgiri (Épisode de l'éléphant), p. 167-70; cf. sous min. **I,** 81 et pl. X, 5 où il est deux fois représenté en deux poses différentes.

Nirbhaya, roi du Népâl, p. 17 (Colophon du *Ms. Add. 866*, Cambridge).

nirvâṇa (Scène du), p. 165-6; cf. min. **I,** 85 (pl. X, 6) et fig. 29, 30; lit de —, p. 68 n. 1.

nîlotpalakarâ, qui tient à la main un lotus bleu, épithète de *Târâ*, p. 131.

Nepâla, auj. Népâl, p. 16, 18 n. 1, 56, 99, etc. — Min. **I,** 6; **II,** 4 (pl. IV, 1) et 37. (Pour les renseignements archéologiques, v. Népâl, *index* II.)

Nairañjanâ, rivière de Bodh-Gayâ, p. 146.

Pañcakrama, texte cité, p. 67 n. 2, 70 n. 2, 74 n. 3, 98 n. 1.

Pañcarakṣâ (Manuscrits de la), p. 21 n. 1, 30 n. 1, 31-2, 74 n. 3, 175, 184.

Pañcaçikha-parvata, la montagne aux cinq crêtes, nom sanskrit d'Ou-tai-shan dans le Chan-si (Chine), p. 114, 115, 179. — Min. **II,** 20.

pañcânana, à cinq faces, épithète de *Çiva*, p. 173 n. 1.

Paṭṭikera(?), nom de pays non identifié, p. 146, 179. — Min. **I,** 51 (pl. VIII, 4).

padma, lotus rose, p. 69, 100, 119, etc. — Attribut ordinaire d'*Avalokiteçvara* (v. ce mot); cf. encore sous min. **I,** 5 (*Prajñâpâramitâ*) et 61 (pl. IX, 1: *Vasudhârâ*).

Padmapâṇi, celui qui tient à la main un lotus rose, p. 103, 107 n. 2.

padmâsana, siège et posture assise du lotus, p. 67 n. 4, 123, etc. — Pose: 1° de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **I,** 82 (cf. pl. X, 1), 84 (pl. X, 2); **II,** 1; 2° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 31 (pl. III, 6), 44 (pl. V, 1), 45; **II,** 22; 3° de *Mañjuçrî*, cf. sous min. **II,** 33; 4° de *Vajrapâṇi*, cf. sous min. **I,** 22 (pl. VI, 5); 5° de *Vajrasattva*, cf. sous min. **I,** 2 et **II,** 11 (pl. VI, 6); 6° de *Târâ*, cf. sous min. **I,** 14 et 56; 7° de *Kurukulâ*, cf. sous min. **I,** 53 (pl. VIII, 2) et **II,** 27;

8° de *Cundâ*, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4), 58 (pl. VIII, 3) et **II,** 32.

paraçu, hache, p. 70. — Attribut: 1° de l'*Avalokiteçvara* « au Parasol blanc », cf. sous min. **II,** 31 (pl. V, 5); 2° de la *Cundâ* à seize bras, cf. sous min. **I,** 51 (pl. VIII, 4).

pariṇâmanâ, acte de charité, p. 16 n. 1.

paridhâna, ou *dhoṭî*, le grand pagne indien: vêtement inférieur des *Bodhisattvas*, p. 71; — en peau de tigre des *Krodhadevatâs*, p. 130; cf. sous min. **I,** 29, 48; **II,** 25 et 36 (pl. V, 6).

parivarta, nom des chapitres de la *Prajñâpâramitâ*, p. 21-2. — Min. **I,** 14, 16, 18, 22, 24, 26.

parvata, montagne, dans *Kâpota°*, *Kûta°*, *Gṛdhrakûta°*, *Pañcaçikha°*, *Potalaka°*, *Valavatî°* (v. ces mots). — Représentation des montagnes, p. 35, 41, 183. — Cf. encore sous min, **I,** 2, 12, 18 (pl. IX, 2), 24 (pl. VII, 2), 32 (pl. VI, 2), 40 (pl. IV, 6), 42, 47, 53 (pl. VIII, 2), 64 (pl. VI, 3), 66, 71, 73; **II,** 8, 17 (pl. VI, 4), 22, 27, 32, 33, 36 (pl. V, 6).

Pâṇḍava, nom donné à cinq statues bouddhiques de Bodh-Gayâ, p. 8 et 9.

Pârâvatidvaya, au couple de colombes, épithète de *Mañjuçrî*, p. 117. — Min. **II,** 17 (pl. VI, 4).

Pârvatî, épouse de Çiva, p. 110 n. 3, 173.

pâça, lacet, p. 70. — Attribut de la *Mârîcî* rouge, cf. sous min. **I,** 62 (pl. VIII, 6) et **II,** 22 et 26; v. encore sous min. **I,** 48.

Puṇḍa° ou *Puṇḍravarddhana*, Bihar oriental, p. 89, 178. — Min. **I,** 8 (pl. III, 4) et **II,** 6.

Puṇyavat, méritant ou méritoire, épithète d'un *Avalokiteçvara* du Magadha, p. 103 n. 2. — Min. **I,** 42?

Punnavâ, pour puṇyavân? (V. le précédent).

Puruṣapura, auj. Peshavar, p. 54 n. 1, 179. — Min. **I,** 30.

purohita, brahmanes natifs des lieux de pèlerinage, à la fois officiants et cicerones, p. 9 n. 1 et 2.

Puṣpagirivihâra, monastère de l'Orissa dans Hiuen-tsang, p. 58 n. 2.

puṣpavarṣa, pluie de fleurs; leur représentation, p. 35, 183.

pustaka, livre ou plutôt manuscrit indien à feuilles longues et étroites serrées entre deux tablettes de bois (cf. p. 15), p. 69, 98, 119, 151-2. — Attribut: 1° d'*Avalokiteçvara* à plusieurs bras, cf. sous min. **I,** 23, 25 et 27 (pl. IV, 5), 55, 67; 2° de *Mañjuçrî*, cf. sous min. **II,** 33; 3° de la *Prajñâpâramitâ* à quatre bras, cf. sous min. **I,** 9 et pl. IX, 4; 4° de la *Cundâ* à quatre bras, cf. sous min. **I,** 58 (pl. VIII, 3) et **II,** 32; 5° de *Vasudhârâ*, cf. sous min **I,** 61 (pl. IX, 1) et **II,** 29. — V. encore pl. IX, 5. C'est d'ordinaire un exemplaire de la *Prajñâpâramitâ*.

Potalaka, montagne des Ghâts du S.-O. (?), p. 109, 138, 178. — Min. **I,** 16, 73, 74 (pl. VIII, 1) et **II,** 18 (pl. VII, 6) et 25.

Prajñâpâramitâ, texte et manuscrits, p. 15-32, 38 n. 1, 120, 175, 180; — personnifiée comme déesse de la science transcendantale, p. 152-3; mère du Buddha, p. 19; ses images, p. 38 n. 1; ses attributs, p. 69 n. 6 et 144; assistante d'*Avalokiteçvara*, p. 99 et 131; cf. sous min. **I,** 9. — Min. **I,** 5 et **II,** 3 (pl. IX, 3; cf. *ibid.*, 4).

pratimâ, image faite à la ressemblance, p. 7 n. 3; cf. p. 111-2.

Pratyeka-Buddha, *Buddha* individuel, sans maître ni disciples, p. 56; un des trois *yânas*, p. 87. — Sanctuaire de ce nom à Kanheri, min. **I,** 71.

prabhâmaṇḍala, nimbe (de la tête) ou auréole (du corps), p. 66; cf. p. 35-6, 38, 39 n. 1. — Le nimbe est à peu près constant chez les personnages principaux et très exceptionnel chez les assistants. — Pour les auréoles ou halos, cf. sous min. **I,** 9, 20 (pl. V, 4), 23, 25, 26, 27 (pl. IV, 5), 32 (pl. VI, 2), 43 (pl. VII, 1), 45, 51 (pl. VIII, 4), 53 (pl. VIII, 2), 54, 58 (pl. VIII, 3), 59, 62 (pl. VIII, 6), 75 (pl. VIII, 5), 76 (pl. III, 5); **II,** 4 (pl. IV, 1), 7, 11 (pl. VI, 6), 21 (pl. IV, 3), 32, 36 (pl. V, 6).

preta, spectre, p. 75; assistant d'*Avalokiteçvara*, p. 99, 102-3, 105; reine des *pretas*, p. 103 n. 1; cf. sous min. **I,** 26 et 28 (pl. IV, 4) et 55.

Pretâvadâna, texte cité p. 75 n. 1.

Bandikoṭa, (v. *Vandikoṭa*).

baliyân, le puissant, épithète d'*Avalokiteçvara*, p. 108. — Min. **I,** 39.

Buddha, v. ch. II, 1 et II, et ch. III; — et *Çaktis*, p. 65 n. 2; leur pose classique, p. 67; leur aspect caractéristique, p. 70-1; spécimens divers, p. 76-95, 155-170; fig. 7-11, 28-30; pl. II, III, X; — métaphysiques, v. *Dhyâni-Buddha*; — humains, v. *Mânuṣi-Buddha*. — Min. **I,** 8 (pl. III, 4).

— Pour la statistique des min., v. successivement *Abhayapâṇi*, *Amitâbha*, *Dîpaṅkara*, et *Çâkyamuni*; cf. encore sous min. **I,** 48, 52 (pl. I, 4) et 71.

Buddharûpaka, sous forme de *Buddha*, épithète d'un *Avalokiteçvara* de la Chine, p. 71 n. 2 et 94-5. — Min. **I,** 31 (pl. III, 6).

Buddharddhi, ayant le pouvoir surnaturel d'un *Buddha*, épithète d'une *Târâ* de Samataṭa, p. 135. — Min. **II,** 19.

buddhasmaraṇa, sorte de salut, p. 151. — Geste de *Vasudhârâ*, cf. sous min. **I,** 61 (pl. IX, 1) et **II,** 29.

Buddhâvatâra, chapitre du *Daçâvatâracarita* de Kṣemendra, cité p. 8 n. 1 et 91 n. 1.

bṛhatkukṣi, corpulent, épithète des *Krodhadevatâs*, p. 74 n. 3.

bodhi, illumination; ses représentations, p. 164; cf. sous min. **I,** 83.

bodhidruma, arbre de la Bodhi (*açvattha* ou *ficus religiosa*), p. 91; cf sous min. **I,** 76 (pl. III, 5) et **II,** 2.

bodhimaṇḍa, lieu de la Bodhi, p. 91 n. 1.

Bodhisattva, v. ch. II, 1 et III-VI; leur aspect caractéristique, p. 71; assistants

des *Buddhas*, p. 74, 86, 87; — masculins, p. 97-127, fig. 12-21, pl. IV-VI et IX, 2; — féminins, p. 72, 128-153, fig. 22-7, pl. VII-VIII et IX, 1, 3, 4; leur culte, p. 181; — métaphysiques, v. *Dhyâni-Bodhisattva*.

— Pour la statistique des miniatures, v. successivement *Avalokiteçvara*, *Maitreya*, etc.

Bodhisattvâvadânakalpalatâ, texte cité p. 77 n. 1, 79, 80 n. 2.

Brahmâ, divinité hindoue, assistant du Buddha, p. 74, 157; cf. sous min. **I,** 79; n'est pas le pendant brahmanique d'*Avalokiteçvara*, p. 173 n. 1.

bhakta, dévot, p. 173 n. 1.

Bhagavat, le Bienheureux, épithète de *Çâkyamuni*, p. 85, 90. — Min. **I,** 11, 12, 15 (pl. III, 1); **II,** 1, 13 (pl. III, 3), 14 (pl. III, 2).

Bhagavatî, la Bienheureuse, épithète de Târâ, p. 135. — Min. **I,** 16 et 17; **II,** 18 (pl. VII, 6) et 19.

Bhaṭṭâraka, titre honorifique: 1° de *Çâkyamuni*, p. 94; cf. sous min. **I,** 8 (pl. III, 4) et 76 (pl. III, 5); 2° d'*Avalokiteçvara*, p. 129 n. 2; cf. sous min. **I,** 39; **II,** 21 (pl. IV, 3) et 31 (pl. V, 5); 3° de *Jambhala*, cf. sous min. **II,** 20.

Bhaṭṭârikâ, féminin du précédent, titre honorifique de *Târâ*, p. 129 n. 2; cf. sous min. **II,** 23 (pl. VII, 5).

bhadraghaṭa, vase d'abondance, p. 151. — Attribut: 1° de *Vasudhârâ*, cf. sous min. **II,** 29; 2° de la *Cundâ* à quatre bras (?), cf. sous min. **I,** 58 (pl. VIII, 3) et **II,** 32.

bhavana, séjour, dans *Tuṣitabhavana*. — Min. **I,** 10 (pl. VI, 1).

bhikṣâpâtra, vase à aumônes, p. 134, 164 n. 2, 168; cf. sous min. **I,** 43 (pl. VII, 1), 80 (cf. pl. X, 4), 81.

bhikṣu, moines, p. 73, 94, etc., 158; cf. sous min. **I,** 31 (pl. III, 6), 34 (pl. I, 5), 47, 52 (pl. I, 4), 58 (pl. VIII, 3), 65 (pl. I, 2), 66, 68 (pl. I, 6), 81 (cf. pl. X, 5), 84 (pl. X, 2), 85 (pl. X, 6); **II,** 1.

Bhîma (Massue de), nom donné à un *stûpa* des caves de Nâsik, p. 9 n. 1.

bhukti, district ou province dans *Tirabhukti*, *Daṇḍabhukti*. (V. ces mots).

bhûmi-sparça-mudrâ, geste de toucher la terre (pour la prendre à témoin), p. 69, 92, 165. — Geste de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **I,** 37, 76 (pl. III, 5), 83; **II,** 2.

Bhṛkuṭî-Târâ, p. 70 n. 1, 105, 113, 131, 138 n. 2; 139-42. — Min. **I,** 74 (pl. VIII, 1). (V. *Târâ* jaune à quatre bras).

Bhaiṣajya, médicinal, épithète du *Vajrâsana*, p. 94. — Min. **I,** 76 (pl. III, 5).

Bhojadeva, roi du Népâl, p. 16 et 17 (Premier colophon du *Ms. Add. 1643*, Cambridge).

makara, monstre marin, p. 81 et 82 n. 1; cf. sous min. **I,** 7 (pl. II, 4) et **II,** 5 (pl. II, 5); motif décoratif: 1° de dossier, p. 68; cf. sous min. **II,** 14 (pl. III, 2) et 23 (pl. VII, 5); 2° de fronton, p. 166 n. 2; cf. fig. 30.

Magadha, auj. Bihar, p. 100, 102-3, 153, 178, etc. — Min. **I,** 4 (pl. IV, 2), 9, 42 ; **II,** 9. (Pour les renseignements archéologiques, v. Bihar).

Maṅgakoṣṭa pour *Maṅgalakoṣṭa* = *Maṅgalapura*, auj. Manglaor?, p. 121, 179. — Min. **I,** 22 (pl. VI, 5).

Macchâti° ou *Macchitivahti* (lisez *°vaṭi* et non *°vahni*), mention d'un *Avalokiteçvara* du Magadha, p. 102 n. 3. — Min. **I,** 9 et **II,** 7.

Mañjughoṣa ou *Mañjuçrî*, Bodhisattva jaune ; pose et attributs, p. 67 n. 5 et 69 n. 6 ; spécimens divers, p. 111, 114-20 ; fig. 15-18 ; pl. VI, 3 et 4 ; assistant de *Dipaṅkara*, p. 79 et assisté de la *Târâ* bleue, p. 130 ; sa résidence en Chine, p. 181.

— personnage principal, min. **I,** 64 (pl. VI, 3) ; **II,** 17 (pl. VI, 4), 30, 33.

— Assistant : 1° de *Dipaṅkara*, cf. sous min. **I,** 1 (pl. II, 2) ; 2° de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **I,** 15 (pl. III, 1) ; 3° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 39 et **II,** 24 (pl. V, 2).

maṇḍala, terme iconographique (cercle magique géométriquement subdivisé en nombre de cercles ou de carrés dans chacun desquels est inscrite l'image d'une divinité), p. 98 n. 1, 151 ; terme géographique (cercle ou territoire) dans *Koḍga°*, *Gandhâra°*, *Nepâla°*, *Puruṣapura°* (v. ces mots).

Maticandra, nom du scribe du *Ms. Add. 866*, Cambridge, p. 18.

Matsyendranâtha, nom d'un *Avalokiteçvara* du Népâl, p. 100 n. 1 ; cf. min. **II,** 4 (pl. IV, 1).

Mathurâ. (V. Matra, *index* II.)

marîci, rayon de lumière, p. 147.

Marṇṇava(?), mention d'un *Avalokiteçvara* du Konkan, p. 103. — Min. **I,** 69.

Mahattarayî, *Mahattârâ* pour *Mahattarî-Târâ*, épithète de *Târâ*, p. 134. — Min. **I,** 14 et 56 ; **II,** 16.

Mahâkâla, autre nom de *Jambhala* ou *Kuvera*?, p. 126-7.

Mahâcîna, Grande-Chine ou Chine septentrionale, p. 94 n. 3, 114-5, 120-1, 179. — Min. **I,** 31 (pl. III, 6), 32 (pl. VI, 2) et 64 (pl. VI, 3 ; cf. min. **II,** 30).

Mahâbodhi, sanctuaire de Bodh-Gayâ, p. 94. — Min. **II,** 2 ; cf. sous min. **I,** 83. (Pour les renseignements archéologiques, v. Bodh-Gayâ).

Mahâyâna ou Grand véhicule. p. 73, 87, 153.

mahârâja-lîlâ, sorte d'*âsana* ou posture assise, p. 67 n. 5. — Pose : 1° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 20 (pl. V, 4), 35, 38, 39, 59, 73 ; **II,** 9, 24 (pl. V, 2), 28 ; 2° de *Maitreya*, cf. sous min. **I,** 10 (pl. VI, 1) ; 3° de *Mañjuçrî*, cf. sous min. **I,** 64 (pl. VI, 3) et **II,** 17 (pl. VI, 4) ; 4° de *Jambhala*, cf. sous min. **I,** 18 (pl. IX, 2) ; 5° de *Târâ*, cf. sous min. **I,** 17, 46 (pl. VII, 4), 49 (pl. VII, 3) ; **II,** 16, 19 ; 6° de la *Mârîcî* jaune, cf. sous min. **I,** 75 (pl. VIII, 5) ; 7° de *Vasudhârâ*, cf. sous min. **I,** 61 (pl. IX, 1) et **II,** 29.

Mahâviçva, mention d'un *Avalokiteçvara* du Konkan, p. 103. — Min. **I,** 60.

Mahâsamudra, le Grand-Océan, p. 80-2. — Min. **I**, 7 (pl. II, 4) et **II**, 5 (pl. II, 5).
Mahîpâla, roi du Bengale (Colophon du *Ms. Add. 1464*, Cambridge), p. 31.
Maheçvara, p. 117 n. 1. (V. *Çiva*).
Mâtṛkâdevî, classe de déesses tantriques, p. 141.
Mânadeva, roi du Népâl (Deuxième colophon du *Ms. Add. 1643*, Cambridge), p. 18-9.
Mânuṣi-Buddha, Buddhas humains, p. 71 n. 2 et 175.
Mâyâ ou *Mâyâdevî*, mère de *Çâkyamuni*, p. 133 n. 3, 164, 174; cf. sous min. **I**, 78 et pl. X, 3.
Mâra, le démon tentateur, p. 69, 92, 164; cf. sous min. **I**, 83 et **II**, 2.
Mârîcî, déesse tantrique, p. 141, 146-150; fig. 26 et 27; pl. VIII, 5 et 6.
— *jaune* à deux bras, p. 147-8; sa fleur d'açoka, p. 69 n. 6; assistante d'*Avalokiteçvara*, p. 99; à distinguer de la *Târâ* jaune, p. 131; assistante de Târâ, p. 133, 138; cf. fig. 26.
— Min. **I**, 75 (pl. VIII, 5). — Assistante: 1° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I**, 21 (pl. V, 3), 54; **II**, 25; 2° de *Mañjuçrî*, cf. sous min. **I**, 64 (pl. VI, 3); 3° de *Târâ*, cf. sous min. **I**, 24 (pl. VII, 2), 29, 46 (pl. VII, 4) et 56.
— *rouge*, à trois faces, p. 65 n. 1; au doigt levé, p. 69 n. 5; assistante d'*Avalokiteçvara*, p. 99, 102, 105; à distinguer de la *Târâ* rouge, p. 131; confondue avec *Vasudhârâ*, p. 151 n. 1; aspect tantrique de ses images à six, huit et dix bras, p. 148-50 et 182; cf. fig. 27.
— Min. **I**, 62 (pl. VIII, 6) et **II**, 26. — Assistante d'*Avalokiteçvara*: 1° à six bras, cf. sous min. **II**, 22; 2° à deux bras (peut-être *Hayagrîva ?*), cf. sous min. **I**, 20 (pl. V, 4), 23, 26 et 28 (pl. IV, 4), 54; **II**, 24 (pl. V, 2), 25 et 28.
mukuṭa, diadème (des *Bodhisattvas*), p. 72, 98 n. 1.
mudrâ, geste des membres supérieurs, p. 68-9; cf. sous min. **I**, 50, 67. — Pour la statistique des min. v. *abhaya°*, *dharmacakra°*, *dhyâna°*, *bhûmi-sparça°*, *vara°* et *vitarka°*.
musala, massue, p. 70. — Attribut: 1° de la *Mârîcî* rouge (v. ce mot); 2° de la *Cundâ* à seize bras, cf. sous min. **I**, 51 (pl. VIII, 4); 3° d'une *krodhadevatâ* jaune (cf. sous min. **I**, 39) ou bleue (cf. sous min. **I**, 48 et **II**, 30).
Mûla ou *Mûlaka*, pays du Dekhan, p. 105, 178. — Min. **I**, 25 et 27 (pl. IV, 5).
Mṛgadâva, parc des gazelles, à Benarès, p. 162; cf. sous min. **I**, 82 (pl. X, 1).
Mṛgaçikhâvana, transcription inexacte du Mi-li-kia-si-kia-po-no d' I-tsing à remplacer par le mot suivant ?, p. 63 n. 1.
Mṛgasthâpana, *stûpa* du Varendra, p. 62 et 178. — Min. **I**, 52 (pl. I, 4).
Maitreya, *Bodhisattva* jaune; ses poses, p. 42 n. 1, 67 n. 6, 102; auteur de la statue du Vajrâsana, p. 92 n. 1; ses images, p. 111-3, 175; cf. fig. 14.
— Min. **I**, 10 (pl. VI, 1) et **II**, 8. — Assistant de *Çâkyamuni (?)*, cf. sous min. **I**, 15 (pl. III, 1).

maithuna (rite du) ou de l'accouplement, p. 65 n. 2.
Maudgalyâyana, un des grands disciples de *Çâkyamuni*, p. 158-9; cf. sous min. **I,** 84 (pl. X, 2).

Yakṣa, génies serviteurs de *Kuvera*, p. 125.
Yajñapiṇḍî, mention d'un *Avalokiteçvara* de Daṇḍabhukti, p. 104. — Min. **I,** 36.
Yavadvîpa, auj. Java, p. 79, 179. — Min. **I,** 1 (pl. II, 2) et **II,** 12.
yâna, véhicule, p. 87, 89, 161.
Yânavyûha, à l'exposition des véhicules, épithète de *Çâkyamuni*, p. 87. — Min. **I,** 15 (pl. III, 1) et **II,** 1 (?).

ratna, joyau, p. 70 n, 2, 151. — Attribut de *Vasudhârâ*, cf. sous min. **I,** 61 (pl. IX, 1) et **II,** 29.
Ratna-Târâ, p. 131. (V. *Târâ* jaune à deux bras).
Ratnasambhava, *Dhyâni-Buddha*, p. 98 n. 1.
Râkṣasa, démon, p. 81, 82; cf. sous min. **I,** 7 (pl. II, 4) et **II,** 5 (pl. II, 5).
Râjagṛha, ancienne capitale du Magadha, auj. Râjgir, pl. 166, 170; cf. sous min. **I,** 81 (cf. pl. X, 5).
Râḍha, auj. Râhr (Bengale), p. 93, 108, 139, 178. — Min. **I,** 37, 38, 72.
Râḍhya, auj. Rahariya, dans le district de Champaran (Bihar), p. 55, 107, 108, 178. — Min. **I,** 33, 34 (pl. I, 5), 35.
Râma, nom donné à une statue bouddhique de Nâsik, p. 9; — passe son exil en Daṇḍaka, p. 105.
Râhu, roi des Asuras, p. 80-2, 148, 166 n. 2. — Min. **I,** 7 (pl. II, 4) et **II,** 5 (pl. II, 5).
Rudra, p. 173. (V. *Çiva*).
Rudradeva, roi du Népâl (Premier colophon du *Ms. Add. 1643*, Cambridge), p. 16-7.

lakṣaṇa ou *cihna*, attribut, p. 69.
Lakṣmikâmadeva, roi du Népâl (Premier colophon du *Ms. Add. 1643*, Cambridge), p. 16 et 17.
lalita, sorte d'*âsana* ou posture assise, p. 67 n. 5. (V. *mahârâja-lîlâ*).
Lalita-vistara, texte cité p. 91 n. 1.
Lahaḍa, nom de pays dans la *Bṛhat-Saṃhitâ*, p. 133 n. 2.
Lâṭadeça ou pays de Lâr (Gujerate et Khandesh), p. 133, 142, 145, 179. — Min. **I,** 24 (pl. VII, 2), 48, 53 (pl. VIII, 2), 58 (pl. VIII, 3).
Lâhtadeça. (V. le précédent).
lûtâ (?), dans *Râḍha-lûtâ*, p. 93 n. 2. — Min. **I,** 37.
Lokanâtha, nom d'*Avalokiteçvara* (v. ce mot) dans toutes les inscriptions du *Ms. Add. 1643*, Cambridge, et celle de la min. **II,** 21 (pl. IV, 3) (V. le suivant).
Lokeçvara, nom d'*Avalokiteçvara* (v. ce mot) dans toutes les inscriptions du

Ms. A. 15, Calcutta, sauf celle de la min. **II,** 21 (pl. IV, 3). (V. le précédent).
lokottara, surnaturel, épithète du *Buddha*, p. 76 n. 1.
Locanâ, *çakti* d'*Akṣobhya*, p. 176; cf. pl. IX, 6.

Vaṃçâvalî, généalogie (népâlaise), citée p. 17 n. 1.
vajra, foudre; motif décoratif, p. 34, cf. fig. 1; attribut, p. 70, 121-3. — Attribut de *Vajrapâṇi*, de *Vajrasattva*, de la *Mârîcî* rouge, de la *Cundâ* à seize bras (v. ces mots); cf. encore sous min. **II,** 16.
Vajradhara, forme ou émanation du *Buddha* primordial, p. 123.
Vajrapâṇi, Bodhisattva vert; ses attributs, p. 69 n. 6, 70 n. 1; assistant de *Dîpaṅkara*, p. 79; punisseur de *Râhu*, p. 82 n. 2; ses images, p. 111, 121-2; à distinguer de la *Târâ* verte, p. 72 n. 2, 131; *Dhyâni-Bodhisattva*, p. 175 n. 1.
— Min. **I,** 22 (pl. VI, 5). — Assistant: 1° de *Dîpaṅkara*, cf. sous min. **I,** 3 et **II,** 10 (pl. II, 3); 2° de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **I,** 8 (pl. III, 4) et 15 (pl. III, 1).
Vajravarâhî, la laie de diamant, nom de *Mârîcî*, p. 148.
Vajrasattva, Bodhisattva blanc, ses attributs, p. 70 n. 1; ses images, p. 111, 122-3; cf. fig. 19.
— Min. **I,** 2 et **II,** 11 (pl. VI, 6).
Vajrâsana, siège et posture assise du diamant, p. 67 n. 4 et 91. — Statue de *Çakyamuni* ainsi posée à Mahâbodhi, p. 90-94, 165, 178; cf. fig. 11. — Min. **I,** 37, 76 (pl. III, 5) et **II,** 2; cf. sous min. **I,** 83.
Vandikoṭa (?), mention d'un *Avalokiteçvara*, p. 108, 179. — Min. **I,** 45.
varapura, ville capitale, dans *Kalaça*°? (V. ce mot).
varabhavana, séjour favori ou paradis, dans *Cundâ*° et *Tuṣita*°. — Min. **I,** 51 (pl. VIII, 4) et **II,** 8.
varamudrâ, geste de la charité, p. 69, 79, 83, 105, 135, 157, etc. — Geste ordinaire de la main droite d'*Avalokiteçvara*, de *Jambhala*, de *Vajrapâṇi*, de *Târâ*, de *Vasudhârâ*, de la *Mârîcî* jaune, de la *Cundâ* à seize bras (v. ces mots); cf. encore pour *Dîpaṅkara* sous min. **II,** 12, et pour *Çâkyamuni* sous min. **I,** 78 et 79.
varâha, sanglier, *vâhana* de *Mârîcî*, p. 148.
Varendra ou *Vârendra*, auj. Barendra (Bengale), p. 62, 63 n. 1, 103, 106, 134, 178, 184. — Min. **I,** 14, 50, 52 (pl. I, 4), 56, 57, 67; **II,** 16.
Varddhamâna, auj. Bardvân (Bengale), p. 58, 178. — Min. **I,** 13 (pl. I, 3).
Valavatîparvata, montagne du pays de Kaṭâha, p. 102. — Min. **I,** 26 et 28 (pl. IV, 4).
Valivaṅkâṇa, localité du Konkan, p. 103, 179. — Min. **I,** 69.
Valîya, pour *balîyân?* Mention d'un Avalokiteçvara, p. 108 n. 1. — Min **I,** 39.
Vasudhârâ ou *Vasundharâ*, déesse de l'abondance, p. 141, 151-2. — Min. **I,** 61 (pl. IX, 1) et **II,** 29.
Vasundharâvratotpattyavadâna, texte cité p. 151 n. 1.

Vasubandhu, renaît au ciel *Tuṣita*, p. 113 n. 1.
Vâgirâṭṭa pour Vâg-râṭ, le roi de la parole, nom de *Mañjuçrî*, p. 114, 117. — Min. **II,** 30.
Vâgîçvara, le seigneur de la parole, nom de *Mañjuçrî* (v. le précédent) et quelquefois d'*Avalokiteçvara*, p. 117.
Vâṇâ-icchâ ou *Vânâyicchâ*, mention d'une *Târâ* du Varendra, p. 134. — Min. **I,** 14 et **II,** 16.
vâhana, monture (des divinités), p. 67 n. 3, 119, 120, 121 n. 1, 148.
Vigrahapâla, roi du Bengale (Colophon du *Ms. Or. 3346*, Londres), p. 21 n. 1.
Vijayapura (?), ville en Suvarṇapura, p. 105, 179. — Min. **I,** 23.
vitarkamudrâ, geste de l'argumentation, p. 68, 98 n. 2, etc. — Geste : 1° de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **II,** 6 et 14 (pl. III, 2); d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 20 (pl. V, 4) et **II,** 28; 3° de *Mañjuçrî*, cf. sous min. **II,** 17 (pl. VI, 4).
Vidûṣaka, héros d'un conte du *Kathâsaritsagara*, p. 82 n. 1.
Vidyâdevî, classe de déesses tantriques, p. 141.
vidyâdhara, génies porteurs de guirlandes, cf. sous min. **II,** 8 et 24 (pl. V, 2).
Viṣṇu (*Buddha*, avatâr de), p. 8; punisseur de *Râhu*, p. 82 n. 2; statue stricéphales au Kachmir, p. 148 n. 1; — n'est pas le pendant brahmanique d'*Avalokiteçvara*, p. 173 n. 1.
vihâra, monastère, p. 49, 51, 53, 55, 62. — Min. **I,** 68 (pl. I, 6); cf. sous min. **I,** 34 (pl. I, 5).
vîtarâga, saint (qui a maîtrisé ses passions), p. 62. — Min. **I,** 68 (pl. I, 6). — (Ce nom est aussi porté par des rois de Gujerate).
Vugama pour Vugamati, bourg du Népâl, p. 100 n. 1, 177. — Min. **II,** 4 (pl. IV, 1).
Vuñkarânagara, ville du pays de Lâṭa, p. 145, 179. — Min. **I,** 58 (pl. VIII, 3).
Vulbhuka, nom d'un saint fondateur de monastère, p. 62. — Min. **I,** 68 (pl. I, 6).
Vetravaṇa, bois de bambous, sanctuaire d'*Avalokiteçvara* à Râḍha ? p. 108. — Min. **I,** 38.
Vedakoṭa (?), mention d'un *Avalokiteçvara* du Koratra, p. 104. — Min. **I,** 54.
Vaittavanâ pour *Vetravaṇa* ? (V. ce mot).
Vainakâçyama (?), nom d'un *stûpa* du Tirhut, p. 60, 178. — Min. **I,** 65 (pl. I, 2).
Vairocana, *Dhyâni-Buddha*, p. 98 n. 1 et 121.
Vaiçâlî, ville de l'Inde centrale, p. 134, 166-8, 178, 181. — Min. **I,** 43 (pl. VII, 1); cf. sous min. **I,** 80 (cf. pl. X, 4).

Çakti, énergie féminine des *Buddhas* et *Bodhisattvas*, p. 66, 98 n. 1, 110, 150, 152, 173, 175 6; cf. sous min. **I,** 16 et **II,** 36 (pl. V, 6); cf. pl. IX, 5 et 6.
Çaṅkaradeva, roi du Népâl (Colophon du *Ms. A. 15*, Calcutta), p. 27-8.
çara, flèche, p. 142, 146. — Attribut : 1° des *Avalokiteçvaras* tantriques, cf.

sous min. **II,** 31 (pl. V, 5) et 36 (pl. V, 6); 2° de *Kurukulâ*, de la *Mârîcî* rouge et de la *Cundâ* à seize bras (v. ces mots).
Çaraṇa, refuge. (V. *Triçaraṇa*).
Çavara, peuplade sauvage de l'Inde, p. 90 n. 2.
Çâkyamuni, le *Buddha* de notre âge, p. 76, 84; ses images, p. 85-95 et pl. III; assisté d'*Avalokiteçvara* et de *Târâ*, p. 161 n. 2; scènes de sa vie, p. 134, 155-70 et pl. X.
— sous le nom de *Buddha-Bhaṭṭâraka*, min. **I,** 8 (pl. III, 4); cf. **II,** 6.
— de *Bhagavân*, min. **I,** 11, 12, 15 (pl. III, 1); **II,** 1, 13 (pl. III, 3) 14 (pl. III, 2).
— du *Vajrâsana*, min. **I,** 37, 76 (pl. III, 5) et **II,** 2.
— de *Kalaçapura*, min. **I,** 11 et **II,** 13 (pl. III, 3).
— *Puṇḍavarddhana*, min. **I,** 8 (pl. III, 4) et **II,** 6.
— *Mahâbodhi*, min. **I,** 76 (pl. III, 5) et **II,** 2.
— *Râḍha*, min. **I,** 37.
Non localisés, min. **I,** 12 et 15 (pl. III, 1); **II,** 1 et 14 (pl. III, 2).
— *Nativité*, cf. sous min. **I,** 78 et pl. X, 3.
Tentation, cf. sous min. **I,** 83.
Premier sermon (?), cf. sous min. **I,** 82 et pl. X, 1.
Descente du ciel des Trayastriṃças, cf. sous min. **I,** 79.
Enseignement au Jetavana (?), cf. sous min. **I,** 84 (pl. X, 2).
Offrande des singes, cf. sous min. **I,** 43 (pl. VII, 1) et 80 (cf. pl. X, 4).
Soumission de l'éléphant furieux, cf. sous min. **I,** 81 et pl. X, 5.
Nirvâṇa, cf. sous min. **I,** 85 (pl. X, 6).
Çâriputra, un des grands disciples de *Çâkyamuni*, p. 158; cf. sous min. **I,** 84 (pl. X, 2).
çârdûla, griffon; motif décoratif de dossier, cf. p. 68 et sous min. **II,** 14 (pl. III, 2) et 23 (pl. VII, 5).
Çikṣâsamuccaya, texte cité p. 67 n. 5.
çikhara, tour ou coupole indienne, p. 46. — Crête de montagne dans *Kurukulâ°* et *Pratyekabuddha°*. — Min. **I,** 53 (pl. VIII, 2) et 71.
çikhâ, cime, dans *Pañcaçikha-parvata*. — Min. **II,** 30.
çira, id. dans *Ekaçirasthâna*. — Min. **II,** 17 (pl. VI, 4).
çila pour *çilâ*, pierre, ou *çîla*, vertu, mention d'un *Avalokiteçvara* de Harikella, p. 105. — Min. **I,** 55.
Çiva, p. 166 n. 2; ses rapports avec *Avalokiteçvara*, p. 110 n. 3, 117, 172-3.
Çivapura, ville du Konkan, p. 106, 179. — Min. **I,** 40 (pl. IV, 6).
Çrâvaka, auditeurs ou disciples, un des trois *yânas*, p. 88.
Çrâvastî, ville de l'Inde centrale, p. 43, 58 n. 2, 85 n. 1, 166-7; cf. sous min. **I,** 84 (pl. X, 2).
Çrî, particule honorifique; cf. sous min. **I,** 23, 30, 41, 44 (pl. V, 1), 70, 73, 74 (pl. VIII, 1).
çloka, dans le sens de ligne de trente-deux syllabes, p. 15, 152.

Saṅgha, communauté bouddhique; un des trois *çaraṇas*, p. 89; un des trois *ratnas*, cf. p. 161.
Saṅghârâma, monastère, p. 51. (V. *vihâra*).
Saddharmapuṇḍarîka, texte ou mss., cités p. 24 n. 2, 25 n. 2, 80 n. 3, 87 n. 4.
Samataṭa, le Bas-Bengale, p. 102, 106, 108, 137, 178. — Min. **I,** 19 et 59 et **II,** 19.
Samantabhadra, *Bodhisattva* vert, p. 111; ses images, p. 120-121; *Dhyâni-Bodhisattva*, p. 175 n. 1.
— Min. **I,** 32 (pl. VI, 2). — Assistant: 1° de *Çâkyamuni*, cf. sous min. **I,** 15 (pl. III, 1); 2° d'*Avalokiteçvara*, cf. sous min. **I,** 39.
Samudra, océan (v. *Mahâsamudra*).
Sampatpradâ, déesse tantrique, p. 141.
Sarvajña, omniscient, nom du *Buddha*, p. 19. (Deuxième colophon du *Ms. Add. 1643*, Cambridge).
Sahasrabâhu, aux mille bras, épithète d'*Avalokiteçvara*, p. 106 n. 2.
Sahasrabhuja, *id.*, p. 106, 110 n. 2. — Min. **I,** 40 (pl. IV, 6).
Sâṅkâçya ou Sankissa, lieu de la descente du ciel des Trayastriṃças, p. 166; cf. sous min. **I,** 79.
siṃha, lion, p. 75; *vâhana* de *Mañjuçrî*, p. 115; cf. sous min. **I,** 64 (pl. VI, 3) et **II,** 30. — Les cinq lions sortis des ongles de *Çâkyamuni*, p. 170; cf. sous min. **I,** 81 et pl. X, 5.
siṃhanâtha ou *siṃhanâda*, épithète d'un *Avalokiteçvara*, p. 12 n. 1, 116 n. 1.
Siṃhaladvîpa, auj. Ceylan. p. 79, 109, 179. — Min. **I,** 3, 18 (pl. IX, 2), 20 (pl. V, 4); **II,** 10 (pl. II, 3), 20, 28.
siṃhâsana, siège ou posture assise du lion, p. 67 n. 4, 119. — Cf. sous min. **I,** 11, et **II,** 19.
Sita-Târâ, p. 130. (V. *Târâ* blanche).
Sitâtapatra, au parasol blanc, épithète d'un *Avalokiteçvara*, p. 110. — Min. **II,** 31 (pl. V, 5).
Sugata, le bien-allé, nom du *Buddha*, p. 16 (Premier colophon du *Ms. Add. 1643*, Cambridge).
Sucandrâvadâna, texte cité p. 152 n. 1.
Sujâtabhadra, nom du scribe du *Ms. Add. 1643*, Cambridge, p. 16-17.
suparṇa, oiseau fabuleux et mi-humain, p. 50 n. 1 et fig. 3; cf. sous min. **I,** 34 (pl. I, 5). — Motif décoratif de dossier, cf. p. 68 et sous min. **II,** 14 (pl. III, 2) et 23 (pl. VII, 5).
Supacanagara (?), localité non identifiée, p. 62, 179. — Min. **I,** 68 (pl. I, 6).
Sumeru, montagne mythique, p. 86, 123. — Min. **I,** 2 et **II,** 11 (pl. VI, 6).
Suvarṇadvîpa, auj. Bornéo?, p. 105.
Suvarṇapura (?), localité non identifiée, p. 105, 179. — Min. **I,** 23.
Suvarṇabhûmi, auj. Birmanie?, p. 105.
sûci, barre transversale des balustrades de *stûpas*, p. 49 n. 1.
sûtra, textes bouddhiques, p. 153, 159, 167.

stambha, piliers verticaux des balustrades de *stûpas*, p. 49 n. 1. — (V. *jaya-stambha*).

stûpa, le tumulus bouddhique, p. 45, 46-8, 51-2, 55-62; son développement, p. 182; fig. 4-6; pl. I.

— Min. **I,** 13 (pl. I, 3), 52 (pl. I, 4), 63 (pl. I, 1); **II,** 15. — Cf. sous min. **I,** 21 (pl. V, 3), 30, 33, 34 (pl. I, 5), 35, 37, 38, 41, 44 (pl. V, 1), 46 (pl. VII, 4), 47, 49 (pl. VII, 3), 50, 60, 65 (pl. I, 2), 66, 68 (pl. I, 6), 69, 70, 71, 75 (pl. VIII, 5); **II,** 10 (pl. II, 3), 35, 37.

stotra, hymne, p. 131, 141.

svanâthamukuṭa, portant dans leur diadème l'image de leur seigneur et maître, épithète des *Çaktis*, p. 98 n. 1.

Svayambhû, colline et sanctuaire du Népâl, p. 56, 99, 177. — Min. **I,** 6 et **II,** 37.

Svayambhûpurâṇa, texte cité p. 57 n. 1.

haṃsa, oie, motif décoratif de dossier, cf. p. 68 et sous min. **II,** 14 (pl. III, 2) et 23 (pl. VII, 5).

Hayagrîva, assistant d'*Avalokiteçvara*?, p. 99, 102, 105, 131, 148. — (V. *Mârîcî* rouge).

Harikella, pays du Bas-Bengale, p. 105, 178. — Min. **I,** 55.

Harṣavarddhana (Le roi), p. 90, 157.

Haladî (?), mention d'un *Avalokiteçvara* du Varendra, p. 106. — Min. **I,** 67.

Halâhala, au serpent venimeux, épithète d'un *Avalokiteçvara*, p. 110. — Min. **II,** 36 (pl. V, 6).

Hînayâna ou petit véhicule, p. 73, 87.

Hlamvihâra, monastère du Népâl, p. 16, 18, 25-6 (Colophons des *Mss. Add. 866* et *1643*, Cambridge).

II

INDEX

DES MOTS NON-SANSKRITS

Ajaṇṭâ (Sculptures et peintures d'), p. 6 ; *suparṇa*, p. 50 n. 2 ; *stûpa*, p. 59-60 ; cf. fig. 5 ; *Buddhas*, p. 76 n. 2, 83, 183 ; cf. pl. II, 1 et fig. 9 ; scènes légendaires, p. 165, 168 ; les sept *Mânuṣi-Buddhas*, p. 175 ; barques, p. 81 ; *Kuvera*, p. 123 n. 3.
Allahabâd (Sculptures à la Bibliothèque d'), p. 5.
Amarâvatî (Sculptures d'), p. 2, 4 n. 2, 6 n. 1 et 2 ; *Cundâ*, p. 143-4, cf. fig. 24 ; épisode de l'éléphant furieux, p. 168.
ambroisie (flacon d'), attribut, p. 70. (V. *amṛta*).
arc, attribut, p. 70. (V. *câpa*).
Architecture indienne, p. 43, 45-63, 182.
attributs, p. 69-70.
auréole. (V. *prabhâmaṇḍala*).

bâton, attribut, p. 70. (V. *daṇḍa*).
Bardvân, ville du Bengale, p. 58, 178. (V. *Varddhamâna*).
Barendra, pays du Bengale, p. 63 n. 1. (V. *Varendra*).
Benarès (Sculptures provenant de Sârnâth à), p. 5 ; lieu de la première prédication, p. 162-3.
Bengale (Bouddhisme au), p. 4, 181 ; mss. du —, p. 31 ; école du — ou de *Varendra*, p. 37-39, 184 ; archéologie bouddhique du —, p. 62, 89, 93, 144, 178, etc.
Bhaja (*Stûpa* ancien dans les grottes de), p. 60 n. 3.
Bharhut (Sculptures de), p. 2, 7 ; *suparṇa*, p. 50 n. 2 ; *makara*, p. 82 n. 1 ; adoration des éléphants, p. 90 n. 1 et 91 n. 1 ; descente des *Trayastriṃças*, p. 157 n. 2 ; représentations conventionnelles, p. 183.
Bihar (Musée de la ville de), transporté à Calcutta, p. 5.
Bihar ou *Magadha* (Sculptures du), p. 4-6, 11 n. 1, 47 n. 2, 60, etc., 168 n. 1, 183 ; cf. fig. 6 (*stûpa*), 11 (*Buddha*), 12-13 (*Avalokiteçvara*),

14 (*Maitreya*), 15-17 (*Mañjuçrî*), 19 (*Vajrasattva*), 20-21 (*Jambhala* ou *Kuvera*), 22-23 (*Târâ*), 25 (*Cundâ*), 26-27 (*Mârîcî*), 28 (Scènes légendaires). — (V. *Magadha* (index I), Bodh-Gayâ et Kurkihâr).

Bodh-Gayâ et *Mahâbodhi* (Sculptures de), p. 4, 5, 6 n. 3, 8; sceaux de terre cuite, p. 46 et 93; *stûpas*, p. 47 n. 1, 60-1; *suparṇa*, p. 50 n. 2; *Buddhas*, p. 90-94; *Bodhisattvas*, p. 112 n. 1, 116, 145-6, 147-8. (V. *Mahâbodhi*).

British Museum (Sculptures bouddhiques au), p. 6 n. 1, 88, 104, 143, 168 n. 2; cf. fig. 10, 13 et 24.

Bungamati ou Bungmati, bourg du Népâl, p. 100. (V. *Vugama*).

Burdwan, orth. angl. pour Bardvân, p. 58.

Calcutta (Musée de), p. 5, 6 n. 3, 7, 174; *Buddha*, p. 81 (fig. 8) et 89 n. 2; *Avalokiteçvara*, p. 101 (fig. 12), 104 n. 3, 105 n. 4, 110 n. 3; *Maitreya*, p. 112 (fig. 14); *Mañjuçrî*, p. 115 (fig. 15), 118 (fig. 17); *Vajrasattva*, p. 122 (fig. 19); *Jambhala* ou *Kuvera*, p. 124 (fig. 20) et 126 (fig. 21); *Târâ*, p. 132 (fig. 22), 133 n. 3 et 136 (fig. 23); *Mârîcî*, p. 149 (fig. 27); scènes légendaires, p. 160 (fig. 28), 161 n. 3, 162 n. 1, 163 (fig. 29), 169 (fig. 30).

Cambodge (*Kambuja*), ne pas confondre avec *Kamboja*, p. 133 n. 4.

Cam-pa (Byams-pa, *pron.* Tchampa), nom tibétain de *Maitreya*, p. 113.

Cathay *ou* Kathay, p. 102 n. 4. (V. *Kaṭâha*).

cercle magique. (V. *maṇḍala*).

Ceylan (Stûpa de), p. 48 n. 2. (V. *Siṃhaladvîpa*).

Champaran, district du Bihar septentrional, p. 55.

Chanaka-ḍhêrî (*pour* Canaka, *pron.* Tchanaka), tumulus au nord de Shâhbâz-Garhi, district de Peshavar, p. 54. (V. *Kanakacaitya*).

Chan-si, province de la Chine septentrionale, p. 114, 179.

charpaï, lit indien, p. 68 n. 1.

Chine (Panthéon bouddhique de la), p. 10 (v. Pander). — (V. *Mahâcîna*).

chorten, nom tibétain des *stûpas*, p. 182.

ciel ou paradis. (V. *Tuṣita* et *Trayastriṃça*).

citron, attribut, p. 125. (V. *jambhara*).

clochette, attribut, p. 70 n. 1. (V. *ghaṇṭâ*).

colombes, assistantes de *Mañjuçrî*, p. 117. (V. *pârâvatî*).

Conjeeveram, ville du Dekhan, p. 152, 178. (V. *Kâñcîpura*).

Coorg, orth. anglaise pour Kourg, p. 137. (V. *Koḍga*).

corsage de certaines divinités féminines. (V. *colî*).

costume monastique ou laïque, p. 70-74.

couteau, attribut. (V. *churî*).

crâne, attribut, p. 110. (V. *kapâla*).

croc à éléphant, attribut, p. 70. (V. *aṅkuça*).

Dekhan ou *Dakṣiṇâpatha* (Sculptures du), p. 2, 4, 7 n. 2 (cf. Amarâvatî et Madras); temples, p. 46, 182.
Delphes (Sorte de *jayastambha* trouvé à), p. 50.
ḍerai *et* ḍherî, pushtu et hind. pour tumulus ou *stûpa*, p. 54 n. 2.
dhoṭî, hind. pour pagne, p. 71, 130. (V. *paridhâna*).
diadème des *Bodhisattvas*. (V. *mukuṭa*).
disque, attribut, p. 70. (V. *cakra*).

Écoles artistiques du Bengale, du Gandhâra, du Népâl. (V. ces mots).
éléphants, monture ou assistants des divinités. (V. *gaja*).
Elurâ (Sculptures d'), p. 6; *Avalokiteçvara*, p. 107 n. 2; *Çiva* et *Pârvatî*, p. 110 n. 3; *Kuvera*, p. 123 n. 3; *Târâ*, p. 133 n. 3.
Énergies féminines des dieux. (V. *Çakti*).
épée, attribut, p. 70. (V. *khaḍga*).
épi, attribut, p. 151. (V. *dhânyamañjarî*).

Fidèles laïques, p. 74. (V. *upâsaka*).
flèche, attribut. (V. *çara*).
fleurs (pluie de), p. 35, 183. (V. *puṣpavarṣa*). — Attribut, p. 69. (V. *açoka*, *utpala*, *campa* et *padma*).
foudre, attribut, p. 70. (V. *vajra*).

Gandhâra (Ecole du) ou gréco-bouddhique, p. 2; forme du flacon d'ambroisie, p. 70 n. 1; épisode de *Dîpaṅkara*, p. 77 n. 2; statues dorées, p. 92 n. 2; *Kuvera*, p. 126; scènes légendaires, p. 157 n. 2, 158 n. 1, 162-70; école de l'Ouest ancien, p. 184. (V. *Gandhâra*, index I).
Gayâ (Sculptures à la Bibliothèque de), p. 5.
Ge-lug-pa, secte tibétaine, p. 73 n. 1.
Gestes de la charité, de l'enseignement, etc., p. 68-9. (V. *mudrâ*).
Grande-Chine, p. 179. (V. *Mahâcîna*).
griffon, motif décoratif. (V. *çârdûla*).

hache, attribut, p. 70. (V. *paraçu*).
halo ou auréole. (V. *prabhâmaṇḍala*).
harpies, p. 50. (V. *suparṇa*).
harpon, attribut. (V. *aṅkuça*).
Ho-li-ki-louo, transcription chinoise de *Harikella*, p. 105.

Iles du Sud, p. 79, 80, 105, 179. (V. *dvîpa*).
Indes (Les cinq), p. 3, 177-8.
Indian Museum, de Londres, p. 6 n. 1. — Ne pas confondre avec l'Indian ou Imperial Museum de Calcutta. (V. Calcutta).

Jâggayapeṭa, stûpa du Dekhan, p. 6 n. 2.

Japon (Panthéon bouddhique du), p. 10 n. 1, 115 n. 1, 120, etc. (V. VON SIEBOLD).
Java, p. 79, 120, 179. (V. *Yavadvîpa*).
joyau, attribut, p. 70 n. 2. (V. *ratna*). — Symbole, p. 159. (V. *triratna*).

Kaçmîr ou Kachmir (arche trilobée du), p. 46 ; statues de Viṣṇu au —, p. 148 n. 1 ; prononciation sanskrite au —, p. 23 n. 1.
Kanhagiri ou Kanheri (Sculptures de), p. 6 ; épisode de Dîpaṅkara, p. 77 n. 2. (V. *Kṛṣṇagiri*).
Karli (Sculptures de), p. 6 ; stûpa, p. 60 n. 3.
Kathay, p. 102 n. 4, 179. (V. *Kaṭâha*).
Katmandu, ville du Népâl, p. 56, 100 n. 1.
Khadirana ou Khadirayana, p. 138. (V. *Khadiravaṇa*).
Khândesh (Sculptures du), p. 4. (V. Ajaṇṭâ, Elurâ, Nâsik).
Konkan (Sculptures du), p. 4 ; *stûpas*, p. 60 n. 3 ; grottes, p. 56, 182 ; *Avalokiteçvara*, p. 110 n. 2. (V. *Koṅkaṇa* (index I), Kanheri, Karli).
Kourg, p. 137, 178. (V. *Koḍga*).
Kurkihâr (Sculptures de), dans le *Magadha ; Avalokiteçvara*, p. 105 n. 4 ; *Târâ*, p. 133 n. 3.

lacet, attribut, p. 70. (V. *pâça*).
Lahore (Musée de), p. 5, 77 n. 2, 164, 168.
Lakhnau (Musée de), p. 5, 7, 47 (fig. 2), 50 (fig. 3), 78 (fig. 7).
Lalitapattana, ville du Népâl, p. 100.
laṅgoṭî, hind. pour petit pagne ou caleçon, p. 71.
Lâr ou Lârikê, p. 133, 142, 145, 179, 182. (V. *Lâṭa*).
lât, pilier, p. 50. (V. *jayastambha*).
Lauriya Araràj et Navandgarh (Piliers d'Açoka à), p. 55.
Lena (Grottes de), près de Nâsik, p. 9 n. 1.
Lilañj, rivière de Bodh-Gayâ, ancienne *Nairañjanâ*, p. 146.
lion, monture ou assistant des divinités. (V. *siṃha*).
livre, attribut, p. 69. (V. *pustaka*).
lotus, attribut, p. 69 ; — rose (v. *padma*) ; — bleu (v. *utpala*).
Lucknow, orth. angl. pour Lakhnau, p. 5.

Madras (Musée de), p. 4, 119 (fig. 18), 120, 168 n. 2.
Mahant, supérieur du couvent ou *maṭh* çaiva de Bodh-Gayâ, p. 8 n. 1, 148.
Manglaor, bourgade du Svât (Udyâna), p. 121, 122 n. 1, 179. (V. *Maṅgakoṣṭa*).
mangouste ou ichneumon, assistant de *Jambhala*. (V. *nakula*).
Manikyala (*Stûpas* de), p. 60 n. 3.
Manuscrits, Introd., II (p. 15-32) et *passim*.
— de Calcutta : *Ms. A. 15* (*Aṣṭasâhasrikâ*), p. 27-30, 32, etc.
— de Cambridge : *Ms. Add. 866* (*Aṣṭasâhasrikâ*), p. 17, 18, 25 n. 1.
— *1163* id. p. 31 n. 1, 38 n. 1.

Manuscrits de Cambridge : *Ms. Add. 1464* id. p. 21, 31, 37, 38 n. 1, 39 n. 1, 43, 134 n. 1, 156.
— *1643* id. p. 14-27, 32, etc.
— *1683* (*Saddharmapuṇḍarika*), p. 25 n. 2.
— *1684* id. p. 24 n. 2.
— *1688* (*Pañcarakṣâ*), p. 31, 37, 39 n. 1, 53, 66 n. 1, 176.
— *1164* id. p. 176 n. 1.
— de Londres : *Ms. Or. 3346* id. p. 21 n. 1.
Maritchi, p. 147 n. 1. (V. *Mârîcî*).
massue, attribut, p. 70. (V. *musala* et *khaṭvâṅga*).
Matra ou *Mathurâ* (Musée de), p. 4 ; sculptures originaires de —, p. 4, 5, 50, 66 n. 1, 78, 83 ; cf. fig. 2, 3, 7.
Miniatures, Introd., III (p. 33-43) et *passim*. — Cf. *Mss. Add. 1464, 1643, 1688*, Cambridge, et *A. 15*, Calcutta ; pl. I-X et fig. 1 et 4.
moines, p. 73. (V. *bhikṣu*).
monastères ou couvents, p. 49. (V. *vihâra*).
monstre marin. (V. *makara*).
montagnes (Représentation des), p. 35, 183. (V. *parvata*).
monture des divinités. (V. *vâhana*).
Moung-kie-li, transcription chinoise de *Maṅgala(pura)* ou Manglaor, p. 121.
Musées. (V. Bihar, Calcutta, Lahore, Lakhnau, Madras, Matra, British et Indian Museums).
Muttra, orth. angl. pour Matra.

Nâsik (Sculptures de), p. 6, 9.
Népâl (Mss. du), p. 12-32 ; ères du —, p. 16, 17 n. 1, 28 n. 1 ; mythologie bouddhique du —, p. 10 (v. BHAGVANLAL INDRAJI) ; *stûpas*, p. 60 n. 3 ; *Çaktis*, p. 65 n. 2 ; *Buddhas*, p. 77, 94 ; *Avalokiteçvara*, p. 97-9, 106 n. 2, 110 n. 1 ; autres *Bodhisattvas*, 120, 121, 151, 153 ; école du —, p. 34-9, 182, 184. (V. *Nepâla*, index I).
nimbe. (V. *prabhâmaṇḍala*).

Orissa, p. 56, 60, 106, 135, 178 ; antiquités de l' —, p. 6 n. 3 et 68 n. 1. (V. *Oḍḍa* ou *Oḍra*).
Ou-tai-shan, sanctuaire de *Mañjuçrî* dans le Chan-si, p. 114, 179. (V. *Pañcaçikhaparvata*).

pagne. (V. dhoṭî ou *paridhâna* et laṅgoṭî).
Palmyre (Figurines insérées dans la coiffure des statues de), p. 98 n. 1.
parasol. (V. *âtapatra* et *chattra*).

Pathan, ville du Népâl, p. 49 n. 4.
Peinture indienne. (V. Ajaṇṭâ et Miniatures).
Peshavar, p. 9, 54, 179. (V. *Puruṣapura*).
pigeon (V. *kapota*) ; colline du pigeon (V. *Kâpotaparvata*).
Poses *ou* postures, p. 66-8. (V. *padmâsana*, *mahârajalilâ*, etc.).

Radhia, Rahariya ou Ruhrea, p. 55 n. 1. (V. *Râḍhya*).
Râhr, province du Bengale. (V. *Râḍha*).
Râjar (Statue de *Buddha* à), p. 9.
Refuges (Les trois), expression de la phraséologie bouddhique. (V. *triçaraṇa*).
rosaire, attribut, p. 69. (V. *akṣamâlâ*).

salut (Gestes de), p. 69. (V. *añjali* et *buddhasmaraṇa*).
Sânchi (Sculptures de), p. 2 ; *suparṇa*, p. 50 n. 2 ; *stûpa*, p. 60 n. 3 et 62 ; descente des *Trayastriṃças*, p. 157 n. 2 ; épisode des singes, p. 168.
sangliers, attelage de *Mârîcî*. (V. *varâha*).
Sankissa, p. 50. (V. *Sâṅkâçya*).
Sârnâth (Sculptures de) près de Benarès, p. 4, 5, 6 n. 1, 7 n. 2 ; *stûpa*, p. 60 n. 3 ; *Buddhas*, p. 66 n. 1, 81 (fig. 8), 83, 88 (fig. 10), 89 n. 2 ; scènes légendaires, p. 163 (fig. 29), 164-6, 169 (fig. 30).
Sculpture indienne, p. 3-7 et *passim* ; cf. fig. 2-3 et 5-30.
Se-tchouen, province de Chine, p. 121.
Shâhbâz-Garhi, bourg du district de Peshavar, l'ancien Po-lou-cha, p. 54.
Shâh-jî-kî-ḍherî, ancienne fondation religieuse de Kaniṣka, près de Peshavar, p. 54 n. 1.
Siam (*Kinnarîs* du), p. 50 n. 2 ; fronton de porte, p. 166 n. 2.
signes de la prédestination. (V. *uṣṇîṣa* et *ûrṇâ*).
Si-iu-tchi, compilation chinoise citée p. 58 n. 2. (Cf. S. Lévi).
Sikri ou Shikar-Tangai (*Stûpa* de), district de Peshavar, p. 168 n. 1.
singes, assistants de *Çâkyamuni*. (V. *kapi*).
Sopârâ, l'ancien *Çûrpâraka*, à 60 kil. au N. de Bombay, p. 175 n. 2.
Spectres et reine des spectres. (V. *preta*).
Srong-tsan-gam-po, roi du Tibet, p. 100 n. 2.
Svât (Sculptures du), p. 5 n. 2, 48 n. 1, 111, 121. (V. *Udyâna*).
Svayambûnâth, sanctuaire du Népâl, p. 34 n. 1, 56. (V. *Svayambhû*).

Tantrisme et divinités tantriques, p. 65 n. 2, 74, 98 n. 1, 110, 113, 117, 130, 141, 148, 173, 182. (V. *Krodhadevatâ* et *Çakti*).
Tchundi, p. 144 n. 1. (V. *Cundâ*).
temples, p. 45-6. (V. *caityâlaya*).
Tibet (Mythologie bouddhique du), p. 10. (V. Schlagintweit *et* Waddell) ; cf. p. 110 n. 1, 120, 147, 150, 208 (sous n° 5) ; influence du — sur l'art népâlais, p. 10, 184-5 ; — désigné par le nom de *Kamboja*, p. 134.

Tirhut, district du Bihar septentrional, p. 60, 134, 178. (V. *Tirabhukti*).
tope ou tumulus bouddhique, p. 51, 182. (V. *stûpa*).
Triades bouddhiques, p. 87, 89 ; sont-elles représentées ?, p. 155-62.
trident, attribut, p. 70. (V. *triçûla*).
Tson-k'a-pa, réformateur tibétain, p. 73 n. 1.

Vase à aumônes (v. *bhikṣâpâtra*); — d'abondance (v. *bhadraghaṭa*).
Vautour (Pic du), p. 153. (V. *Gṛdhrakûṭa*).
véhicules, expression de la phraséologie bouddhique. (V. *yâna*).
Vindhyas (grès des), pierre en usage à Mathurâ, p. 4.

Wo-mei-shan, sanctuaire de *Samantabhadra* dans le Se-tchouen, p. 121.

III

INDEX

DES NOMS D'AUTEUR

Abbot (J.-E.). — *The topographical list of the Bhâgavata-purâṇa* (*Indian Antiquary*, 1899). — *Cité* p. 177 n. 1.

Anderson (J.). *Catalogue and Handbook of the archæological collections in the Indian Museum*, Calcutta, 2 vol., 1883. — *Cité* p. 7, 89 n. 2, 105 n. 4, 110 n. 3, 133 n. 3, 162 n. 1, 164 n. 1, 166 n. 2.

Beal (S.). *A Catena of buddhist Scriptures from the Chinese*, Londres, 1872. — *Cité* p. 144 n. 1.

— *Two sites named by Hiuen-tsang*, *J. R. A. S.*, *New series*, vol. XV, 1883. — *Cité* p. 109 n. 1.

— V. Fa-hien, Song Yun, Hiuen-tsang (traduits dans *Buddhist Records of the Western World*, 2 vol., Boston, 1885).

Bendall (C.). — *Catalogue of the buddhist sanskrit Manuscripts in the University Library*, Cambridge, 1883. — *Cité* p. 13 n. 1, 15 n. 1, 16 n. 2, 18 n. 1, 19 n. 1, 24 n. 2, 25 n. 1 et 2, 31, 142 n. 2, 176 n. 1.

— *A Journey in Nepâl*, Cambridge, 1886. — *Cité* p. 16 n. 2, 18 n. 2, 49 n. 4.

— Ed. du *Cikṣâsamuccaya*, Saint-Pétersbourg, 1897-8. — *Cité* p. 67 n. 5.

Bhagvanlal Indraji. — *Twenty-three Inscriptions from Nepâl*, Bombay, 1885. — *Cité* p. 17 n. 1, 100 n. 1.

— *The Bauddha Mythology of Nepâl*, édité par J. Burgess dans *The Bauddha Rock-temples of Ajaṇṭâ*, Bombay, 1879. — *Cité* p. 10 n. 2, 12 n. 1, 51 n. 1, 60 n. 3, 65 n. 2, 76 n. 3, 77 n. 3, 79 n. 2, 94 n. 2, 97 n. 2, 100 n. 1, 106 n. 2, 108 n. 3, 110 n. 1 et 3, 116 n. 1, 120 n. 1, 123 n. 1 et 3, 126 n. 1, 135 n. 1, 151 n. 1, 153 n. 1.

— *Antiquarian Remains at Sopârâ and Padaṇa*, *J. Bombay Branch R. A. S.*, vol. XV, 1881-2. — *Cité* p. 175 n. 2.

Bloch (Th.) — *An ancient inscribed statue from Çrâvasti*, *J. B. A. S.*, 1898. — *Cité* p. 7 n. 3, 11 n. 1, 171-2.

Blonay (G. de). — *Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Târâ*, Paris, 1895. — *Cité* p. 67 n. 2, 72 n. 1, 100 n. 2, 109 n. 1, 129 n. 1 et 2, 130 n. 1, 131 n. 3, 141, 144 n. 2, 172 n. 2.

Bühler (G.). — *Specimens of Jaina Sculptures from Mathurâ* (*Epigraphia Indica*, vol. II). — *Cité* p. 50 n. 2.

— Cf. *ibid.*, vol. I, p. 243. — *Cité* p. 133 n. 4.

Burgess (J.). *Archæological Survey of Western India.*

— Vol. III. — *Report on the Antiquities in the Bidar and Aurangabâd districts*, Londres, 1878. — *Cité* p. 6 n. 2, 104 n. 3.

— Vol. IV. — *Report on the Buddhist Cave-temples*, Londres, 1883. — *Cité* p. 6 n. 2, 56 n. 2, 77 n. 2, 123 n. 3, 144 n. 2.

— Vol. V. — *Report on the Elurâ Cave-temples*, Londres, 1883. — *Cité* p. 6 n. 2, 34 n. 1, 104 n. 3, 107 n. 2, 110 n. 3, 123 n. 3, 133 n. 3.

— N° 9. — *Notes on the Bauddha Rock-temples of Ajaṇṭâ, their paintings and sculptures*, Bombay, 1879. — *Cité* p. 6 n. 2, 81 n. 1, 165 n. 1, 168 n. 2. — Cf. Bhagv. Indraji et Griffith.

— *The buddhist stûpas of Amarâvatî and Jâggayapeṭa*, Londres, 1887. — *Cité* p. 6 n. 2, 158 n. 1, 165 n. 1, 168 n. 2.

— *The Gandhâra Sculptures* (*Journal of Indian Art and Industry*, vol. VIII, Londres, avril et juillet 1898 et janvier 1900). — *Cité* p. 50 n. 2, 77 n. 2, 126 n. 1, 157 n. 2, 158 n. 1, 164 n. 1, 168 n. 2.

— *et* Fergusson. — *The Cave-temples of India*, Londres, 1880. — *Cité* p. 6 n. 2, 56 n. 2, 110 n. 2.

Burnouf (Eug.). — *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, Paris, 1884. — *Cité* p. 55 n. 2.

— trad. du *Saddharmapuṇḍarîka* (*Le Lotus de la bonne Loi*, Paris, 1852). — Cité p. 80 n. 3. Cf. p.87 n. 4 et 114 n. 2.

Çarat Candra Das. — Cf. *Proceedings of the B. A. S.*, 1895, p. 40. — *Cité* p. 67 n. 6.

Chavannes (Ed.). — *Inscriptions chinoises de Bodh-Gayâ* (*Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, 1896). — *Cité* p. 91 n. 1, 92 n. 1 et 2; 93 n. 1.

— *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Jou-tchen* (*Journ. Asiat.*, 1897). — *Cité* p. 114 n. 2.

— V. I-tsing, *Les Religieux éminents...*, Paris, 1894.

Cole (H.). — *Græco-buddhist Sculptures from Yusufzai*, 1885. — *Cité* p. 164 n. 1.

Cowell *et* Eggeling. — *Catalogue of the buddhist sanskrit Manuscripts in the possession of the Royal Asiatic Society* (*Hodgson Collection*), *J. R. A. S.*, *New series*, t. VIII. — *Cité* p. 23 n. 1.

Cowell *et* Neil. — Ed. du *Divyâvadâna*. — *Cité* p. 55 n. 2.

CUNNINGHAM (A.). — *Archæological Survey of India.* — *Cité* p. 5 n. 2, 6 n. 3, 63 n. 1, 166 n. 2.

— *Corpus Inscriptionum Indicarum*, vol. I. — *Cité* p. 55 n. 1.

— *The stûpa of Bharhut*, Londres, 1879. — *Cité* p. 50 n. 2, 82 n. 1, 90 n. 1, 91 n. 1, 157 n. 2.

— *Mahâbodhi*, Londres, 1892. — *Cité* p. 6 n. 3, 46 n. 2, 47 n. 1, 50 n. 2, 60 n. 3, 91 n. 1, 92 n. 2, 148 n. 1, 161 n. 2.

DEANE (H.-A.). — *Note on Udyâna and Gandhâra, J. R. A. S.*, 1896. — *Cité* p. 122 n. 1.

DOWSON (J.). — *On the Chera Kingdom, J. R. A. S.*, t. VIII, 1846. — *Cité* p. 138 n. 1.

EDKINS (J.). — *Chinese Buddhism*, 1880. — *Cité* p. 77 n. 3, 86 n. 1, 94 n. 3, 106 n. 2, 114 n. 2, 121 n. 1, 158 n. 1, 161 n. 1.

EITEL (E.-J.) — *Handbook for the Student of Chinese Buddhism*, 2e éd., Hong-Kong, 1888. — *Cité* p. 52 n. 1, 82 n. 1, 87 n. 4, 106 n. 2, 147 n. 1, 161 n. 1.

FA-HIEN — (*trad.* BEAL et *trad.* LEGGE), *cité* p. 77 n. 1, 85 n. 1, 92 n. 1, 112 n. 1, 153 n. 1.

FEER (L.). — *Études bouddhiques*, Paris, 1870. — *Cité* p. 82 n. 2.

FERGUSSON (J.). — *Tree and Serpent Worship from the Sculptures of the buddhist Topes of Sânchi and Amarâvatî*, Londres, 1868. — *Cité* p. 50 n. 2, 90 n. 1, 157 n. 2, 168 n. 1.

— *History of Indian and Eastern Architecture*, Londres, 1876. — *Cité* p. 45 n. 1, 46 n. 1, 48 n. 1, 50 n. 1, 57 n. 1, 60 n. 3.

— V. BURGESS *et* FERGUSSON.

FINOT (L.). — *Les lapidaires indiens*, Paris, 1896. — *Cité* p. 223 (V. *Kalaça-pura*, index I).

FLEET (J.-F.). — *The topographical list of the Bṛhat-Saṃhitâ* (*Indian Antiquary*, 1893). — *Cité* p. 133 n. 2 et 177 n. 1.

FOURNEREAU (L.). — *Le Siam ancien* (*Annales du Musée Guimet, t. XXVII*), Paris, 1895. — *Cité* p. 50 n. 2 et 166 n. 2.

GRIERSON (G.). — *On a stone-image of the Buddha found at Râjagṛha, J. B. A. S.*, 1894. — *Cité* p. 11 n. 1.

GRIFFITH (J). — *The paintings in the buddhist cave-temples of Ajaṇṭâ*, 2 vol. in-folio, Londres, 1896.

GRÜNWEDEL (A.). — *Buddhistische Kunst in Indien*, Berlin, 1893. — *Cité* p. 2 n. 1, 10 n. 3, 46 n. 2, 50 n. 2, 68 n. 2, 90 n. 1, 113 n. 2, 120 n. 1, 121 n. 2, 164 n. 1, 165 n. 1, 166 n. 1, 175 n. 2.

HARAPRASADA ÇASTRI. — *Discovery of living Buddhism in Bengal*, Calcutta, 1897. — *Cité* p. 4 n. 1.

HIUEN-TSANG — (*trad.* ST. JULIEN et *trad.* S. BEAL), *cité* p. 48 n. 2, 54, 55 n. 1, 58 n. 2, 72 n. 1, 77 n. 1, 82 n. 1, 85 n. 1, 90 n. 1, 91 n. 1, 92 n. 1, 100 n. 4, 105 n. 5, 109 n. 1, 112 n. 1, 113 n. 1, 122 n. 1, 134 n. 1, 157 n. 1, 161 n. 2, 167 n. 2, 170 n. 1.

HODGSON (B.-H.). — *Essays on the Languages, Literature and Religion of Nepâl and Tibet*, Londres, 1874. — *Cité* p. 48 n. 1, 57 n. 1, 77 n. 3, 114 n. 2, 117 n. 1, 123 n. 1, 172 n. 2, 174 n. 1, 176 n. 1.

HOFFMAN (J.). — V. SIEBOLD (VON).

I-TSING. — *Les Religieux éminents*, etc... (*trad.* ED. CHAVANNES, Paris, 1894). — *Cité* p. 43, 49, 63, 92 n. 1, 94 n. 3, 105 n. 2 et 5.

— *A record of the buddhist Religion* (*trad.* J. TAKAKUSU, Oxford, 1896), *cité* p. 87 n. 3, 114 n. 2, 126 n. 1.

JULIEN (ST.). — V. HIUEN-TSANG (trad. dans les *Mémoires sur les Contrées Occidentales*, Paris, 1857-8).

KERN (H.). — *Manual of Indian Buddhism*, Strasbourg, 1896. — *Cité* p. 51 n. 1, 52 n. 1, 56 n. 1, 71 n. 1 et 2, 73 n. 1, 76 n. 1, 87 n. 4.

— trad. de la *Bṛhat-Saṃhitâ* (*J. R. A. S.*, 1871). — *Cité* p. 133 n. 2.

KIELHORN. — Cf. *Indian Antiquary*, 1888, p. 248 (sur la date du *Ms. Add. 1643*, Cambridge). — *Cité* p. 17 n. 1.

KITTOE. — *Note on an image of Buddha found at Shergatti, J. B. A. S.*, t. XVI. — *Cité* p. 168 n. 1.

LANMAN (C.-R.). — *Rig-Veda v. 40 and its buddhist Parallel* (*Festgruss an Roth*), Stuttgard, 1893. — *Cité* p. 82 n. 2.

LEBON (Dr). — *Monuments de l'Inde*, Paris, 1893. — *Cité* p. 165 n. 1.

LEGGE. — V. FA-HIEN.

LÉVI (S.). — *Note sur la chronologie du Nepâl* (*Journ. Asiat.*, 1894). — *Cité* p. 17 n. 1; cf. p. 28 n. 1.

— *Théâtre Indien*, Paris, 1890. — *Cité* p. 67 n. 5.

— *Une poésie inconnue du roi Harṣa* (*Actes du* 10e *Congrès international des orientalistes, Genève*, 1894), Leide, 1895. — *Cité* p. 90 n. 2, 167 n. 1.

— *Missions de Wang Hiuen-ts'e dans l'Inde* (*Journ. Asiat.*, 1900, t. XV, p. 323). — *Cité* p. 58 n. 2.

MINAYEFF (I. P.). — Cf. *Indian Antiquary*, 1890, p. 319 (Note sur Candragomin). — *Cité* p. 107 n. 4.

OLDFIELD (H.-A.). — *Sketches from Nepâl*, 2 vol., Londres, 1880. — *Cité* p. 34 n. 1.

PALÆOGRAPHICAL SOCIETY, *Oriental Series*. — *Cité* p. 15 n. 1 et 25 n. 1.

PANDER (E.). — *Das Pantheon des Tschangtscha Hutuktu*, édité par A. GRÜNWEDEL, Berlin, 1890. — *Cité* p. 10 n. 1, 108 n. 3, 115 n. 1, 120 n. 1, 138 n. 1, 148 n. 1 et 223 (V. *Kâladevî*, index I).

PARGITER (F.). — *The Geography of Râma's Exile, J. R. A. S.*, 1894. — *Cité* p. 105 n. 1.

RAJENDRALAL MITRA. — *Antiquities of Orissa*, Calcutta, 1875. — *Cité* p. 6 n. 3, 68 n. 1.

— *Buddha-Gayâ, the hermitage of Çâkyamuni*, Calcutta, 1878. —

Cité p. 6 n. 3, 9 n 2, 92 n. 2, 133 n. 3, 146 n. 1, 157 n. 2, 165 n. 1.

— *The sanskrit buddhist Literature of Nepâl*, Calcutta, 1882. — *Cité* p. 28 n. 1, 57 n. 1, 75 n. 1, 77 n. 1, 80 n. 2, 97 n. 1, 99 n. 2, 105 n. 3, 151 n. 1, 152 n. 1.

Risley (H.). — *Tribes and Castes of Bengal*, 2 vol., Calcutta, 1892. — *Cité* p. 63 n. 1.

Schiefner (A.). — V. Taranatha.

Schlagintweit (E. Von). — *Buddhism in Tibet*, Londres, 1868. — *Trad.* de Milloué (*Annales du Musée Guimet*, t. III, Paris, 1881). — *Cité* p. 10, 34 n. 1 et 2, 71 n. 2, 73 n. 1, 76 n. 3, 82 n. 1 et 2, 94 n. 2, 106 n. 2, 120 n. 1, 123 n. 1 et 3, 135 n. 1.

Senart (E.). — *Les Inscriptions de Piyadasi*, 2 vol., Paris, 1881-6. — *Cité* p. 55 n. 1, 133 n. 4.

— Ed. du *Mahâvastu* (Paris, 1882-97). — *Cité* p. 76 n. 1, 77 n. 1, 79, 80 n. 2.

Sewell (R.). — *On some new Discoveries in Southern India, J. R. A. S. New series*, vol. XVI, 1884. — *Cité* p. 152 n. 1.

Siebold (Von). — *Nippon, Archiv zur Beschreibung von Japan*, vol. V, édité par J. Hoffmann (Panthéon bouddhique japonais). — *Cité* p. 10 n. 1, 106 n. 2, 108 n. 3, 110 n. 1, 115 n. 1, 120 n. 1, 121 n. 1, 148 n. 1.

Song Yun — (*Trad.* S. Beal), cité p. 48 n. 1 et 54.

Takakusu (J.). — V. I-tsing, *A record of the buddhist Religion*, Oxford, 1896.

— *Trad.* de l'*Amitâyur-Dhyâna-sûtra* (*Sacred Books of the East*, t. XLIX), Oxford, 1894. — *Cité* p. 159.

Târânâtha. — (*Trad.* Schiefner), *cité* p. 92 n. 1, 98 n. 2, 107 n. 4, 109 n. 1, 113 n. 1, 129 n. 2, 137 n. 1, 139 n. 1, 142 n. 1 et 2, 144 n. 1, 152 n. 1, 184.

Vallée Poussin (L. de la). — *Bouddhisme, Études et Matériaux*, Londres, 1898. — *Cité* p. 16 n. 1, 65 n. 2, 125 n. 2, 174 n. 1.

— *Une pratique des tantras* (*Actes du XIe Congrès intern. des Orientalistes*, Paris, 1897). — *Cité* p. 65 n. 2.

— Ed. du *Pañcakrama*, Gand et Louvain, 1896. — *Cité* p. 67 n. 2, 70 n. 2, 74 n. 3, 98 n. 1.

Waddell (L.-A.). — *Discovery of buddhist remains at Mount Uren in Mungir district, J. B. A. S.*, 1892. — *Cité* p. 47 n. 2.

— *Note on some Ajaṇṭâ paintings* (*Indian Antiquary*, 1893). — *Cité* p. 144 n. 2.

— *The indian buddhist Cult of Avalokita and his consort Târâ « the Saviouress », illustrated from the remains in Magadha, J. R. A. S.*, 1894. — *Cité* p. 4 n. 1, 10 n. 3, 12 n. 1, 97 n. 2, 103 n. 1, 104 n. 3, 106 n. 1, 110 n. 1 et 3, 116 n. 1, 117 n. 1, 138 n. 1, 142 n. 1 et 2, 144 n. 2, 173 n. 1.

— *Lamaism. The Buddhism of Tibet*, Londres, 1895. — *Cité* p. 67 n. 5 et 6, 69 n. 5, 71 n. 4, 72 n. 2, 73 n. 1, 74 n. 3, 75 n. 1, 76 n. 3, 77 n. 3, 94 n. 2, 106 n. 2, 110 n. 1, 114 n. 2, 123 n. 1, 147 n. 1, 157 n. 1, 158 n. 1, 161 n. 2, 176 n. 1.

Wassilief (W.). — *Der Buddhismus*, Saint-Pétersbourg, 1860 (ou *Le Boud-dhisme*, Paris, 1865). — *Cité* p. 176 n. 1.

Windisch (E.). — Cf. *Litterarisches Centralblatt*, 21 mars 1885 (sur les colophons du *Ms. Add. 1643*, Cambridge). — *Cité* p. 16 n. 2.

Wright (D.). — *History of Nepâl*, Cambridge, 1877. — *Cité* p. 10 n. 2, 57 n. 1, 76 n. 3, 99 n. 2, 176 n. 1.

TABLES

I

TABLE DES PLANCHES

Planche I. — Les édifices sacrés. . . . . *après page* 64

1. Ms. Add. 1643, min. nº 63 (Stûpa)
2. — — 65 —
3. — — 13 —
4. — — 52 —
5. — — 34 (Vihâra, Stûpa et Jayastambha)
6. — — 68 —

Planche II. — Les buddhas. . . . . *après page* 84

1. Fresque d'Ajaṇṭâ, Cave nº xix (B. divers)
2. Ms. Add. 1643, min. nº 1 (Dîpaṅkara)
3. Ms. A. 15, — 10 —
4. Ms. Add. 1643, — 7 — ?
5. Ms. A. 15, — 5 — ?

Planche III. — Les buddhas (*suite*). . . . . *après page* 96

1. Ms. Add. 1643, min. nº 15 (Çâkyamuni)
2. Ms. A. 15, — 14 —
3. — — 13 —
4. Ms. Add. 1643, — 8 —
5. — — 76 —
6. — — 31 (Avalokiteçvara)

PLANCHE IV. — AVALOKITEÇVARA. . . . . *après page* 106

1. Ms. A. 15, min. n° 4 (Av. debout à deux bras)
2. Ms. Add. 1643, — 4 —
3. Ms. A. 15, — 21 —
4. Ms. Add. 1643, — 28 —
5. — — 27 (Av. debout à quatre bras)
6. — — 40 (Av. debout à mille bras)

PLANCHE V. — AVALOKITEÇVARA (*suite*). . . . . *après page* 110

1. Ms. Add. 1643, min. n° 44 (Av. assis à deux bras)
2. Ms. A. 15, — 24 —
3. Ms. Add. 1643, — 21 —
4. — — 20 —
5. Ms. A. 15, — 31 (Av. assis à douze bras et onze têtes)
6. — — 36 (Av. assis à six bras et trois faces)

PLANCHE VI. — BODHISATTVAS. . . . . *après page* 128

1. Ms. Add. 1643, min. n° 10 (Maitreya)
2. — — 32 (Samantabhadra).
3. — — 64 (Mañjuçrî)
4. Ms. A. 15, — 17 —
5. Ms. Add. 1643, — 22 (Vajrapâṇi)
6. Ms. A. 15, — 11 (Vajrasattva)

PLANCHE VII. — TÂRÂ. . . . . *après page* 140

1. Ms. Add. 1643, min. n° 43 (T. verte debout)
2. — — 24 —
3. — — 49 (T. verte assise)
4. — — 46 —
5. Ms. A. 15, — 23 —
6. — — 18 —

PLANCHE VIII. — DIVINITÉS FÉMININES. . . . . *après page* 150

1. Ms. Add. 1643, min. n° 74 (Bhṛkuṭî-Târâ)
2. — — 53 (Kurukulâ)
3. — — 58 (Cundâ à quatre bras)
4. — — 51 (Cundâ à seize bras)
5. — — 75 (Mârîcî à deux bras)
6. — — 62 (Mârîcî à dix bras)

PLANCHE IX. — DIVINITÉS DIVERSES. . . . . *après page* 154

1. Ms. Add. 1643, min. nº 61 (Vasudhârâ)
2. — — 18 (Jambhala)
3. M. A. 15, — 3 (Prajñâpâramitâ à deux bras)
4. Tablette du Ms. Add. 1643, (Prajñâpâramitâ à quatre bras)
5. Ms. Add. 1688, fol. 64, (Çakti)
6. — fol. 45, —

PLANCHE X. — SCÈNES LÉGENDAIRES. . . . . *après page* 170

1. Ms. Add. 1464, fol. 128, (Prédication)
2. Ms. Add. 1643, min. nº 84, (Enseignement)
3. Ms. Add. 1464, fol. 127, (Nativité)
4. — fol. 127, (Ep. des singes)
5. — fol. 128, (Ep. de l'éléphant)
6. Ms. Add. 1643, min. nº 85, (Nirvâṇa)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	N°	SUJET	PROVENANCE	PLACE	PAGE
Figure	1	Vajra ou foudre (*Miniature*)	*Népâl*	*Cambridge*	34
—	2	Parasol de stûpa	*Mathurâ*	*Lakhnau*	47
—	3	Suparṇa	—	—	50
—	4	Stûpa (*Miniature*)	*Bengale*	*Cambridge*	54
—	5	Stûpa ancien	*Cave n° IX*	*Ajaṇṭâ*	59
—	6	Stûpa moderne	*Magadha*	*Bodh-Gayâ*	61
—	7	Buddha	*Mathurâ*	*Lakhnau*	78
—	8	—	*Sârnâth*	*Calcutta*	81
—	9	—	*Cave n° XIX*	*Ajaṇṭâ*	83
—	10	—	*Sârnâth*	*Londres*	88
—	11	—	*Magadha*	*Bodh-Gayâ*	91
—	12	Avalokiteçvara	—	*Calcutta*	101
—	13	—	—	*Londres*	104
—	14	Maitreya	—	*Calcutta*	112
—	15	Mañjuçrî	—	—	115
—	16	—?	—	*Bodh-Gayâ*	116
—	17	—	—	*Calcutta*	118
—	18	—	?	*Madras*	119
—	19	Vajrasattva	*Magadha*	*Calcutta*	122
—	20	Jambhala	—	—	124
—	21	Kuvera	—	—	126
—	22	Târâ	—	—	132
—	23	—	—	—	136
—	24	Cundâ	*Amarâvatî*	*Londres*	143
—	25	—	*Magadha*	*Bodh-Gayâ*	145
—	26	Mârîcî (?)	—	—	147
—	27	—	—	*Calcutta*	149
—	28	Scènes de la vie du Buddha	—	—	160
—	29	—	*Sârnâth*	—	163
—	30	—	—	—	169

III

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. . . . . I-III

INTRODUCTION

LES DOCUMENTS NOUVEAUX

I. — Les données du problème. 1

§ I. — *Les monuments à identifier*. 2
§ II. — *Les précédents moyens d'identification*. . . 7
§ III. — *Les nouveaux éléments d'identification*. . . 12

II. — Les manuscrits. 15

§ I. — *Le Ms. Add. 1643, Cambridge*. 15
§ II. — *Le Ms. A. 15, Calcutta*. 27
§ III. — *Autres Mss. illustrés du XIe siècle*. . . . 30

III. — Les miniatures. 33

§ I. — *La technique des miniatures*. 33
§ II. — *Le style des miniatures*. 37
§ III. — *La vraisemblance des miniatures*. 39

CHAPITRE I

LES ÉDIFICES SACRÉS

§ I. — *Classification*. 45
§ II. — *La terminologie des inscriptions*. 51
§ III. — *Les monuments connus*. 53
§ IV. — *Les monuments à découvrir*. 57

CHAPITRE II

LES DIVINITÉS

I. — Coup d'œil d'ensemble. 65

§ I. — *Généralités*. 66
§ II. — *Classification des personnages*. 70

II. — Les buddhas. 76

§ I. — *Le Buddha Dipaṅkara*. 77
§ II. — *Le Buddha Çâkyamuni* 85

III. — Les bodhisattvas. — avalokiteçvara. 97

§ I. — *Figures d'Avalokiteçvara debout*. 99
§ II. — *Figures assises d'Avalokiteçvara*. 107

IV. — Les bodhisattvas (*suite*). 111

§ I. — *Maitreya*. 111
§ II. — *Mañjuçrî*. 114
§ III. — *Samantabhadra*. 120
§ IV. — *Vajrapâṇi*. 121
§ V. — *Vajrasattva*. 122
§ VI. — *Jambhala*. 123

V. — Les divinités féminines. — Târâ. 129

§ I. — *Les diverses formes de Târâ*. 130
§ II. — *La Târâ verte*. 131

VI. — Les divinités féminines (*suite*). 141

§ I. — *Bhṛkuṭî et Kurukulâ*. 141
§ II. — *Cundâ*. 142
§ III. — *Mârîcî*. 146
§ IV. — *Vasudhârâ*. 151
§ V. — *Prajñâpâramitâ*. 152

CHAPITRE III

LES LÉGENDES

§ I. — *Les prétendus groupes symboliques*. . . . 156
§ II. — *Les quatre grandes scènes de la vie du Buddha*. 162
§ III. — *Les quatre miracles secondaires*. 166

CONCLUSIONS

§ I. — *Renseignements iconographiques*. 171
§ II. — *Renseignements géographiques*. 176
§ III. — *Renseignements historiques*. 180

APPENDICE

I. — Catalogue des miniatures et inscriptions du ms. add. 1643, cambridge. 189
II. — Catalogue des miniatures et inscriptions du ms. a. 15, calcutta. 207
III. — Liste des reproductions et concordances des miniatures cataloguées. 215

INDEX des mots sanskrits. 219
— des mots non-sanskrits. 243
— des noms d'auteur. 250

TABLE des planches. 257
— des illustrations. 261

ERRATA

Page	6	*note*	1,	*ligne*	3,	*lisez* :	*British.*
—	7	—	2,	—	2,	—	*Sârnâth.*
—	11	—	1,	—	4,	—	p. 7 note 3.
—	16,			—	4,	—	*çatatama°.*
—	17	—	1,	—	10,	—	p. 28 n. 1.
—	25	—	2,	—	3,	—	*Saddharma°.*
—	28,			—	19,	—	*°vâsare.*
—	30,			—	21,	—	*Mss.*
—	38	—	1,	—	8,	—	pl. IX, 3 et 4.
—	50,			—	5,	—	sphinx (au lieu de lion)
—	50,			—	7,	—	Fig. 3 (au lieu de 2).
—	55,			—	22,	—	*Dharmarâjikâ.*
—	69,			—	10,	—	Mâra.
—	69,			—	16,	—	salut (*añjali* ou *buddhasmaraṇa*)
—	71	—	2,	—	2,	—	Mânuṣi-Buddhas.
—	72	—	2,	—	1,	—	comparer.
—	79,			—	18,	—	Mañjuçrî.
—	81,	*ligne*	5 et *note*			—	1 (au lieu de 4).
—	82	*note*	2,	*ligne*	10,	—	*Ṛg-Veda.*
—	90,			—	6,	—	ainsi vénérée.
—	102,			—	5,	—	Samataṭa.
—	102	—	2,	—	2,	—	*Samataṭe.*
—	103	—	3,	—	1,	—	p. 63 note 1.
—	106,			—	1,	—	Samataṭa.
—	108,			—	18 et 19,	—	d°.
—	109	—	1,	—	1,	—	73 (au lieu de 79).
—	109	—	2,	—	1,	—	*ârogaçâlî.*
—	110	—	2,	—	1,	—	pl. V, 5.
—	113	—	1,	—	2,	—	Asaṅga.
—	117,	*ligne*	14 et *note*,			—	1 (au lieu de 5).
—	123,			*ligne*	12,	—	*ghaṇṭâ.*
—	135,			—	23,	—	Târâs toutes pareilles,
—	135	*note*	2,	—	1,	—	*alagnataru°.*
—	137,			—	1,	—	Samataṭa.
—	141,			—	6,	—	dhâraṇîs.
—	146	—	1,	—	6,	—	*khaṭvâṅga.*
Planche X, *min.*			2,			—	n° 84 (au lieu de 82).

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01145 5161